

DANIEL MASSÉ

L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST

LE CHRIST SOUS TIBÈRE
ET LE DIEU JÉSUS
NAZARETH - GAMALA
ET LA CRÈCHE DE BETHLÈHEM
LE PÈRE DU CHRIST:
JUDA LE GAULONITE
JÉSUS BAR-ABBAS
LE CRUCIFIÉ DE PONCE-PILATE

2^e Edition revue et augmentée



PARIS

ÉDITIONS DU SPHINX

~~55, RUE DES RATAIGNOLLES, 55~~

Dépôt général : ~~Messageries Hachette~~, Paris

DANIEL MASSÉ

L'ÉNIGME
DE
JÉSUS-CHRIST



PRIX :
18 FRANCS

PARIS
ÉDITIONS
DU SPM AX

A Monsieur
avec mes vifs remerciements
J. Massé

L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST

DU MÊME AUTEUR

- Législation du travail et lois ouvrières** : Classification, commentaire, jurisprudence, législation comparée ; projets et propositions de lois (Paris, Berger-Levrault et Cie éditeurs, rue des Beaux-Arts, 5). Un vol. grand in-8 de 960 pages.
Prix broché 35 fr.
Supplément (législation de 1904 à 1909)..... 5 fr.
- Entre locataires et propriétaires**. Guide pratique de droit usuel en matière de location. Un volume de la Bibliothèque Larousse (20^e mille). Prix..... 2 fr.
- Pour choisir une carrière**. Guide pratique pour l'accès à toutes les professions : fonctions, traitements, recrutement, avancement ; — écoles : but, admission, programme. Un vol. in-8 (10^e mille)..... *Epuisé*
- Les retraites ouvrières et paysannes**. Commentaire de la loi du 5 avril 1910, modifiée par la loi du 27 février. 1912 Guide pratique des assurés, des employeurs, des mutualistes ; le rôle des maires, des préfets, de l'État, tableaux de retraite. Un volume in-18, Giard et Brière, libraires-éditeurs, rue Soufflot, 16, Paris..... *Epuisé*
- Les accidents du travail**. Ce que tous patrons, ouvriers et employés devraient savoir. Un vol. in-18, Maison des publications littéraires et politiques, rue des Petits-Champs, 11, Paris..... *Epuisé*
- Droit commercial et Introduction à la Pratique des affaires**. Règles juridiques et notions de gestion industrielle et commerciale ; sociétés ; contrats commerciaux, etc.). Un volume grand in-8 de 218 pages, Librairie de l'Enseignement technique, rue Thénard, 3 bis, Prix broché..... 24 fr.
- Initiation juridique**. (A. B. C. du Droit). Un volume de la Librairie Hachette (10^e mille). Prix broché..... 9 fr.
- Législation du Travail et Prévoyance sociale** (9^e édition). Un volume grand in-8 carré de 393 pages, de la Librairie de l'Enseignement technique. Prix broché..... 24 fr.
- Initiation économique**. Un volume de la Librairie Hachette (5^e mille). Prix broché..... 15 fr.
- L'Enigme de Jésus-Christ**. In-16 Jésus. Editions du Sphinx, 55, rue des Batignolles, Paris. Prix..... 18 fr.
- Jean-Baptiste et Jean le Disciple aimé et l'Apôtre**. In-16 Jésus. Editions du Sphinx, 55, rue des Batignolles, Paris. Prix 15 fr.
-

DANIEL MASSÉ

L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST

LE CHRIST SOUS TIBÈRE ET LE DIEU JÉSUS
NAZARETH-GAMALA ET LA CRÈCHE DE BÉTHLÉHEM
LE PÈRE DU CHRIST : JUDA LE GAULONITE
JÉSUS BAR-ABBAS, LE CRUCIFIÉ DE PONCE-PILATE



PARIS
ÉDITIONS DU SPHINX

~~55, RUE DES BATIGNOLLES, 55~~

Dépôt général : ~~Messageries Hachette~~, Paris.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE
« L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST », REVUE, CORRIGÉE
ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE, QUARANTE
EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NON
MIS DANS LE COMMERCE, DONT VINGT NUMÉROTÉS
DE 1 A 20 ET VINGT, NUMÉROTÉS DE I A XX,
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE ET DÉFINITIVE,
REVÊTUE DE LA SIGNATURE DE L'AUTEUR.

LA PREMIÈRE ÉDITION DE *L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST*
A PARU EN 1925-1926

TOUS DROITS RÉSERVÉS
COPYRIGHT BY ÉDITIONS DU SPHINX, 1930

PRÉFACE

EN JUGE D'INSTRUCTION

SOMMAIRE. — EXÉGÈTES ET EXÉGÈSE. — LA FOI ET LA RAISON. — LE DOSSIER DU PROCÈS. — LE CADRE HISTORIQUE. — L'ESPRIT DE CE LIVRE.

Exégètes et exégèse. — On range sous la qualification générale d'*exégètes* tous ceux qui ont étudié et qui étudient les origines du christianisme : d'abord, des hommes d'Église, même quand ils en sont sortis. Ils disent qu'ils font de l'histoire et de la science. Non. Ce sont des théologiens. La théologie est l'art, — qu'on excuse l'expression, mais elle est pleine de sens, et sauf le respect que je dois au lecteur, aux théologiens et à moi-même, — de prendre et de faire prendre des vessies pour des lanternes. Puis viennent les laïques : docteurs d'Université, en France, en Allemagne, en Italie, en Hollande, en Angleterre, savants ès-lettres, bien plus qu'esprits scientifiques, érudits, cela va sans dire, ce qui signifie qu'ils ont beaucoup lu et retenu, classant des fiches, mais ce qui ne prouve pas qu'ils aient, la plupart et pour autant, malgré leurs diplômes ou même « l'immortalité » que confère l'habit vert, un jugement plus sûr, un sens critique plus averti, ni plus d'aiguillée finesse psychologique ¹.

1. Ils sont nombreux, et quelques-uns célèbres : Renan, Strauss, Ed. Reuss, Harnack, Conybeare, Loisy, Réville, Wernle, Wrede, Reimach, van Manen, Loman, Rudolf Steck, Drews, Tyrrel, j'en passe,

On peut, en gros, distribuer les exégètes entre cinq groupes, en négligeant les nuances :

1^o Les *orthodoxes* pour qui tout ce que déclare l'Église est « parole d'évangile » ; il en est de protestants comme de catholiques ;

2^o Les *libéraux*, plus affranchis, qui voient en Jésus-Christ un « homme divin » ; la plupart sont protestants. Renan, ex-séminariste, avec moins de sens critique et une logique nulle, peut être classé parmi eux. Ils nient plus ou moins les miracles ;

3^o Les *rationalistes* qui, discutant les textes et leur historicité, comme les libéraux, mais avec plus de hardiesse, cherchent à expliquer « le fait chrétien » par la raison et ne contestent pas l'existence de Jésus-Christ, comme être biologique ;

4^o Les *radicaux*, plus avancés encore dans la critique négative, qui affirment qu'il n'est pas possible de découvrir la figure historique, le personnage de chair, que recouvre Jésus-Christ, et tendent, certains d'entre eux tout au moins, à douter de la réalité humaine du héros des Évangiles, rejoignant presque le groupe suivant ;

5^o Les *mythiques*, qui ne croient pas à un personnage historique en Jésus-Christ, — ou en *Jésus* tout court, comme ils disent habituellement ¹.

Les exégètes de ces cinq groupes et autres critiques non

même d'illustres, car ils sont trop. Et je néglige les fantaisistes qui voient dans Jésus-Christ un cas pathologique.

C'est de ces savants que M. Ch. Guignebert, l'un des derniers venus à l'exégèse, a écrit : « qu'ils ont construit l'histoire du christianisme ». Évidemment ! Mais laquelle ? Voilà le point, ô mon âme !

Si M. Ch. Guignebert comprenait parmi eux les scribes juifs, dits d'Église, des trois ou quatre premiers siècles, son idée, hommage aux efforts patients de ses prédécesseurs, serait, en plus, très profonde. Construire, c'est fabriquer avec des matériaux. Le christianisme, c'est bien cela : une construction fabriquée avec des matériaux pris en dehors ou à côté de l'histoire, de la chronologie, de la géographie, ou plutôt, avec des matériaux d'histoire, de chronologie et de géographie falsifiés à dessein, et de main de maîtres faussaires.

1. Tyrrel, en Angleterre, Drews, en Allemagne. M. P.-L. Couchoud s'en est fait en France la protagoniste. La thèse, comme celle aussi des radicaux, s'appuie sur la rareté des documents non suspects qui citent Jésus-Christ : Tacite, Suétone, notamment, dont elle est obligée de con-

classés ont ceci de commun : qu'ils croient tous à la bonne foi des écrits chrétiens, tant sur l'auteur prétendu que sur la date que l'Église leur a fixée, — Renan, toutefois, devant les miracles, admettant une certaine dose d'imposture ; qu'ils n'ont pas vu les sophistications injurieuses qu'ont subies de la part des scribes ecclésiastiques, au cours des siècles, aussi bien les œuvres chrétiennes (d'Irénée, de Justin, entre autres) que celles des auteurs grecs et latins, y compris Flavius-Josèphe, pris dans le texte grec actuel, tels que Tacite, Suétone, Apulée, Lucien de Samosate, Dion Cassius, etc., — interpolations, suppressions, substitutions de texte, qui sautent aux yeux ; qu'ils raisonnent enfin, même quand ils se disent « scientifiques », non en logiciens, mais en métaphysiciens, et subordonnés au préjugé religieux jésu-chrétien ¹.

Je ne fais pas partie de cette auguste corporation, et n'y ai d'ailleurs nul regret.

clure alors qu'ils ont été interpolés en ce qui concerne les deux brefs passages connus qui parlent du Christ.

S'il n'y avait que cela, les mythiques pourraient avoir facilement raison. L'histoire de Jésus-Christ serait toute d'imagination, sans aucun support historique. Il resterait à expliquer les controverses sur un personnage inexistant. Il resterait à expliquer les « fraudes littéraires » indéniables dans des multitudes d'auteurs et qui n'auraient aucune raison d'être à l'égard d'un mythe, et dont l'examen prouve que l'on a voulu *non pas cacher la vérité sur un être de fantaisie*, — à quoi bon ? — *mais tromper sur ce qu'a été, dans l'histoire, sur son rôle, sur sa vie, sur sa carrière, le personnage que l'on a appelé Jésus-Christ*. Si la documentation non chrétienne sur le héros des Évangiles est mince et fragile, ce n'est pas parce que le personnage n'a pas existé, c'est parce que l'on a supprimé la documentation qui le concerne, et qui contredit l'histoire ecclésiastique sur les origines du christianisme. Les mythiques, comme toutes les autres écoles d'exégètes, libéraux, rationalistes, radicaux, n'ont pas aperçu cette destruction. Ils ont l'air aussi de n'avoir lu que bien superficiellement Flavius-Josèphe, Lucien, Apulée, lesquels n'ont rien ignoré du Christ juif, de son *Apocalypse* sous la signature de Jôannès, de Jésus Bar-Abbas, etc.

1. Rien ne rend plus sensible cet état d'esprit ou d'âme que l'obstinée et unilatérale affectation qu'ils mettent à n'appeler le héros des Évangiles, et qu'il ait existé ou non comme homme, que du nom de *Jésus* : la vie de *Jésus*, le mythe de *Jésus*, la vie cachée de *Jésus*, le mystère de *Jésus*, recherches sur *Jésus*. Toujours Jésus ! et Jésus ! Mais le Christ, alors ? Le mot n'est donc pas dans les Évangiles ? Que font-ils du Christ ? Sont-ils borgnes ? Dès le premier chapitre, je placerai le lecteur en présence des deux appellations, et nous en parlerons avec l'importance qu'elles méritent, qui est du plus haut plan.

Qu'est-ce, après tout, qu'un exégète ?

C'est un praticien de l'exégèse, terme propre au vocabulaire spécial de l'Église, — nous en rencontrerons d'autres, — tiré du grec, à l'usage des théologiens qui, bien qu'ils se regardent sans rire, n'en décident pas moins d'emprunter un langage d'augures. Que signifie donc ce mot d'exégèse ?

L'exégèse, c'est, — ouvrez les dictionnaires, — « le commentaire ou l'explication des textes et documents relatifs aux origines du Christianisme ». Oui et non. Explication, commentaire, sans doute ; mais, *étymologiquement*, puisque l'on nous parle grec, l'idée exacte est celle de *guider*, de *diriger*, de *conduire*. L'Église ne se fie pas, ne s'est jamais fiée à la raison, à l'intelligence du lecteur ; elle les redoute. L'exégète a pour mission de diriger les hommes suivant ses « voies » et ses « vues » — celles de l'Église ou, même affranchi, d'une église, avec une conception *a priori* religieuse, qui confond les spéculations métaphysiques comme genre littéraire avec l'Histoire. Il met des œillères toujours, quand ce n'est pas le bandeau du « mystère », sur les yeux et l'esprit humain. L'exégète, même quand, au lieu d'être d'Église, il est laïque et d'Université, reste un « directeur de conscience ». S'il se proclame critique, c'est qu'il se hausse — ou se rabaisse — jusqu'à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, dont il accepte les impostures qui servent de base à toutes les théories fausses sur la confection des Évangiles. Tous les exégètes, ou presque tous, d'Église ou d'Université, pataugent, soit totalement, soit plus ou moins, dans le marécage où les a enlisés Eusèbe, ou, si l'on préfère, dans les ornières d'Eusèbe, sur Matthieu, Marc, Luc et Jean, sur l'*Apocalypse* et autres écritures canoniques. Eusèbe, ès-nom, un *corpus* de faux !

Leur critique tourne sur place, en rond, depuis plus de cent ans, toujours pareille à elle-même, inlassablement stérile dans sa substance, basée sur le préjugé d'une *tradition* qui n'est qu'une invention pour cacher les sophistications, fraudes, suppressions que l'on a fait subir à l'Histoire. De cette tradition, de ce mensonge, le sens, — « critique », bien entendu, — des exégètes ne s'est pas dégagé. Leur méthode,

en leur concédant qu'elle soit scientifique, raisonne sur des postulats erronés, dans le faux ¹.

Certes, il n'est pas interdit de raisonner sur du document faux pour dégager le vrai, — au contraire : surtout en matière d'origines du Christianisme. Mais encore faut-il avoir reconnu et prouvé qu'il est faux.

Parmi les conclusions des savants, il en est de puériles qui font sourire, et d'entortillées, d'extravagantes, qui font qu'on les plaint du mal qu'elles leur ont coûté.

Leur erreur inexpiable, par quoi leur jugement est irrémédiablement faussé, c'est d'avoir pris la prédiction, *post actum*, de Jésus-Christ dans les Synoptisés (*Matt.* XXIV, *Marc* XIII, *Luc* XXI) sur la « chute » de Jérusalem, comme se rapportant aux événements de l'an 70, en Judée, sous Vespasien et Titus, alors que le scribe vise des événements plus calamiteux, ceux de l'an 135, sous Hadrien. En 70, après la révolte de Ménahem, la nation juive persiste. Après 135, elle est détruite, dispersée. « L'abomination de la désolation », — que celui qui lit cela fasse attention ! dit Jésus pour les exégètes, et ils ne l'ont pas compris, — « l'affliction telle que, depuis le commencement du monde, il n'y en a point eu de semblable, et il n'y en aura jamais, » pas même la captivité de Babylone, ce n'est pas la défaite de l'an 70, quoique grave, c'est, — catastrophe définitive ! — l'anéantissement, par Hadrien, en 135, après l'insurrection juive de Bar-Kocheba, du peuple d'Israël, comme nation, aboutissant à la dispersion des Juifs, désormais sans patrie, à travers le monde. C'est cette destruction — *lasciate ogni speranza* ! — que vise Jésus, dans des termes d'une violence effrénée, dantesque et qui méritait cette violence, et non point les malheurs de 70 qui permettaient aux Juifs d'espérer encore.

1. Le sens critique ? J'entends cette disposition salutaire à se méfier et à douter, ce besoin d'exactitude rigoureuse qui s'étend aux plus petits faits comme aux autres, et demande à les vérifier tous avant de s'en servir. Ainsi vaticine M. Gaston Boissier : *la Fin du Paganisme*, II, 387. On pourrait ajouter à cette définition, pour la préciser. Telle quelle, je m'en contente. Il est dommage que M. Gaston Boissier l'ait si superficiellement appliquée, dès qu'il s'est rencontré avec le « fait chrétien ». C'est un érudit, un critique, comme les autres. Esprit littéraire, oui. Scientifique ? Point.

C'est à cause de cette erreur des savants et des critiques, et dès le départ, que la vérité historique, sur le fond, les fuit sans cesse. Et après une effroyable dépense de grimoires, pleins d'un talent et d'une érudition incontestables, que je ne suis pas le dernier à admirer, car j'en ai tiré du profit, même quand je les discute et les raille, — « comme avec irrévérence parle des dieux ce maraud ! » faux dieux, allez ! — leurs histoires, exégèses et critiques du christianisme, leurs *Vies de Jésus*, cachées ou visibles, erreurs monstrueuses, n'ont qu'une conséquence certaine : elles inquiètent la foi sans satisfaire la raison.

La foi et la raison. — La foi est en dehors de l'histoire et de la science, à côté de la raison ; elle appartient au jardin secret de l'individu, libre de croire ce qu'il lui plaît. Elle peut se contenter du mystère. Il le lui faut même. Mais les origines du Christianisme sont du domaine de l'Histoire. L'Église a fait son histoire, du point de vue de la religion et de la foi. Que vaut-elle, historiquement ? Cet ouvrage le montrera ¹.

La foi chrétienne n'est pas mon sujet. Le point de vue religieux et le point de vue scientifique ne s'opposent pas : ils *s'excluent* l'un l'autre. La candeur puérile de certains esprits qui le nient, grands par ailleurs, n'y peut rien changer. Il n'y a pas de « mystère » pour la raison. Elle doit tout expliquer. Elle ne doit pas, comme l'exégèse de Renan, voiler

1. Afin d'éviter toute équivoque, pour épargner aussi aux « chrétiens », à ceux qui s'imaginent que la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme ne peut pas aller sans la foi aux fables et dogmes des Écritures canoniques et des confessions qui professent le christianisme, toutes sectes non unifiées et qui prétendent toutes détenir la vérité unique, variable et changeante de l'une à l'autre, cependant, on le sait, pour leur épargner, dis-je, des accusations de matérialisme, d'athéisme, etc., je tiens à déclarer que les discussions sur les origines du christianisme n'ont rien de commun avec les doctrines spiritualistes basées sur la croyance en Dieu, tout simplement, et que cette croyance spiritualiste suffit comme fondement de la morale, sans y ajouter la foi dans le Jésus-Christ des « fables judaïques », — le mot est du pape Léon XIII, — devenues les écrits canoniques chrétiens, et par quels procédés ! De l'*Enigme de Jésus-Christ* et des livres qui suivront : *Jean-Baptiste*, l'*Apocalypse*, l'*Histoire véritable*, les *Évangiles*, les croyances spiritualistes n'ont rien à redouter. Dieu n'est pas, comme Jésus-Christ, un « fait historique ».

sa misère critique sous le couvert d'une apologétique qui ruse, pateline et papelarde théologie, d'allure sociale ou socialiste, tournant à la piétiste édification pour dévots plus ou moins voltairiens, ou pour laïques 1848, voire 1930. Si elle exclut la foi, la critique doit satisfaire la raison et ne pas aboutir, sur les faits de la vie de « Jésus-Christ » et sur l'explication des mystères évangéliques, à un procès-verbal de carence ou d'impuissance. Sinon, le fait chrétien reste pour elle incompréhensible, une monstruosité.

La méthode des exégètes et des critiques n'est pas la bonne. Il faut en chercher une autre.

Le Christ fut condamné au supplice de la croix en Judée, sous la procurature de Ponce-Pilate. Tacite le dit encore. S'il le dit, il devait expliquer pourquoi. Or, il ne l'explique plus. On n'a laissé dans Tacite, sur le Christ, que cette phrase, pour certifier, par un témoignage hors d'Église, l'existence historique du personnage. On a supprimé tout ce qui était la vérité sur lui, sur sa vie, sur sa carrière de Messie juif, que l'histoire ecclésiastique a sophistiquée. Le problème de Jésus-Christ, à la seule lecture de la simple phrase de Tacite, se présente ainsi sous la forme d'un procès dont notre historien ne dit plus les causes. Pour le résoudre, c'est plus que la méthode de la critique littéraire qu'il faut appliquer. C'est celle de l'instruction judiciaire, qui contient l'autre.

Le dossier du procès. — J'appelle le « dossier » ou les « pièces » du procès, tous les écrits qui parlent de « Jésus-Christ » ou y font des allusions certaines. On peut les classer en trois catégories : des écrits dits chrétiens, en grec et en latin; des écrits juifs, des écrits non chrétiens grecs et latins. Les exégètes les nomment « sources » de la vie de Jésus, en ne s'attachant guère, d'ailleurs, en ne s'abreuvant, comme ils disent, qu'aux seules sources chrétiennes.

C'est leur premier faux départ, par un faux pas sur une fausse piste, où ils s'engagent avec des ceillères.

Parmi les écrits chrétiens, qu'elle donne comme les plus anciens, parmi ces « sources », l'Église a établi un classement qui appelle quelques commentaires.

Les uns sont dits *canoniques*. L'Église les considère comme *révélés*, inspirés par le Saint-Esprit. C'est dire qu'elle les tient pour plus vrais que des livres d'histoire, pour authentiques, naturellement, ayant un auteur et un auteur connu, ainsi qu'une date précise. Les exégètes d'Église sont de l'avis de l'Église. Quant aux laïques, qui s'écartent de la thèse de l'Église, en ce qui concerne l'inspiration divine, ils se disent libéraux, rationalistes, radicaux, mythiques, tous indépendants. Toutefois, quand leur audace fragmentée va jusqu'à contester « l'authenticité » de certains écrits canoniques, ou de certains morceaux de ces écrits, ils en garantissent « l'historicité ». L'écrit ou le morceau n'est pas de la signature qu'il porte, voilà tout. Quant à sa date, on la fixe au premier siècle, seconde moitié. Les radicaux vont jusqu'au milieu du II^e siècle, ou environ. Ces divergences byzantines sont sans importance. Au point de vue historique, l'Église, volontairement, et la critique, par aveuglement, sont également dans le faux, tant sur les auteurs des écrits canoniques que sur leurs dates respectives ¹.

Une seconde classe d'écrits d'origine chrétienne sont dits *apocryphes*, c'est-à-dire qu'ils doivent rester cachés. C'est pourquoi l'Église les a détruits autant qu'elle l'a pu, c'est-à-dire dans les parties qui la gênaient. Certains de leurs morceaux sont peut-être passés dans les Évangiles canoniques. D'autres, qui nous restent, sont assez ridicules pour qu'on suppose que des scribes les ont fabriqués, comme résidus

1. Le mot *canon*, transposé tel quel du grec, signifie règle de bois, table, liste, avec une idée de chronologie si l'on y tient. Et il faut y tenir. Est écrit *canonique* celui qui est conforme à la règle (ecclésiastique), c'est-à-dire compris dans la liste ou la table dressée par l'Église, et qu'elle revêt de son autorité. Les écrits canoniques constituent le Nouveau Testament. Le Canon a une histoire. Falt et refait d'après les différentes mises au point des livres qu'il *pouvait* contenir, il n'a été établi *ne varietur*, d'après l'Église, que vers 405. Or, saint Augustin, mort en 430, ne le reconnaît pas. Deux des plus anciens manuscrits du Nouveau Testament, postérieurs au Canon, contiennent des écrits qui n'y figurent plus. Comment se fier à l'autorité de l'Église, même en matière d'écritures ?

Les ouvrages *canoniques* constituant le Nouveau Testament sont : les quatre *Évangiles*, les *Actes des Apôtres*, les *Lettres* ou *Épîtres* mises sous les noms de Paul, Pierre, Jacob-Jacques, Jean, Juda-Jude et l'*Apocalypse*.

de l'ensemble, afin de les disqualifier en bloc, après y avoir pris ce qui était bon pour l'histoire ecclésiastique. Ils sont sans intérêt ni utilité pour l'Histoire, d'après les exégètes. Et cet avis est trop absolu.

La troisième classe comprend les documents *hérétiques*. Ils se rattachent bien à la littérature chrétienne, mais ils ne sont pas conformes à la vérité aujourd'hui admise par l'Église. Elle les rejette ; l'exégèse aussi. Bien à tort. Car ils ont été un moment de l'histoire vraie du christianisme ¹.

On peut classer, parmi eux, les cinq livres de *Commentaires* que Papias avait écrit sur l'*Apocalypse*.

L'Église les a détruits, n'en conservant guère que le titre substitué qu'elle leur a donné, et qui est un change : « Exégèse des Paroles du Seigneur ». (*Exegéseis logiôn Kyriakôn*). S'il n'y avait pas une fraude sous cette substitution, et je démontrerai laquelle, on ne comprendrait pas que l'Église ait détruit un ouvrage qui eût été le monument le plus remarquable de son histoire, — et monument authentique, indiscutable, alors que toute sa littérature historique est frauduleuse.

Hérétiques encore, les Évangiles cérinthiens et gnostiques, celui aussi de Marcion, dont, à part *Pistis-Sophia* de Valentin, retrouvé au siècle dernier en une version copte, d'ailleurs retouchée, nous ne savons rien que ce qu'il a plu aux scribes d'Église de nous en raconter et reproduire. La vérité historique, malgré les adultérations qu'ils ont subies, doit beaucoup à Cérinthe et à Valentin, à Marcion aussi.

1. Je ne dis rien des *agrapha*, non écrits, mais qui le furent. On les a détruits, il n'en reste que quelques citations dans des œuvres de scribes. Je n'en citerai qu'un, dont je ferai état plus tard, pour démontrer, en le rapprochant de textes formels d'apologistes et des Évangiles, que « le royaume de Dieu », des premiers chrétiens, dont on a fait depuis une vague idéologie : le règne du Bien, comportait, après la destruction de ce monde et son renouvellement, avec la Jérusalem céleste comme capitale, le retour à l'androgynisme, la fusion des deux sexes en un même être humain devenu un ange, conformément aux données de la Genèse, d'après laquelle Élohim (Lui-les dieux) avait créé les premiers représentants de l'humanité *mâle-et-femelle*. Voici cet *agraphon*, singulier d'*agrapha* (extrait du Papyrus d'Oxyrhynchos de 1903) : « Ses disciples (de Jésus) lui dirent : Quand seras-tu visible pour nous et quand te verrons-nous ? — Il dit : Quand vous vous dévêtirez et que vous n'aurez point de honte (ou de pudeur). »

Enfin, il y a tous les ouvrages d'apologie ou de controverse, voire d'édification, de plus en plus nombreux, au fur et à mesure que l'on s'éloigne des temps « héroïques », et les œuvres des Pères ¹. Grande entreprise destinée à fausser l'Histoire, à fabriquer une histoire ecclésiastique en marge de l'Histoire et de la chronologie, sans compter les fraudes géographiques.

Voici les *Apologies de Justin*, données comme du II^e siècle, le *contra Celsum*, d'Origène, daté de même, et qui sont des produits du quatrième. Voici Irénée, Tertullien, Saint Jérôme, avec leurs libelles, dont plusieurs contre les hérétiques, à des époques où il n'y a pas, ou si peu, de dogmes d'établis, pas une histoire écrite, aucune tradition. Ce sont les Pères, tels que Saint Augustin, Saint Jean Chrysostôme et d'autres qui vont y travailler et achever de faire le christianisme, sans que soit mise encore la dernière main aux Écritures canoniques. Apologistes, Pères grecs et latins, l'Église y attache un grand intérêt. Et elle a raison. C'est avec leurs ouvrages, plus ou moins refouchés, arrangés, harmonisés, qu'elle a pu arriver à confectionner les Évangiles. C'est dire qu'en matière de vérité historique, ils font tout ce qu'ils peuvent, plus brutalement encore que les Évangiles, pour la détruire ou la frauder. Et l'on doit une mention spéciale à Eusèbe, sous le nom de qui l'Église a mis une *Histoire ecclésiastique* qui n'est qu'un *corpus* de faux ².

Cette distinction en classes diverses des écrits qui tou-

1. Je cite en bloc : l'Apocalypse de Pierre, le Pasteur d'Hermas, l'Apologie de Quadratus, les Actes d'Abdias, les Reconnaissances pseudo-clémentines, les épîtres de Barnabé, de Clément le Romain (deux aux Corinthiens), d'Ignace, de Polycarpe aux Philippiens, l'Épître à Diognète, le discours de Tatien aux Grecs, la Didaché, le Diatessaron de Tatien, etc., œuvres artificielles, par excellence, où dominent les préoccupations dogmatiques, apologétiques, homélistiques, didactiques, catéchétiques, et où l'Histoire, quand on y touche, est injurieusement truquée, sous une forme d'ailleurs très pateline.

2. Il faut ne jamais oublier que, connus ou anonymes, camouflés sous des noms occidentaux, grecs ou latins, Irénée, Origène, Saint-Jérôme, parmi les chrétiens, Valentin, Cérinthe, Marcion, Basilide, etc., parmi les hérétiques, tous les scribes apologistes, gnostiques, millénaristes sont des Juifs, qui écrivent d'abord pour des Juifs, dans l'intérêt des Juifs et avec un esprit juif. Quand ces Juifs « dissidents » ou *minim* ont

chent au fait chrétien, au point de vue de l'Histoire, n'est fondée que sur l'autorité de l'Eglise. Elle n'a aucune valeur scientifique. Pour l'historien, il n'y a ni livres canoniques, ni hérétiques, ni apocryphes, ni authentiques ou non, sauf comme terminologie, pour les désigner *conventionnellement*. Ce sont des documents, et, du moment qu'ils existent, ils sont un témoignage, quelle que soit la main qui les a écrits. Ce qui est écrit est écrit. Ils sont. Ils valent ce qu'ils valent. Nous en discuterons. Leur autorité résultera de ce que nous y trouverons de vérité historique. Au point de vue de la sincérité et de l'Histoire, les plus menteurs de tous ces écrits sont souvent les plus canoniques : les *Actes des Apôtres* et les *Lettres de Paul* tout particulièrement. Telles œuvres, hérétiques ou non, sont si historiques, qu'elles ont été un « moment » de l'évolution du christianisme : l'*Apocalypse* et les écrits gnostiques, notamment. Et le quatrième Évangile, le Selon-Jean, que l'on dédaigne comme document ayant de « l'historicité », contrefaçon, assez mal faite, d'un ouvrage du millénariste et gnostique Cérinthe, reste cependant le plus historique, le plus près de la vérité, parmi les quatre Évangiles, dont les trois autres, pour leur donner plus de force, ont été *synoptisés*. On les dit *synoptiques* parce qu'ils sont, pour de gros morceaux, identiquement pareils, phrases par phrases et presque mot par mot ¹.

J'ai pris ce dossier ; je l'ai étudié, en juge d'instruction. J'y ai joint, à côté de Flavius-Josèphe, Tacite, Suétone,

perdu l'espoir de conquérir ceux de leur race, ils se sont mis à faire risette à ceux qu'ils appelaient les *goïm*, devenus les *païens* en français. Du latin *pagani* : rustres, paysans, croquants.

1. On explique cette rencontre extraordinaire en inventant que leurs trois auteurs ont copié la même source, — supposée, bien entendu, et justifiée par des phrases d'Eusèbe et de Papias à qui Eusèbe les prête. Le faux s'appuie sur le faux. Il saute aux yeux que les trois Évangiles Matthieu, Marc, Luc sont synoptiques parce qu'on les a délibérément synoptisés.

* Parmi les écrivains chrétiens les documents autorisés sont très rares, écrit Etienne Giran (*Jésus de Nazareth*, p. 20 ; brochure très claire d'exégèse, du point de vue protestant libéral, mais sans conclusions valables historiquement) : l'apôtre Paul, — il y croit, — ne nous donne sur Jésus que de vagues renseignements historiques. Les *Évangiles apocryphes* (qui ne font pas partie du N. T.) n'apportent aucun élément nouveau à l'histoire. Les *Évangiles de l'enfance* n'ont aucune autorité : ils sont un

que l'on ne néglige pas tout à fait d'ordinaire, d'autres ouvrages tels que ceux de Lucien, d'Apulée, qui ont connu le « vrai » christianisme aux 1^{er} et 11^e siècles, et le prouvent, tout mutilé que soit leur témoignage, et tels que ceux de Julien l'Apostat, au 4^e, tué par une flèche chrétienne, comme son œuvre a été adultérée par le calame des scribes. Enfin, j'ai appelé les Talmuds, du même temps, à comparaître, ainsi que le Koran, de Mahomet.

J'ai confronté tous les témoignages. Si je dis qu'ils sont faux, quand ils le sont, je cherche pourquoi et j'en donne la raison qui, par recoupements, ne se dérobe jamais. Tout s'explique, non par des arguments d'autorité ou de « mystère », mais par des arguments discutés qui permettent presque toujours de dater les témoignages et d'affirmer la fraude ¹.

A cet égard, le sens critique des exégètes est presque continuellement en défaut.

Le cadre historique. — Mon premier soin a été de replacer l'*Histoire* dans son temps et dans son cadre, et non hors du temps et de l'espace, ou entre ciel et terre. Époque, état politique de l'Empire romain et de la Judée, milieu, religion, race, nation du Christ Jésus, espérances messianistes des Juifs zélotes dans la restauration du royaume d'Israël et dans la souveraineté des Juifs sur le monde.

L'époque ? Mais c'est celle où l'Empire romain est à l'apogée de sa puissance, et la civilisation romaine à son plus haut

tissu de légendes. Les Évangiles du Nouveau Testament restent les seules sources. « Trop absolu ; mais il y a du vrai.

Précédemment, Étienne Giran avait cité Flavius-Josèphe, avec les passages où Jésus est mentionné, déclarant que pour celui où il est question de Jésus, « il est très douteux ; on le croit généralement inauthentique. » A part Eusèbe, qui l'a fait, et Renan et Réville, de nos jours, qui le défendent. Des écrivains juifs, Étienne Giran dit qu'ils « se contentent de calomnier Jésus ». Nous verrons. Par écrivains juifs, Ét. Giran entend les Juifs du Temple. Il ne considère pas comme Juifs les Irénée, Clément, Origène, Jérôme et *tutti quanti* qui, bien que Juifs, sont chrétiens pour les exégètes. « Le Talmud, dit encore Ét. Giran, consacre à Jésus une seule phrase, dont l'authenticité est très discutée. » Une seule ? Ét. Giran a mal compté et mal lu.

1. Citons encore, comme auteurs divers : Fronton, précepteur de Marc-Aurèle, Plaire, avec deux lettres fausses sur les chrétiens, Minucius Félix et jusqu'à Quintilien et Dion Cassius.

point de splendeur. Sur l'époque d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Néron, de Vespasien, d'Hadrien, les renseignements les plus circonstanciés abondent. Rien ne pouvait se passer qu'on l'ignorât à Rome. La capitale, maîtresse de tous les pays riverains de la Méditerranée, est informée de tout ce qui se dit et se fait dans l'Empire. Des lignes de navigation commerciales, plus sûres qu'aux temps modernes, — sous François I^{er}, Louis XIV et au XVIII^e siècle, avec les pirates barbaresques, — un mouvement perpétuel d'échanges et de voyages, militaires ou civils, tiennent en constantes relations l'Italie, l'Égypte, la Grèce, l'Asie Mineure entre elles et avec Rome. Des colonies juives ont pullulé dans toutes les villes du littoral, sur le pourtour méditerranéen, constituant ce que l'on appelle encore les Juifs de la Dispersion ou de la *Diaspora*, qui ont joué un rôle prépondérant dans l'œuvre de prosélytisme des *fables judaïques*, — le mot est du pape Léon XIII, un fin connaisseur, — sur Jésus-Christ. A Rome, sous Auguste, vivaient plus de 8.000 Juifs.

Les garnisons romaines sont partout dans les provinces, qui ont à leur tête des gouverneurs, des proconsuls, des procurateurs, avec toute leur suite de fonctionnaires administratifs. En Palestine, plus qu'en toutes autres régions où tout reste calme, les Césars entretiennent des forces militaires importantes, tout un ensemble policier et fiscal. La Judée est étroitement surveillée. Car elle a été alors, et pendant près de cent cinquante ans, à l'état d'insurrection constante, endémique, en proie à des explosions farouches du fanatisme messianique, les plus ardentes que connaisse l'histoire juive.

Depuis Auguste, sans remonter aux expéditions de Pompée, jusqu'à Hadrien, à travers les règnes de Tibère, Caligula, Claude, Néron, Vespasien, Domitien, Trajan, loin d'être un séjour de tranquillité et de paix, même dans la Galilée dont Renan a brossé un tableau enchanteur, Judée, Galilée, toute la Palestine jusqu'aux confins de l'Arabie, furent à feu et à sang, foulées par des opérations de guerre, ravagées et pillées.

C'est dans cette atmosphère que se poursuit la carrière

du Christ, et, malgré tout ce que les Évangiles ont fait pour l'en sortir, ils ne laissent pas de doute qu'il a été mêlé à tous ces événements, non point, comme un camouflage rapporté peut le faire croire, en prince de la paix, mais comme un adversaire résolu, fanatique, haineux des Hérodes, donc des Romains. C'est dans ce cadre des « Guerres des Juifs », titre d'un ouvrage de Flavius-Josèphe, — combien mutilé ! — qu'il faut situer le Christ, pour trouver la vérité historique sur sa carrière qui s'est terminée pour lui par une condamnation comme insurgé, émeutier, chef de révolte. Tout a été fait pour effacer le vrai drame, qui a sa beauté, pour lui substituer, gauchement, si gauchement que l'on s'étonne que les exégètes « affranchis » ne s'en soient pas aperçus, la passion du Calvaire, du « Rédempteur s'offrant en holocauste pour le salut du monde » ¹.

L'esprit de ce livre. — Renan, qui ne se fait aucune illusion sur la valeur scientifique de sa *Vie de Jésus*, a écrit, a proclamé, et même hardiment, dit-il : « Les études critiques relatives aux origines du christianisme ne diront leur dernier mot que quand elles seront cultivées dans un esprit purement laïque et profane, selon la méthode des hellénistes, des arabisants, des sanscritistes, gens étrangers à toute théologie, qui ne songent ni à édifier, ni à scandaliser, ni à défendre les dogmes ni à les renverser. » Certes, comme le dit Renan, il est certain que ma critique, dans son esprit, est laïque et profane, libre aussi à cet égard, de tout sectarisme étroit et même de tout sectarisme quelconque ; elle ne cherche ni à édifier,

1. Tout de même un peu de vérité transparait encore, prouvant ce qu'a été toute la vérité : d'abord, les discours et propos de haine et de violence effrénée du Christ contre les Pharisiens au sujet de Zacharie, tué entre le Temple et l'Autel, contre les Hérodes, contre la paix et pour la guerre qu'il est venu apporter, etc. Et cette scène, lors de l'arrestation, où Simon-Pierre tire son épée et coupe l'oreille droite du « serviteur » du souverain sacrificateur ; le serviteur s'appelle *Malchus*, déformation de Malek, Amalek, qui nous fait penser au prince Amalécrite, héro-dien, Saül, devenu Saint-Paul, à la fin du 11^e siècle, par résurrection au nom du Saint-Esprit.

Pour plus de détails, voir chap. IV sur *Jésus-Bar-Abbas*, au § *Le Christ Bar-Abbas, Roi des Juifs*, p. 312 surtout.

ni à scandaliser, ni à défendre ou renverser des dogmes ; le point de vue religieux est en dehors de sa perspective ; en un sens, le plus élevé, il lui est indifférent.

Je ne songe pas à « édifier » ; je ne fais pas de l'homélie, comme Renan et autres exégètes, mais de l'histoire. Je ne songe pas non plus à « scandaliser ». Ce n'est pas ma faute si certaines de mes découvertes « étonnent ». Ni paradoxe, ni scandale. Je hais les batteurs d'estrade, qu'ils soient juifs-chrétiens comme les scribes qui ont fait les *Lettres apostoliques* de Paul, Pierre, Jean, etc., qu'ils soient anticléricaux, comme Homais et tant de nos politiciens d'à présent, ou même socialistes-révolutionnaires, tous « rédempteurs du monde » à leur manière et vociférateurs de « justice sociale ». Je ne cherche pas à « épater » mes contemporains. Je ne cherche que la vérité à tâtons dans les ténèbres.

« L'historien qui se consacre à la vérité, a dit Tacite, doit parler sans amour et sans haine. » Celui qui la recherche en juge d'instruction doit se livrer à l'étude sans faveur et sans colère. Je ne veux pas dire sans passion. On en rencontrera, car il y en a, dans cet ouvrage. Je trouve odieux, quand on parle aux hommes, le ton onctueux, patelin, bénin et bénisseur ¹.

Mais cette passion, — qu'on ne s'y méprenne point, — n'est pas celle d'un ennemi du christianisme, en tant que foi et religion. Je n'ignore pas que, sur un tel sujet, — « on peut bien choisir son sujet, a dit Brunetière, mais quand on l'a choisi, il faut aller jusqu'au bout », — toute œuvre qui ne tourne pas à l'apologétique ou à l'homélie est considérée comme une offense. Mais que puis-je à cette mentalité de fanatique ? A notre époque, il faut enfin comprendre qu'on a le droit de parler librement des mythologies hébraïques, judéo-chrétiennes et chrétiennes, comme des autres. Je

1. Que l'on ne me reproche pas non plus le ton qu'il me plaît de prendre, qui raille parfois et s'amuse. J'y tiens. En une matière aussi pénible que celle-ci, — je ne dis pas austère, — il est bon de se dérider souvent. Les arguments n'ont pas plus de poids, parce qu'on les présente dans une atmosphère d'ennui. Je fais une étude sérieuse, non en théologien, non en pontife, mais à la française, — et je ne pose pas au conférencier mondain, creux et vide, pour cervelles de linottes ou de perruches.

reste sur le terrain neutre et scientifique de l'Histoire ¹.

En écrivant cet ouvrage sur les origines du Christianisme, je n'ai eu que trois passions, trinité sainte que je confesse celle de la seule raison, qui n'est pas nécessairement froide, comme on le prétend ; celle de la seule vérité, qui est digne, elle aussi, de vivre ; et celle de la seule bonne foi, sans laquelle il n'est ni respect humain, ni honneur, ni probité de critique, ni salut même, et qui a des oreilles, entende ! — « sur la terre comme dans le ciel. »

D. M.

1. Je m'empresse d'ajouter que lorsque je parle ou parlerai d'Église, aux premiers siècles, de scribes ecclésiastiques, tous juifs, d'ailleurs, et orientaux, de leurs fraudes, impostures, faux, dans les textes, je n'entends nullement en faire supporter la responsabilité à l'Église d'aujourd'hui, ni aux confessions chrétiennes actuelles. Si l'Église, qui tient à se dire *une et indivisible*, depuis les temps de Tibère auxquels elle fait remonter ses origines, accepte d'être héritière et solidaire d'un passé qui est une sophistication, pieuse ou cynique, de l'Histoire, je suis bien certain que l'Église et les confessions du christianisme sont, des deux ou trois douzaines de mauvais juifs, scribes faussaires, qui ont fabriqué, aux premiers siècles, l'histoire ecclésiastique, les dupes, de bonne foi. Mais les complices, non pas.

J'ai laissé entrevoir ci-dessus, au § *le dossier du procès*, combien les documents relatifs à l'histoire des origines du Christianisme sont suspects : profanes, l'Église les a supprimés et mutilés et sophistiqués pour rendre muette ou menteuse le plus possible la vraie histoire ; ecclésiastiques, on est sûr que leur prolixité n'a pour but que de « fabriquer » de toutes pièces une « histoire » de Jésus-Christ et du Christianisme, qui n'a presque rien d'historique. Ils ont d'ailleurs été successivement modifiés et fraudés, au cours des premiers siècles, pour les mettre en harmonie avec les dogmes derniers et tard venus. On s'est borné ensuite à les antidater plus ou moins et à leur donner *l'effet rétroactif*, comme je l'explique plus loin, p. 75.

En définitive, toutes les pièces que produit l'Église sont ce qu'on appellerait en droit : « des titres qu'elle s'est forgés à elle-même. »

On ne peut reprocher aux chrétiens d'aujourd'hui de ne pas le savoir. Comment blâmer M. Josse, orfèvre, d'ignorer de bonne foi que tout son clinquant n'est pas de l'or.

Mais ce qui est incompréhensible, c'est que les savants, exégètes et critiques, surtout les « libéraux », qui, par leurs arguties et leurs discussions, prouvent qu'ils sont plus ou moins de mon avis, continuent à recevoir les pièces comme documents « ayant de l'historicité », et à admettre, contre la raison et la justice, qu'un plaideur puisse, dans un procès, imposer, comme preuves, des titres qu'il s'est forgés à lui-même.

CHAPITRE PREMIER

L'Histoire Véroitable.

SOMMAIRE :

I. — CE QU'EST JÉSUS-CHRIST.

L'HOMME-DIEU ; — L'INCARNATION-TRANSFIGURATION ;
— L'APÔTRE PAUL ET LES ACTES ; — LES DEUX « HY-
POSTASES » ; — FILS UNIQUE OU FILS PREMIER-NÉ ;
— FEMME ! FEMME, VOIS LE FILS DE TOI ; — CÉRIN-
THE ET LE SELON-JEAN ; — LES ÉVANGILES ; —
DESTRUCTION DE L'EMPIRE ROMAIN ; — CHRISTIANOÏ
= CHRESTOÏ ; — L'ÈRE CHRÉTIENNE ; — LA CONVER-
SION DU MONDE ; — L'EFFET RÉTROACTIF.

II. — LE CHRIST HISTORIQUE.

LE LIEU DE NAISSANCE ; — LA DATE DE LA NAISSANCE ;
— MESSIE-JUIF SOUS TIBÈRE ; — LE JOANNÈS-CHRIST
ET L'APOCALYPSE ; — L'HEURE DU MESSIE ET LE RÈGNE
DE MILLE ANS ; — LE PÈRE ; — LE NOM ; — LA MÈRE ;
— LES FRÈRES ET LES SŒURS ; — LA CARRIÈRE ; —
LE CALVAIRE OU GOLGOTHA ; — LA PIERRE DU TOM-
BEAU OU LE CADAVRE DÉROBÉ ; — LA SÉPULTURE EN
SAMARIE ; — SURVIE ET RÉSURRECTION ; — L'ÂGE
APOSTOLIQUE ; — SIMON-PIERRE ET LES ACTES ; —
LES JACOB-JACQUES ; — DESTRUCTION DE LA NATION
JUIVE ; — LES JUIFS ET LE CHRISTIANISME.

Je dédie, en toute simplicité et confiance, à l'opinion du monde, comme à un jury de bonne foi dont je ne redoute pas le verdict, quel qu'il puisse être, aujourd'hui ou demain, — demain, surtout, — le fruit de plus de vingt-cinq années de recherches et d'études, *purement historiques*, sur les Origines du Christianisme en général, et, par suite, mais plus particulièrement, sur l'identité, la vie, la carrière du vrai personnage ayant eu chair qui, dans les Évangiles et autres Écri-

tures, a été dissimulé sous le pseudonyme de Jésus-Christ, et transfiguré en Dieu, Fils de Dieu, auteur et fondateur de la religion chrétienne et Rédempteur de l'humanité.

Comme le lecteur aime savoir où on le mène, et, aussi, pour la clarté et la franchise, surtout en une matière où, depuis qu'elle l'explore, la critique des « savants et érudits », aussi aveugle que la foi qu'elle inquiète, sans satisfaire la raison, n'a frayé jusqu'à ce jour que des chemins sans issues, je crois utile de projeter en pleine lumière, au seuil même de cet ouvrage, les conclusions auxquelles j'ai abouti, dont je fournirai les preuves, appréhendant plus de n'être pas bref et concis que d'en manquer, et qui opposent la loyauté de l'Histoire et de la vérité à la légende pleine d'onction, mais frauduleuse ¹.

Voici.

I. CE QU'EST JÉSUS-CHRIST

I. — **L'homme-dieu.** — Les Évangiles et autres Écritures chrétiennes, canoniques ou non, appellent leur héros tantôt Jésus, tantôt Christ ou le Christ, tantôt Jésus-Christ ou Christ-Jésus, comme si l'un et l'autre des deux mots était un nom de personne. Supercherie ! Les deux mots forment un titre signifiant : l'Oint libérateur. Christ (*Christos*, en grec ; *Chris-*

1. J'ai dit *frauduleuse*. Le mot est gros. Ce n'est ni par plaisir, ni par paradoxe, ni pour le scandale que je l'écris. Mais Ernest Renan, l'illustre auteur, trop illustre, à mon sens, comme critique scientifique, de la *Vie de Jésus*, n'a-t-il pas avoué dans la préface de son ouvrage (treizième édition) ? « J'ai voulu que mon livre gardât sa valeur, même le jour où l'on arriverait à regarder *un certain degré de fraude*, comme inséparable de l'histoire religieuse. » Qu'est-ce à dire ? Si la fraude, d'après Renan, — et Renan est ce qu'on appelle un critique *libéral*, — est, à *un certain degré*, dont il évite de nous dire la limite, car il n'y en a pas, un élément inséparable de l'histoire religieuse, et plus ecclésiastique encore que religieuse, celle que fait Renan, j'ai le droit de déclarer, sans intention injurieuse, dont le sentiment est loin de moi, comme constatation d'un fait évident, que l'histoire religieuse est légende frauduleuse. Renan prouve à peine la fraude ; pour lui, elle est « pieuse ». Pour moi, qui fais de l'Histoire tout court, la fraude est la fraude tout court. Je laisse au lecteur le soin de décider si, pieuse, spéculant sur certains besoins de l'âme, dans un but de domination et de lucre, elle n'est pas d'autant plus méprisante.

tus, en latin) est la traduction exacte du mot hébreu *Meschiah*, francisé lui aussi sous la forme *Messie*, et qui veut dire : *Oint* (oint d'huile). Les rois hébreux, chefs politiques et religieux, souverains-pontifes, étaient consacrés et sacrés par l'onction, par le *chrisme*, comme chez d'autres peuples la cérémonie du sacre, pour les rois, est le *couronnement*. *Jésus* (en grec Ἰησοῦς, *Iésous*) est une forme dérivée de l'hébreu *Jeoshouah* ou *(Jaosouah)* signifiant secours d'Iao, de Iahyé, d'où le sens de sauveur, celui qui délivre, celui de qui vient le salut, le libérateur. En grec : *σωτήρ* sôtêr ; en latin : *Salvator*.

Dans les documents primitifs, le héros des évangiles devait, à côté de son nom juif de circoncision, porter le titre de *Meschiah-Jeoshouah*, en grec *Christos-Sôter*. Par conciliation entre les Juifs purs et les Judéo-Hellènes quand les récits sont passés de Syrie dans le monde grec, les scribes ont uni l'un des vocables hébraïques, à peine hellénisé, à la traduction grecque de l'autre : *Iésous-Christos*. En français : *Sauveur-Oint*, ou Sauveur Christ et, nom propre : *Jésus-christ*. Mais *Jésus-Christ* n'est pas plus un nom propre que Général vainqueur, Éminent Maître, Juge intègre. Industriel émérite, honoré Docteur, etc.

Comme son nom fabriqué l'indique, cet ouvrage prouvera que le personnage *Jésus-Christ* constitue, lui aussi, un être double, mi-réel, mi-fictif, fabrication littéraire de scribes juifs qui se sont efforcés, pendant plus de deux cents ans à partir de la fin du 1^{er} siècle de notre ère, d'assembler et de fondre en une individualité unique deux éléments essentiels, qui ne sont même pas contemporains, comme date de naissance ou d'apparition :

1^o Un homme de chair et d'os, qui a vécu réellement en Palestine au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire au premier siècle de l'ère vulgaire ; qui a joué un rôle de premier plan « en ce temps-là », le rôle d'un chef de secte politico-religieuse, en guerre ouverte, armes à la main, contre les Romains et la dynastie hérodiennne qui régnait alors en Judée, race d'origine iduméenne, non davidique, dont les princes n'avaient pas été *Oints*, et, s'ils détenaient le pouvoir poli-

tique, grâce à l'appui et à la protection de Rome, n'étaient pas, en même temps, pontifes religieux ; considérés comme usurpateurs du trône de David par les Juifs fanatiques, ils furent l'objet de leur haine féroce. Juif fanatique lui-même, l'homme de chair et d'os qui est en Jésus-Christ, rebelle aux autorités, fut capturé après séditions, troubles, émeutes et meurtres, fut jugé, condamné à mort et crucifié, selon les formes juives, par ordre de Ponce-Pilate, procureur de Judée au nom de Rome.

On peut l'appeler « Christ », et nous l'appellerons souvent ainsi, ou Messie-Christ, en le distinguant bien de Jésus-Christ, dont il n'est que la moitié historique, mais en donnant au mot Christ son sens hébraïque étroit de Meschiah ¹. Car il voulut bien être le Messie juif, Oint par excellence, en tant que celui des descendants de David, qui, d'après d'anciennes

1. De même, les mots *christianoï*, en grec, *christiani*, en latin, ont le même sens que l'adjectif hébraïque que l'on tirerait du mot *meschiah*, pour désigner les partisans du Messie, comme, en français, les *messianistes*, ou, d'après le mot grec, les *christiens*, et non les chrétiens.

Observation analogue sur les substantifs *christianisme* et *messianisme* qui sont, étymologiquement, de même sens, pour désigner une même doctrine juive, que Tacite appelle, à juste titre, « l'exécrable superstition », — c'est l'Apocalypse, — et Dion Cassius « une impiété qui s'est glissée dans la religion des Juifs ».

Les mots français *Christ*, *christianisme*, *chrétien*, tels qu'on les entend d'ordinaire, ne correspondent pas à la vérité historique, avant le IV^e ou le V^e siècle, c'est-à-dire avant le moment où la religion chrétienne, — qui a mis trois cents ans à se former, dit Renan, — a été faite ou à peu près, et pour tout dire, à l'époque où les messianistes-chrétiens se sont séparés du judaïsme et sont devenus « chrétiens » contre les Juifs, leurs coreligionnaires jusqu'alors.

C'est une erreur fondamentale, quand on étudie les origines historiques du christianisme, de considérer la rupture entre la synagogue et ce qu'on appelle en grec, *l'ekklesia*, l'assemblée (dont on a fait l'Église), comme réalisée au premier siècle.

Il y a probabilité que, du temps de (saint) Augustin encore, les Juifs chrétiens n'avaient pas complètement rompu avec les Juifs de la synagogue, que l'on ménage et que l'on flatte toujours.

Tous les auteurs dits ecclésiastiques (œuvres perdues ou non) tels que les Polycarpe, les Ignace, les Papias, les Irénée, les Justin, les Origène, les Clément, sans compter les Cérinthe, les Valentin, les Tatien, les Manès, qui ont collaboré à la fabrication du christianisme, les Jérôme, les Eusèbe, etc., sont des Juifs, des Levantins, des Assyriens, des Égyptiens. Les Occidentaux comme Minucius Felix, que l'Église a annexés, après modifications utiles dans leurs œuvres, ne sont pas des chrétiens, ni des chrétiens.

prophéties des Jacob, des Moïse, des Nabis, devait restaurer le royaume d'Israël, roi et grand-prêtre, et venger le peuple juif des injures des nations, — mais qui n'y réussit pas ¹.

Durant tout le premier siècle, et jusqu'à la destruction de la nation juive par Hadrien au second (788=135), — je dis Hadrien, qui fit passer la charrue sur Jérusalem, et non Vespasien ou Titus, en 824=72, qui prirent Jérusalem —, aucun auteur juif, grec ou romain, aucun scribe d'Eglise non plus, quoi qu'on dise, car il n'y a pas d'Eglise, n'a connu le Jésus-Christ des Évangiles et des Écritures chrétiennes ; nul n'a connu les Évangiles ni les Écritures chrétiennes qui n'existaient pas, à l'exception de l'*Apocalypse*, d'ailleurs retouchée depuis, et des *Commentaires*, à dessein supprimés par l'Eglise, que, dans le premier quart du second siècle, en fit le Juif que les scribes ecclésiastiques ont caché sous le pseudonyme de Papias, et qui fut, d'après eux, *évêque* d'Hierapolis en Phrygie, en un temps où il n'y avait pas d'Eglise, donc pas d'évêques. Tous les historiens latins, tels Tacite, Suétone, et juifs, tels Flavius-Josèphe et Juste de Tibériade, les écrivains latins, tels Quintilien et Apulée, grecs, tel Lucien de Samosate, ont connu le Messie-Christ, crucifié par Ponce-Pilate en 788 de Rome, 35 de l'ère vulgaire. Ils ont connu et n'ont connu que l'*Apocalypse*, seule Bonne Nouvelle ou *Evangile*, de leur temps. Ils ont rien su des autres Écritures canoniques, qui n'existaient pas. Ils ont dit, — rendus muets ou presque, depuis, par la censure de l'Eglise, — ce que furent le Christ et les chrétiens en Judée, ce qu'ils ont fait ².

1. Si, de plus, de son temps, on l'a aussi appelé *Jésus*, ce qui est douteux, ce ne peut être que dans le sens de ce mot, au point de vue juif, c'est-à-dire au titre de Messie qui devait, croyait-il, *délivrer* le peuple juif du joug de Rome et de la royauté hérodiennne. Il devait être le libérateur, le « sauveur », le « jésus » de la nation juive, son « Christ Jésus », ce qui n'est pas Jésus-Christ, dieu chrétien imaginaire.

2. Ils l'ont su et le disaient, puisqu'ils connaissent le Christ et la crucifixion, dont ils devaient nécessairement donner les raisons. Leur silence est inexplicable, ou plutôt il s'explique le plus naturellement du monde : l'Eglise a coupé les textes.

Après le Christ, Simon-Pierre, Jacob-Jacques, Theudas, Ménahem ont continué la tentative chrétienne manquée. La révolte de Ménahem est dans Flavius-Josèphe. Après la répression par Vespasien, il faut aller jusqu'à la révolte de Bar-Kocheba, petit-neveu du Christ de Ponce-Pilate

Ils n'ont jamais su ni dit que le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ, conçu du Saint-Esprit, né de la vierge juive Marie, était apparu sur la terre pour révéler aux hommes le vrai Dieu, prêcher l'amour, la paix, la repentance, la résurrection des morts, la vie éternelle, et, crucifié, mort, était ressuscité lui-même. En revanche, ils ont su et dit qu'un Juif, dont le nom de circoncision a disparu, mais qu'ils nommaient, se donnant pour le Messie, roi des Juifs, avait fomenté dans son pays des révoltes messianistes (chrétiennes, en grec), sous le règne de Tibère, et que c'est bien à son corps défendant que, poursuivi pendant sept ans par Hérode Antipas et Ponce-Pilate, procureur de Judée au nom de Rome, et capturé, Hérode Antipas et Ponce-Pilate avaient mis fin à sa carrière en le clouant au bois d'une croix, le 14 nisan 788 = 35, veille de la Pâque et de l'année juive suivante. Ils n'ont jamais su que ce Juif se fut, Fils de Dieu, guérisseur de maux incurables, ressusciteur de morts, offert volontairement en holocauste, pour « sauver » l'humanité soi-disant condamnée à la géhenne pour ses péchés, et avide de rédemption.

Ce qu'on lit sur Jésus-Christ, les passages des Écritures chrétiennes que l'on trouve dans les ouvrages mis sous le nom des Ignace, des Polycarpe, des Irénée, des Justin, des Origène et tous les autres auteurs, véritables ou inventés, et antérieurs au III^e siècle au moins, puis répété avec amplification dans les auteurs qui ont suivi, sont autant de fraudes et d'impostures, glissées dans les œuvres refaites des auteurs réels, ou perpétrées dans des œuvres supposées, fabriquées à dessein. Aussi formidable que le fait paraisse de prime abord, en face du préjugé vulgaire, il est ainsi, et tout ce livre le prouvera.

Bref, avant 135 de notre ère, et au delà, Jésus-Christ n'est

pour une nouvelle, désespérée et dernière révolte. Ce qui est curieux, c'est que cette révolte qui amena la destruction de la nation juive sous Hadrien en 88-135, cent ans exactement, deux jubilé, après la crucifixion du Christ, ne nous est plus connue que par quelques phrases de scribes d'Église. Curieux, mais combien compréhensible, quand on sait que les chrétiens ne sont pas autre chose que des Juifs messianistes ! Et la preuve qu'ils le sont, c'est que l'Église a fait dans les auteurs le plus de bruit possible sur ces mouvements messianistes en Palestine, depuis Juda le Gaulonite jusqu'à Bar-Kochéba. Ils la gênent, parce qu'ils collent à ces origines comme la tunique de Nessus.

pas inventé. Personne non plus n'a entendu parler de l'apôtre Paul qui convertit le monde ; nul ne sait que Pierre a été pape à Rome pendant vingt-cinq ans trois mois et huit jours et y a eu des successeurs : Lin, Anaclet, Clément, etc. Le Nouveau Testament, à part l'*Apocalypse*, n'est pas commencé.

Pour faire Jésus-Christ, il a fallu, à l'homme de chair, Messie-Christ historique qui, premièrement, le compose, ajouter :

2° Un dieu supposé, pur esprit, né littérairement plus de cent ans après la crucifixion du Messie-Christ sous Ponce-Pilate, soit vers le milieu du 1^{er} siècle, des spéculations idéologiques de cerveaux orientaux, de la théologie métaphysique et abstraite de scribes juifs tels que Cérinthe, Valentin et les gnostiques, travaillant sur les conceptions millénaristes de l'*Apocalypse* et les Commentaires qu'en fit Papias, intitulés : « Exégèse des Prophéties (ou Révélation) du Rabbi (ou du Maran) », — qu'Eusèbe désigne, par supercherie, sous le titre de *Paroles du Seigneur*, qui, je l'ai dit, est un change ¹.

1. CHANGE n. m. *vénérie*. Feinte de la bête qui, pour échapper à la meute, fait lever une autre bête, afin de détourner sur celle-ci la poursuite des chiens.

Donner le change. Faire lever une autre bête pour que les chiens en suivent la voie. — *Fig.* Détourner quelqu'un d'un but... tromper en lui faisant prendre adroitement une chose pour une autre (*Dict. Larousse illustré*).

Christ donne le change sur Messie, christianisme sur messianisme, chrétien sur chrétien, Paroles du Seigneur sur Révélation du Maran, Royaume de Dieu sur royaume de David, Rédemption ou salut du monde sur délivrance d'Israël, etc. Toute la linguistique chrétienne : nativité, péché, sauveur, tous les miracles, dont quelques-uns sont des faits historiques traités en allégories, constituent des changes, que l'Eglise (la bête, en vénérie) donne aux critiques (meute de chiens), pour les détourner de la poursuite de la vérité, pour les jeter hors de la voie historique.

Mais le change des changes, c'est le Saint-Esprit : τὸ ἅγιον πνεῦμα (Hagion pneuma). Tout ce qui est « pneumatique » est contraire à la vérité historique. Le Saint-Esprit n'a été inventé que pour mentir à l'histoire, ou la truquer. « Jésus-Christ » est une création de l'Esprit, de l'Esprit de Dieu, naturellement. Aussi, dans le selon-Matthieu (XII, 31), les scribes font prendre à Jésus ses précautions : « le blasphème contre l'Esprit ne sera point pardonné ». Évidemment. Sans l'Esprit, tout le christianisme s'écroule, historiquement, comme un souffle s'évanouit. Toutefois, dans les Évangiles, l'Esprit ne souffle pas où il veut. Le dieu Jésus ne peut pas manquer d'appui. Dans Jésus-Christ, il y a encore le Crucifié de

Ce dieu imaginaire, *Æôn* chez Cérinthe, *Jésus* dans Valentin, si le terme n'y a pas été substitué, devient le *Logos* (Verbe ou Parole) dans le *Selon-Jean*, quatrième Évangile canonique ¹. Il n'est ni le Messie-Christ, ni Jésus-Christ. Il a été amalgamé au Messie-Christ pour former Jésus-Christ.

Et l'opération s'est faite en deux mouvements à cinquante ans de distance.

Les scribes juifs, cérinthiens, valentiniens, gnostiques, pendant toute la deuxième moitié du II^e siècle et jusque dans le III^e, ont produit des ouvrages où ils développaient leurs fables, faisant descendre du ciel sur la terre cet *Æôn-Jésus*, *Logos* ou Verbe divin, le revêtant, pendant son séjour ici-bas, de l'enveloppe, de l'apparence du Crucifié de Ponce-Pilate, choisi pour sa sainteté et sa justice selon la Thora, bien entendu, interprétée *messianiquement*. C'est le premier mouvement de l'opération.

Nous ne connaissons plus les doctrines cérinthiennes et gnostiques que par l'Église, qui a détruit les œuvres de leurs auteurs ⁽²⁾. Je ne m'attarde pas aux calomnies qu'elle a fait

Ponce-Pilate, l'homme de chair qui a une histoire. Et c'est pourquoi les Évangiles contiennent tant de vérité historique ; ils atténuent, ils allégorisent, la réalité transparait tout de même.

Mais, après la mort, l'homme de chair disparu, le Saint-Esprit en prend à son aise. C'est à l'Esprit que sont dûs les *Actes des Apôtres* et les *Lettres apostoliques*, celles de Paul tout particulièrement. Jamais l'intention de tromper ne fut plus manifeste, jamais impostures plus cyniques. C'est le défi de mauvais Juifs et de Levantins judéo-hellènes jeté à l'histoire ; c'est le mensonge élevé à la hauteur d'une institution, et mis à son service, — l'institution jésu-chrétienne.

1. *Logos* est un mot emprunté à la langue de Platon, chez qui il représente la source des Idées. Le grand philosophe juif d'Alexandrie au I^{er} siècle, Philon, néo-platonicien, en fait un des aspects de la divinité. Avec Cérinthe et les Gnostiques, il devient une *puissance* qui émane de Dieu, un *daimôn*, dieu lui-même, qui va de Dieu à l'homme, et élit le corps d'un homme pour y habiter quand il vient sur la terre. Il ne restera plus aux scribes chrétiens qu'à incarner le *Logos* dans l'homme pour achever l'évolution.

En somme, le procédé littéraire d'une telle allégorie est celui dont usent tous les poètes épiques, et notamment Homère, dans l'*Iliade*, quand il fait prendre aux dieux et aux déesses de l'Olympe, désireux de garder leur céleste *incognito*, la forme et le visage des guerriers grecs et troyens qu'ils aiment et qu'ils veulent « sauver » de la mort dans les combats.

2. Voir chap. IV, § *La Thora et l'Espérance messianiste*.

3. La *Platô-Sophia* de Valentin a échappé, dans une version copte, où des mains chrétiennes ont pratiqué des coupures, des interpolations et

écrire contre eux : de la boue. Ces doctrines n'apparaissent plus aujourd'hui qu'en arrière-plan, reléguées dans l'ombre discrète de traités tardifs d'apologétique ou de polémique de son crû, où, sous prétexte de les discuter, les traitant *a priori* d'hérétiques, à l'époque où le christianisme est fait, elle les expose à sa manière, les dénaturant le plus qu'elle peut dans les Irénée, les Epiphane, les Tertullien, pour se faciliter la réplique, et surtout pour effacer cette vérité fondamentale, que Jésus-Christ, Verbe incarné, — ce sera le deuxième mouvement de l'opération, — est le dernier avatar de l'Æon cérintien et du Jésus de Valentin ¹.

des retouches. Malgré tout, et bien que parfois difficile à comprendre, la *Pistis-Sophia* est une aide puissante pour qui cherche la vérité historique. Elle permet aussi de comprendre que l'Eglise ait détruit les ouvrages qui prouveraient que son histoire, jusqu'au VI^e siècle, n'est qu'un tissu d'impostures.

1. Dans la *Pistis-Sophia* (Foi-Sagesse) le Dieu-Jésus, remonté vers son Père, lors de la crucifixion du Christ, son double terrestre, redescend sur le mont des Oliviers où il assemble ses disciples. Ils ne sont que *sept*, y compris l'enveloppe de chair, Jean-Ioannès, à qui Jésus s'est uni enfant. La scène qui raconte l'événement ne laisse aucune doute. Et ceci est une première indication, — en attendant tout un ensemble de preuves, le moment venu, — que le Crucifié de Ponce-Pilate se confond avec Jean (Ioannès est un nom de révélation ou d'apocalypse, de Qabbale, parlant juif), avant l'invention de Jésus-Christ, qui, pour qu'on n'en retrouve pas l'origine historique, a nécessité la séparation entre le Christ, assimilé à Jésus-Christ, et le Ioannès-Jean. L'image du disciple bien-aimé Jean qui, dans l'Evangile selon Jean, gnostique par excellence, nous allons le voir plus loin, est couché ou se repose dans le sein de Jésus, est le résidu allégorique de la doctrine de Cérinthe : le dieu-Jésus empruntant le corps du Christ-Ioannès. Voir l'ouvrage : JEAN-BAPTISTE, etc.

Sur le mont des Oliviers, dans Valentin, Jésus, pendant onze ans, instruit ses sept disciples. Le système de la *Pistis-Sophia*, qui aboutit à la suprématie juive, à la prédestination et à l'élection du peuple juif comme révélateur de toute connaissance (en grec : *γνῶσις*, d'où *gnose* et *gnostique*) y compris celle du vrai Dieu, est d'un syncrétisme complexe. Le II^e siècle est une époque où, chez les esprits les plus sérieux, traîne un mélange incroyable, un amalgame incohérent des doctrines métaphysiques les plus diverses, apportées de tous les coins du monde : bouillonnante fermentation d'idées confuses sur le divin, sur la religion, mythes, symboles, paradoxes, allégories, similitudes, mêlant aux conceptions du messianisme judaïque les spéculations philosophiques de Philon, les théories gnostiques avec leurs végétations parasites, ainsi que les fables de l'Égypte, de la Chaldée, de la Haute-Asie, de la Perse. Une lettre de l'empereur Hadrien, authentique ou non, à son beau-frère Servien témoigne de cette salade russe d'idées religieuses, judaïques, chrétiennes, isiaques ou mithria-tiques.

Dans Valentin, le dieu-Jésus devient le père des Juifs, comme ayant

Le II^e siècle n'a été qu'une série de controverses tournant autour de l'*Apocalypse*, des fables cérinthiennes, gnostiques, et issues des scribes de synagogues ou de communautés juives, avec des protagonistes tels que Justin, Irénée, Tatien, Origène, Basilide, Marcion, Hippolyte, tous Juifs, Syriens, Assyriens ou Égyptiens, ou judéo-hellènes. Ils différaient d'avis sur quelques points. Notamment, les uns rejetaient la prédestination d'Israël comme peuple élu, ayant le privilège de la révélation divine, tel Marcion du Pont, — et c'est pourquoi les scribes l'ont diffamé à l'envi ; les autres la prônant et la défendant. Une secte, les Aloges, n'admet même pas les fables sur le Verbe, le Logos. Mais tous étaient d'accord sur cette vérité : que le Christ-Messie, Crucifié de Ponce-Pilate, n'est pas Jésus, — dieu fictif, — ni Jésus-Christ, qui n'est pas inventé ¹.

fécondé Maria, sa mère *selon le monde*, en chair. Il est, comme dieu, le père de sa mère de toute éternité. Inversement, Marie, mère du Christ, devenu Jésus-Christ en Évangile, est mère de Dieu. Le concile d'Éphèse (431), en condamnant le Nestorianisme qui disait qu'en Jésus-Christ il y a deux personnes, — la vérité, quel ! — n'a pas fait autre chose qu'adopter le système de Valentin sur Jésus et Marie. Citons Valentin : — Marie, la mère de Jésus, s'avance et dit : « Mon Fils, selon le monde, mon Dieu et mon Sauveur, selon le Très-Haut... »

— Toi aussi, répond Jésus, ô Marie, toi qui a pris forme... selon la matière, mais as pris une ressemblance avec la Vierge de la Lumière, selon la Lumière, et l'autre Marie la Bienheureuse (la mère selon la chair), parce que le témoignage du premier mystère a habité en toi, ô Marie, mère selon la matière, toi en qui j'ai habité (toi qui m'as porté)...

Le Premier mystère, c'est le Dieu-Jésus et le Témoignage du Premier mystère, c'est Ioannès, que Marie a conçu et mis au monde, chair, témoignage, enveloppe que revêt Jésus esprit. De même que Ioannès-Jean est élevé au rang de Jésus, Marie, mère du Christ, devient mère de Jésus-Dieu. Elle est la Vierge de Lumière, antérieure à la création du monde. C'est pourquoi mère du Verbe, elle a conçu sans la tare du péché originel qui n'existe que depuis Eve. Le dogme de l'Immaculée Conception est en puissance dans Valentin.

On aperçoit par la citation de Valentin (*Pistis-Sophia*, p. 60, trad. Asselineau) que Marie est double, comme Jésus-Christ. Elle a son double en Marie-Magdaléenne, d'où Jésus extrait *sept* démons, les sept disciples de Jésus, les sept frères, selon le monde, fils de Joseph et de Marie, le Christ-Jean, Crucifié de Ponce-Pilate, compris.

1. Cette distinction qu'ils faisaient entre Jésus et le Christ, les gnostiques y étaient d'autant plus obligés que, de leur temps, l'histoire du Christ, crucifié par Ponce-Pilate, se trouvait encore tout au long et en détails narrée dans les historiens comme Tacite et Flavius-Josèphe, Suétone (fin du I^{er} siècle), dans Dion-Cassius (du II^e siècle), — tous outrageu-

La doctrine gnostique déborde sur le III^e siècle et apparaît dans les auteurs comme Tertullien, malgré toutes les adultérations qu'on lui a fait subir. Jésus-Christ inventé, elle subsistera chez tous ceux qui ne cesseront pas de proclamer honnêtement qu'en Jésus-Christ il y a un homme et un dieu : tels Arius, Nestorius, etc., jusqu'au VI^e siècle.

II. — **L'Incarnation-Transfiguration.** — Donc, dans le système de Cérinthe et des gnostiques, distinction et séparation très nette entre l'Æon ou Jésus Sauveur, Verbe-Logos, et le Messie-Christ qui sert de support à son essence spirituelle, éthérée, impondérable. Chez ces auteurs, tous Juifs, et honnêtes encore, pas d'*incarnation*, qui serait en leur âme et conscience un blasphème et un scandale. Ils ne cessent pas, — et Irénée l'affirme (111, 113), — de proclamer que *Jésus* ne s'est pas *incarné*. Pour eux, ils n'ont pas même l'idée que le Verbe ou Logos se soit fait chair, comme les scribes l'ont écrit, et comme on le lit aujourd'hui dans le quatrième Évangile, pour cacher que le contraire ressort en fait de la substance du texte ¹.

sement sophistiqués plus tard, et comme Juste de Tibériade (juif comme Flavius-Josèphe et son contemporain), dont l'œuvre a été supprimée purement et simplement, pour ne pas avoir à la refaire toute.

L'invention du Verbe incarné dans le Christ, n'est que la revanche imaginaire des Juifs messianistes, leur fiche de consolation après l'écroulement de leurs espérances chrétiennes dans la restauration du trône de David, par la ruine définitive de Jérusalem, la destruction et la dispersion de la nation juive.

Et c'est pourquoi il est anachronique, pour ne pas dire ridicule, d'imaginer scullement des Écritures dites chrétiennes et un apostolat chrétien avant 888-135. Il faut, à cette conception, autant de sens critique et d'intuition historique qu'à admettre du temps de Louis XIV le suffrage universel dans notre colonie du Sénégal, chez les nègres.

• A ses origines, a dit très justement van den Bergh van Eysinga, le christianisme fut une branche de l'arbre gnostique. • Mettons : une branche *greffée*. Mais alors, pourquoi les conclusions de son exégèse, sont-elles si peu en harmonie avec cette vérité qu'il a vue et formulée ? Ce sont de ces mystères plus inexplicables que ceux du christianisme.

1. Car nous verrons que l'incarnation n'y est que verbale, et qu'elle n'est qu'une apparence. Quand on va au fond des choses substantielles, il n'est pas difficile d'éventer le change que l'on veut donner, et de s'apercevoir que Christ et Jésus font deux ; que Jésus-Christ, l'homme-dieu, le théanthrope, n'est un être unique que sur le papier, grâce au trait

- L'incarnation, dogme spécifiquement catholique, a été le grand travail des scribes du III^e et du IV^e siècles, — deuxième mouvement de l'opération d'où est sorti Jésus-Christ, — construisant une « histoire » à eux, une histoire ecclésiastique, en marge de l'Histoire ¹.

L'Incarnation, c'est, bien plus que cette scène des trois Évangiles (Matthieu, Marc, Luc) sur une haute montagne, où le lecteur assiste à un lever de soleil qui illumine la nuée, tandis qu'une voix proclame sur « Jésus », le Verbe : « Celui-ci est mon *Bar*, mon Fils bien-aimé... », l'Incarnation, c'est, dis-je, la vraie Transfiguration, — tout de la mystification, et rien du mystère.

Pendant trois cents ans, des scribes juifs, de mauvais Juifs et des judéo-hellènes, tous chrétiens, éliminant peu à peu l'*Apocalypse* et les Commentaires de Papias, en ce qu'ils contiennent d'histoire, transformant les doctrines froides et abstraites des cérinthiens et le dogmatisme hiératique de Valentin aux allégories hybrides, en réalités supposées mais concrètes, plus accessibles aux foules, en un temps d'ailleurs où la superstition et la magie, l'astrologie règnent partout, vont s'efforcer, dans des libelles sans nombre, de combiner littérairement, le Christ de chair crucifié par Ponce-Pilate et le dieu Jésus, imaginaire, de les réunir en un être unique qu'ils donneront comme appartenant à la biologie, au règne vivant et animal. Et tout d'abord, ils créent l'appellation de Jésus-Christ, unissant les deux éléments du composé mi-humain, mi-divin, qu'ils sont en train de fabriquer. Puis, pour achever une fusion qui n'est vraiment que confusion, ils l'appelleront tantôt Jésus tout court, tantôt Christ, mais étant bien entendu, dans leur dessein, qu'il s'agit bien de Jésus-Christ ².

d'union orthographique ; que loin de se mêler en une fusion intime, les deux éléments restent juxtaposés comme les deux noms ; et que les deux moitiés de Jésus-Christ ne sont même pas contemporaines.

1. Les Évangiles (Matt., iv, 11 ; Marc, i, 7 ; Jean, i, 30) marquent par une phrase lapidaire cette fabrication successive, en deux temps, de Jésus-Christ, quand le Ioannès dit : « Celui qui vient après moi ». Mais, par un change, Jean est devenu le Précurseur, l'Annonciateur du Verbe Jésus qu'on incarnera en lui, pour faire Jésus-Christ.

2. C'est Tertullien qui a dit (*contre Praxéas* III) que les esprits simples

Le Christ, crucifié par Ponce-Pilate, ne peut et n'a pu être dit Jésus et devenir Jésus-Christ, d'une façon décisive et habituelle, qu'après le travail littéraire d'incarnation et de transfiguration dû aux scribes et que dans la mesure où, par exception, la fusion est réalisée. Car le double vocable reste l'aveu qui attestera toujours et contiendra à jamais tout le mystère de la mystification ¹.

III. — L'apôtre Paul et les Actes. — L'imposture par laquelle on a lancé Jésus-Christ comme une individualité vivante, biologique et indivisible, en combinant l'homme de chair et le dieu fictif, est liée à un coup d'audace, autre imposture, qui a consisté dans l'invention de l'apôtre Paul. L'*Épître aux Galates* est la première étape, par voie indirecte, de cette double invention que les *Actes des Apôtres* ont consacrée : on fabrique une lettre ; on la dit de Paul. Qui ça, Paul ? Attendez un peu. Les *Actes* vont vous l'apprendre. Et l'on fabrique les *Actes*. Entre temps, les scribes ont eu le loisir de confectionner toutes les autres *Épîtres* mises sous le nom de saint Paul, sur l'authenticité de la plupart desquelles les critiques déraisonnent à l'envi, sans s'apercevoir qu'elles sont toutes aussi frauduleuses.

L'invention de l'apôtre Paul, par la voie sournoise et qui biaise de ses *Lettres*, puis par la fabrication des *Actes*, est

qui constituent la masse des fidèles ont besoin de « faits ». C'est pourquoi les scribes font de l'incarnation et de Jésus-Christ (Jésus) des faits historiques, matériels.

1. Je donne plus loin § IV, les deux hypostases, § V, Fils unique ou Fils premier né, § VI, Femme ! Femme, vois-le Fils de toi ! des preuves palpables des deux éléments qui sont en Jésus-Christ et que l'on peut séparer d'une chiquenaude. Dans JEAN-BAPTISTE ET JEAN, je prouve p. 69 (la vieille outre, la pièce neuve) et p. 75, que Jésus-Christ avoue lui-même qu'il est le « miracle » de Jean ressuscité.

J'indique ici, en gros, quelques épisodes ou traits, que l'on peut restituer à chaque élément.

Au dieu-Jésus, les allégories astrologiques ou contenant des chiffres : les Noces de Cana, les Douze Apôtres, Multiplication des pains, Lavement des pieds, Cène, Trente deniers de Judas, Jésus lui-même, Résurrection, Repas, d'Emmaüs, la Croix, etc.

Au Christ-homme, sous les espèces de faits réels, historiques, mais allégorisés : le démoniaque Légion de Gadara, les résurrections de chrétiens illustres morts pour la cause, la Cananéenne, la Samaritaine, le sourd-muet de la Décapole, etc.

l'œuvre, au début du III^e siècle, à Rome, de scribes à tout faire, aux gages des mauvais Juifs qui abritent leurs impostures derrière le Saint-Esprit, et camouflés en Calliste et Zéphyrin, dont l'Église, qui n'est pas dégoûtée, a fait des papes¹. *Lettres* et *Actes*, surtout les *Actes*, ont subi par la suite d'importantes retouches, suivant les besoins de la cause et les humeurs de l'Esprit. Les imposteurs savent qu'il ne protestera pas, non plus que Dieu, — ce qui juge leur moralité et leur foi, voire leur bonne foi.

L'invention de l'apôtre Paul, ses *Lettres*, les *Actes*, œuvres de littérature, sans plus, sauf que la fraude, comme la grâce, y a surabondé, n'ont pas d'autre but essentiel que de créer Jésus-Christ, le Verbe incarné, le mystère de l'Incarnation. Toutes les impostures des *Actes* faussant l'histoire, de propos délibéré, toutes les *Epîtres* fabriquées et attribuées à Saint-Paul, servent à couvrir l'imposture première de l'Homme-dieu.

C'est un bien grand sujet d'ironie joyeuse que l'étonnement, parmi tant d'autres, des critiques, savants et érudits qui ont construit l'histoire du christianisme, devant l'ignorance voulue de saint Paul sur les actes et faits de la vie du Christ, à part la crucifixion. Ils s'efforcent d'expliquer ce silence, impossible si l'apôtre Paul a réellement existé, par des raisons d'une puérilité ridicule, ou de théologie mystique.

1. D'après les *Philosophumena*, œuvre chrétienne, on voit graviter, autour de l'empereur Commode et de sa favorite, Marcia, femme de basse extraction qui avait été convertie au christianisme d'alors par l'eunuque Hippolyte, des chrétiens du temps, tels que Carpophore, affranchi du Palais, qui tient une banque, Calliste, son esclave, qui tient boutique de prêts à intérêt et qui, ayant fait banqueroute, fut condamné *ad metalla* en Sardaigne, malgré un faux témoignage consent de Carpophore, devant le tribunal de Fuscianus, préfet de Rome. Grâcié ensuite, sur l'intervention de Marcia et d'Hippolyte, Calliste est choisi par l'évêque de Rome, Zéphyrin, successeur de Victor, comme premier diacre, puis élevé à la dignité d'économe, d'administrateur et de dispensateur des deniers de l'ekklesia de Rome. Vice-pontife, conseiller et bras droit de Zéphyrin, le repris de justice Calliste lui succéda comme évêque de Rome, — et, si l'on veut, comme pape, — en 218, non sans avoir joué de ruse et d'intrigue.

Tout cela n'est guère édifiant. Mais quoi ! Jésus-Christ a raison : « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt dix neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. » Et puis, il y a la parabole évangélique de l'*Intendant infidèle*, qui excuse Calliste, — banqueroutier, économe, évêque !

L'Église dit : « Les faits de la vie du Christ ? Ils n'intéressaient pas les apôtres, qui ne tiennent qu'à son enseignement. » Encore faudrait-il prouver que la doctrine de Paul est celle du Christ des Évangiles, ce que personne ne peut soutenir. Mais peu importe ce détail énorme. Reste ceci : que les actes et faits de la vie du Christ n'intéressent pas saint Paul. Que saint Paul n'ait fondé sa foi, — d'après les mystifications des scribes, — que sur des révélations (Il plut à Dieu de révéler son fils en moi, *Gal.*, I, 16 ; je suis crucifié avec Christ ; ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi, *Gal.*, II, 20 ; Jésus-Christ est ma vie, *Philipp.*, I, 21), qu'il ait réalisé en Jésus-Christ l'unité de l'homme et du dieu qui le composent, ne s'attachant qu'à sa moitié fictive, on le comprendrait à peine si justement il n'avait pas été inventé et si on ne l'avait fait écrire dans ce seul but. Mais cet apôtre, qui est donné comme l'apôtre des Gentils, des incirconcis, des non-Juifs, dès l'an 44, après avoir été converti en 34 (dans ce système le Christ est supposé crucifié en 33), qui est à Rome en 61, qui a parcouru entre temps l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie, prêchant Jésus-Christ, avant même que les Évangiles aient paru (dans les conjonctures les plus favorables), cet apôtre a eu des auditoires à qui il a parlé, des correspondants à qui il a écrit. Qui peut croire que ses auditeurs et ses correspondants ont pu, je ne dis pas se convertir, mais seulement l'écouter et le lire, sans aucune espèce de curiosité, sans lui poser de questions sur ce Jésus-Christ crucifié, sur les actes et faits de sa vie ? Aussi grande que soit la crédulité imbécile des foules, que surpasse la crédulité intelligente des critiques, il faut tout de même quelque chose de plus positif que les idéologies de métaphysicien ou de théologien des Épîtres de Paul, pour l'écouter et croire au dieu qu'il prêche. Il ne connaît pas les Évangiles qui n'existent pas de son temps (et même pas du temps où on l'a inventé). Le fond de sa doctrine, abstraction faite de l'idéologie métaphysique et des préceptes de morale commune, c'est Jésus-Christ, en chair, Fils de Dieu et Crucifié. Inventé pour faire pièce aux gnostiques et les contredire, il en prend le contrepied. Ce n'est plus, chez lui, le Logos

→ qui s'est incarné, c'est le corps qui s'est déifié, divinisé, endieusé, si l'on peut dire. On dit bien *endiablé*. Ainsi s'explique que les critiques, renversant la vérité, la prenant à rebours, aient pu soutenir, aidés par les supercheries des scribes, que le paulinisme originel a été gnostique. Tertulien (*contre Marcion*, III, 5) appelle Paul *l'apôtre des hérétiques*, et à Irénée (III, 31, 1) on fait déclarer que les gnostiques soutenaient que Paul seul a connu la vérité ¹.

L'Église, d'autre part, quand ceux que l'on appelle les Mythiques, dont M. Couchoud, en nos temps, s'est fait le protagoniste, nient qu'il y a même une moitié de chair en Jésus-Christ, rien d'un homme, en sorte que même l'histoire de la crucifixion serait une imposture, l'Église déclare : « Si les scribes nous ont transmis aussi peu de renseignements sur Jésus-Christ, c'est que, voyant le dieu en lui, son « humanité » les gênait. » Le mot *humanité* naturellement est un change. C'est *rôle historique* qu'il faut comprendre. Et, pour une fois, qui ne sera pas la seule, je suis d'accord avec l'Église. C'est le *rôle historique* du Christ qu'il a fallu, parce qu'il était gênant, et combien l'effacer, pour créer le dieu Jésus. Saint Paul l'a complètement supprimé. Mais comme l'on dit, « il a été fort ; il va fort, trop fort. » Les Évangiles viendront pour amender saint Paul ; les fables en sont en train par morceaux, fragmentaires, d'ailleurs mal concordantes, peu en harmonie, avec des détails ridicules, des bavures, des énormités, trop de vérité historique aussi. Ce ne sera pas commode de mettre de l'ordre, de la vraisemblance, de l'onction, dans tout ce fatras. Mais on s'y efforcera. Le prix en vaut la peine ; car c'est la souveraineté, la domination du monde, — but messianiste au premier chef. Il faut comprendre ces choses.

M. Charles Guignebert, dont je ne partage aucune des conclusions sur le christianisme historique, qui croit à l'apôtre Paul, et qui déclare que « l'apôtre a ouvert la porte à toutes les autres gnoses », alors qu'il n'a été inventé que pour la

1. Inventées pour combattre le gnosticisme, il est naturel qu'on trouve dans les Épîtres de Paul des traces des doctrines gnostiques. Les scribes et M. Ch. Guignebert vont sauter dessus pour faire de Paul, en 44, le père des gnostiques, qui n'apparaissent qu'après 135.

fermer par la combinaison de Jésus-Christ ¹, a écrit des pages bien remarquables, comme analyse, sur la doctrine de Paul. Elles n'expliquent rien, cependant ².

Après avoir cité comme point d'aboutissement de la doctrine de Paul au regard de Jésus, l'*Épître aux Philippiens* (II, 5-11), il conclut : « Cette déclaration n'est assurément pas limpide pour nous. » La voici : « Qu'en vous soient les sentiments qui étaient en Christ, lequel existant en forme de Dieu — le mot grec que M. Guignebert traduit par *existant* est ὑπάρχων, que je traduirai, moi, d'après sa racine même : *commandant en-dessous de quelqu'un*, c'est-à-dire commandant après Dieu, lieutenant de Dieu, pour me faire comprendre ; autrement dit, il est l'Æon de Cérinthe, le Logos des gnostiques ; le grec des scribes est plein d'intentions. Rien que l'emploi de ce mot ὑπάρχων montre la filiation des Lettres pauliniennes avec les doctrines gnostiques, — n'a point cru une usurpation d'être égal à Dieu ; mais il s'anéantit lui-même, prenant la forme d'un esclave (le scribe exagère à dessein : esclave, simple homme, le Messie ?) à la ressemblance d'un homme : et, ayant paru sous le vêtement d'un homme, il s'est diminué lui-même (le contrepied de l'histoire), s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, la mort sur la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé à lui et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, (on peut inférer de ces deux phrases que le Christ de Ponce-Pilate ne devint Jésus qu'au III^e siècle) tout plie le genou... et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » Pas limpide, cette déclaration ? d'après M. Guignebert. Elle est d'une clarté éblouissante, pour qui veut

1. Ce qui ne veut pas dire que l'invention de Paul a réussi d'emblée à supprimer la gnose et à imposer Jésus-Christ. Les controverses entre chrétiens, les Manichéens, les Montanistes, les Novatiens, et, même après Constantin, Arius et ses disciples, les Pélagiens, les Nestoriens (Nestorius, patriarche de Constantinople, proclame encore en 428 qu'en Jésus-Christ, il y a deux personnes), prouvent les protestations indignées qu'a soulevées la fabrication de Jésus-Christ, homme-dieu. Tous les protestataires sont des chrétiens-chrétiens. Ils n'ont été déclarés hérétiques que parce qu'ils ont été vaincus par les Jésus-chrétiens, et après l'avoir été, quand ils n'ont eu tort qu'à cause de leur défaite, avec effet rétroactif.

2. *Hist. ancienne du Christianisme*, par Ch. Guignebert, pp. 337 et suiv.

comprendre de quelle façon les scribes ont fabriqué Jésus-Christ en fusionnant le Christ chair, Messie sous Tibère, avec l'Æon ou Logos Jésus de Cérinthe et des gnostiques. Elle constitue même l'aveu synthétique de cette fabrication. M. Ch. Guignebert ajoute : « Que reste-t-il du Jésus (du Christ, plutôt) *vivant et vrai* sous ces formules issues de la *révélation directe* ? » Rien. Je suis d'accord avec M. Ch. Guignebert sur la réponse à sa question. Quant à la question elle-même, qui emploie le mot *Jésus* pour l'homme vivant et vrai, — mot impropre historiquement, — j'y substituerai le Christ à Jésus et j'y remplacerai, pour être exact et véritable, la *révélation directe*, voire le Saint-Esprit sous-entendu, par l'encre des faussaires et des imposteurs qui ont fabriqué la lettre ¹.

Pourquoi cette carence dans la compréhension chez M. Charles Guignebert ? Parce que, fidèle à la critique conventionnelle, désuète et surannée, il n'a pas vu qu'il n'a pas existé au 1^{er} siècle, sous Claude et Néron, d'apôtre Paul « chrétien » et, moins encore chrétien, quoi qu'on l'y ache-

1. J'ai déjà noté cette affectation des critiques et exégètes à n'employer que ce mot de *Jésus*, pour désigner le héros des Évangiles. M. Ch. Guignebert nous en donne encore ici un frappant exemple. Parler de Jésus, (homme vivant et vrai) est une aberration. Jésus, c'est le dieu. Quand P.-L. Couchoud parle du mythe ou du mystère de Jésus, il est dans le vrai, à la condition de rester sur le plan gnostique. Et s'il reste dans le plan gnostique, il n'y voit que d'un œil et ne peut donc découvrir que la moitié de la vérité. L'homme *vivant et vrai*, c'est le Christ. Quand les exégètes radicaux affirment qu'on ne peut rien savoir de « l'humanité » de Jésus-Christ, c'est qu'ils la cherchent en Jésus. Quand Epiphane (xxx, 13 et ss.) écrit que les premiers chrétiens de Palestine ne possédaient aucun récit de la naissance de Jésus, alors que les Évangiles y ont pourvu, c'est qu'en effet Jésus tombe du ciel, et le Selon-Jean n'y contredit pas, tandis que le Christ naît, comme tous les hommes, et si les Synoptisés donnent des récits de la naissance de *Jésus*, c'est parce qu'ils l'ont incarné dans le Christ. C'est pourtant bien simple.

Inversement, c'est une aberration aussi de parler du Christ, comme dieu. Et j'ai le regret de constater que les exégètes radicaux donnent dans ce travers, ce qui accroît la confusion. Je reconnais qu'ils ont une excuse. Les scribes qui nous ont transmis ce que nous savons de Cérinthe et de sa doctrine, ont commencé par substituer au nom qu'il donnait à son Æon sauveur ou Jésus, le nom de *Christ*. M. van den Bergh dont je parle plus loin, p. 57 reproduisant Irénée (I, 26), écrit : « Cérinthe a dû répandre la doctrine selon laquelle un des Æons célestes, nommé Christ, se serait, au moment du baptême, uni à l'homme Jésus, et aurait abandonné celui-ci lors de la crucifixion. » Voilà la fraude-mère. Elle est de Jérôme au v^e siècle.

mine, converti du prince hérodien Saül de Tarse ou de Giscala, lequel n'a jamais cessé, depuis son âge adulte jusqu'à sa mort, de « persécuter », c'est-à-dire de combattre et de poursuivre, non comme des victimes ou martyrs sans armes, mais comme des ennemis de Rome et de la dynastie régnante en Judée, les troupes en armes des chrétiens. La chasse qu'il leur a donnée, dès les jours qui ont précédé la capture du Christ jusqu'à la défaite de Ménahem sous Vespasien, reste inscrite, vivace et profonde, sous les édulcorations des *Actes* et des *Épîtres*, mises sous le nom de Paul. Tout ce qu'on y lit sur les querelles dogmatiques entre Simon Pierre et Paul n'est que l'écho, transformé en disputes ou discussions de conciles, pour donner le change, d'épisodes de guerre où se sont affrontés les deux hommes, les armes à la main, Simon-Pierre comme chef de la secte chrétienne après la mort du Christ, et Paul, alors Saül, « ne respirant toujours que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur » (les partisans du Christ), ainsi que disent les *Actes*, avant de convertir Saül au III^e siècle. Il est mort. Il n'en saura rien. Pas de rectification à redouter ¹.

Il est mort, ai-je dit ? Mais oui ! et par la plume du scribe de l'Épître aux Romains (VII, 10), il le déclare en propres termes : « Pour moi donc, je suis mort. » J'entends bien que cette vérité historique, le scribe la noie dans un fatras de logomachie et de verbiage sur la Loi et le Pêché. Mais les initiés ont compris.

La conversion de Saül en Paul est d'ailleurs, à l'évidence, contredite par la chronologie même de l'Église. Le Christ mort, Saül est converti en Paul, pas même une année après. A quel moment placer, alors que Saül n'apparaît pas dans les Évangiles, une persécution qui, pour avoir été celle qu'im-

1. L'Église, qui ne recule devant aucun petit moyen pour farder la vérité, quand elle ne peut pas la détruire, aussi bien dans les faits que dans les mots, ainsi que les traducteurs français, critiques et exégètes savants et érudits, qui la suivent d'une façon moutonnaire, écrivent Saul, sans tréma sur l'u. Un rien, mais qui, du coup, désorientalise le personnage, que le nom de Paul romanise tout à fait. Le camouflage des événements qui le concernent ne procède pas autrement que celui du nom. Le grec des *Actes* (IX, 4 et XXVI, 14), traduisant l'hébreu, est *Sa-ou-l* ; en français donc, Sa-ü-l, deux syllabes.

pliquent les *Actes*, féroce, ardente, a duré plus d'un jour ? Elle n'est pas commencée à la mort du Christ, sans quoi les Évangiles le diraient et nommeraient Saül, et au témoignage des *Actes*, elle se termine à la conversion évidemment. Oui, où la placer ? Dans l'imagination des scribes ¹.

Mais il y a plus. Si le prince Saül s'était converti, pourquoi, ainsi qu'on le lit encore dans Epiphane (*Contra Hæres.*, XXX, 18), les premières sectes chrétiennes, celles des Nazaréens et des Ebionites, entre autres, n'ont-elles cessé de parler de Saül comme d'un ennemi maudit, d'un renégat traître à la Thora interprétée messianiquement, bien entendu ? Pourquoi, en raison de sa conversion, de sa prédication, et surtout de ses collectes, si fructueuses, dans l'Occident, au

1. Je tiens à dire que cet argument chronologique que je donne en me plaçant sur le terrain du faux où l'on me mène, ne vaut que sur ce terrain. En réalité, Saül devrait être dans les Évangiles, dont il est l'homme à l'oreille coupée de Gethsémani. C'est l'écharde dans sa chair. La persécution de Saül a commencé avant le temps où se ferme l'Évangile, crucifixion, mort du Christ.

Les *Actes des Apôtres*, monument d'imposture, ont été établis d'après le système qui fait mourir le Christ en 781-782, sous le consulat des deux Gémus (coupure énorme dans Tacite), quinzième année de Tibère, — celle où le Selon-Luc fait débiter Jésus-Christ. Conciliez les deux faits, si vous pouvez : le Christ mort avant qu'il ne se manifeste. Ce système est encore celui de saint Augustin et de Lactance, obligés d'antidater la crucifixion de sept ans pour confondre ceux qui affirmaient que le Jean-Baptiste avait été le Christ crucifié. Comme Jean-Baptiste meurt avant Jésus, 787 = 34 dans la fable chrétienne, l'argument par antidate ne valait rien : et on peut se demander comment l'Église se serait tirée de ce mauvais pas, si la chute de l'Empire romain ne l'avait débarrassée à temps de ses adversaires pour des siècles qu'elle a mis à profit. Développements dans l'ouvrage : JEAN-BAPTISTE, pp. 26 et ss.

Débutant en 781 = 28 ou 782 = 29, les *Actes* contiennent des faits de la carrière du Messie-Christ, sous le nom de Jean : deux emprisonnements, deux supplices du fouet. Supposé mort, il n'est qu'un comparse. Pierre le domine, à qui l'on prête même des miracles qui sont au Jésus-Christ des Évangiles. Je ne dis rien de plus ici de ce Pierre qui, par trois fois, a renié son maître, la nuit de l'arrestation et qui, dans les *Actes*, au III^e siècle, ose dire aux Juifs : ... « Le Dieu de nos pères a glorifié son fils Jésus, que vous, vous avez livré et renié devant Pilate. C'est vous qui avez renié le Saint et le Juste (III, 13-14) ». Plus lui. Et Jean ne bronche pas. Les Juifs non plus. Que dis-tu de ça, « du sein de Dieu » ou d'Abraham où tu reposes, ô petite soubrette de la cour du grand-prêtre Caïphe, devant qui, par trois fois, la nuit, avant que le coq chante, ce Simon-Pierre renia son maître, jurant, avec des imprécations, qu'il ne le connaissait pas, qu'il ne connaissait pas « cet homme. », — et il l'avait sacré peu auparavant fils du Dieu vivant ?

profit des saints de Jérusalem et des pauvres (les *ebionim* précisément), ne lui ont-elles pas pardonné ? C'est qu'elles n'ont jamais rien su de l'apôtre Paul, inventé plus tard.

Si Saül a été en réalité le converti qu'est l'apôtre Paul, à qui les *Actes* et les *Épîtres* attribuent un rôle si éminent, qu'il dépasse celui des apôtres et des disciples du Christ eux-mêmes, comment expliquer que les *Épîtres* de Jean, de Jacques, de Jude, ne nomment même pas cet ancien persécuteur, exemple inouï de la puissance de Jésus-Christ, recrutée à nulle autre pareille en faveur de la foi nouvelle, dont la conversion eût entraîné celle de tous les Juifs du Temple ? Comment Papias qui, d'après Eusèbe, cite Matthieu et Marc, à propos des *Paroles du Seigneur*, est-il muet sur Paul, qui domine toute la génération apostolique, tel qu'on l'a fabriqué, et sur ces *Épîtres* ?

Pour trouver un mot sur Paul, il faut aller chercher une interpolation qui se dissimule dans une *Épître* dite de Pierre, fausse, mais antérieure aux *Actes*, contemporaine de Papias peut-être, dans sa substance première, car elle a été retouchée, et une interpolation, de même style, et aussi honteuse, « Paul, notre frère bien-aimé », dans la *Pistis Sophia* de Valentin ¹.

Il n'y a jamais eu d'apôtre Paul que sur le papier ².

1. Sans compter l'*Épître aux Philippiens* de saint Polycarpe, pastiche à la manière des *épîtres* de Jean (Polycarpe est donné comme un disciple de Jean, et aurait été lui-même le maître d'Irénée) où l'on cite Ignace, Zozime, Rufus, Valens (Valentin ?), Crescent, pour lui donner une date, Paul lui-même, « saint et glorieux », dont le séjour à Philippi est rappelé, ainsi que ses *Lettres* et sa prédication. C'est un travail de rhétorique sans âge, postérieur au III^e siècle en tout cas, un faux pour étayer d'autres faux, — d'ailleurs plein d'onction et d'excellents préceptes de morale, empruntés aux livres chrétiens ou profanes.

Enfin, il y a Théodoret (*Haeret. Fab.* I, 2) au IV^e ou V^e siècle, qui, fait jurer Valentin sur la parole d'un disciple de Saint-Paul, nommé Théodas, pour lui faire prouver l'orthodoxie de son œuvre et de sa foi.

2. Le prince hérodien Saül est mort en Espagne. On peut l'inférer à coup sûr de l'*Épître aux Romains* qui, par deux fois (XIV, 24 et XVI, 28) le fait partir pour l'Espagne ; elle se souvient de la vérité, à 150 ans de distance. La I^{re} aux Corinthiens, mise sous le nom de Clément le Romain, dit que « Paul a pénétré jusqu'aux limites de l'Occident. » Epiplane (*cont. Hæres.* XXVII, 6), Cyrille (*Catechèses*, 17), Athanase (*ad Dracontium*) donnent l'Espagne comme dernier voyage de Saül. Après quoi, ils le considèrent comme disparu de l'histoire, sans parler

IV. — **Les deux « hypostases »**. — Les deux éléments qui composent Jésus-Christ, l'Église, pour donner le change sur leur incompatibilité spécifique, les appelle, d'un mot qui veut les faire de même espèce : ses deux « natures », ou, pour parler son jargon de curie : les deux « hypostases », l'hypostase *divine* et l'hypostase *humaine*. Les deux natures de Jésus-Christ sont, en lui, unies *hypostatiquement*, c'est-à-dire, parlant français, de manière à ne former, comme en chimie les corps simples, qu'une seule personne, homogène de substance, inséparable spécifiquement, indissoluble, synthétisant à la fois les attributs de l'homme et de Dieu. Dès le troisième siècle et jusqu'à la fin du premier tiers du cinquième, soit pendant deux cent trente ans environ, les coryphées « chrétiens » se sont disputés à coups de livres, et, dans des manifestations publiques, allant jusqu'à la bataille où l'on se tue, sur les deux hypostases, sur cette imposture que les plus honnêtes ne voulaient pas admettre comme une vérité ¹. Les plus honnêtes ont été vaincus, comme toujours, ou presque, dans ce monde.

de son supplice à Rome. Même son de cloche dans St-Jean-Chrysostome, et par trois fois (*In Matth.* LXXV et LXXVI ; *De laud. Pauli*, VII ; Préface à l'*Épître aux Hébreux*), où l'on lit cependant que, d'Espagne, Paul serait revenu en Judée, — addition frauduleuse qui est en contradiction avec les deux premiers ouvrages cités. D'ailleurs le faussaire n'affirme pas que de Judée Paul est allé ensuite à Rome. Il permet de le soutenir. Ces auteurs sont des iv^e et v^e siècles. Par suite, tout ce qui a été écrit pour faire mourir Paul à Rome, même en le ramenant d'Espagne, leur est postérieur et constitue une fraude. — D'après les œuvres mises sous le nom de Clément de Rome (début III^e siècle), Saül n'a jamais été apôtre. Et si les partisans de cette vérité historique sont entrés dans les vues frauduleuses des « Pauliniens », c'est à la condition, — vrai chantage ! — que ceux-ci ne s'opposent pas aux impostures de Clément de Rome, muées en *tradition*, sur le séjour de Pierre à Rome et sur sa consécration comme premier pape.

Je précise tous ces points dans le volume qui fait suite à celui-ci : *Jean-Baptiste et Jean le Disciple aimé et l'apôtre*.

1. Et ceci prouve que ce n'est pas le dogme qui résulte des Évangiles, mais que les Évangiles ont été fait sur le dogme. Après quoi, tous ceux qui, auteurs, même « chrétiens », ont écrit avant le dogme fait, contribuant d'ailleurs à son évolution, marquant un moment de la doctrine chrétienne, et ne sont donc plus conformes au dogme tardif, sont déclarés hérétiques, en bloc, quand on ne les a pas rendus orthodoxes, après coup, en partie, si l'on n'a que corrigé leurs œuvres, en y laissant des hérésies de détail, soit à dessein, soit parce qu'on ne s'en est aperçu qu'après la fermeture du Canon.

En 431, le concile d'Éphèse, présidé par saint Cyrille d'Alexandrie, un fanatique, digne fils des sicaires chrétiens du temps des Hérodes, a proclamé ceci, sous son inspiration *pneumatique* :

« Si quelqu'un attribue à deux personnes ou à deux hypostases les choses que les Évangiles et les apôtres rapportent comme ayant été dites de Jésus-Christ, et appliquent les unes à l'homme considéré séparément du Logos (Verbe) de Dieu, et les autres, comme dignes de Dieu, au seul Logos (Verbe) qui procède de Dieu le Père, qu'il soit anathème ¹ ! »

Or, malgré l'anathème que j'encours, — mais il faudra qu'il retombe sur les Évangiles derrière lesquels je vais m'abriter, — cette union hypostatique des deux natures, elle n'est pas, Évangiles en mains, sans joints visibles ni baillements, contrairement à la robe du Christ, dont on dit qu'elle était sans couture ; elle n'est pas sans éclater aux yeux. Quand saint Cyrille fulmine contre ceux qui séparent les deux hypostases, les Évangiles sont faits, ou à peu près, tels que nous les possédons aujourd'hui, tels absolument, si l'on y tient. Saint Jérôme, qui y a mis la dernière main, est mort en 420. Le concile d'Éphèse est de 431. Les Évangiles ne réussissent pas à fondre en Jésus-Christ les deux hypostases. Voici deux exemples ².

V. — **Fils unique ou Fils « premier-né » ?** — Les Évangiles parlent du Christ tantôt comme fils unique, tantôt comme fils premier-né, ayant eu donc des frères, dont ils donnent les noms. L'Église, elle, ne veut pas que le Christ ait eu des frères, contre l'évidence. Comme elle s'arroge tous les droits, elle traduit le mot grec *αδελφός* (*adelphos*), qui signifie proprement *frère*, par cousin. Elle invente pour Joseph, si inconsistent comme époux de Marie, une première femme, qui serait la mère des « frères » de Jésus. Et les exégètes indépen-

1. Qu'il soit anathème ! Cela dispense en effet de preuve. Ou plutôt, c'est ce que l'Église appelle une preuve de la vérité historique, en attendant le bourreau, quand elle le pourra.

2. Il y en a d'autres, tout au long des récits évangéliques. Je les soulignerai, le moment venu. Ici, deux doivent suffire. Ils sont d'ailleurs typiques et touchent l'un au dogme, l'autre au fait vivant.

dants discutent gravement sur ces facéties sans fondement et arbitraires.

La question de Jésus « fils unique » ou de Jésus « premier-né » est d'une solution enfantine, quand on veut bien comprendre que la moitié du Jésus-Christ des Écritures sort de la métaphysique gnostique. Les gnostiques ont précédé les Évangiles actuels de trois cents ans. La question du Fils unique et du Fils non unique en est une preuve entre tant d'autres. Jésus-Christ est bien à la fois Fils unique et Fils premier-né ayant eu plusieurs frères. Mais, attention ! Il est Fils unique en tant que Fils de Dieu, Verbe ou Logos ; et il est fils premier-né en tant que né de Marie et de Joseph, Christ de chair. Il est Fils unique, quand les Évangiles le mettent en scène, quand ils le font discourir surtout, comme *Æon*, comme *Logos*, comme Verbe, dieu fictif, pur Esprit, même revêtant le corps charnel du fils de Joseph, qui lui sert de support. C'est parce qu'il est Fils de Dieu que Marie devient enceinte par la vertu de l'Esprit, et, ayant enfanté, reste vierge, telle la Vierge céleste, la Vierge de Lumière. Mais, comme Christ, il est tout de même le « fils premier-né de Marie » (dans la crèche de Bethléhem). Joseph est-il le père ou non ? On flotte. Le travail des scribes, sur ce point, laisse beaucoup à désirer. J'avoue que vouloir réaliser l'unité de la combinaison Jésus-Christ passe le génie littéraire des scribes, même *pneumatiquement*, autrement dit avec l'aide du Saint-Esprit ¹. Mais quand il est le Crucifié

1. Autres conséquences, au hasard, — ou inconséquences, — de cet assemblage du Dieu et de l'Homme : Jésus-Christ marche sur les eaux, de l'est à l'ouest, comme le soleil ; il ne porte pas la trace des clous après la mise en croix. Et c'est pourquoi Thomas, ce compère, qui sait très bien que le Verbe de Dieu ne peut avoir de blessures, tient à toucher les plaies du Messie-chair. Invention des scribes qui est un aveu, bien qu'il serve à nous tromper. Thomas est convaincu, et il ne demande pas mieux. Les incirconcis n'y voient que du feu.

L'imbroglia qui résulte de la confusion, en Jésus-Christ, du Verbe ou Logos et du Christ-chair produit enfin des effets analogues à ceux du mariage d'Œdipe avec sa mère : Œdipe devient le frère de ses enfants par la mère, tout en étant leur père par l'épouse. Les enfants qu'il a avec sa mère sont en même temps les neveux des enfants que sa mère a eus avec son père, et qui sont ses frères. Quand on sait qu'Œdipe a épousé sa mère, qu'il a eu des enfants d'elle qui en avait eu du père d'Œdipe,

de Ponce-Pilate, Christ en chair, il a des frères ; il est le premier-né. Il a un père et une mère, comme tout le monde, et qui l'ont conçu et engendré d'après les lois les plus naturelles. Plus rien du Verbe, et, quoique verbeux, il est avant tout homme d'action. Nous le verrons à l'œuvre, et quelle !

Pour voir clair dans les Évangiles, il ne faut jamais oublier qu'ils réunissent le Verbe divin et le Crucifié de Ponce-Pilate, l'Esprit et la Chair sous le même vocable : Jésus-Christ. Ils additionnent deux quantités de substance différente, contrairement à toutes les lois de l'arithmétique. Un haricot plus une fève, pour les scribes, donnent au total haricot-fève, fondus ensemble, malgré le trait d'union. Pour les gens de raison normale, la somme ne doit faire jamais qu'un haricot à côté d'une fève ¹.

Ainsi, cette prétendue fusion de la chair et de l'esprit, qui n'est qu'une superposition, aboutit à des incohérences et à des contradictions comme celle du Fils unique et du Fils ayant plusieurs frères, que la critique n'expliquera que lorsqu'elle retrouvera ce sens spécial qui est sa raison d'être, et qu'elle perd, dès qu'elle s'occupe d'histoire du christianisme ².

Après le dogme, des faits.

tout s'explique. C'est un casse-tête chinois, mais on s'en tire. Avec le fil conducteur de Jésus-Christ, être double, moitié homme, moitié dieu, monstre hybride, toutes les incohérences s'expliquent. « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu, — et au Christ-Messie ce qui appartient à l'homme ». C'est tout le mystère de Jésus-Christ et le secret des Évangiles. Rien de miraculeux. Un rébus.

1. Dans l'*Apocalypse*, au prologue, dû à un disciple de Valentin, comme l'envoi aux sept Églises qui suit le prologue, avant le fonds même de l'ouvrage, tronqué au départ, est de Papias, Jésus-Christ est même — c'est de l'homme de chair qu'il s'agit ici, — « le premier-né des morts ». Cette expression est remarquable. Elle ne paraît avoir sollicité l'attention de la critique que négligemment. Peu de chose, à leur avis. Énorme chose, en vérité. Le scribe sait qu'après le Christ, mort sous Ponce-Pilate, ses frères ont péri, Simon, Jacob, ainsi que les autres Messies, parents ou alliés ; il connaît toute l'histoire des révoltés messianistes jusqu'après Bar-Kocheba. Le prologue date donc de la fin du II^e siècle, au plus tôt.

2. Quel est l'Évangile qui, bien qu'il parle à plusieurs reprises, sans les nommer, de « ses frères », donne tout particulièrement Jésus-Christ comme Fils du Père (Dieu), Fils unique du Père ? C'est le Selon-Jean, le quatrième. Nous verrons, — mais déjà on peut s'en douter par ce trait,

VI. — **Femme ! femme, vois le fils de toi !** — On connaît ces mots si cruels, et même de violence méprisante, lancés par Jésus contre ses frères « selon la chair », qu'il renie, dirait-on, et contre sa mère, qu'il appelle Femme !

L'Église les explique en opinant d'un ton benoît que Jésus, venu pour sauver le monde, ne pouvait que considérer avec un grand détachement sa famille selon la chair. « Ceux qui le suivent sont sa vraie famille, ses père, mère, frères (tiens ! tiens ! où sont les cousins, ici ?) et sœurs. » Quoi de plus naturel ? L'Église tient toujours à justifier pour elle-même, le mot du *Selon-Matthieu* : « Heureux les simples d'esprit ! » Il ne faut pas se laisser endormir par l'exégèse pateline. Elle n'est que verbiage trompeur, piège d'autant plus certain qu'elle se fait plus douceuse. Les explications de l'Église ne justifient pas, ni ne font pardonner la réponse d'un fils à sa mère aux Noces de Cana : « Femme, qu'y a-t-il entre Moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue » ¹. Femme ! En parlant à sa mère ! et la suite : « Qu'y a-t-il entre Moi et toi ? » Ce Christ, dont on a fait un professeur de morale, n'est même pas digne de notre code civil qui, dans son article 371, pose comme principe que l'enfant à tout âge doit honneur et respect à ses père et mère. Ne saurait être *divin* ce qui n'est pas premièrement *humain* ².

— que le Selon-Jean a été fait d'après un écrit de Cérinthe, convenablement retouché pour qu'il ne jure pas trop avec les trois autres Évangiles, très postérieurs, résultat des trois siècles de travail littéraire qui ont amalgamé tant bien que mal l'Eon-Logos-Jésus avec le Christ crucifié par Ponce-Pilate. Pourquoi, dans le Selon-Jean, Jésus-Christ est-il tout particulièrement le Fils unique de Dieu, sinon parce que cet Évangile est tout particulièrement le témoin que le Dieu des Évangiles est issu des idéologies cérinthiennes et gnostiques ? Sans Cérinthe et les gnostiques les Évangiles sont impossibles.

1. La première phrase est du Dieu, du Fils unique du Père. Marie n'est pas sa mère. « Femme ! » La seconde est du fils premier-né, du Christ qu'a crucifié Ponce-Pilate.

Les Noces de Cana, qui sont données par le Selon-Jean, au début de la carrière du Christ-homme, prouvent de plus, par cette phrase : « Mon heure n'est pas encore venue », que l'épisode est le dispositif premier de la Sainte-Cène. Les trois autres Évangiles ont la Sainte-Cène et pas les Noces de Cana. Le Selon-Jean ne donne pas la Sainte-Cène.

2. Pour ne vous rien cacher, je vous dirai que l'Église estime que ce mot : « Femme », en cette circonstance, ainsi qu'au Golgotha, dans une scène qui va suivre, n'implique pas, chez les Hébreux, le mépris. « Les

Il n'est pas impossible de retrouver encore, dans un autre épisode du *Selon-Jean* (XIX, 26-27), celui du Golgotha, la distinction entre le Verbe Jésus et le Crucifié en chair. Certes, le récit « canonisé » cherche bien, dans la forme, littéralement, à ne montrer sur la croix que Jésus-Christ, être unique, homme-dieu. Pas d'Æon, de Verbe, de Jésus-Esprit distinct du Crucifié Jésus-Chair. Mais si l'on veut bien ne pas se fier aux apparences, on retrouve dans le fond, dans ce qui est la substance intime du morceau, révélant à l'analyse son origine gnostique, la distinction frappante entre le Dieu-Esprit et le Messie-homme crucifié. Il n'y a qu'à lire :

— Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléopas, et Marie-Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et, près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, vois le fils de toi ! » Puis il dit au disciple : « Vois la mère de toi ! » A partir de ce moment, le disciple la prit chez lui.

Raisonnons sur ce texte. Il en vaut la peine. Il est un remarquable exemple de la manière dont s'y prennent les scribes pour fabriquer les Évangiles, en se servant d'écrits antérieurs, décrétés ensuite hérétiques.

Jésus-Christ est sur la croix. Le scribe veut donner l'idée au lecteur que c'est l'homme, le fils premier-né de Joseph ; il escamote l'Æon, Fils de Dieu, distinct du Christ. Par l'insistance avec laquelle le scribe répète « sa mère », le lecteur ne peut, même s'il se méfie, prendre ce Jésus pour le métaphysique Esprit des gnostiques. Voilà pour l'apparence littéraire. Venons au fond.

Au pied de la croix, la première phrase place les trois Maries évangéliques. Ne les discutons pas ici, bien que deux soient une même Marie. Remarquons que le scribe n'ajoute pas aux

Romains, dit-elle, donnaient le titre de *femme* à des princesses et à des reines ». Oui, mais ce n'était pas leur mère. Quant à la phrase qui suit, eh bien ! elle signifie : « Que nous importe à l'un ou à l'autre ? » ou bien : « à ton service ! » ; ou bien : « laisse-moi faire, je n'ai pas besoin de ton concours » ; ou bien : « que demandes-tu de moi ? » C'est une formule de politesse. Vous désiriez des explications ? Vous n'avez que l'embaras du choix. Dans l'ouvrage : *les Miracles de Jésus-Christ*, j'expliquerai de façon naturelle ce mot si dur.

trois Maries qui se trouvent *au pied de la Croix* le disciple que Jésus aimait ; il n'y est donc pas, sans quoi le scribe l'aurait dit d'emblée. Jésus aperçoit sa mère ; et c'est par un détour que le scribe fait apparaître, *auprès d'elle*, le disciple. Nous avons tous compris qu'il s'agit de Jean. Or, Jean, le disciple bien-aimé, c'est le Iôannès, le Crucifié de Ponce-Pilate ; je l'ai déjà indiqué, en attendant la preuve massive ; c'est le Iôannès, en qui le Verbe Jésus a élu domicile sur la terre.

Où est Jean dans cette scène ? *Pas au pied de la croix*, mais tout de même *près de sa mère*. En fait donc, il est *sur* la croix ; et son corps supporte le Jésus, pur Esprit. Le scribe le sait si bien que c'est pourquoi il ne l'a pas placé et signalé, en commençant son récit, *au pied* de la Croix où Marie se trouve ; et si le Iôannès est auprès d'elle, c'est qu'il est un peu au-dessus, voilà tout, sur la croix. Le Verbe Jésus qui, en tant qu'Esprit, ne peut être crucifié, va s'envoler, retourner au ciel, vers son Père ¹. Alors, il restitue à « sa mère » l'enveloppe de chair qui le logea : « Femme, vois le Fils de toi ! » C'est le même Jésus, Esprit, des Noces de Cana. « Femme », dit-il encore. Peut-on concevoir qu'un fils de chair, crucifié, près de mourir, confiant sa mère qu'il va laisser à jamais, ne trouve pas de mot et de phrase, dans un récit que l'on affirme historique, donc humain, de mot et de phrase partant du cœur, et qui attendrissent, qui soient une consolation, un élan de pitié pour cette malheureuse, cette mère, inconsolable ² ?

Contradictions et incohérences ? Oui, si Jésus-Christ n'est pas un être double. Non, — et c'est la vérité, — si le Jésus

1. Il faut relire dans le Selon-Jean (I, 6-18), combien ces théories gnostiques y éclatent encore : « Le Verbe a été fait chair et a habité parmi nous... la gloire du Fils unique venu d'auprès du Père... Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, *qui est dans le sein du Père*, nous l'a révélé. » Ce n'est pas parce qu'on y mêle le Iôannès, que l'on peut s'y tromper. Bien au contraire. Le Iôannès est venu, envoyé de Dieu. On ne l'a pas cru. Alors, grâce aux gnostiques, Dieu a fait descendre son Fils unique dans la chair du Iôannès. C'est assez clair.

2. Et c'est ce Jésus-Christ, à qui l'on fait vociférer dans les Écritures : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !... Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai ! »

qui parle à cette mère écroulée au pied de la croix n'est pas son fils, le premier-né des morts, le Messie-homme ; non, — et c'est la vérité, — si c'est l'Æon gnostique, le métaphysique Jésus, par la plume de Cérinthe, trempée plus tard dans l'encre du « pseudo-Jean ». Et c'est le pseudo-Jean, un inconnu, plusieurs sûrement, qui ajoute, pour achever de nous dérouter, qu'« à partir de ce moment, il (le disciple bien-aimé) prit sa mère » chez lui. Sa mère, en effet ; la sienne, mais pas celle du Jésus qui a parlé dans cette scène. Et c'est cette certitude qui reste, précise, de l'analyse du texte au fond, malgré l'amphibologie de la lettre, et qui ne permet pas de croire à la possibilité du fait qu'annonce le scribe, Jean emmenant sa mère chez lui, puisque le vrai crucifié de chair, qui va mourir sur la croix, c'est lui Jean-Iôannès, tandis que l'Æon immortel, le Jésus, Fils unique de Dieu, va retourner vers son Père ¹.

Cette scène du *Selon-Jean*, qui donne l'impression d'une mystification macabre, achève de prendre toute sa signification et sa vraie valeur, quand on la rapproche de la fin d'une phrase qu'on lit dans Epiphane (*Hom.*, 24) et Théodoret (*Hæret. fab.*, I), pour résumer la doctrine chrétienne du gnostique Basilide, et où il est dit que « Jésus ne s'était point incarné, qu'il s'était seulement couvert de l'apparence d'un homme, et que dans le temps de la Passion... *il se moquait des Juifs et du Crucifié sans qu'ils le vissent*, et qu'il était ensuite remonté dans le ciel vers son père, sans avoir été connu des anges et des hommes ² ».

1. J'ai traduit textuellement, mot à mot, les deux phrases grecques de l'Évangile : « Femme, vois le fils de toi ! — Fils, vois la mère de toi. » Le mot grec que je traduis par : *vois* est en effet un impératif aoriste du verbe qui signifie voir. *Idé*, du présent : *oraô*... Les traductions d'Église portent : « Voici ton fils, voilà ta mère. » Et il est vrai que *Idé* s'emploie adverbiallement, d'après les dictionnaires, pour dire : voici, voilà, comme *Idou*. Mais je tiens à la traduction littérale. *Oraô* signifie bien : voir, regarder, jeter les yeux sur. Dans le texte grec, une ligne plus haut, pour dire : « Jésus voyant sa mère et le disciple », c'est le même verbe *oraô*, au participe aoriste : *idôn*, qui est employé. Je ne vois pas de raison pour faire de la forme *Idé* un adverbe, une ligne au-dessous de la forme *idôn*, verbe. Au contraire. Au surplus, la traduction : Voici, voilà, au lieu de : Vois ! ne modifie pas le fond.

2. La phrase n'est donnée, dans Epiphane et Théodoret, que pour

Cette vérité éminente : que le dieu-Jésus est distinct du Christ, que le héros évangélique Jésus-Christ n'est donc qu'un composé des deux, que, par suite, les Évangiles synoptisés qui ont réuni les deux éléments pour en faire un être vivant et vrai, biblogique, sont postérieurs au Selon-Jean, et qu'au II^e siècle, c'est bien l'Évangile de Cérinthe qui est l'Évangile « de vérité », étape en avant du christianisme après l'Apocalypse et les Commentaires de Papias et avant les Épîtres de Paul, avant Saint-Paul et les Actes des Apôtres, — cette vérité éminente résulte à l'évidence d'un « Dialogue des Morts » de Lucien de Somosate, entre Hercule et Diogène, qui, raillant le Christianisme d'alors, n'ironise que sur les conceptions cérinthiennes¹.

substituer au Messie-homme Simon le Cyrénéen ; j'ai supprimé le détail sans intérêt ici. Nous le retrouverons dans l'histoire du dogme de la résurrection, tout au début. Car avant de dire que le Christ était ressuscité, on a prétendu qu'il n'avait pas été crucifié, qu'il avait échappé aux Romains, lesquels n'avaient crucifié que Simon de Cyrène. On a prétendu ensuite d'autres choses qui ont abouti à la fable de la survie, etc. Pour le moment, il n'y a lieu que de retenir le trait : « il se moquait ».

Ce Jésus qui se moque, est-ce qu'on ne peut pas, sans forcer les textes, le retrouver dans le Jésus du Selon-Jean au Golgotha ? Ces phrases : « Femme, vois le fils de toi », et au disciple : « Vois la mère de toi ! » il faut bien peu d'effort, quand on a lu le texte de Basilide, pour les prendre comme des railleries. On y est d'autant plus sollicité que pas un mot de pitié, pas un élan du cœur ne jaillit du fils à la mère, et inversement. Cette mère, qui a l'air en bois, dont on ne sait pas si elle souffre, ce fils, sans un cri d'amour, sont-ce des êtres humains ou des fantoches ? Dans quel monde nous transporte-t-on ? C'est cela la Passion, qui fait pleurer les vieilles filles ? « Femme, vois le fils de toi ! » Quelle émotion ! On a envie d'ajouter : « Quelle figure il a ! Non, mais regarde donc ! » et autres aménités, — celles que les Epiphane et Théodore ne donnent plus, mais que les Évangiles (*Matt.*, xxvii, 39-44 ; *Marc*, xv, 29-32 ; *Luc*, xxiii, 35-37) prêtent maintenant aux chefs du peuple, aux soldats, aux passants, aux sacrificateurs, aux brigands. Mascarade macabre qui provient peut-être de Basilide. Et je le jurerais. Qu'est-ce que ce Basilide ? Je vais vous l'apprendre, si vous l'ignorez. En une phrase.

Le gnostique Basilide, d'après Clément d'Alexandrie (*Strom.*, VII), avait eu pour maître *Glaucias*, disciple et interprète de Pierre. En sorte que Basilide tient ce qu'il sait de Pierre, par Glaucias. Il n'est pas possible que Glaucias et Basilide aient méconnu la pensée de Pierre sur un point aussi essentiel que l'incarnation. Donc l'incarnation, d'après Pierre lui-même, est une imposture.

1. *Dialogues des morts*, 16. Traduction Talbot. Je ne puis que le signaler ici. On peut s'y reporter. J'élucide le point *in extenso*, dans l'ouvrage : *Jean-Baptiste et Jean*, etc., pp. 71 et 75.

J'y démontre aussi, p. 69 (*La Vieille outre, la pièce neuve*), et pp. 75

VII. — **Cérinthe et le « Selon-Jean »**. — L'Église a toujours donné l'impression, bien qu'attribuant aujourd'hui le quatrième Évangile à l'apôtre Jean, qu'elle ne sait pas qui en est l'auteur. Il est de Cérinthe ; mais, bien entendu, après l'avoir mis au compte d'un autre, l'Église lui a fait subir toutes retouches propres à y effacer la doctrine cérinthienne. On vient de voir par quels procédés, et qu'elle y a mal réussi.

Que le quatrième Évangile, dénommé le *Selon-Jean*, est un écrit de Cérinthe, cela s'infère et résulte d'abord de la comparaison entre la doctrine de Cérinthe, ôtées les falsifications que les scribes d'Église, par qui seuls nous la connaissons, y ont glissées, et celle de l'actuel *Selon-Jean*, quand on sait le lire.

Cela résulte de l'opposition qui a été faite à cet Évangile quand il s'est agi de lui donner sa place dans le Canon au ^v^e siècle. Il n'y est entré, par esprit de conciliation entre les sectes, qu'à la condition évidente de lui faire subir, et après lui avoir fait subir, toutes les mises au point nécessaires.

Cela résulte de l'examen des textes chrétiens où l'on peut suivre à la piste le travail de fraude par lequel on a substitué Jean à Cérinthe, au moyen d'invraisemblances qui confinent au miracle.

C'est ainsi que, quand on analyse de près ce qui est raconté de Cérinthe, dans des ouvrages fabriqués par des faussaires au ⁱⁱⁱ^e ou ^{iv}^e siècles, tel l'*Adversus Hæreses* (I, xxxi, 1), mis sous le nom d'Irénée (du ⁱⁱ^e siècle), sans parler d'Epiphane et d'Hippolyte de Thèbes, on y touche la fraude en train de se faire, et par quels procédés ! « Cérinthe, dit en gros Irénée, Cérinthe, *contemporain de Jean*, disait qu'un *Æon*, nommé *Christos*, s'était uni par le baptême à l'homme nommé *Jésus*, et l'avait quitté sur la croix ¹ ».

En faisant de Cérinthe le contemporain de Jean, qui est le

et suivante (*Le miracle de Jean ressuscité*) que par deux fois, sous forme de parabole, puis d'un récit qui a l'air vécu, « Jésus » dans les Évangiles synoptiques eux-mêmes dévoile la mystification qui est en Jésus-Christ.

1. Le faussaire qui a refait Irénée, intervertit les noms de l'*Æon* et de l'homme. Fraude grossière, mais qui est un aveu. Car pourquoi frauder, si l'on ne veut pas tromper ? L'*Æon* ne peut être que « Sauveur » que *Jésus*, comme émanation de Dieu. L'homme est naturellement le Christ-

Christ mort plus de cent ans auparavant, le scribe Irénée ou Irénéen veut établir une confusion entre Jean qui, comme disciple et apôtre est déjà une invention, et Cérinthe. Pour ce résultat, on n'a aucun respect de la chronologie. Jean et Cérinthe sont d'abord contemporains ; de là à substituer Jean à Cérinthe, il n'y a qu'un pas, que l'Eglise a franchi avec allégresse. Jean devient l'auteur de l'Evangile de Cérinthe. Même, Eusèbe (*Hist. eccl.*) déclarera avec indignation, d'après Denys d'Alexandrie, dont l'œuvre a disparu, que « Cérinthe voulut mettre son œuvre sous un nom digne de lui attirer du crédit. » Ainsi, c'est Cérinthe désormais qui a dérobé à Jean sa signature ¹.

Mais, voici les Aloges. Adversaires des Cérinthiens, ils niaient, comme leur nom l'indique, le Verbe ou Logos, à la fois comme *Æon* ou émanation de Dieu, et comme s'étant incarné dans le Christ, crucifié de Ponce-Pilate. Ils rejetaient avec mépris les fables cérinthiennes, les traitant d'œuvre de mensonge. Et ils affirmaient que l'Evangile dit aujourd'hui *Selon-Jean* était l'évangile de Cérinthe.

Que l'Evangile. Selon-Jean est de Cérinthe, cela résulte donc du témoignage formel des Aloges.

« Pardon ! dit l'Eglise, au *vi^e* ou au *vii^e* siècle, mais le Jean ou Iôannès des Aloges, ce n'est pas le nôtre, qui s'appelait Iohanan (ou Iochanan). D'ailleurs, à quoi bon discuter ? Vous dites que Papias, mort en 130, n'a pas connu l'Evangile de Jean, ni Iochanan ? Qu'Eusèbe ne sait rien de Iochanan ?

Messie. D'ailleurs, Epiphane et Théodoret vous ont donné l'opinion de Pierre, Simon-Pierre, premier pape, transmise par Glaucias à Basilde : *Jésus*, et non *Christos*, ne s'est point incarné. Qui, mieux que Pierre, a pu savoir exactement ce qu'était son maître, — son frère aîné ?

1. Irénée rapporte, du moins Eusèbe le dit, que l'apôtre Jean étant un jour entré dans un établissement de bains pour s'y baigner, et ayant appris que Cérinthe s'y trouvait, — car ils sont contemporains, n'est-ce pas ? — s'en alla précipitamment en criant à ses compagnons : « Fuyons de peur que les bains ne s'écroulent ! Cérinthe s'y trouve, l'ennemi de la vérité ! » C'est à pouffer. Le Iôannès-Christ qui doit à Cérinthe d'être devenu l'enveloppe de chair de Jésus, puis, progressivement, à d'autres, le Verbe incarné, par le baptême au Jourdain, origine de toute la fable, ne veut plus même, à 120 ans, se plonger dans l'eau sous le même toit que Cérinthe qui, vraisemblablement vient de naître, mais n'est pas encore baptisé, et retrouve pour fuir ses jambes de quinze ans.

Qu'importe ! Aujourd'hui, tous ces faux qui cascaden les uns sur les autres, s'épaulant mutuellement, sont un casse-tête chinois dans lequel les critiques laïques perdent leur raison. Ils ne s'y risquent plus. Ces faux, enfin, je les ai réduits à un seul : le quatrième Évangile est de Jean. J'ai dit. C'est acte de foi. Si le faux est devenu le vrai, il y a prescription. Enfin, je suis souveraine. Et les pouvoirs publics sont mes champions ¹. »

En attendant, au iv^e siècle, après Constantin, après l'édit de Milan et le Concile de Nicée, si la « chrétienté » a adopté Jésus-Christ, la fusion n'est pas faite encore entre le dieu et l'homme. Nestorius n'en veut pas, vous l'avez vu (en 428). Saint Cyrille de Jérusalem avait écrit, à la fin du iv^e siècle, dans ses *Catéchèses* (IV, 9) : « Le Christ était double, homme en tant que visible, Dieu en tant qu'invisible ». Sous Constantin (iv^e siècle), tous les chrétiens sont de l'avis d'Arius et Arius, prêtre d'Alexandrie, est un gnostique impénitent ².

Au surplus, l'Évangile Selon-Jean est resté canonique, orthodoxe, par conséquent. Les critiques ont beau en fausser la signification et la portée, avec une absence de bon sens qui n'a d'égale que l'enthousiasme théologique qu'ils lui vouent, le quatrième Évangile, tout revu et corrigé qu'il soit pour lui enlever — si peu vraiment ! — son caractère gnostique et le plier à l'orthodoxie du vi^e siècle, ne cesse pas de présenter un Jésus-Christ dont les deux hypostases ne se rejoignent jamais, depuis le moment où, dès le prologue, le Verbe côtoie Jean, puis s'unit à lui, Christ au baptême du Jourdain, par l'intermédiaire de la Colombe ³, jusqu'à la crucifixion au Golgotha,

1. Mais la raison et la vérité auront le dernier mot, avec l'histoire ; car toutes les fraudes, toutes les impostures s'écrouleront devant la preuve que le Ioannès-Jean, disciple bien-aimé, apôtre ou Baptiseur, c'est, historiquement, le Christ, crucifié par Ponce-Pilate.

2. L'Église présente aujourd'hui un symbole des Apôtres, issu du Concile de Nicée (325), qui condamne l'arianisme. Mais le symbole qu'elle présente est un faux à ajouter aux autres.

3. C'est, en effet, Cérinthe qui a inventé la colombe. Il disait que l'Æon céleste, ayant choisi, élu, le corps du fils de Marie et de Joseph, le corps du Nazaréen (Nazir), à cause de sa justice envers la Thora (la Loi) et de sa sainteté (messianiste), était entré en lui, *sous la forme d'une colombe*. Pour comprendre la colombe, il faut savoir — ni les exégètes, ni les critiques ne vous le diront, et moins encore l'Église, car toute

quand l'Æon quitte sa demeure de chair, pour retourner vers Dieu ¹.

la mystification cesserait d'être un mystère, — il faut savoir, dis-je, que la colombe c'est, en hébreu, *Iemona*, dont les voyelles יעוה équivalent à Iao, Ieou, Iawah, Iovah, Iahwe, c'est-à-dire Dieu. C'est le mot « du Plerôme » ; et le Plerôme, ou « fin des temps », retour de l'Agneau, une fois les douze millénaires du Zodiaque révolus, ouvrant après le règne du Messie-Christ le renouvellement du monde, c'est parallèlement, d'après les gnostiques, le plus hauteciel, le séjour de Dieu : יעוה, l'Innommable.

Les scribes ne vont pas dans le Selon-Jean jusqu'à faire dire à Cérinthe, aujourd'hui, que la colombe en chair est entrée dans « Jésus » pendant que Iôannès le baptisait au Jourdain. Ce serait falsification par trop évidente, puisque les mêmes scribes déclarent que Cérinthe distinguait le Verbe Jésus du Christ en chair. Le baptême de « Jésus-Christ » est une invention postérieure à Cérinthe, et même à Origène qui, dans l'*Anticelse*, nous révèle qu'il n'y avait qu'une personne au Jourdain, le Iôannès, lequel a été le seul témoin de la colombe et le seul auditeur de la Voix du ciel (Tu es mon Fils bien-aimé).

En somme, la scène de la colombe signifie que le mot du Plerôme, I. E. O. A. l'Esprit de Dieu, le Verbe-Esprit, a élu domicile dans le corps du Crucifié de Ponce-Pilate, au Jourdain. Le Selon-Matthieu, si on veut bien y relire le récit du baptême, n'est qu'un marivaudage assez apparent, un échange de politesse caractéristique, qui permet de reconnaître comment la scène a été littérairement fabriquée, entre le Verbe Jésus, que le scribe fait venir de Galilée, on ne sait d'où, — il y est tombé du ciel, — et le Christ baptiseur Iôannès. Je le prouverai dans le volume sur *Jean-Baptiste*.

1. Dans le Selon-Jean, Jésus rend le Christ à sa mère. Puis le Christ (il y a Jésus dans le texte, depuis que Jésus c'est le Christ ou Jésus-Christ) dit : « J'ai soif ! » ce qui ne peut s'entendre que de l'homme de chair. On lui fait prendre du vinaigre. Enfin, baissant la tête, *il rendit l'Esprit*. En grec : παρέδωκεν τὸ πνεῦμα. L'expression doit être entendue littéralement, sans figure. Autrement dit : l'Æon, pur esprit, quitte son enveloppe charnelle. *Pneuma*, c'est l'Esprit ; c'est même le Saint-Esprit. Dans Matthieu (xxvii, 50), *Jésus* (le mot Christ ferait grincer la plume du scribe) ne rend pas l'Esprit, comme disent les traductions. Il l'envoie hors de lui, il le fait sortir. C'est exactement le sens du verbe grec employé : ἀφῆκε, aoriste 1 actif de ἀφίημι. Luc dit que *Jésus* (toujours) expira : ἐξέπνευσεν, comme tous les hommes qui meurent. Il ne lui fait pas rendre l'esprit. Pourquoi ? Parce qu'en même temps qu'il le fait expirer, il lui a fait remettre son Esprit entre les mains du Père. L'Æon retourne à Dieu, au moment où l'homme expire. Voici le texte : — Ayant parlé d'une voix grande (les traductions disent : ayant poussé un grand cri, ce qui est un faux sens), Jésus a dit : « Père, dans les mains de toi je remets en dépôt l'Esprit (τὸ πνεῦμα) de moi. » Et il expire. — L'Esprit est bien distinct du crucifié. Dans Marc, « Jésus ayant émis ou poussé une grande parole, *expira* ». Même expression que dans Luc. Seulement, il n'y est nulle part dit qu'il *rendit l'Esprit* ou qu'il le *remet entre les mains du Père*. C'est inutile. Le départ de l'Æon, du Verbe, de l'Esprit s'infère du cri : « Eloï, éloï, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Le Selon-Matthieu a le même détail. Mais *Eloï* y est *Eli*, pour donner le change par un calembour.

Pour donner, en terminant, un échantillon typique de la critique des exégètes, je ne puis m'empêcher de discuter ce que dit, de l'Évangile Selon-Jean, l'un de ceux qui font partie de l'école *radicale*, la plus audacieuse pourtant des écoles d'exégètes¹.

Tout d'abord, l'éminent professeur van den Bergh van Eysinga, qui fait état de toutes les *traditions* et des témoignages, qu'il tient pour sincères et non falsifiés, des Irénée et des Jérôme, entre autres, oublie de nous instruire que justement Irénée (*Contra hæreses*. V, xi), sans parler d'Épiphane et d'Hippolyte, affirment que la secte des Alogiens ou Aloges donnaient Cérinthe comme auteur de l'Évangile attribué aujourd'hui à Jean ou Idannès ou Iochanan.

Pourquoi cet oubli ? Oubli d'autant plus impardonnable que le témoignage des Aloges contient la vérité toute entière sur l'auteur de l'Évangile, d'où est sorti l'actuel quatrième.

Les Aloges, en effet, niaient à la fois et le *Logos* ou *Verbe*, et qu'il se fût incarné, même par intermittences, dans un homme, et tout particulièrement dans le Christ-Messie que Pilate avait crucifié. Adversaires frénétiques de cette doctrine, ils en connaissaient incontestablement l'auteur, qui était, au surplus, leur contemporain. Ils l'ont nommé. Ils ont nommé Cérinthe. Pourquoi auraient-ils menti ? J'attends

bour Inconvenant dans cette scène tragique où l'on ose faire entendre, sans que les exégètes protestent, que des Juifs ne comprennent plus le nom de leur Dieu. De qui se moque-t-on ? Ni Luc, ni Jean n'ont le cri : « Eloï ou Eli, Père ou Abba, pourquoi m'as-tu abandonné ? » L'abandon, le départ de l'Æon résulte suffisamment de leurs récits.

En somme, les quatre récits, divers dans la forme, expriment la même vérité de fond : le Logos, distinct du Christ. Il n'y a qu'une bavure pléonastique chez Matthieu, pour le calembour sur Elie, que l'on a fait passer dans Marc où il ne se comprend même pas, car Jésus y appelle Eloï. Et les Juifs, ainsi, qui, dans Marc, se prêtent au calembour matthéen, ne savent même plus le nom de leur dieu. C'est absurde.

1. M. van den Bergh van Eysinga, professeur à l'Université d'Utrecht, dans la *littérature chrétienne primitive* (F. Rieder et C^{ie}, éditeurs, Paris), ouvrage de la collection *Christianisme*, « cahiers » publiés sous la direction de P.-L. Couchoud, protagoniste de la thèse mythique. La collection P.-L. Couchoud s'est créé une espèce de monopole pour la publication d'ouvrages touchant aux problèmes que soulève le fait chrétien. Je serais fort étonné que la vérité historique y gagnât quoi que ce soit, à moins que la collection ne devienne plus éclectique.

qu'on me l'explique. Si l'on aperçoit bien l'intérêt qu'à l'Église à enlever à Cérinthe son œuvre qui, avec *Pistis-Sophia* de Valentin, montre comment l'on a fabriqué Jésus-Christ, œuvre qu'elle a été forcée d'adopter, pour ne pas périr, et, l'adoptant, qu'elle devait nécessairement mettre sous un patronage non hérétique, sous condition d'y apporter les retouches nécessaires pour lui donner un semblant d'orthodoxie, une apparence catholique, avec changement d'auteur, le vrai, Cérinthe, passant au rang d'hérétique, il est impossible d'expliquer que les Aloges aient eu besoin de donner à cet Évangile un auteur autre que le seul véritable. Conclusion toujours la même : le *Selon-Jean* est l'Évangile de Cérinthe.

M. van den Bergh van Eysinga analyse le quatrième Évangile actuel. Son opinion semble être que « l'auteur, en s'aidant des Synoptiques, a adapté un document gnostique aux besoins de l'Église catholique, alors en formation, et cette source gnostique serait apparentée à un Évangile qui a servi de base à Luc et que *Marcion a employé* ¹ ». Marcion ? Voyons !

M. van den Bergh van Eysinga, professeur d'Université, ne doit tout de même pas ignorer que l'Évangile Selon-Jean est tout imprégné du préjugé que « le salut vient des Juifs », que les Juifs sont prédestinés à la conquête du monde. S'il procédait de l'Évangile qu'a employé Marcion, *il ne concluerait pas à la prédestination des Juifs comme peuple élu, doctrine que Marcion, du Pont, repoussait avec un juste mépris*. Répondez !

M. van den Bergh van Eysinga relève tout ce qui est gnostique dans le Selon-Jean : vocables, faits, doctrines, — plus de trois pages dans son livre où il passe en revue la substance de cet Évangile. Et il appelle tout cet ensemble des *traces* gnostiques. C'est se moquer du monde. Il le sent si bien qu'il ajoute, en opposition : « à côté des *traces* gnostiques, — ces

1. Et il ajoute en note : « Je n'ose aller plus loin. » Mais le pourrait-il, s'il le peut, sans risquer de devenir hérétique vis-à-vis de la collection P.-L. Couchoud ? Dans la voie où il s'est engagé, dont le ballast est fait d'erreurs, il ne peut aboutir. Voyons, à propos de l'auteur du IV^e Évangile, les Aloges nomment-ils Marcion, ou bien Cérinthe. M. van den Bergh a l'air de l'ignorer absolument. Étrange ignorance ! Dans le dernier chapitre de *Jean-Baptiste et Jean*, etc., j'élucide tout ce qui concerne Jean, disciple, apôtre, évangéliste, etc.

traces comprennent à peu près tout l'Évangile, dis-je, — *abondent* les représentations juives. » Et elles abondent tellement, au dire vraiment contraire à la réalité des textes, que lui-même ne peut en citer que deux, en une demi ligne. Voyez son livre, page 84, si ne m'en croyez¹. Il termine : « (ce qui démontre) que la source gnostique, — le nom de Cérinthe l'étoufferait, — a été transposée dans un sens catholique, en sorte que l'évangile représente un gnosticisme mitigé. »

Admettons le gnosticisme mitigé, là où tout est gnosticisme. Seulement, voici. « D'après une tradition attestée par Irénée et Jérôme, — je cite M. van den Bergh, — c'est l'apôtre Jean (M. van den Bergh dément à juste titre plus loin cette tradition frauduleuse à laquelle il ne croit pas) qui aurait écrit le quatrième évangile contre les hérétiques Cérinthiens, Ebionites et Docètes. » Soyez sûrs d'abord que, pour Irénée, il n'a jamais attesté cette tradition, sauf par une imposture mise bien après lui dans ses œuvres. Quant à Jérôme, il a sûrement attesté, par imposture, cette tradition, qu'il invente au ^v^e siècle, et qu'il place, maître faussaire, sous l'autorité d'Irénée sophistiqué, pour la dater du deuxième.

Cette *tradition* n'est inventée par Jérôme que pour lui permettre de prendre le contre-pied de la vérité, avec une audace qui ne peut tromper que les exégètes. « Ah ! l'on dit que le ^{iv}^e Évangile est de Cérinthe, ce gnostique ! Eh ! bien, nous allons le donner à l'apôtre Jean, et nous affirmerons qu'il l'a écrit contre le gnosticisme cérinthien ! » Voilà. C'est très simple.

Bien entendu Jérôme, — car c'est lui qui a fait le coup, c'est probable, sur l'ordre du pape Damase, — a apporté quelques modifications de forme au texte cérinthien. Il y a glissé aussi les quelques « représentations juives », dont

1. D'ailleurs, le fait qu'y abonderaient les « représentations juives », — et il est certain que le ^{iv}^e Évangile est souvent mieux au courant des choses juives que les synoptisés, — ne prouverait rien contre Cérinthe comme auteur du ^{iv}^e Évangile. Cérinthe était juif, bien plus que les scribes des synoptisés, œuvres très postérieures. Les « représentations juives » du ^{iv}^e Évangile sont même une preuve de l'antériorité lointaine du ^{iv}^e Évangile par rapport aux synoptisés.

M. van den Bergh déclare, contre toute réalité, qu'elles abondent. Il a ajouté quelques confusions dans la chronologie des faits et la topographie, dans l'exposé des événements qu'il essaie de mettre en concordance avec les trois Synoptisés auxquels il travaille, a travaillé, travaillera, — et vogue la galère !

De là, des « contradictions, des sutures », dit M. van den Bergh, qui les explique « par l'emploi de plusieurs sources », sans préciser lesquelles. Les « sources », chez les exégètes, c'est la tarte à la crème. Ils n'imaginent pas qu'il y a eu des scribes successifs, « corrigeant les textes à mesure.

Il paraît, il est même certain, que l'ouvrage rencontra de la résistance, quand il fallut le « canoniser ». Je crois bien. Quel aveu ! Mais depuis que Jérôme, l'ayant « adapté », l'Église l'a « adopté », « il est devenu supérieur aux Synoptisés et on le considère comme écrit *contre* les Gnostiques ». Écrit contre les Gnostiques ! Non. Mais arrangé pour tenter de lui enlever son caractère gnostique, oui.

Voilà la vérité, car tout adapté qu'il soit, « transposé » dans le mesure où il l'est, — si peu — de la source gnostique dans un sens catholique », pris tel quel, je demande à tout homme de bon sens moyen, si le iv^e Évangile, avec ses « traces » gnostiques, qui surabondent, et ses « représentations juives » de camouflage, qui se cachent, se dissimulent, honteusement, peut vraiment être donné comme une arme contre le gnosticisme, qui est l'unique doctrine dont il est tissé.

Question précise. Qu'on y réponde !

VIII. — **Les Évangiles.** — Au v^e siècle, le Christianisme est à peu près fait, et, grâce au pape Damase, tenant la main de saint Jérôme, les Évangiles aussi. Ils sont le résultat, en marge de l'histoire, de la chronologie et de la géographie, — de la linguistique ordinaire aussi, — d'un travail littéraire de quatre siècles, combinant toutes les données d'ouvrages antérieurs : *Apocalypse*, *Commentaires* de Papias, affabulations cérinthiennes et gnostiques, Actes des Apôtres et Lettres apostoliques, y choisissant, y élaguant, y mettant de l'ordre, bref, amalgamant les récits qui ont la prétention de faire

accepter comme vécue, arrivée, l'histoire qu'ils donnent de Jésus-Christ.

C'est parce qu'ils n'ont pas voulu voir cet assemblage factice de l'homme et du dieu, en Jésus-Christ, si éclatant encore, bien ou mal fait, et dans lequel, — travail de quatre siècles, — on a voulu concilier, en plus, les conceptions juives sur le Messie, farouche quand il est celui des *Psaumes*, souffrant quand il est celui du prophète Esaïe, et, pour donner au personnage qui en résulte un certain air de grandeur et de majesté, en y mêlant les mythes solaires venus des religions et cultes mithriatiques ou isiaques, que les exégètes et critiques, malgré la peine qu'ils y prennent, ne réussissent pas à accorder les contrastes, contradictions, incohérences, de même origine et explicables pareillement, qu'en apparence présente tout ensemble et tour à tour, dans une désunion intime, le Jésus-Christ des Évangiles. En voici au hasard : intelligence humaine parée d'un esprit divin, — qui ne dépasse pas d'ailleurs le meilleur de la sagesse antique¹ ; être grand et abaissé, maître et serviteur, roi et sujet, sacrificateur et victime, mortel et vainqueur de la mort, riche et pauvre ; conquérant glorieux dont le règne n'aura pas de fin, qui soumet la nature par ses prodiges, et cependant homme de douleur ; n'ayant pas, dans cette vie où il se dit roi, de lieu pour reposer sa tête (comme le soleil, il tourne autour de la terre et marche sur les eaux) ; fanatique de la *Thora* ou Loi juive (dont pas

1. C'est un de ces préjugés les plus répandus et les plus faux que le christianisme a découvert ou révélé la morale. Il n'y a pas dans le Nouveau Testament un seul précepte de morale, une seule idée haute qui n'aient été exprimés antérieurement. « Aime ton prochain comme toi-même », le plus beau commandement, est dans le *Lévitique* (xix, 18), repris par le grand docteur juif Hillel.

L'oraison dominicale, le *Pater noster*, n'est qu'un plat et sec pastiche de la belle prière du stoïcien Cléanthe, conservée dans l'anthologie de Stobée.

La seule innovation du christianisme, en matière de préceptes moraux, c'est la surenchère. « Si on te frappe sur la joue droite, tends la gauche ; si on te prend ton manteau, donne ta veste. »

Surenchère, et d'une immoralité certaine, car en agissant ainsi, on ne fait qu'encourager la canaille. La surenchère en morale est aussi laide qu'en politique. Au surplus, le Christ crucifié par Ponce-Pilate n'a jamais prononcé aucune parole de morale, d'amour, de fraternité, de charité, de justice ou de bonté. Sa doctrine est dans l'*Apocalypse*.

un *iod* ou *iota* ne passera, qu'il est venu accomplir) et se mettant au-dessus d'elle (il est le maître du sabbat ; il fonde par son sang une « nouvelle alliance ») ; prédicateur de la paix et de l'amour (voir les Béatitudes) et proférateur d'anathèmes, de cris de guerre et de haine, éclatant en invectives, apportant non la paix mais le glaive ; digne de la faveur des Romains et des Hérodes, comme agent de pacification en un temps où la Judée est à feu et à sang, et condamné par eux, comme « soulevant le peuple contre l'Etat », au supplice le plus cruel et le plus honteux.

Mais de ce que le Christianisme est fait, il ne s'ensuit pas que le monde y est converti, est chrétien. Certes, il a des adeptes. Ils ont fait tant de bruit, causé tant de troubles, ils sont assez nombreux pour que les pouvoirs politiques comptent avec eux, reconnaissent la religion nouvelle ; des empereurs mêmes passent au christianisme. Le triomphe du Christianisme n'est pas plus miraculeux que ne l'a été celui des partis politiques divers : république, socialisme, soviétisme, à travers l'histoire des peuples.

IX. — **Destruction de l'Empire romain.** — A partir du III^e siècle, l'Empire romain entre en décadence. Il ne m'appartient pas d'en rechercher les causes hors de mon sujet. Mais l'une d'elles, qui s'y rattache, c'est la propagande chrétienne qui, par son caractère de violence haineuse contre Rome, d'abord haine politique attestée par l'*Apocalypse*, ensuite haine tout court, vengeance de vaincus, après la destruction et la dispersion de la nation juive sous Hadrien (135), a contribué à précipiter la dislocation de l'Empire et la ruine de la civilisation antique. Jusqu'à la fin du II^e siècle, la propagande chrétienne est restée messianiste, apocalyptique, prêchant la prochaine destruction du monde en faveur de la nation juive. A partir du III^e siècle, sans cesser de spéculer sur la même sinistre espérance, les chrétiens, ayant perdu la foi dans une revanche par les armes, ont continué leur propagande de haine contre le monde occidental, en transposant leurs doctrines du plan politique sur le plan social.

Sous couleur de morale et de justice sociale, cette revendi-

cation éternelle, en même temps qu'ils fabriquent les fables évangéliques, donnant à Jésus-Christ l'allure de la réalité vécue, sans scrupule pour l'histoire, que l'on fausse, que l'on truque, que l'on traque, que l'on supprime, ils foncent contre les autres religions, contre les cultes grecs et romains avec une violence inouïe. Un fanatisme d'espèce inconnue jusqu'alors, venu de l'esprit des races sémitiques, et qui est un trait d'union de plus entre le christianisme messianiste et le christianisme chrétien, gangrène les civilisations occidentales ¹.

1. Un autre trait d'union qui identifie le messianisme juif au christianisme chrétien, c'est la prise à son compte par l'Eglise de ce qu'elle appelle les persécutions et les martyrs. Encore un change qu'elle veut donner.

Jamais les Romains, ces grands conquérants, pionniers de civilisation, n'ont persécuté les peuples ni les gens pour cause de religion. (Voir Montesquieu.) Les Juifs ont même, en tant que Juifs, été traités avec faveur par les Romains, qui n'ont jamais eu de « missionnaires » à la suite de leurs armées pour imposer aux vaincus les dieux de l'Olympe. Rome a été le Panthéon de tous les dieux. Ce qu'ils ont poursuivi, c'est « l'exécrable superstition juif », expression de Tacite, cette doctrine de l'Apocalypse chrétienne faisant fond sur la destruction de l'Empire. La religion chrétienne ? Mais quand elle est faite, les empereurs eux-mêmes s'y convertissent. Comment concilier d'ailleurs ces prétendues persécutions contre les soi-disant chrétiens, avec la soi-disant velléité de Tibère proposant au Sénat la statue et la béatification de Jésus, avec les lettres, fausses, bien entendu, mais « chrétiennes », où Pline et Trajan, où Hadrien recommandent d'honorer et de protéger les « chrétiens » ? Il n'y a jamais eu de persécutions « chrétiennes » qu'entre « chrétiens-chrétiens », et féroces d'ailleurs.

A part la persécution sous Néron, lors de l'incendie de Rome, contre les *christiens*, que l'on infère de Tacite, — ces *christiens* étant des partisans du Messie-juif, ce qui ne signifie pas qu'ils sont des *chrétiens*, — aucun document historique n'a jamais signalé de persécutions chrétiennes. Les *Actes des Martyrs*, la littérature hagiographique, si ample et si riche, mais de main d'Eglise, débordant de grands exemples et de hautes leçons, n'ont aucune autorité. Tout y est inventé sous quelques traits historiques clairsemés, d'ailleurs malaisés à discerner.

A propos des « martyrs », alors que les Pères de l'Eglise ne parlent jamais que de leur *multitude*, Origène a écrit cette phrase significative : « Quelques-uns seulement, dont le compte est facile à faire, sont morts, à l'occasion, pour la religion du Christ, tandis que Dieu empêchait qu'on ne leur fit une guerre par laquelle on en eût fini avec la communauté tout entière. Au moment où Origène est censé écrire, il y aurait eu six persécutions, d'après l'Eglise, qui en affirme dix en tout. Au surplus, si ces persécutions sont des répressions contre des propagandes messianistes-chrétiennes, que l'Eglise s'annexe comme « chrétiennes », c'est bien possible. Le texte d'Origène flotte ; il essaie de répudier le

Par les chrétiens, la liberté de conscience, qui avait été l'honneur de la civilisation antique, est battue en brèche. Et leurs héritiers, les chrétiens, la supprimeront toutes les fois qu'ils seront les plus forts.

Avec les chrétiens-chrétiens, la religion devient agressive et persécutrice. La vieille conception libérale des philosophes exposant des théories, des doctrines, des systèmes qu'ils offrent au libre examen de la raison, cède la place à la propagande par l'anathème, par autorité, et, quand on le peut, par la violence. Le « chrétien » ne prêche pas pour convaincre par la discussion, mais pour convertir par la foi. Il ne s'adresse pas à la raison ; abrité derrière le « mystère », il force la conscience par effraction¹. Si, au nom de la liberté, on s'oppose à ses empiètements, si on lui résiste, il crie à la persécution. On n'a la paix avec lui que par la soumission².

messianisme, dont les « martyrs » furent nombreux et amorcé, par l'affirmation qu'il y eut des morts pour la religion du Christ, peu nombreux, n'est-ce pas ? le martyrologe chrétien inventé.

1. Chaque chrétien est un missionnaire. De là, la colère des Romains se plaignant que le foyer domestique fût assiégé par des hommes, muets devant le père de famille ou le précepteur, mais intarissables avec les femmes et les enfants. On peut s'en rendre compte dans Tibulle, Ovide, Catulle, Juvénal.

Quant à l'immense histoire du chevalier *Mundus* et de Pauline, dans Flavien-Josèphe, refaite pour donner le change sur quelque événement « chrétien », dès 772 = 19 à Rome, elle montre jusqu'où pouvait aller la propagande. La conquête de Plassans ! Rien n'a changé.

2. Ce que l'on sait des conciles prouve que, pour des différences d'opinion sur des abstractions théologiques dont la seule idée relève plus de la pathologie que de la raison critique, les « chrétiens » se vouaient entre eux à la malédiction et se menaçaient de terribles supplices, plus exaltés dans leurs criaileries que des déments qui s'écorchent entre vifs.

Déjà, dans l'*Anticrise*, mis au IV^e siècle sous le nom d'Origène qui vécut au second, un soi-disant adversaire des « chrétiens », un Juif, interlocuteur supposé, émet sur eux cette vérité, qu'on a laissé passer : « Ils se chargent à l'envi de toutes les injures qui leur passent par la tête, se refusant à la moindre concession pour le bien de la paix, et animés les uns contre les autres d'une haine mortelle. » On voit, de plus, indirectement, que l'*Anticrise* n'a pas été composé seulement comme apologie du christianisme, mais pour prouver « Jésus-Christ » aux Juifs et autres incrédules. Il cherche un terrain d'entente entre « controversistes », tous juifs ou judaïsants encore, « chrétiens » qui font le plus grand mal à leur propre cause. L'œuvre a précédé d'assez loin la rupture avec le judaïsme.

Ammien Marcellin, historien du temps de Julien l'Apostat, écrit (XXII, 5) : « Il n'y a pas de bêtes féroces qui le soient autant contre les hommes que les chrétiens le sont entre eux ».

La propagande chrétienne a été d'autant plus âpre et corrosive contre l'ordre établi que, cessant d'être la révolte franche de l'âge héroïque par le glaive, sous Tibère, Vespasien, Claude, Trajan, Hadrien, l'insurrection par les armes, elle s'est placée sur le terrain de la justice sociale et de la morale. Traînant son relent de haine messianiste, gardant son caractère de fanatisme zélote, elle s'adresse aux masses dont elle remue les bas instincts, semant l'envie, opposant le riche au pauvre, l'esclave au maître, l'humble, le « petit » au puissant. C'est l'Évangile révélé aux petits (*Matt.*, XI, 25-26).

Exagérant les misères d'en bas, le luxe et l'orgueil d'en haut, faisant miroiter l'espoir d'une revanche dans ce monde encore peut-être, — le maintien de l'*Apocalypse* au Canon des Écritures permet de l'affirmer, ainsi que les discours apocalyptiques de Jésus sur son avènement dans les Évangiles, et la promesse du grand Jour dans les Épîtres, — et, plus tard, en tout cas, dans le ciel, après la mort et la résurrection, dans la Jérusalem nouvelle, on ne sort pas des conceptions chrétiennes judaïques, et la parabole évangélique du pauvre et de Lazare est là pour attester le caractère de cette propagande. En résumé, détachant les peuples de leur affection pour l'Empire, de leur respect pour les pouvoirs politiques et religieux, émasculant les sentiments de fidélité aux institutions, sapant la cohésion, l'unité politique et morale de tout un monde, la propagande chrétienne et chrétienne est arrivée à ceci : que les peuples de l'Empire romain se sont désintéressés de son existence.

Quand les Barbares ont osé s'attaquer à l'Empire, ils sont entrés si facilement dans ce corps sans âme et l'ont vaincu si promptement, que l'on peut supposer que les chrétiens eux-mêmes leur ont ça et là montré les routes et ouvert les chemins.

X. — **Christianoi** = **Chrèstoi**. — A ce moment déjà, si le christianisme coudoie encore, tant bien que mal, plutôt mal que bien, dans un sentiment d'hostilité persécutrice et de prosélytisme iconoclaste, qui s'affiche de plus en plus audacieusement, les dieux de la Grèce et de Rome qui résistent à céder

la place et conservent encore leurs fidèles, malgré d'injurieuses offenses, ce ne peut plus être pour longtemps.

Après avoir raillé dans des ouvrages qui sentent déjà le catéchisme, et mis sous le nom de Justin, la mythologie antique, pour défendre leurs propres fables judaïques assimilées à d'autres des cultes non-chrétiens, les scribes ecclésiastiques font un pas en avant pour « annexer » la philosophie et la morale des Platon, des Socrate, des stoïciens. Le prétendu Justin déclare froidement que Platon a plagié Moïse. Est-ce Justin, Tertullien, saint Jérôme, — lequel, qu'importe ? — qui soutiendra que les philosophes et moralistes grecs et latins ont volé aux chrétiens leur morale ? que, dans ce qu'ils ont dit de bien en tout cas, ils ont été inspirés par l'esprit chrétien, — avant le christianisme ¹.

Justin, c'est, environ, le temps de Marc-Aurèle, de Minucius Félix, de Fronton, de ces « honestiores » du monde latin, de ces vertueux d'Épictète, de ces « bons », que le grec appelle les *χρήστοι* (chrêstoi), excellents, stoïciens et laïques, dirions-nous, dont la religion est un monothéisme rigoureux, sans dogme ni culte, prouvée par une bonne conscience. Religion de l'honnête homme, des Fronton, des Celse, des Lucien de Samosate, du véritable Justin, sans doute. Au ^v^e siècle, saint Augustin rendra à ces « honestiores », à ces « chrêstoi » le plus bel hommage, en avouant que c'est la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron qui provoqua sa conversion au christianisme. Ce qui n'a pas persuadé l'Église de nous conserver ce bel ouvrage, — perdu naturellement.

On voit ainsi que pour mieux réussir dans son jeu, pour ne pas effaroucher les Occidentaux, par son origine judaïque et

1. • La doctrine de Platon, dit Justin, n'est pas contraire à celle du Christ. • Vous entendez. Mais, comme en toutes choses, considérez la fin. • Stoïciens, poètes, tout ce qu'ils ont dit de *bon* (voir la fin du paragraphe) nous appartient à nous, chrétiens. Ceux qui ont vécu d'une façon conforme à la raison sont chrétiens. Nous enseignons la même chose que les philosophes, nous professons la même doctrine. • Où sont les Lettres de Paul opposant la folie de la croix à la sagesse du monde ? Justin (11^e siècle) n'a pas l'air de se douter qu'elles existent depuis cent ans, à en croire l'Église et les exégètes. Lactance, au 4^e siècle, parlera comme Justin, à moins que Justin ne parle comme Lactance, déjà, par anticipation et effet rétrocatif. Voir JEAN-BAPTISTE, p. 125, note 2.

son drapeau chrétien, l'Église n'a pas hésité à se draper dans le manteau de la philosophie antique. Les *Apologies* de Justin n'ont été faites, bien après lui, que dans ce but. Et pour achever la confusion, les scribes essaieront d'assimiler les « chrêstoï » aux « chrétiens », en faisant dire à Justin : « Nous sommes accusés d'être *chrétiens*, *χρηστιανοί*, et il est injuste de haïr... ce qui est *chrêston*, *χρήστον*, c'est-à-dire *excellent*. » Le scribe joue sur les deux mots ; et il faut, pour en saisir le jeu et la portée aujourd'hui, savoir que l'é grec, l'éta de *chrêston*, que nous prononçons comme un è, se prononçait très pointu, comme un *i*, chez les Hellènes. On entendait *christon* ; on pouvait comprendre : « Il est injuste de haïr Christ », pour « ce qui est excellent ¹ ».

XI. — **L'Église.** — La propagande chrétienne s'est, dans les premiers siècles, appuyée sur le noyau des communautés juives groupées autour des synagogues ². Ce que les scribes, dans les œuvres, appellent aujourd'hui l'assemblée, l'*ἐκκλησία*, que l'on traduit par l'Église, n'a dû être longtemps que la synagogue ou une association à côté, mais s'y rattachant. L'*ekklesia* ne s'est substituée, comme local distinct et comme secte religieuse ou communauté, à la synagogue, qu'au fur et à mesure que toute une partie du judaïsme résistait à la « conversion », et ne s'est créée que dans les milieux où la propagande s'exerçait sur des non-Juifs.

Quoi qu'il en soit, les chrétiens, pendant quatre siècles avant l'invasion des Barbares, avaient tissé à travers tout le territoire de l'Empire, comme une vaste toile d'araignée dont le centre est à Rome dès le milieu environ du second

1. De même, l'éta d'*ekklesia* est devenu *i* dans Église. En revanche, ce qui est sans exemple, l'*i* de Christ a donné un *é* dans chrétien. Un change sur chrétien. En grec moderne, l'éta-ita se prononce *i*.

2. La nation juive détruite, les Juifs chrétiens ou non essaimèrent, forcés de s'expatrier, dans les colonies juives, déjà nombreuses, des rivages méditerranéens, et en créèrent d'autres. Quelques-unes de ces colonies existaient déjà du temps d'Auguste. D'autres durent se créer après Vespasien, puis après Hadrien. C'est par les Juifs de la Dispersion ou de la Diaspora, que le christianisme, au fur et à mesure que ses scribes en fabriquaient les fables changeantes, a fait sa propagande, son *prosélytisme* en Occident.

siècle, un réseau de communautés, parfaitement organisées, avec leurs troupes, leurs cadres, leur hiérarchie, empruntant à l'esprit formaliste des Romains le sens de la règle et de la discipline, l'instinct du gouvernement et de l'autorité.

Devenus une force, dès le iv^e siècle, une force qui, plus d'une fois, a troublé l'Empire, tant leur propagande était agressive et prête aux voies de fait entre eux et contre les autres, l'empereur Constantin, pour s'appuyer sur eux, reconnut leur culte, ouvrit aux chrétiens l'existence officielle, les admettant dans l'armée et dans l'administration, ne se doutant guère, — les politiques ambitieux ne se doutent jamais de ces choses-là, — qu'il livrait l'Empire à ses pires ennemis, à un gouvernement occulte dans l'État, qui espérait les prochaines convulsions, et qui aspirait à devenir l'héritier, sentant près de s'accomplir, par la destruction de l'Empire, prévue à l'avance, l'ancienne espérance d'Israël à la domination du monde, à la souveraineté universelle, c'est-à-dire, déjà, *catholique*¹.

Et, en effet, quand l'Empire romain, colosse au socle miné, s'effondre sous une poussée des Barbares, quand vont suivre trois siècles de migrations de peuples, de guerres de races, de perturbations politiques et sociales, d'écroulements de toutes sortes, de mort intellectuelle, de barbarie, où disparaît toute la civilisation antique, l'Église reste seule debout sur les décombres et les ruines, ayant échappé aux désastres qu'elle avait provoqués, ayant traversé tous les orages sans en souffrir, n'ayant rien fait que d'achever d'asseoir ses dogmes et d'affermir son organisation et sa puissance².

1. Je ne sais pas si on peut parler de patriotisme, au temps de Constantin. Pour moi, réduit à sa plus simple expression, et dégagé des lyrismes parasites, le patriotisme est, pour les peuples, chez les individus qui les composent, ce sentiment de conservation, qui procède de l'instinct animal lui-même. En reconnaissant officiellement les « chrétiens », dans l'intérêt personnel et immédiat d'affermir sa couronne d'Auguste, ce Constantin, tout ensanglanté de crimes, a failli, vis à vis de l'Empire et de la civilisation, à cet instinct de conservation que nous appelons patriotisme. Triste Auguste !

2. Les controverses, les polémiques, les déchirements entre sectes, doctrines, tendances, qui furent parfois sanglantes, sont allées en s'apaisant de plus en plus, au fur et à mesure que, l'Empire romain en décadence, puis détruit, devenait plus certain l'espoir de régner sur le monde,

Quand les Barbares, désireux de se fixer sur les territoires conquis, chercheront à rétablir l'ordre et le calme, à refaire le monde sombré dans l'anarchie, à profiter en un mot de leur victoire, c'est l'Église, — ne pouvant s'appuyer que sur elle, — qui les y aidera, mais non, part à deux l sans se faire payer par des bénéfices temporels et spirituels.

Lorsque, après trois siècles de misère et de tourmentes encore, le monde, avec Charlemagne, commence à peine à respirer et à se reprendre, Rome vaincue est devenue la capitale chrétienne, ses cultes ont disparu avec la civilisation ; l'Église est souveraine : il n'y a plus qu'une religion, la religion chrétienne. Qui refuse de s'y convertir, qui refuse de croire à Jésus-Christ, ce mystère mystification, est traité par l'empereur d'Occident comme les Saxons, — nouveaux Barbares, et comme les Lombards. Le grand Pan est mort.

L'unité de foi et de direction a été recherchée *œcuméniquement*, et toute théorie ou doctrine qui n'est plus conforme aux décrets de l'Infaillible, au dogme péniblement et successivement établi, est déclaré hérétique par anathème.

Toutefois, jamais l'accord ne s'est fait sur les deux hypostases. Arius et sa doctrine sont excommuniés au v^e siècle. Deux cents ans après, l'arianisme règne encore sur la moitié de la chrétienté, repris, à des degrés divers, sous des noms différents, eutychianisme, monothélisme, socianisme, etc. Le pape Honorius (626-640), à la sollicitation de l'empereur Héraclius, accepte une formule neutre. Héraclius proposait : « Il y a en Jésus-Christ deux natures, mais une seule opération *théandrique*, divine et humaine. » Honorius déclara : « Jésus-Christ est une seule personne, opérant à la fois par la divinité et l'humanité. » Le concile de Constantinople (681) prescrivit et anathémisa Honorius, « jadis pape de Rome ». Et il rédigea le canon suivant : « Nous jugeons qu'il y a en Jésus-Christ deux natures ayant leurs propriétés naturelles : la nature divine avec tous les attributs divins, la nature humaine avec les qualités humaines, sans ombre de péché. Ces deux natures subsistent *sans confusion, indivisibles et immuables*... Il a aussi deux volontés et deux opérations naturelles, l'une divine, l'autre humaine : la volonté divine en communauté avec le Père de toute éternité. L'humaine, dans le temps, l'ayant reçue de nous avec notre nature. » A la fin du viii^e siècle (794) Félix, évêque d'Urgel, et son archevêque, Elipand, de Tolède, ne savent pas si Jésus-Christ, comme homme, doit être dit Fils *propre et naturel* de Dieu, ou bien Fils *adoptif*.

Restons-en là... Pour cacher que Jésus-Christ a été fabriqué, monstre hybride, avec un homme du premier siècle, dans lequel on a incarné au troisième, le dieu Jésus inventé au second par les gnostiques et Cérinthe, l'Église patauge dans des formules logomachiques, dans du galimatias et du pathos théologiques, dont elle ne sait même pas ce qu'il veut dire, sinon que c'est la quadrature du cercle.

XII. — **L'ère chrétienne.** — Au fur et à mesure qu'elle devenait plus puissante, et au fur et à mesure que s'éteignait le flambeau de la civilisation, l'Église, refaisant les manuscrits des anciens, a sophistiqué les textes, répandu des manuscrits nouveaux, supprimé ceux qu'elle n'a pas pu ou voulu refaire. Grâce à son organisation, qui a compté dans son sein, à un moment, un moment de plusieurs siècles, tout ce qui avait de la culture au monde, elle a tenu sous sa main tous les manuscrits de l'antiquité.

Ainsi a-t-elle pu, tout en fabriquant ses ouvrages, effectuer dans ceux des autres, Tacite, Suétone, Flavius-Josèphe, Apulée, Lucien, Dion Cassius, l'empereur Julien, etc., toutes les adulations nécessaires, sans compter les suppressions totales, pour faire taire ou mentir l'Histoire sur le christianisme¹.

Mais, pour achever la défaite de l'Histoire, il restait à l'Église un dernier coup à perpétrer, coup d'audace et d'autorité, coup de force, que facilitait la barbarie des temps et son

1. On peut affirmer au surplus, que les « chrétiens » n'ont pas attendu d'être tout-puissants, de pouvoir *accaparer* les manuscrits des auteurs non-chrétiens pour en faire des copies frelatées qu'ils lançaient dans le public. Mais le grand travail de mise au point générale n'a pu être fait que du ^{vi}^e au ^{xi}^e siècle. Et il l'a été, avec plus ou moins de bonheur.

Quant aux écrits ecclésiastiques, ils sont des faux dès leur apparition, qu'on a dû cependant harmoniser au fur et à mesure que le christianisme évoluait. C'est surtout des ouvrages d'Église, pendant les douze premiers siècles, que l'on peut dire. « De ce qu'une chose est écrite, il ne s'ensuit pas qu'elle soit vraie. »

Je ne jurerais pas que les guerres, les persécutions de l'Église contre les Albigeois, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, sous prétexte de convertir et, sinon, d'exterminer les hérétiques, n'aient eu pour but *secret* la recherche et la destruction de manuscrits touchant à l'histoire du christianisme, et dont il pouvait et devait subsister des exemplaires originaux dans les anciennes provinces romaines : Provence, Narbonnaise, Aquitaine, si imprégnées de culture latine (littérature et beaux-arts).

C'est un exégète catholique, bavarois, donc ultra-catholique, O. Bardenhewer, qui affirme dans les *Pères de l'Eglise* (éd. française : Bloud et Barrol, éditeurs) : « IL EST SUR, à nombre d'indices, que l'ouvrage de Papias (*Commentaires des Paroles du Rabbi*) continua de circuler, sinon en Orient, de moins en Occident, jusqu'au déclin du Moyen-Age. » Comment, pourquoi, quand a-t-il cessé de « circuler » ?

On pourrait faire des remarques analogues sur les ouvrages de Flavius-Josèphe, sur Tacite, que je crois avoir été « refait » par Le Pogge, etc.

alliance avec le souverain d'Occident, pour le temporel. Qui pouvait protester ? Il lui restait à brouiller la chronologie, par la création d'une ère nouvelle, la sienne, que l'on ferait commencer, *par effet rétroactif*, comme pour les Évangiles tardifs et autres Écritures antidatées de plusieurs siècles, à l'année de la naissance de Jésus-Christ. Elle y était prête depuis deux cents ans.

Dès la fin du ^{xiii}e siècle de l'ère romaine, toujours en vigueur, peut-être au début du ^{xiv}e, un moine Scythe, Denys-le-Petit, — pourquoi le Petit ? Son exploit tient du génie, — qui, dans son couvent, traduisait du grec en latin les Canons des Conciles, — soyez sûrs qu'il fabriquait de faux canons de faux conciles, — et « composait » le recueil des Décrétales des Papes, avait déjà, par l'ordre de l'évêque de Rome qu'il servait, refait, à tout événement, la chronologie de l'histoire, fixant à l'an 754 de la fondation de Rome, par une erreur volontaire ou commandée, la naissance de Jésus-Christ, Crucifié de Ponce-Pilate ¹. Mais l'Église n'avait pas encore les moyens ou l'occasion d'imposer son nouveau comput. L'occasion ne se présenta que sous Charlemagne, qui lui paya, entre autres prix, son couronnement comme empereur, par la création de l'ère chrétienne, qu'il imposa.

C'est ainsi que le monde est devenu chrétien ².

Avec Charlemagne se ferme l'histoire des Origines du Christianisme et de la victoire de l'Église, que le Moyen-Age, nuit propice, portera à l'apogée.

1. Il doit être difficile de fixer exactement la date de ce beau travail de Denys. *La première édition du Nouveau Dictionnaire Larousse illustré* (direction Claude Augé), que je possède, à l'article *Denys le Petit*, fait mourir notre moine vers 540 après J.-C. A l'article *Ère* (ère chrétienne), il l'occupe encore, vers 580, quarante ans après sa mort, à refaire la chronologie. Encore un coup du « pneumatique », c'est-à-dire du Saint-Esprit. Depuis, le dictionnaire a, paraît-il, été corrigé. J'y suis peut-être pour quelque chose.

2. Renan a écrit : « Cette conversion (des plus nobles portions de l'humanité, dit-il. Sous Charlemagne !) a eu besoin de près de mille ans pour se faire. » Ce qui ne ressemble guère à un phénomène soudain, éclatant comme un coup de tonnerre dans l'univers ébloui et émerveillé. Le raccourci avec lequel on présente les perspectives du passé, la manière même dont on expose en bloc les doctrines du christianisme, comme si elles s'étaient établies tout d'une pièce par les Évangiles révélateurs, portent à le faire croire.

XIII. — **La conversion du monde.** — Quand Renan écrit dans sa *Vie de Jésus* que « la religion nouvelle a mis au moins trois cents ans à se former et que la conversion (des plus nobles portions de l'humanité) a eu besoin de près de mille ans pour se faire », il énonce deux faits approximativement exacts. Qu'il voie dans cette révolution « l'évènement capital de l'histoire du monde », c'est un point de vue un peu étroit. L'histoire du monde, dans son passé, est déjà longue : six ou sept millénaires certains, Inde, Égypte, Chaldée, Assyrie, Grèce, Empire romain. Le christianisme ne fait pas plus de seize cents ans, et sa victoire à peine mille encore.

Quant aux « plus nobles portions de l'humanité », elles furent au 1^{er} siècle, des Juifs, des Judéo-Hellènes, puis au second et au troisième, des Grecs crédules et dégénérés, puis des Romains en décadence à partir du troisième.

Le christianisme ne s'est établi en Occident que comme une colonisation de foules barbares, brutes ignorantes et asservies à des chefs politiques dont on peut admirer la grandeur, à ce titre, mais pour qui la religion n'a été qu'un moyen, et le but de ce moyen ¹.

Si un pays a une histoire, si l'Église en a une, si, de nos

1. Quand, plus tard, les plus nobles portions de l'humanité, — Rome des papes, Espagne des Jésuites, — ont fait essaimer le Christianisme avec leurs émigrants, à travers notre globe terriqué, l'établissement du Christianisme a coïncidé avec la destruction des races indigènes. Le christianisme est resté propre aux descendants des peuples de l'Europe, occidentale surtout. L'Afrique, l'Asie, ce qui reste des anciennes tribus des Amériques, nègres, Indiens, Japonais, Chinois, les deux tiers de la population de la terre, ont résisté aux missionnaires chrétiens, toutes les fois que les plus nobles portions de l'humanité n'ont pas réussi à les assujettir par la force. Et même, chez les peuples « protégés ou conquis », où le christianisme fait son prosélytisme à couvert sous les forces militaires, il n'entame guère les croyances et superstitions locales.

Pour l'avenir, alors que de plus en plus les gouvernements temporels tendent à ne plus vouloir servir de soutien officiel, politique, aux religions, on peut prévoir, à certains signes des temps, le déclin du christianisme. La science, qui a bien fait, elle aussi, quelques révolutions capitales, réserve à nos descendants d'autres révolutions, événements d'une importance tout aussi capitale que le christianisme, qui n'est plus affaire que d'éducation, de préjugé, sauf exceptions honorables, chez les foules moutonnières des plus nobles portions de l'humanité, — que le christianisme n'a pas rendues meilleures, à ce qu'il semble. Renan exagère.

jours, le socialisme, le collectivisme, le bolchevisme soviétique et le communisme international, commencent la leur, la foule, la multitude n'a pas d'histoire, surtout dans le domaine inaccessible de la foi et du for intérieur. En religion, comme en politique, elle suit. Pas de sens critique, et, en fait de sentiment, presque toujours du sentiment qui porte à faux, qui se trompe. Des exaltés, quand ils sont sincères, des ambitieux et des malins, quand ils ne le sont pas, agitent l'opinion, se font les propagateurs, les apôtres de doctrines, inquiètent les pouvoirs établis, et, pour devenir des chefs à leur tour qui profitent, n'hésitent pas à critiquer les institutions pour les renverser. En faisant mouvoir les ressorts de la nature humaine les moins nobles, intérêt immédiat, désir de jouir, égoïsme individuel primant le sens social, peur de la mort, et en se servant de tous les moyens de propagande, paroles et actes, théories parées de belles couleurs, justice, fraternité, distribution d'avantages matériels, on donne l'assaut aux âmes, on émascule les consciences, on tue le sentiment du devoir, avec la complaisance des Pouvoirs publics et des bourgeois veules, — complices ou qui laissent faire. Professeurs de lâcheté !

Peu à peu, le centre de gravitation de la vie se déplace. Lassitude de ce qui est, espérance du meilleur en changeant l'ordre établi qui n'est, ne sera jamais la perfection, les hommes insensiblement se demandent : « Pourquoi pas ? Il n'en coûte rien d'essayer. » Les résistances des conservateurs, incapables de se modifier, de renoncer à des privilèges, d'aider aux réformes qui apaiseraient des impatiences légitimes, ne font qu'aviver l'énergie des novateurs et que les pousser aux excès. Le courant les emporte. Les générations se renouvellent, sur lesquelles la prise est plus forte, parce que, dans l'état social où elles arrivent, elles n'aperçoivent que la distance vers l'idéal souvent inaccessible, vers le rêve dans les nuées, sans avoir connu ni appris les tourments de l'enfantement de toute civilisation vieillie. Les illusions de la jeunesse ne sont plus tempérées par la raison qui pèse les difficultés, sait ce qu'elle a et se méfie des promesses. Car si elles étaient réalisables par la magie des systèmes abstraits, depuis que le monde est

monde, alors que tant de généreux efforts ont travaillé au bonheur de l'humanité, le monde n'aurait pas attendu les nouveaux prophètes pour se transformer en un paradis.

Mais qui a assez de raison pour croire aux vieilles expériences ?

Le monde, tout étonné, se réveille un beau matin avec une foi nouvelle, comme un beau costume neuf sur une vieille enveloppe de chair. Il a l'illusion d'avoir rajeuni, d'avoir fait un pas vers le souverain bien. Les espérances stériles de la vie, il les a transportées dans un ciel imaginaire d'outre-tombe ou d'organisation sociale « où la justice règnera ». Il a déchu, n'ayant plus le fier courage de vivre dans son temps qui, s'il a ses iniquités et ses imperfections, ses inégalités nécessaires, de plus en plus atténuées par le progrès même de l'esprit humain, à chaque moment d'une civilisation successive, a tout de même ses fiertés et ses noblesses, sa part de sublime et d'idéal qu'il sied à chacun de cultiver, et apporte sa moyenne de bien-être économique général, dans une harmonie et un équilibre sans désastre ni catastrophe.

Mais il faut à l'homme de l'au-delà terrestre ou céleste, vieux ronron des exploiters médiocres, pour qui il renversera l'ordre établi, par le fer, par le sang et par le feu, s'il résiste, l'entraînant avec lui dans la ruine et aidé, quand il le faut, par les barbares venus du dehors. Combien de siècles de misère universelle, à la suite ?

Le christianisme a été pour l'Empire romain et la civilisation antique, vaille que vaille, ce que les socialismes, de quelque nom qu'ils se parent, — collectivisme, soviétisme, bolchevisme, communisme, tous *révolutionnaires*, et la morale en moins, — commencent d'être pour les patries et l'humanité. Mêmes moyens et procédés de propagande, aboutissant au « défaitisme » individuel, social, économique et national, sous couleur de justice et de rénovation du monde. Même mysticisme qui spéculait sur les aspirations de l'homme vers le meilleur. Même engouement de la multitude, de la populace, avide de porter au pinacle ces nouveaux christes sans calvaire, avide de servitude, dans la ruine et la calamité générales, pour donner à ces nouveaux maîtres le pouvoir et

ses délices. Qui sait ? Dans quelques siècles, Lénine peut-être sera fils de Dieu, et ses hideux acolytes et successeurs, des saints portant auréole.

Les complicités que ces doctrines primaires trouvent auprès des Pouvoirs, comme le christianisme auprès des derniers empereurs romains, ne permettent guère de fonder d'espoir sur l'écrasement et la défaite de cette nouvelle « exécrable superstition », comme dit Tacite, « haïsseuse du genre humain ».

XIV. — **L'effet rétroactif.** — On dit, en Droit, que la Loi ne dispose que pour l'avenir, ce qui signifie qu'elle n'a d'effet qu'à partir de la date où elle est promulguée. Quand le législateur, exceptionnellement, veut faire produire à une loi des effets antérieurs à sa promulgation, risquant de léser des « droits acquis », il la déclare *rétroactive*. Le fait peut être arbitraire ; la déclaration est honnête. Par elle, on sait sur quoi l'on doit compter.

Comme l'ère chrétienne, tout le christianisme est rétroactif. Mais l'Église ne le proclame pas. Au contraire. Elle a tout fait pour dissimuler le coup.

La grande imposture de l'Église, « fraude pieuse » si l'on veut, mais fraude tout de même et immense, a consisté, — je l'ai indiqué fragmentairement, mais il est bon de le redire en bloc, — à bâtir longuement, péniblement, sur le peu d'Histoire qu'elle n'a pu effacer, et en la travestissant d'ailleurs en tant que de besoin, une histoire ecclésiastique, une histoire à elle de Jésus-Christ et du Christianisme. Tout ce qui pouvait la contredire trop visiblement dans les auteurs, elle l'a supprimé ou camouflé ou modifié dans le sens de son histoire. Ce travail a duré au moins cinq siècles, pendant lesquels, plus tardivement qu'on ne le croit, elle a fabriqué des ouvrages ou refaits des ouvrages anciens accommodés au dernier état de ses doctrines, du ^{vi}e siècle environ à la fin du Moyen-Age, au moment de la découverte de l'imprimerie, pour quelques autres retouches postérieures, plus ou moins importantes.

Tous ces ouvrages, tardivement faits, refaits ou contrefaits, monuments définitifs de son histoire, elle les a antidatés, mis

sous le nom d'auteurs qui ont sans doute vécu à l'époque qu'elle dit, mais qui n'ont certes pas écrit, soit pour le tout, soit pour partie, les ouvrages qu'elle leur attribue.

Ainsi, elle fait croire que ce que ses scribes ont écrit plus tard a été écrit bien antérieurement, de façon à produire comme témoignages du temps, soit des 1^{er}, 11^e, 111^e siècles, des écritures bien plus tardives.

L'exemple le plus frappant, pour ne s'en tenir ici qu'à une Écriture canonique, est celui des Évangiles. Elle les déclare d'autorité, en s'appuyant sur des impostures que l'on trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, et sur des citations de textes évangéliques que l'on peut lire aujourd'hui dans des œuvres données comme du 11^e siècle (*Apologies* de Justin, notamment), ou du 111^e pour d'autres, elle les déclare audacieusement parus à la fin du 1^{er} siècle, et en cherchant à en avancer la date, sans preuve, aussi haut que possible vers le milieu de ce siècle, le plus près du temps où mourut le Crucifié de Ponce-Pilate.

Tous les critiques, érudits et savants, sont, dans l'ensemble et en gros, de l'avis de l'Église, à quelque vingt ou cinquante ans près.

J'ai déjà fait entrevoir quelques preuves, et j'en donnerai sans cesse dans cet ouvrage, en attendant une démonstration massive et spéciale, que les Évangiles sont le résultat d'un long travail de fabrication, au cours des 11^e, 111^e et 14^e siècles. Il n'est même pas sûr qu'au 5^e, ils étaient achevés dans l'état définitif où ils se montrent aujourd'hui.

Mais, en avançant la date des Évangiles et autres Écritures qui émanent d'elle, — les auteurs profanes ayant été à temps convenablement censurés, de façon à les faire témoigner sur les événements à l'époque même, ou le plus près possible, des événements qu'elle raconte, — l'Église donne à ces témoignages *effet rétroactif, force rétroactive*. Ils « rétroagissent » ; ils agissent en arrière, dans le passé. Ils deviennent des témoins contemporains. Comment douter de la vérité de ce qu'ils rapportent ?

Ainsi, comme par la création de l'ère chrétienne, l'Église a coupé en deux l'histoire du monde avec effet rétroactif.

Avant le christianisme, ténèbres où végète une humanité misérable, corrompue, sans idéal, Règne de Satan et du Diable. Avec le Christ lumière éclatante tout à coup, révélant le Bien, les vérités morales, la pureté, « le royaume de Dieu ». Il faut lire ces choses dans Justin. Et des hommes, qui ne sont pourtant pas des ignorants, vivent et raisonnent toujours d'après ce « préjugé », par habitude de foi, d'éducation ou de milieu. Rien de plus faux que ce point de vue. Rien qui résiste moins à l'examen des faits et de la raison.

Le vrai, en bref, c'est que Jésus-Christ et le Christianisme sont le produit de faux en écritures, sans nombre, que couronne le faux dernier de l'ère chrétienne, tous postérieurs de deux à huit siècles aux faits et événements qu'ils prétendent raconter.

II. — LE CHRIST HISTORIQUE

J'appelle le Christ historique, ou Messie-Christ et Christ tout court, et je l'appellerai désormais ainsi, pour le distinguer du Jésus, Verbe ou Logos, et du Jésus-Christ des Écritures, l'homme de chair, Crucifié par Ponce-Pilate, en 788 = 35, dans lequel au ¹^{re} siècle, Cérinthe a fait descendre l'Æon Jésus, les gnostiques et valentiniens le Logos Verbe ou le dieu Jésus, et dans lequel, au ¹^{re} siècle et au delà, les scribes ecclésiastiques, chrétiens puis chrétiens, ont *incarné* le Logos, le Verbe, ou Jésus, créant, par le résultat de cette incarnation littéraire, Jésus-Christ, Fils *unique* de Dieu.

Voici, sur le Christ historique, mes conclusions essentielles :

I. — **Le lieu de naissance.** — Le Crucifié de Ponce-Pilate n'est pas né à Bethléhem, comme l'affirme la doctrine orthodoxe d'après deux Évangiles, le *Selon-Matthieu* et le *Selon-Luc*.

La naissance à Bethléhem, choisie, d'une part, pour adapter l'événement au droit mosaïque et accomplir, sur le papier, les prophéties des anciens Nabis d'Israël, cache, d'autre part, une allégorie solaire, destinée, par assimilation et confusion, à substituer dans l'esprit des masses, à l'adoration universelle

ou *catholique*, en grec, des religions antiques pour le Soleil, dieu aux mille noms et personnifié suivant les peuples, en Horus, Atys, Bacchus, Adonis, Osiris, Mithra, Phébus-Apollon, le culte du Crucifié de Ponce-Pilate, divinisé sous le nom et les espèces de Jésus-Christ, Verbe et Fils unique de Dieu.

Il n'est pas né, non plus, contrairement aux affirmations de la critique libérale, avec des auteurs tels que Renan, Ch. Guignebert, et autres, dans une ville appelée Nazareth, et située, comme l'En-Nasirah ou Nazareth actuelle, « dans un pli de terrain largement ouvert au sommet du groupe de montagnes qui ferme au nord la plaine d'Esdrelon »¹.

C'est parce qu'il fut *Nazir*, c'est-à-dire Voué à Dieu, que le nom symbolique de Nazareth a été donné à sa ville natale, « sa patrie », diront les Évangiles, y compris les deux (Matthieu et Luc) qui le font naître à Bethléhem. Le nom de la ville une fois changé, l'Église a cherché une localité loin de la vraie, pour effacer l'histoire et la géographie. L'emplacement de l'actuelle Nazareth ou En-Nasirah, apparu tout à coup au VIII^e siècle, n'est même pas conciliable avec cet ensemble si compact des récits évangéliques que Renan appelle « la prédication du lac », et qui exigent une Nazareth sur les bords mêmes du lac, et bâtie sur une montagne. Le lac que les scribes ecclésiastiques ont baptisé lac de Genezareth, dans les Évangiles, précisément parce que la ville du Nazir se trouvait sur ses rives, est, en hébreu, le lac de Kinnéreth, dit le lac de Tibériade en l'honneur de la ville de Tibérias fondée sur ses rives par Hérode, protégé des Romains et de Tibère. La dénomination : lac de Genezareth, est une invention de l'Église, en un temps où elle ne jugeait pas utile, ou possible encore, de changer la place réelle de la ville natale du Nazir, tout en ayant substitué au nom vrai le nom symbolique.

Le nom historique, la situation géographique, c'est *Gamala*, nid d'aigle, alors, sur la montagne qui cerne la rive sud-orientale du lac de Kinnéreth, ville originaire de Juda le Gaulois.

1. Ernest-Renan, *Vie de Jésus*.

nite, devenu en Évangile Joseph, époux de Marie, après la naissance du Christ.

II. — **La date de la naissance.** — Ce n'est pas l'an 754 de Rome, quatre ans après la mort d'Hérode le Grand, adopté, d'après les calculs volontairement erronés du moine scythe Denys-le-Petit, à la solde de l'évêque de Rome, au VI^e siècle de notre ère. L'an 754 de Rome n'est devenu l'an I de l'ère chrétienne que dans le but de dépister l'histoire en sophistiquant la chronologie. Encore moins n'est-ce pas l'an 760 de Rome, 7 de l'ère chrétienne, date qui résulte des fantaisies du *Selon-Luc*, inventant la naissance à Bethléhem, lors du recensement de Quirinius.

En vérité, l'Église, pour empêcher que l'on ne retrouve le personnage véritable avec lequel elle a composé pour moitié Jésus-Christ, a tellement fait mentir les textes qu'elle produit, même ceux qui sont divinement inspirés, d'après elle, qu'elle est incapable de dire l'année de la naissance du héros des Évangiles, non plus que celle de sa mort, et que la critique ergote lamentablement alentour des mensonges ecclésiastiques, sans arriver à justifier les dates qu'elle « suppose » au petit bonheur, par approximations de faussetés et d'erreurs.

Le Crucifié de Ponce-Pilate est né en 738-739 de Rome, soit quinze ans avant l'année 754 prise, sous Charlemagne, comme point de départ de l'ère de Jésus-Christ.

Que le Christ soit né sous Hérode-le-Grand, roi des Juifs, qui est mort en 750 de l'ère romaine — ainsi que le veut et le dit l'Évangile *Selon-Matthieu* — ou, lors du recensement de Quirinius en 760, comme le prétend le *Selon-Luc*, la désignation de l'an 754 est inexacte. Il faut chercher antérieurement à 750. La tradition d'Asie opine pour l'an 746, sans preuve sérieuse. Elle se trompe encore.

Les exégètes et les critiques affirment gravement, tout en reconnaissant que l'an 754 n'est pas le vrai, qu'il reste impossible de trouver, à douze ou quinze ans près, la date de la naissance du Christ. Ils ont bien mal lu leurs auteurs, ou ne les ont pas compris. Autrement, ils auraient trouvé.

« Qui cherche, trouve ! » est un proverbe éminemment évangélique.

Les Écritures, dont les renseignements chronologiques sont généralement vagues (en ce temps-là !), donnent à cinq reprises au moins, sous une forme plus ou moins allégorique, — et je ne parle pas de quatre ou cinq miracles qui ne sont là que pour nous orienter vers l'âge du Christ, — des chiffres qui permettent de retrouver cette date : l'an 738-739 de Rome.

Une date, date de base, est certaine, c'est celle de la crucifixion, sous Ponce-Pilate : 788-789.

Or, quelque temps auparavant, Jésus ayant dit aux Pharisiens qu'il avait connu Abraham, les Pharisiens s'exclament :

— Tu n'as pas *encore* cinquante ans, et tu dis que tu as vu Abraham ? (*Jean*, VIII, 57).

De 789, qui retranche 50 trouve 739.

Quatre ans avant 789, Jésus annonce sa résurrection le troisième jour après sa mort sous cette forme :

— Détruisez ce temple (il parlait du temple de *son corps*, l'Évangile nous en prévient), et je le rebâtis en trois jours.

Et les Pharisiens, vrais compères, répliquent :

— On a mis *quarante-six ans* à le construire, et tu le rebâtirais en trois jours ? (*Jean* II, 20-22).

De 785, qui retranche 46 obtient 739.

L'Apocalypse, par trois fois (X, 2 ; XII, 6 ; XIII, 5), nous apprend qu'il s'est écoulé *quarante-deux mois* (de *Nisan*, de Pâque, comme nous dirions quarante-deux printemps), au moment où le Messie va commencer sa carrière. Or, sa carrière commence avec celle du Baptiste, naturellement, puisque, historiquement, le Christ et Jean Iôannès ne sont qu'un seul et même personnage, l'an 15 du règne de Tibère ; l'Évangile *Selon-Luc* le déclare expressément ; et Tibère a succédé à Auguste en 767. L'an 15 de Tibère, c'est 781-782. De 781, qui retranche 42 trouve 739. Encore.

Eusèbe (*Hist. ecclés.* V, 20, 5-7), raconte qu'Irénée — de son vrai nom Salomon — évêque de Lyon, qui avait été disciple de Polycarpe à Smyrne, vers 130, tenait de lui que « la prédication de Jésus avait duré jusqu'aux environs de sa *cinquantième* année, et que Jean enseignait cela conformément à

l'Évangile. » Donc, naissance : 789 moins 50, soit 739, toujours.

En refaisant la chronologie, le moine Denys le-Petit a brouillé les années et les événements aux alentours de l'histoire évangélique. Un texte a survécu qui le prouve, et qui prouve que les dates postérieures ne sont même plus en concordance avec la date fausse de 754.

Ausone, poète des Gaules, à qui Ronsard a repris le thème de son ode célèbre : « Mignonne, allons voir si la rose », nous dit quelque part dans ses œuvres qu'il fut nommé consul par Gratien, en l'an 1118 de Rome. Ouvrez histoires et encyclopédies. Elles donnent, pour le consulat d'Ausone, en chiffres de l'ère chrétienne, 379. Retranchez 379 de 1118. Reste : 739. Si Jésus-Christ était né en 754, la date du consulat d'Ausone, comptée à la chrétienne, serait 364, ce qui est impossible, Gratien en 364 n'étant pas empereur, et à la romaine 1133, ce qu'Ausone contredit par sa date 1118¹.

L'ère chrétienne retarde donc de quinze ans.

III. — **Messie juif sous Tibère.** — L'homme qui est devenu le héros des Évangiles, et qui fut crucifié par Ponce-Pilate, n'a été, historiquement, sous l'empereur Tibère, qu'un prétendant au trône de Judée, au royaume d'Israël, et même à l'empire du monde, contre les Hérodes, rois, tétrarques ou ethnarques en Palestine, et contre les Romains, qui les protégeaient, maîtres alors de presque tout l'univers connu et civilisé. Rien de divin, rien d'un dieu en lui. Et tous les actes de sa carrière sont ceux d'un prétendant qui recrute des partisans, — les foules, dans les Évangiles, — fomenté avec eux l'insurrection et l'émeute pour renverser les Hérodes, chasser les Romains, régner sur la Judée rendue libre, et soumettre le monde. Belle ambition jusqu'à l'indépendance, ambition folle au delà.

Mais ambition que lui permettait, à laquelle l'obligeait même sa mystique de prétendant royal, spécifiquement judaïque, fondée sur cette foi ardente, visionnaire, qu'il était

1. Jusqu'à Charlemagne l'ère en usage a été celle de Rome (*ab Urbe condita*). L'an 800, couronnement de Charlemagne comme empereur d'Occident, est l'an 1554 de Rome.

le Messie prédestiné, l'Oint d'Iahveh, le Christ, c'est-à-dire le roi, le chef, à la fois politique et religieux, prédit par les prophéties des livres hébraïques, qui devait subjuguier toutes les nations, les placer sous le sceptre juif, grâce au *Pacte d'Alliance* que le Dieu d'Israël avait passé avec son peuple, et par lequel il lui avait promis l'empire du monde. L'acte en avait été gravé par Iahveh lui-même sur deux *Tables de pierre*, lisibles à l'endroit et à l'envers, et remises par le dieu à Moïse sur le Sinaï. C'est la *Thora* ou Loi (*Exode*, chap. xxi à xxxvi).

Certain que les temps étaient arrivés de la réalisation, par lui et à son profit, de la Promesse d'Iahveh, en faveur de la nation juive, il s'annonça lui-même comme Messie, « en la quinzième année du règne de Tibère »¹, par un manifeste, sous forme de Prophétie, de Révélation ou d'*Apocalypse*, apparu sous la signature de *Iôannès* ou Jean².

1. Soit 781-782 de Rome, 27-28 de notre ère (*Evang. Selon-Luc* : III, 1).

J'ai déjà donné et je donnerai souvent les dates de l'époque sous forme de doublets, le premier nombre indiquant l'année de l'ère romaine, le second, celle de l'année correspondante de l'ère chrétienne d'après l'usage vulgaire, l'an 754 étant l'an I de Jésus-Christ. Ainsi : 754 = 1, 760 = 7, 781 = 28, 788 = 35, 789 = 36.

Certaines dates ne sont exactes qu'à l'unité près, à cause des chevauchements de mois d'une année sur l'autre, de l'année juive à l'année romaine et à notre année vulgaire. L'année juive commence, en effet, au mois de *Nisan* (avril), à la Pâque.

2. *Apocalypse*, mot grec, signifie Révélation, Prophétie.

L'original de l'*Apocalypse* du Messie Iôannès était évidemment en langue araméenne, écrite et parlée alors en Palestine. Il a disparu. Nous ne possédons qu'une traduction grecque, — faite à Pathmos, sans doute, d'où sa désignation d'*Apocalypse* de Pathmos, — laquelle a subi pendant deux ou trois siècles, au moins, depuis Hadrien, des sophistications systématiques, visibles comme des effractions, — additions, suppressions, morceaux refaits ou transposés, — destinés à tromper sur l'origine, la date, la portée, les tendances, la signification de l'œuvre.

C'est cette traduction grecque qui fait partie du recueil ou *canon* des Écritures chrétiennes, comme dernier livre ; on ne sait pourquoi, — à moins que, imitant la mode sémitique, d'après laquelle l'écriture va de droite à gauche, les livres du Nouveau-Testament aient été, par rang d'ancienneté, classés selon l'ordre inverse du nôtre, dans les traductions en grec, latin, français, et autres langues occidentales. C'est que l'*Apocalypse* est, en effet, la base du christianisme, son premier livre ; elle est son point de départ historique. Elle est l'Évangile primitif, la Bonne-

IV. — **Le Joannès-Christ et l'Apocalypse.** — Le Christ de Ponce-Pilate se confond, en effet, historiquement, *en chair*, avec Jean, disciple bien-aimé et apôtre, ainsi qu'avec Jean le Baptiste. On n'a imaginé le Jean, disciple et apôtre, distinct du Christ, ainsi que de Jean-Baptiste, séparé lui-même du Christ crucifié, qu'après la création de Jésus-Christ, au III^e siècle, comme l'on a inventé, plus tard encore, Johanan ou Jochanan, distinct de l'apôtre Jean précédemment créé, pour essayer de rendre insolubles les questions relatives à l'auteur et à l'origine de l'*Apocalypse*, brouillées à dessein déjà par la création de Jésus-Christ ¹.

L'*Apocalypse* n'est, dans une explosion de haine xénophobe et de fanatisme sémitique, que la déclaration de guerre du Messie, contre tout ce qui n'est pas juif, bien entendu, — les

Nouvelle du temps de Ponce-Pilate, la prophétie ou Révélation réalisant, sur le papier tout au moins, la victoire du Messie juif et d'Israël sur les Hérodes, les Romains et le monde.

1. Jean-Baptiste, n'étant que le Christ, avant multiples fraudes, dont celle qui le « décapite », — il n'y a fallu que le calame des scribes, — est bien le crucifié de Ponce-Pilate, en croix sous l'écriteau ironique de « Roi des Juifs, Nazaréen », et sous le qualificatif de « Bar-Abbas », Fils du Père, Fils d'Iahveh, qu'il s'était attribué.

Notre français Jean, Jehan traduit, — en le déformant, hélas ! et toute traduction est une trahison, surtout en matière de christianisme, — le mot oriental, chaldéen-sémitique, *Ioannès*, passé dans la langue grecque, tel quel, par contraction de *Iao-annès*, qui signifie « Révélation d'Iao ». Et Iao, Ieao, Ieoa, Ieou, c'est Dieu, la lumière universelle, d'où les Hébreux ont tiré Iehovah, Iaoua, Iaou, Iahveh, Iahoua, et similaires.

C'est sous ce nom de *Ioannès*, qui a désigné de toute antiquité en Orient, — Chaldée, Assyrie, Égypte, Babylonie, — tous les Révélateurs (en art, science, divination, etc.), tous les porteurs de pensée créatrice, c'est sous ce nom magique de *Ioannès* dont il se para, voulant se faire passer comme Révélateur de Dieu, qu'il a lancé son manifeste de Prétendant Roi Messie, son *Apocalypse*.

Ioannès est le nom de Révélation ou de *Qabbale* du Christ crucifié par Ponce-Pilate. La *Qabbale* (en hébreu *Qabbalah*) est un ensemble de doctrines juives qui se donnent pour une Révélation d'Iahveh à Abraham et même à Adam, et transmises par une chaîne ininterrompue d'initiés. *Qaballah* signifie : « ce qui se transmet », la *tradition*. La prétendue *tradition*, sur laquelle l'Église fonde les premiers souvenirs du christianisme, — et les critiques donnent du nez dedans avec un ensemble aussi unanime que candide, — n'a été inventée comme source de documentation, mensongère, bien entendu, que pour substituer la légende à l'histoire authentique, faussée dans les livres ou détruite par la suppression des livres. Tout de même, l'idée de *tradition*, de *Qabbale*, est une idée juive. Ne jamais oublier que le christianisme a été fait par des juifs et judéo-hellènes, jusqu'au V^e siècle environ.

« goïm », les « nations », — mais aussi contre ceux de sa propre race qui, soumis ou inféodés aux Hérodes et à la politique de Rome, ne se montrèrent pas assez zélés partisans de sa candidature « davidiste » au trône d'Israël, pour la ruine du monde¹. Héritier et bénéficiaire, à ce qu'il croyait, de la Promesse d'Iahveh, c'est d'après l'*Apocalypse* qu'il comprit et tenta de jouer son rôle de libérateur, de sauveur, de *jésus* d'Israël, dans lequel il échoua. Le « royaume de Dieu », douce imagination évangélique, qu'il a l'air de prêcher aujourd'hui sous un masque de paix et d'amour, et ému de pitié sublime, n'a jamais représenté pour lui que la victoire des Juifs « messianistes » ou « chrétiens », c'est-à-dire que sa propre victoire sur le monde ennemi, qu'il devait « mettre sous ses pieds, pour lui servir de marche-pied », ainsi qu'il est dit dans les *Psaumes* de David, au C. 1².

Je consacrerai un prochain volume à l'*Apocalypse*.

1. Les Juifs appelaient *goïm*, tous ceux qui n'étaient pas *circoncis*, les autres nations. Les Évangiles, qui sont fanatiquement juifs dans leurs soubassements, disent en grec : τὰ ἔθνη (ta ethnè), les nations, les races. Les Latins ont traduit par un diminutif, de *gens*, *gentis* : *gentiles*, les peuplades, les vagues humanités non juives, passé en français sous sa forme latine, non traduite, les *gentils*, — un change, bien entendu, pour qu'on n'aperçoive pas le mépris du terme : les nations, les *goïm*. Les incirconcis sont donc la *Gentilité*. Les judéo-chrétiens n'y sont pas compris. Quand le christianisme triomphe ou est près de triompher, le mépris reparaît. Que peuvent bien être ces gens qui ne croient pas au Juif, Fils unique de Dieu, *consubstantiel* au Père, depuis quelque concile de quel siècle ? Des paysans, des rustres. En effet ! des *pagani* (de *pagus*, village), terme que l'on a fait passer en français sous la forme populaire : « païens ». Qui n'est pas chrétien est donc païen, — un rustre, moins qu'un barbare. Hiéronymus, juif de Dalmatie, dont l'Église a fait saint Jérôme, appelle la littérature non juive : *litterae gentiles*. Prudence désigne les non-chrétiens par le terme *gentiles*.

2. La fable évangélique, toute édulcorée et camouflée qu'elle soit, par la transposition littéraire, qui est un véritable change, du fait politique, local, étroit et temporel, et parce qu'il ne s'est pas réalisé, en une prétendue révolution d'ordre moral, spirituel, magnanime et universel, qui ne s'est pas produite davantage, — transposition qui ne s'est achevée qu'au v^e siècle, n'a pas pu se débarrasser de sa gangue judaïque originaire, faire disparaître le Messie juif, ni détruire l'*Apocalypse*. Il semble même que si les scribes s'y sont efforcés pour convertir l'Occident, ils n'y ont pas tenu absolument pour ménager le judaïsme. Car il est loin d'être prouvé que, vers le v^e siècle, quand le « christianisme » est fait, la rupture soit effective entre l'Église et la synagogue. Pour ma part, je ne le crois pas. Et j'ai mes raisons et mes preuves.

V. — L'heure du Messie et le règne de mille ans. — Le Messie devait apparaître, d'après la Qabbale juive, à la fin des temps terrestres, pour régner pendant les derniers mille ans, le dernier millénaire. Or, la durée du monde, d'après les cosmogonies chaldéennes, que les Israélites empruntèrent en les interprétant à leur profit, « par le renversement des *Sorts* ou Destins (le livre d'Esther et la fête des *Purim*, sorts, ainsi que l'adoration des Mages à Bethléhem réalisent cette interprétation en faveur des Juifs, en ce qui concerne l'Orient ; l'*Apocalypse* la réalise, côté Occident), devait être de douze mille ans, douze millénaires, douze cycles, douze æons, correspondant chacun aux douze signes du Zodiaque, lesquels commandent aussi aux douze mois de l'année. Les cavaliers ou chevaux de l'Apocalypse, les douze apôtres souvent, sont des signes du Zodiaque, entre autres ¹.

Le monde, au premier jour de la Genèse, un jour de mille

1. L'expression : *au siècle des siècles*, en français, est une traduction fallacieuse de l'expression grecque : *ἐς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων* (aux cycles des cycles ; pour l'éternité). *Αἰών*, c'est l'éternité. Les *Æons* de Cérinthe et des Gnostiques, leur *Æon-Jésus* (voir ci-dessus, p. 30 et ss.) sont apparentés à l'idée de cycle et d'éternité, et aux signes du Zodiaque.

Les oracles sybillins dont Virgile s'est fait l'écho dans sa quatrième églogue, ne sont pas autre chose que l'interprétation aryenne, par un cerveau occidental, de tous les mythes venus d'Orient, et, en dernier lieu, de la Judée, sur le renouvellement du monde devant ramener les jours de l'âge d'or. « Voici venir le dernier âge (*ætas*, traduisant *Æôn*) prédit par la Sibylle de Cumes. Un grand cycle nouveau va naître de la consommation des siècles. Déjà revient la *Vierge* et le règne de Saturne. Déjà, du haut du ciel, descend une race nouvelle. A l'enfant qui va naître, etc. ». Fr. Dübner a écrit : « Selon les doctrines étrusques (origine égyptienne), adoptées par les Romains, la vie de l'univers décrit un cercle (celui du Zodiaque). A un jour donné tous les astres doivent avoir accompli leur révolution et revenir à leur point de départ pour recommencer leur cours. (De l'Agneau ou Bélier à l'Agneau.) En même temps une nouvelle série de siècles (ou cycles) semblable à celle qui vient de se clore, se reproduira sur la terre. Le temps qu'exige cette révolution du ciel et des siècles (cycles) s'appelle la *grande année* ou l'*année du monde*. » Dübner divise cette grande année en dix mois, comme l'année civile avant César. C'est alors qu'il n'a pas compris le mythe étrusco-égyptien-chaldéen. Car c'est un savant, il n'a pas vu que les divisions des cycles correspondent aux signes du Zodiaque, le *Cercle de révolution*. La Sibylle, que Virgile dit de Cumes, en bon Romain, avait, d'après Ovide (*Métam.*, XIV, 3) *mille ans de vie*. Elle conduit les héros aux Enfers et les ramène au bout de mille ans à la vie élyséenne. C'est en définitive une personnification *millénariste* des cycles millénaires du Canon babylonien.

ans, comme tous les autres jours de la Création, — « devant le Seigneur, dit encore l'Épître II Pierre III, 8, un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour », — avait commencé sous la lumière du *Bélier* ou de l'*Agneau*, qui commande au mois de *Nisan*, celui de la *Pâque*. *Fiat lux* ! tous les ans l'*Agneau* passe, et c'est la *Peschah*, le passage de l'*Agneau* que les Juifs commémorent annuellement. Les années se comptent par les Pâques. Quarante-deux Pâques font quarante-deux ans¹. Le monde devait disparaître, tous les signes du Zodiaque épuisés par millénaires, à la réapparition millénariste de l'*Agneau*, au *Plérôme*. Le dernier millénaire, promis au règne du *Messie*, c'est donc le cycle ou millénaire des *Poissons*, sous le signe des *Poissons* ou *Z B*, en chaldéen : *Zéb* ou *Zéph*, transcrit identiquement en hébreu, et que le grec écrit avec un *êta*². Pour être digne du royaume du *Messie*, digne d'entrer dans « le royaume de Dieu », suivant le change évangélique, dans la nouvelle Jérusalem de l'*Apocalypse*, capitale du monde enjuivé, il fallait se mettre sous le *signe* des *Poissons* ou du *Zéb*, se le rendre favorable. Car il est le signe de la prédestination, c'est-à-dire de la *Grâce*³.

1. On trouve fréquemment dans l'*Apocalypse* et certains miracles des Évangiles des années évaluées allégoriquement en mois (de *Nisan*, ou de *Pâque*, sous-entendu). Il faut savoir lire l'*Apocalypse* et les Évangiles.

2. On devrait prononcer *Zib* et *Ziph*. *Joseph*, c'est *Iao-Ziph*, le *Poisson* d'*Iao*, de *Iahvé*.

3. *Poisson* (ἰχθύς = *Ichthus*, en grec). C'est parce que les *Poissons* sont le signe de la grâce, de la prédestination au règne de mille ans, au royaume de Dieu que le poisson a été par excellence l'emblème des messianistes ou chrétiens, puis des chrétiens. Sur les monuments iconographiques des premiers siècles, le poisson figure partout, dessin ou mot écrit. Il a été le signe de reconnaissance, le mot de passe, pour ainsi dire. Et ceci est une preuve de plus que le christianisme-chrétien sort du christianisme messianiste. Même histoire, mêmes symboles. Le baptême a été l'acte d'initiation, le sacrement premier, symbole de la purification. Il faisait du baptisé un « poisson » en esprit, un initié à la révélation de Dieu, le mettait en état de grâce.

Tertullien a écrit (*De baptismo*, chap. 1^{er}) : « Nous renaissons dans l'eau à l'état de *petits poissons*, selon notre *Ichthus Jésus-Christ*, et ce n'est qu'en restant dans l'eau que nous sommes sauvés. » C'est, en une phrase, l'aveu de la spéculation chrétienne par le baptême. *Jésus-Christ* est l'*Ichthus*, un *Iao-Annès* et *Iao-annès* ou *Iôannès*, c'est Jean. Voir note 1, p. 83, sur les Révélateurs.

Toutes les scènes de barque, de pêche, dans les Évangiles ne sont que

Le règne de mille ans écoulé, le monde disparaît ; l'œuvre de la Genèse est détruite. C'est la fin des temps ou Plérôme, coïncidant, par une palingénésie miraculeuse, à une terre nouvelle, à de nouveaux cieus qui remplacent l'ancien univers, sous le règne de l'Agneau à jamais revenu et fiancé à la Jérusalem céleste. I. E. O. A. entre dans son règne éternel ¹.

des variations sur ce thème symbolique : Eau, poissons, baptême. Joseph, Iô-Ziph, n'est dit « le Charpentier », entre autres surnoms ou épithètes, que parce qu'il fut l'artisan de la barque de pêche, allégoriquement. Il est le père du Christ, pêcheur d'hommes, comme les disciples. Il est aussi grand que Noé, avec l'arche. Le Christ est le capitaine de la Barque salvatrice : « Sauve-nous, Seigneur, nous périssons ! ». Vous vous rappelez l'épisode évangélique qui n'est qu'un scénario en action de l'allégorie. Iô-ziph ou Joseph, c'est encore Zébédée, dont la racine *Zeb* fait toujours allusion au poisson. Pour détourner l'attention de Joseph charpentier et Zébédée, pour des raisons qu'aucun Juif n'ignorait, pour cacher la vérité dont les Évangiles eux-mêmes nous éblouissent encore, des scribes d'Église ont essayé de donner le change en attribuant à Joseph toutes sortes de métiers, feignant de croire qu'il en exerçait un, et qui n'ont aucun rapport avec « l'atmosphère » de sa vie, de son rôle, de la vie et du rôle de son fils et des disciples. Serrurier dans le *Dialogue avec Tryphon*, attribué à Justin, et dans l'*Anticlése* attribué à Origène, — serrurier, la clef des cœurs ! — Joseph est forgeron chez Hilaire et Pierre Chrysologue. Et à l'époque où on le fait dire par Pierre Chrysologue (discours d'or), qui est, allégoriquement, orfèvre, les « chrétiens » battent en effet monnaie, d'excellent métal, avec le baptême. Tout s'explique.

Bethsaïda, cette ville des bords du lac de Tibériade, de Kinnéret à la juive, devenu Génézareth dans les affabulations évangéliques où toute la famille du Christ est chez elle, est-ce la maison du forgeron, du serrurier ? ou celle du charpentier, lançant la barque de pêche ?

Les scribes ont fait avec l'I-ch-th-us grec un facile rébus-monogramme qui n'a rien de miraculeux ni même de fatidique ; Iésous-Christos, Théou-Uios-Sôter : Jésus-Christ, de Dieu Fils sauveur. Plus rien des signes du Zodiaque, ce poisson. Mais le poisson messianique ou chrétien, ce n'est pas l'*Ichthus*, des Grecs, ni le *Fish* des Anglais, ni le *piscis* des Latins ; c'est le Zéb, qui est juif. On a pu faire avec le mot grec un monogramme qui a un sens. Qu'est-ce que cela prouve ? Pour nous étonner, il faudrait que le monogramme puisse cadrer en toutes langues. Des jeux de mots, on peut en faire. Mas ils devraient être dans l'idée, s'agissant d'une religion universelle (catholique), et non dans le vocable d'un dialecte. Le jeu des scribes sur le grec ἰχθύς, comme mot, date au plus tôt du III^e siècle. Comme dessin, appartenant à toutes les langues, il peut figurer dès le premier. Il est universel. Mais, comme dessin, évoqué par un vocable de chaque langue, il ne signifie pas Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Il est le signe du Zodiaque, signe de la grâce. Rien de plus, rien de moins. Et c'est beaucoup.

1. Tous les personnages évangéliques obéissent, l'ange Gabriel lui-même, au rythme zodiacal, aux Signes astrologiques ; nous ne cesserons

L'ancien monde, à part les six premiers millénaires de la création, dans la Genèse, qui furent à Dieu, a été livré à Satan, au Serpent. Et c'est pourquoi la nation juive, sauf quelques jours de splendeurs sous ses premiers rois, n'a connu que tribulations, revers, désastres, infortunes. Le millénaire du Zéb devait lui apporter la revanche : Satan enchaîné pour mille ans, et le monde, aussi, soumis au joug juif. Puis Satan à son tour serait détruit, afin qu'il ne puisse apporter le mal dans le monde nouveau, sous l'Agneau pascal revenu ¹.

Que la fin des temps, que le règne de mille ans, que l'avènement du Messie, que « le royaume de Dieu », préluant au retour définitif de l'Agneau, — car toutes ces expressions ont le même sens, visent un seul et unique événement, — fussent attendus pour l'époque de Tibère, des Hérodes et de Ponce-Pilate, en général, et, d'une façon plus précise, pour la grande Pâque de 788-789 ou 35-36, — grande pour ce motif qu'elle devait être la Pâque libératrice, triomphale, — cela résulte de l'attente exaltée des Juifs à ce moment, de leur espérance « à son comble », dit Renan, c'est-à-dire comme jamais auparavant, et de la montée du Christ à Jérusalem à cette date, poussé qu'il était par la volonté populaire, à laquelle correspondait sa propre ambition. Son destin ne lui permettait plus de reculer. Il n'y avait pas de délai. Il ne pouvait autrement. « Son heure était venue » ².

pas de le remarquer au cours de cet ouvrage. Ce n'est pas un fait exceptionnel. C'est un système cabalistique, de révélation.

1. La doctrine qui fait état des croyances sur le Règne de mille ans s'appelle le *Millénarisme*. Cette doctrine est devenue une hérésie. Au IV^e siècle encore, cependant tout le christianisme est millénariste. La plupart des Écritures du Nouveau-Testament, — même les Évangiles, qui en ont gardé l'esprit et la tendance, sinon le mot, — le sont encore, preuve de leur confection tardive qui s'est efforcée de corriger le passé, de l'atténuer, de l'effacer.

2. M. Henri Monnier qui, dans le protestantisme, appartient à l'orthodoxie la plus rigoureuse, a écrit un livre : *la Mission historique de Jésus*, dans lequel il s'efforce pieusement de prouver que le Christ ne fut qu'un rédempteur moral. La montée à Jérusalem l'étonne un peu. Elle est « absolument triomphale », dit-il. En note : « Il est bien certain que Jésus reconnaissait la parfaite légitimité des sentiments exprimés par ceux auxquels il était venu apporter le salut (p. 265) ». Ces sentiments prouvent qu'ils voient en lui le Messie-Roi, Fils de David, le libérateur. Citant une phrase de Stapfer : « Les espérances les plus vives », M. H.

C'est cette certitude, — apparition du Christ-Messie au temps de Tibère, d'après la Qabbale juive, — que l'on retire encore de l'examen de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe qui, par trois fois (liv. I, chap. vi, 1, 3, 8), après avoir rappelé l'antique prophétie de Jacob (*Genèse*, XLIX, 10) : « Le sceptre ne se départira pas de Juda, jusqu'à ce que le *Sciloh* (Messie) vienne », fait allusion à l'usurpation du trône de David par les Hérodes, étrangers iduméens, qui ont fait mentir la prophétie, attendu qu'avec eux, « il n'y a plus de princes ni de chefs de Juda, dit-il, *je veux dire d'origine juive* », comme rois des Juifs, et montre « celui que la prophétie appelle l'attente des nations » *attendant aux portes*. « Ce fut en ce temps, ajouta-t-il, que parut manifestement le Christ », pour chasser les Romains, détrôner les Hérodes, subjuguer le monde, être, en un mot, le Messie ¹.

Eusèbe, d'ailleurs, — ou celui qui écrit pour lui, au ^{ve} siècle,

Monnier corrige à son sens : « J'aimerais mieux dire avec Holtzmann qu'il n'avait une possibilité logique de victoire. » Et tous ces critiques pensent : « Victoire morale », soit conversion des Juifs, au christianisme sans doute. Il est impossible d'être dominé davantage par le préjugé qui rend aveugle. L'arrestation du Christ, prédicateur moral, est incompréhensible. Et, de vrai, les Évangiles sont impuissants à la faire comprendre. Ce n'est que devant Pilate que tout s'éclaire, quand ils avouent enfin la vérité : que le Christ voulut être le Roi des Juifs contre les Romains et les Hérodes. Et, c'est à ce moment, par un retour en arrière, que l'on s'explique les paroles désespérées du mont des Oliviers : « Père, s'il est possible, éloigne de moi cette coupe ! Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! » On s'explique sa frayeur et son angoisse (*Marc*, xiv, 33-36). Les trois synoptisés allégorisent évangéliquement les doutes du prétendant sur le succès d'une entreprise qu'il est obligé d'achever, mais sachant que la tentative est vaine, que les Romains sont les plus forts. Il n'a plus la foi. Il va à regret, envahi de sombres pressentiments. Ses partisans ne sont pas de force, ni de courage : ils vont crier : « Sauve-qui-peut ! » D'ailleurs, sur le mont des Oliviers, c'est déjà la retraite. On a fui de Jérusalem, dès les premières échauffourées dans le Temple. La partie est perdue. Pauvres gens ! car ils furent des patriotes juifs, à leur manière.

1. Bien entendu, ayant précisé l'heure du Christ, Eusèbe donne le change sur son rôle. Il en fait « celui qu'attendent les nations ». Imposure que suffit à prouver le sort que les Romains lui réservèrent, sans compter les Juifs du Temple. Il en fait aussi « celui qui devait réaliser le salut des *Goïm-Gentils* », comme si les « nations » n'avaient mis qu'en lui leur espérance, « et leur vocation prédite par la Prophétie ». Les Juifs ayant rejeté ce Messie, ce sont les Gentils qui *héritent de la Promesse*, désormais. Autrement dit, en leur promettant la vie éternelle en Jésus,

— n'a rien inventé. Foncièrement aryen, comme toute la « chrétienté » du temps de Constantin, à peine dégagé de la gangue apocalyptique, comme le prouve le début de son *Histoire ecclésiastique*, — et les retouches que son œuvre a injurieusement subies ne sauraient nous tromper, — il ne fait, en ce qui concerne le Messie et son heure, que reprendre les théories de l'*Épître aux Galates* (IV, 4), mise sous le nom de Saint-Paul plus de cent ans après la disparition du prince hérodien Saül ou Saul, d'où on l'a tiré. Et l'*Épître aux Galates* est toute imprégnée encore des métaphysiques de Cérinthe et des gnostiques, bien qu'elle soit destinée à leur porter les premiers coups, sournoisement, en attendant que les Épîtres suivantes, les combattent plus violemment. « Lorsqu'arriva le *Plérôme* (la fin des temps terrestres, avec le douzième millénaire ou cycle des *Poissons* ou *Zêb*, soit l'heure ou royaume du Messie), Dieu a envoyé son Verbe, — on dirait un extrait de Cérinthe, — *né d'une femme*, né sous la *Thora* ou *Loi*... » Et, deux lignes plus loin : « Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils (de son *Bar*), lequel crie : *Abba* ! Père ¹. »

VIII. — **Le père.** — Ce n'est pas le Joseph inconsistent et obscur des Évangiles, suppléé par l'ange Gabriel ou l'Esprit dans ses devoirs d'époux, mais un rude homme, de belle allure, de grande famille, fondateur du « messianisme » comme secte, du « christianisme » d'où sortiront les chrétiens, un grand chef de bandes, mêlé, les armes à la main, à tous les événements politiques en Palestine, durant sa vie, instigateur de la révolte contre les Romains à l'occasion du Recensement de Quirinius, en 760 = 7, où il périt, tué, comme Zacharie, entre le Temple et l'Autel ² ; c'est, de son vrai nom, Juda le Gaulois.

substituée au règne de mille ans, ils entreront dans le royaume de Dieu, — comme sujets et contribuables.

Cet Eusèbe, deuxième manière, date au plus tôt du ^ve siècle. Eusèbe, première manière, est mort depuis plus de cent ans.

1. *Abba*, araméen, passe tel quel dans le texte grec. *Abba* = père ; *Bar* = fils. Jésus-Christ est *Bar-Abbas* : fils du Père. Le chapitre IV vous en persuadera tout à fait.

2. Souvenir que rappelle Jésus-Christ dans une imprécation féroce

nite¹, de Gamala, ville dont les Écritures ne prononcent jamais le nom², où naquit son fils aîné, et d'autres enfants vraisemblablement.

Les auteurs, scribes ecclésiastiques, dans leurs œuvres, si elles n'ont pas été retouchées sur ce point, font le silence absolu sur cette paternité de Juda le Gaulonite à l'égard du Christ, alors qu'ils la reconnaissent à l'égard de Ménahem, dont le lien fraternel avec son frère aîné a été rompu. Mais nous le rétablirons.

Outre le nom de Joseph, sous lequel il a été dépouillé de son rôle historique, qui fut de premier plan, et presque de sa paternité, sous ce pseudonyme, les Écritures lui donnent celui de Zacharie, comme père du Iôannès devenu Jean-Baptiste, — celui de Jona, contraction de Iôannès, comme père de Simon Bar-Jona, devenu pneumatiquement Simon-Pierre (Képhas)³, — celui de Zébédée, comme père des autres enfants qu'il eut

contre les Pharisiens, où résonne tout le ressentiment du fils contre les meurtriers du père (*Math.*, xxiii, 35).

Profitant de la mort d'Hérode, en 750, et des difficultés nées au sujet de la succession de ce roi, Juda avait déjà tenté un coup de force, s'emparant de Sepphoris. Battu, il réussit à s'échapper.

1. Les *Actes*, qui le nomment, en rappelant qu'il fut le chef de la révolte du Recensement en 760, et en le faisant « se lever », comme agitateur, après Theudas, dont la révolte est postérieure de trente-sept ans à la sienne, toujours pour brouiller l'histoire (V, 27), les *Actes* et les autres Écritures d'Eglise ou revues par elle, affectent de ne l'appeler que Juda le Galiléen. De son temps, il n'est pas Galiléen. La Gaulanitide, dont Gamala est une capitale, la Pérée, la Bathanée ne sont devenues des « parties » de la Galilée (où Joseph se retire à son retour d'Égypte : voir le chapitre sur Nazareth), qu'après la mort de l'Hérode Philippe, en 787 = 34.

2. Mais elles y font des allusions. Gamala veut dire *chameau*. Jean-Baptiste est vêtu de poils de chameau, de tissu de Gamala. Jacob-Jaques, à force de prier à genoux, a les genoux calleux du chameau.

3. Jona ou Jonas, c'est si bien la contraction, le même nom que Iôannès, — I et J sont la même lettre en hébreu et en grec, — que dans la scène du IV^e Évangile (XXI, 15) où par trois fois Jésus demande à Simon-Pierre : « Simon, fils de..., m'aimes-tu ? », les manuscrits portent les uns : fils de Iôannès, — les autres : fils de Iôna. L'exemple suffit comme preuve. Le texte traditionnel : fils de Jonas, déclare justement P. Stapfer (Traduction du Nouveau Testament, en note sous Ev. selon-Jean I, 43) est moins ancien et moins autorisé. P. Stapfer, docteur en théologie, Pasteur de l'Eglise réformée, professeur, puis doyen de la Faculté de théologie protestante, peut être cru. Le manuscrit T ou *Codex Borgianus*, qui porte Iôannès, est donné comme du v^e siècle.

de celle qu'il laissa veuve en $760 = 7$. Elles l'appellent aussi le Charpentier, ce qui permet à Renan de faire de Joseph un humble artisan, un démocrate, ainsi que son fils, genre 1848¹.

Que Joseph est Zébédée, cette identité ne résulte pas seulement de déductions d'ensemble qui suffisent à la prouver. Elle est avouée expressément dans les *Constitutions apostoliques* attribuées à Clément de Rome, dont l'Église a fait un pape qu'elle donne, en compétition avec Lin, comme successeur de Pierre. Elle n'est pas très bien fixée. Les *Constitutions* déclarent (I. VIII, 35) : « Jacques, frère du Christ selon la chair, son serviteur comme Fils unique de Dieu, évêque de Jérusalem, ordonné par le Seigneur lui-même et par les apôtres. »

Or, Jacques (le Majeur), évêque de Jérusalem, est donné comme fils de Zébédée avec Jean (*Matth.* IV, 21, entre autres). S'il est frère du Christ selon la chair, le Christ est fils de Zébédée aussi, comme de Joseph. Donc Joseph, c'est Zébédée. Comme Zébédée, sous ce nom, n'a que deux fils, Jacques et Jean, Jean est donc le Christ, devenu Jésus-Christ.

Dans les *Talmuds* et certains récits ecclésiastiques, on le retrouve sous les noms de *Bandera*, *Pantera*, déformation et corruption du mot composé mi-grec, mi-hébreu *Pan-thora*, Toute-la-Loi, qui lui convient admirablement. « Ne croyez pas que je sois venu abolir la Thora, dit le Christ, qui se souvient des leçons de son père, et de son rôle de prétendant ; je suis venu non l'abolir, mais l'accomplir². »

1. Je rappelle que ces noms de Zacharie, Zébédée, comme celui du Charpentier, sont faits pour évoquer les idées de baptême, de sources, d'eau, de lac, de poissons, de pêche, de barque. La maison de Joseph-Zébédée, c'est la maison de pêche : la Beth-Saïda.

Dans Zacharie, on retrouve le radical *Zach*, du chaldéen *Zachou*, qui est le signe zodiacal du *Verseau*, lequel précède les Poissons ou Zéb. Zacharie-Zébédée est le père du Zéb, du Iôannès-Zéb, révélateur-Christ du règne de mille ans, sous le signe des Poissons. Le nom de Iôannès-Jona donné à Joseph prouve aussi qu'il fut avant son fils aîné un révélateur (comme auteur de la secte).

2. C'est à cause de ce surnom que les scribes ecclésiastiques ont introduit dans le *Contra Celsum* du pseudo Origène, au IV^e siècle, l'inconvenante histoire des amours adultères de Marie avec le soldat romain Panther, desquelles serait né le Christ. Le manuscrit de Paris écrit Πανθηρος et non Πανθήρα. Dans le *Toldoth-Jeschu*, on voit Panthera à côté de Juda qu'on oppose à Jésus. Dans le *Sabbath* 104 b, on lit : « Le fils de

Deux fois, Joseph est cité sous son nom véritable dans les Évangiles : Juda ¹.

IX. — **Le nom.** — Le fils aîné de Juda-Joseph n'a plus de nom de circoncision. Il n'est plus que le Christ-Jésus, deux épithètes signifiant le Messie libérateur, l'Oint d'Iahveh.

Il s'appelait comme son père : Juda, avec le complétif Bar, c'est-à-dire Fils : Juda Bar-Juda, pour l'en distinguer, suivant la coutume sémitique. Les Arabes ne me contrediront pas. Si l'un de ses frères, Jude, est qualifié de Didyme ou Thomas, c'est comme son *jumeau*, quant au nom. Le grec *Didyme*, traduit l'hébreu *Toamin*, Thomas, à dessein défiguré. Ce Thomas eut des fils dont l'un est dit Bar-thélemy, Bar-Toamin, qui est le même que Matthieu et que Lévi.

X. — **La mère.** — Femme de Juda le Gaulonite, elle ne s'appelait pas Marie, mais Salomé. Elle était fille d'une Cléopâtre qui, veuve, se remaria avec Hérode le Grand, trahissant sa davidique famille pour le lit de l'usurpateur. La haine du Christ contre les Hérodes n'a pas seulement une origine politique ; elle est féroce, parce qu'elle se double d'une haine familiale. Marie-Salomé avait un frère, un Cléopas, né de Cléopâtre et de son premier mari. Nous le savons par la généalogie de Jésus-Christ, dans Jean Damascène, cité par dom Calmet. Elle en avait un second : Ménahem, qui est dit « Frère de lait » du tétrarque Hérode (Lysanias). Nous en reparlerons. Les Cléopas qui circulent dans les Évan-

la Solada (Marie), — voir ci-après (*La mère*), — était le fils de Bandera... Quant au mari de la Solada [son amant] était Pandera, (mais son mari, était Papos ben Iohanan]. » La phrase a été sophistiquée, c'est évident ; on le voit rien qu'à la lire. Il faut en retrancher les mots que j'ai mis entre crochets. — Enfin, dans le *Talmud de Jérusalem Abadas*, Sereth, IX, p. 40, on lit : « Vint quelqu'un qui souffla au malade une formule de conjuration au nom de Jésus, fils de Pandéra, et le malade guérit. »

1. Dans le Selon-Luc, (i, 39) envoyant Marie enceinte, après l'Annonciation de l'ange Gabriel, faire une soi-disant visite à sa parente Elisabeth « dans la ville de Juda ». Simple réintégration corporelle. Dans le Selon-Jean, (iii, 22), où il est dit que Jésus se rend avec ses disciples « dans la terre de Juda ». Il arrive du ciel. Après baptême au Jourdain, c'est bien le moins qu'il prenne possession de « sa patrie » terrestre, par simple droit de réintégration.

giles sont des parents de Marie-Salomé, dont la mère Cléopâtre, veuve, et remariée avec Hérode-le-Grand, eut de lui deux fils : Philippe et Lysanias, demi-frères utérins de Marie-Salomé, et plus tard tétrarques.

Elle descend de David par la femme d'Uri, c'est-à-dire comme fruit des amours de ce roi avec Bethsabée qu'il avait épousée après avoir fait périr le mari. Ce n'est pas une descendante de l'adultère, mais d'une *dévi*ation dans la postérité d'Abraham. Les *Talmuds* la disent *Sotada*, fille de la déviation. Et son fils aîné est dit : Ben-Sotada. On voit ce qu'il faut penser des suggestions de l'Église et de Renan sur l'humilité de la condition sociale de la famille de Marie. Aussi fanatique du Messianisme que son illustre époux, mort pour la cause ¹, et que ses enfants, — loin d'être vierge, elle en eut neuf, — elle fut dite, en souvenir de la sœur de Moïse, fanatique d'autrefois, Marie de Magdala ou la Magdaléenne. C'est pour cacher cette vérité que les scribes des Évangiles ont inventé Marie-Madeleine, la Pécheresse, distincte de la Vierge Marie. Madeleine est un change sur Magdaléenne ². Les sept « démons » que le Verbe Jésus, — allégorie qui provient de Valentin, — extrait de Marie-Madeleine, *pneumatiquement* (et Marie, dans Valentin, est dite souvent la *Pneumatique*), sont les sept garçons, les sept mâles (sept tonnerres) de Juda-Joseph et de Marie-Salomé ³. Car le Verbe Jésus, en tant que Dieu, est le père de son enveloppe charnelle, du Crucifié de Ponce-Pilate et des six autres garçons, ses frères,

1. C'est ce que dans le Selon-Luc (II, 35) lui rappelle au troisième siècle, le vieillard Siméon (Syméon, en grec, le Signe), lors de la présentation de l'enfant au Temple : « Toi-même, une épée transpercera ton âme. » Autrement dit : « Ton époux a péri par le glaive. »

2. Le passage du *Talmud* sur Marie, *Sota*, la dit aussi la *coiffeuse des dames*. *Magdala* a le sens aussi de coiffeuse. Les initiés comprenaient, et souriaient en pensant aux Goums. Le *Contra Celsum* la dit la *Fanatique*.

3. « Selon le langage du temps (Renan : *Vie de Jésus*, p. 158), elle avait été possédée de sept démons, c'est-à-dire qu'elle avait été affectée de maladies nerveuses, en apparence inexplicables ». En apparence inexplicables ! Tout Renan est là. « Jésus, par sa beauté pure et douce, calma cette organisation troublée. La Magdaléenne lui fut fidèle jusqu'au Golgotha, et joua le surlendemain de sa mort un rôle de premier ordre, car elle fut l'organe principal par lequel s'établit la foi en la résurrection. » Une hystérique ? Oui, d'après Renan. Non, d'après nous. Une mère, tout simplement, mais juive fanatique, et féconde.

selon le monde, comme de sa mère, qu'il a fécondée, *en Esprit*, et purifiée en l'habitant.

XI. — **Les frères et les soeurs.** — Car Juda-Joseph et Salomé-Marie eurent bien neuf enfants, dont deux filles. Les six frères du Christ, et lui-même sous les espèces de Jean (Iôannès), quand on le fusionne avec Jésus, sont, en Évangile, les disciples de Jésus-Christ. La douzaine est une invention de l'Esprit, qui ne s'y retrouve pas lui-même, avec ses noms faisant double emploi. Des sept garçons, cinq au moins périrent de mort violente, comme leur père : Iôannès-Christ (Jésus-Christ), l'ainé ; Simon, dit la Pierre (Képhas), les deux Jacob-Jacques et Ménahem (Nathanaël), filleul du Ménahem frère de Marie et frère de lait du tétrarque Hérode. Dans l'*Apocalypse* de Pathmos, au prologue, addition du II^e siècle, — le Christ-Jésus est encore « le premier-né des morts », ὁ πρωτότοκος τῶν νεκρῶν ¹.

Les deux filles sont, en Évangile, Marie et Martha. Et Martha n'est que le prénom hébreu Thamar, aux deux syllabes interverties. Martha épousa Lazare-Eléazar, fils de Jaïrus, dont Jésus ressuscite la fille, en Évangile, comme il ressuscite Lazare-Eléazar. Flavius-Josèphe cite un Eléazar, ben Jaïrus, lieutenant de Ménahem, pendant la guerre de Vespasien et Titus (821-69), qu'il déclare de la race de Juda le Gaulonite. Quant à Marie, dont le vrai nom est Esther, d'après Nicéphore (Liv. II, ch. 2) citant Hippolyte, elle épousa un Cléopas, son oncle.

Les deux autres frères s'appelaient Juda-Jude qui se confond avec Thomas Didyme ou le jumeau, et Philippe, en grec, dont le nom hébreu a totalement disparu ².

1. *Apoc.*, I, 5. Pour parer le coup, les critiques et l'Église font semblant de ne pas comprendre ; ils interprètent : le *premier ressuscité d'entre les morts*, malgré le texte formel, et contre la vérité évangélique elle-même qui fait ressusciter Lazare par Jésus. L'*Apocalypse* avait déjà ressuscité et enlevé au ciel deux « martyrs », qui symbolisent Juda le Gaulonite et Sadok, de la révolte du Recensement. En comptant la fille de Jaïrus et le fils de la veuve de Naïm, le Christ ou Jésus-Christ, le premier-né des morts, des sept frères morts, n'est que le sixième dans l'ordre des résurrections « chrétiennes ».

2. Clément d'Alexandrie (*Strom.*, IV, 9) citant Héraclion, le disciple

Pour atteindre le nombre de douze disciples, tantôt on a ajouté Labbé-Thaddée-Theudas, promu à cet honneur comme revenant de l'insurgé chrétien sous Claude, tué en combattant, tantôt on a dédoublé Simon-Pierre avec Simon le Kanaïte, tantôt on tire Andréas d'un Jacob-Jacques, tantôt on ajoute un Jacob-Jacques, fils d'Alphée, tiré de l'un de ses deux homonymes, tantôt on fait venir Barthelemy, fils de Juda-Thomas-Didyme, tantôt on désigne Ménahem, qu'on ne nomme jamais, par Nathanaël ou Josès-Barsabas-le-Juste, si bien qu'en comptant Juda de Kérioth (ou l'Isariote), la liste atteint la quinzaine. Et voici Matthieu, dans la coulisse, revenez-y du Matthias des *Actes des Apôtres*. Le Saint-Esprit divague ¹.

XII. — **La carrière.** — Né à Gamala en 739 de Rome, emmené par ses parents en Égypte, revenu en Judée, prétendant au trône de David, entré en campagne comme Messie en 781-782 = 28-29, quinzième année du règne de Tibère, — (la quinzième année du règne de Tibère est donnée, par le Selon-Luc, comme celle de la « manifestation » à Israël de Jean dit le Baptiste, que nous prouverons avoir été le Christ crucifié par Ponce-Pilate. Mais l'évangile attribué à Marcion, détruit, de qui procède le Selon-Luc, qui est devenu peut-être après remaniements et arrangements catholiques, le Selon-Luc, débutait par une phrase qui suffirait presque

le plus renommé de Valentin, dit : « Les élus n'ont pas tous confessé le Seigneur par la parole et ne sont pas tous morts pour son nom. De ce nombre sont : Matthieu, Philippe, Thomas, et beaucoup d'autres. » Pour Philippe, on ne peut pas prouver le contraire. Pour Thomas qui est Juda (le jumeau de nom), c'est faux. Pour Matthieu, qui est le même que Lévi, fils de Juda Didyme, on n'en sait rien non plus. Voilà pour la question *mort*. Quant à *n'avoir pas confessé le Seigneur par la parole*, c'est là une affirmation contredite par tout ce que Valentin et les *Actes*, qui l'appellent l'*Évangéliste*, proclament de Philippe. Plus étonnante encore est l'affirmation en ce qui concerne Matthieu, dont on fait l'auteur du premier Évangile. Il est vrai qu'à l'époque de Clément d'Alexandrie, on n'a pas encore attribué d'Évangile à Matthieu.

1. Maintenant, pourquoi fallait-il douze apôtres ? Parce qu'il y a douze tribus d'Israël, douze signes du Zodiaque, douze sonnettes à la robe du grand-prêtre. (Voir *Justin*). Le christianisme n'est pas Juif, n'est-ce pas ? Mais quand il s'agit d'apôtres, les scribes n'y regardent pas d'aussi près, et ils en mettent facilement seize à la douzaine.

à prouver que la « manifestation » de Jean, dans le Selon-Luc, était primitivement celle de Jésus. « *La quinzième année du règne de Tibère*, dit en effet l'unique phrase conservée de l'Évangile de Marcion, *au temps de Ponce-Pilate, Jésus descendit du ciel* », — annonçant « le royaume de Dieu », soit « le règne d'Iahveh », c'est-à-dire la victoire prochaine du peuple élu sur le monde, armé de l'*Apocalypse*, menaçant ses ennemis de « l'étang de soufre », de la « géhenne », fouaillant les tièdes, entraînant les fanatiques Kanaïtes, ses partisans, circoncis suivant la loi de Moïse, et baptisés, comme lui, pour être sous le signe de la grâce, « Jésus-Christ », pour lui donner son nom connu, après des fortunes diverses, émeutes, troubles, arrestations, prison, fouet, sous le nom de Jean ou *Iôannès*, mise en liberté, propagande nouvelle, pillages, meurtres, et toujours baptisant, risqua une suprême tentative à la grande Pâque sabbatique et jubilaire de 788-789 = 35-36, coup de force audacieux pour s'emparer du Temple et de Jérusalem. Mais ayant échoué et pris la fuite, poursuivi par la cavalerie de Ponce-Pilate, rejoint puis capturé à Lydda, dans l'abandon de ses plus chers partisans qui le renièrent, dont nommément son frère Simon, dit Képhas ou la Pierre, ramené dans la capitale, emprisonné, jugé en due forme et condamné pour sédition et pour meurtre au supplice de la croix, il y fut accroché le jeudi 14 nisan (avril) veille de la Pâque et veille de la nouvelle année juive, c'est-à-dire le dernier jour de l'an juif, qui correspond à avril 788 ; et il y mourut, âgé de cinquante ans ¹.

1. Il n'est pas aussi facile de retracer tous les détails de la carrière du Christ que les campagnes de Napoléon. Mais avec ce qu'on peut lui restituer des morceaux relatifs à « l'imposteur » de Flavius-Josèphe, combinés avec les allégories et paraboles des Évangiles, avec certains miracles aussi, camouflant des événements, on arrive à retrouver les grandes lignes de sa vie, avec des précisions étonnantes çà et là.

C'est ce que n'a pas vu l'un des exégètes de l'école radicale, W. G. van Manen (1842-1905), que je tiens cependant pour le plus éminent de la corporation. Il est d'avis que les Évangiles offrent bien l'histoire d'un homme, mais qui nous demeure caché, dans sa vie et son caractère, parce qu'on s'est plu à le représenter comme un homme-dieu. Et il n'ose rien affirmer de certain sur lui, qu'il appelle *Jésus*, hélas ! Van Manen est aussi d'avis que l'Évangile le plus ancien est d'origine gnostique et que le sens historique en est exclu. Il a enfin récusé l'existence

XIII. — Le Calvaire ou Golgotha. — Le lieu où fut crucifié « Jésus-Christ », Messie libérateur, Iôannès-Christ, Bar-Abbas, ou Fils du Père, et fils premier-né de Juda-Joseph et de Salomé-Marie, sous Tibère, Ponce-Pilate étant procureur de Judée au nom de Rome, ne se trouvait pas à l'intérieur de Jérusalem, comme le prétend Renan avec l'Église ¹, mais hors des murs, au Gué-Hinnom, qui a donné le symbole de la géhenne comme séjour des châtements après la mort charnelle, dans la bouche de Jésus-Christ. C'était le Val du Charnier, lieu ordinaire des exécutions. Les Évangiles en font *Arimathie*, « l'enclos des morts », *har'm* signifiant en hébreu « clos, enclos », et *math* « mort ».

XIV. — La pierre du tombeau ou le cadavre dérobé. — L'enclos des morts, Arimathie, n'est devenu une ville, par la

de l'hypothétique *proto-Marc*, ainsi que celle du recueil des *Logia* attribué à Matthieu. C'était, décidément un fin critique qui ne s'est pas laissé prendre aux « bourdes » d'Eusèbe, le mot est de M. Ch. Guignebert, non plus qu'aux fraudes des faussaires qui ont « refait » Irénée et tant d'autres.

Le Selon-Luc fait débiter Jésus-Christ à l'âge de *trente* ans environ. Fraude du iv^e siècle, comme l'Évangile lui-même, et plutôt de la fin que du commencement.

Si l'Évangile de Luc, — le dernier paru des trois synoptisés — avait existé dès le premier siècle, et si le Christ, comme il le dit, avait débuté à trente ans, pour mourir à trente-trois, — je ne discute pas autrement ici les impossibilités qui résultent de la date de sa mort à cet âge, confrontée avec la naissance à Bethléem au recensement de Quirinius, d'ailleurs démentie par le Selon-Matthieu, — comment Irénée, du ii^e siècle, se mettrait-il en contradiction avec les Évangiles, lui qui déclare que le Christ, d'après les témoignages des Anciens, donc de témoins qui vivaient plus avant vers le temps du Christ, avait près de cinquante ans lorsqu'il enseignait, et qu'il est mort proche de la cinquantaine (et touchant à la vieillesse) ?

C'est sur cette fraude du Selon-Luc, que le Christ avait environ trente ans lorsqu'il commença son ministère », en reportant au petit bonheur la naissance sous Hérode vers 749, que l'Église a antidaté de sept ans la crucifixion, la reportant de 788-789 à 781-782. C'est le système de saint Augustin, et c'est celui des *Actes des Apôtres* qui débutent en 782, reprenant les événements sept ans avant la crucifixion. Et c'est pourquoi on y voit le Iôannès lui-même, Christ mué en apôtre, agissant dans l'ombre de Pierre au premier plan, lequel refait des miracles déjà faits par Jésus-Christ dans les Évangiles.

1. D'après une prétendue détermination de l'emplacement, par des agents officiels, impériaux, sous Constantin. Pour un peu, on montrerait le procès-verbal, revêtu du sceau de l'Auguste.

plume des scribes, sans que nul d'entre eux jamais ait réussi à la placer quelque part, l'Église non plus, que pour donner le change sur le Joseph qui n'intervient aujourd'hui que dans les récits évangéliques du tombeau, tant il est le Joseph de l'enclos des morts, et qui fut le complice de ceux qui vinrent, la nuit, desceller la pierre du sépulcre et enlever le corps pour faire croire que le Christ n'était pas mort : Simon, Marie, entre autres, frère et mère du Crucifié. En récompense, ce Joseph d'Arimathie, rivé au récit du tombeau, et à ce seul récit, et donc qui n'était bien que quelque préposé, croque-mort, fossoyeur ou gardien, au Golgotha, Val du Charnier, champ de sépultures à fosse commune, *Har'm math*, a été haussé, par trois promotions successives, de l'un à l'autre Évangile, à la dignité de membre du Sanhédrin, puis de noble conseiller, et enfin à celle de conseiller des Hyparques, des légats de l'empereur¹.

Quant à Simon, il n'a été surnommé Képhas, la Pierre, qu'à cause de cet exploit, grâce auquel les messianistes juifs ont pu d'abord faire croire à la survie du Christ, après la crucifixion, puis, plus de cinquante à cent ans après, à sa résurrection. Comme pour Joseph d'Arimathie, une récompense lui était due. Mais ici, les scribes qui opèrent, maniant assez souvent le calembour de façon plus ou moins opportune et experte, voire irrévérente, font intervenir Jésus lui-même. C'est bien le moins d'un frère à son frère qui l'a ressuscité, le faisant Dieu. « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église ». Simon a donné le ciel à son aîné ; son aîné donne le monde à Simon ; il n'a qu'à le conquérir. Au temps où l'on prête à Jésus ce piteux calembour, c'est presque fait. La papauté existe ; il restait à en justifier la fondation par un décret divin, et dès les temps de Ponce Pilate. C'est à

1. Il faut lire, dans les Évangiles, ce qui concerne ce Joseph d'Arimathie, d'après l'ordre suivant : Jean, Matthieu, Marc, Luc, pour apercevoir combien a été grossi et truqué peu à peu le personnage. Le Selon-Luc ne peut pas se sortir des phrases qu'il écrit. Il s'y est repris à trois ou quatre fois pour aboutir. D'autre part, il n'y a, des quatre Évangiles, que le Selon-Matthieu qui déclare que le tombeau où fut mis le Christ était la propriété de Joseph d'Arimathie. C'est une addition de plus pour camoufler le croque-mort, sous Damase, pape.

quoi saint Jérôme a su pourvoir en rédigeant à nouveau les Évangiles, sur la prière ou l'ordre du pape Damase ¹. Par ainsi Simon, frère du Seigneur, fils ou bar de Jona, devenu Képhas ou la Pierre, et qui mourut sur la croix, lui aussi, à Jérusalem, quelque treize ou quatorze ans après son aîné, en 801 = 48, sur l'ordre du gouverneur de la Judée en ce temps, Tibère Alexandre, Claude étant empereur, et sans avoir jamais quitté de sa vie l'Asie Mineure, s'est trouvé du coup, à son corps défendant, par l'effet rétroactif du Saint-Esprit, sacré et consacré premier évêque de Rome, premier pape de 794 = 42 à 820 = 67, soit pendant vingt-cinq ans, non compris quelques mois et des jours ².

1. Je ne veux pas dire que le surnom de Képhas = la Pierre, n'est pas antérieur au v^e siècle. Bien que je ne croie pas à l'apôtre Paul issu de Saül de Tarse, ni à ses Lettres ou Épîtres au 1^{er} siècle, l'insistance affectée avec laquelle on les fait désigner Simon par son surnom est assez ironique pour que l'on soit sûr que le surnom rappelait un fameux tour qui réjouissait les initiés. C'est la phrase de Jésus mise dans sa bouche, qui est du v^e siècle, et par le seul canal du Selon-Matthieu où elle rompt le récit, que l'on trouve identique dans le Selon-Marc, moins l'addition : « Tu es Pierre..., etc. »

Simon Bar-Jona, ou mieux, Bar-Iôannès, avait sacré son frère : « Christ », ce qui ne nous apprend rien que nous ne sachions. Mais il ajoute, faisant descendre en lui le dieu fictif : « (Tu es le Christ), le Fils du Dieu vivant. » Simon-Pierre, plus de cent ans, deux cents ans, — qui sait combien ? — après sa mort, est à la fois le frère du Christ et le disciple de Cérinthe.

2. Il a fallu un bien grand courage aux deux ecclésiastiques, les Pères Hardouin et Berruyer, pour oser proclamer, avant nous, que Pierre n'est jamais allé à Rome et, par suite, n'y a jamais été pape. (Hardouin, *In Matth.*, XXIII, 34). Berruyer (*Réflexions sur la foi*, tome VIII, 2^e partie, pp. 170-173) a écrit : « L'Église romaine et le siège apostolique n'ont été établis qu'après la destruction de la République juive, l'abolition du sacerdoce d'Aaron, et l'entier ensevelissement de la synagogue et de la Loi de Moïse. » Ce qui nous conduit assez loin dans le v^e siècle, pour le dernier événement.

L'imposture ecclésiastique de Pierre, pape, provient des *Constitutions apostoliques* mises sous le nom de Clément le Romain, œuvre d'une telle intrépidité dans le mensonge, d'une telle abjection cynique dans la fraude, que l'Église elle-même, prise de nausée, l'a vomie.

Elle en a gardé tout de même, comme tradition, tout ce qui touche à la papauté de Pierre, qu'elle a glissé, discrètement, dans les livres d'Eusèbe et d'autres pères.

J'ai réservé Clément le Romain, qui se proclama personnellement disciple, l'un des Douze, celui-là même qui se penche sur le sein de Jésus, dans le Banquet de rémission, soit Jean lui-même, le Iôannès, pour l'ouvrage qui fait suite à celui-ci : *Jean-Baptiste et Jean, le disciple aimé et l'apôtre*, pp. 95, note 1, et 220.

XV. — **La sépulture en Samarie.** — Le cadavre, dérobé au Golgotha, fut emporté de nuit à Machéron, en Samarie, ce qui permet aux scribes évangéliques de proclamer sans feinte qu'au matin la pierre du tombeau avait été déplacée et que le corps avait disparu¹. Inhumé et caché au su des fidèles et des proches qui gardèrent le secret longtemps, le corps fut tout de même retrouvé, squelette, par l'empereur Julien, au iv^e siècle, ce qui prouve que quelqu'un ébruita l'affaire. Julien fit brûler les ossements dont il dispersa la cendre au vent. L'Église dit aujourd'hui que ces ossements étaient ceux de Iôannès, et Joannès pour l'Église, c'est Jean-Baptiste. Mais au temps de Julien, Jean-Baptiste n'existe pas encore. Il n'a été inventé que pour parer le coup de la découverte du cadavre du Christ. Les restes du Iôannès recherchés et brûlés par Julien sont ceux du « mort » que les « chrétiens » adoraient comme Dieu et prétendaient ressuscité ; ce ne sont pas ceux de Jean-Baptiste qui n'est pas dieu. Julien ne les recherchait que pour prouver « l'imposture », il dit même la « fourberie purement humaine », qui est à la base du christianisme faisant un dieu d'un homme, notamment par la résurrection, et qu'il voulait montrer le cadavre pour nier la résurrection. Le Iôannès est donc bien, — preuve de plus en passant, mais nous verrons mieux, — le Crucifié de Ponce-Pilate. D'autre part, comme la fable de la décapitation est postérieure à Julien, le récit de la « violation des restes du Iôannès » ne nous dit pas que la tête manquait au squelette. On ne saurait tout prévoir².

1. D'après Saint-Jérôme (*Hieronymus*, t. I, p. 889, éd. Migne), Jean-Baptiste aurait été enterré à Sébaste, en Samarie. Mais Sébaste, Sichem, Machéron, le puits de la Samaritaine, tout se touche.

Pour plus de précisions et pour les preuves, voir *Jean-Baptiste et Jean, le disciple aimé et l'apôtre*, pp. 139, 143, 144 et suivantes.

2. La haine vouée par les chrétiens-chrétiens à Julien, à la suite de la découverte du cadavre, les a poussés à l'assassinat de ce prince. La flèche du Parthe est une flèche chrétienne. Quand on lit, dans les historiens du temps, la scène où périt Julien, en plein champ de bataille, au milieu de sa garde, on y voit une telle confusion que l'on peut être sûr que des scribes d'Église l'ont refaite pour cacher cet assassinat. On prétend que Julien aurait proféré en mourant cette parole : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Je pense que c'est un change et que Julien a dit plutôt que les Galiléens (les chrétiens) l'ont fait assassiner.

XVI. — **Survie et résurrection.** — Car ce que Julien l'Auguste voulait prouver en déterrants les ossements du « mort », — car c'est ainsi, et Iôannès aussi, qu'il appelle toujours, le dieu « christien », — c'est le mensonge de la survie d'abord, propagé après le supplice de la croix en 789 = 36, grâce à l'enlèvement du corps au Golgotha et le mensonge de la résurrection, plus tard inventée.

C'est à la suite de ce mensonge de la survie où ils s'empêchent que les scribes, au Iôannès, devenu disciple et apôtre, — Jean-Baptiste n'existe pas encore, — ont dû faire atteindre « en esprit » une vieillesse plus que chenuée : 120 ans environ. Ainsi lui fût-il possible d'écrire l'*Apocalypse* de Pathmos, enlevée ainsi au Crucifié de Ponce-Pilate dont on l'a dédoublé, et d'autres Écritures à Éphèse, sans compter son Évangile. Mais tout ce qu'on lui a fait écrire est si contraire aux saines doctrines, seules orthodoxes, des trois Évangiles synoptisés que, pour ne pas le déclarer hérétique, l'Église dut lui substituer des Iohanen, ou Iochanan, des Iôannès presbytres ou anciens de son invention, dans lesquels elle ne sait plus se reconnaître elle-même, noyée dans ses propres impostures, et au milieu desquels les critiques se débattent lamentablement. Tout de même, une impression très forte subsiste : c'est qu'à tous ces Iohanen, Iochanan, Iôannès, anciens ou presbytres, se mêle si inextricablement le souvenir du Iôannès disciple et apôtre, qu'ils se confondent avec lui, que l'imposture éclate aux yeux, et que l'on se sent pris de pitié, sinon de mépris, devant tant de mensonges accumulés et devant la naïveté des critiques à les prendre pour des réalités de bonne foi ¹.

1. L'invention de Johanen ou Iochanan est postérieure à Eusèbe qui, dans l'*Histoire ecclésiastique* (Liv. III, chap. xxiii, et ça et là) en reste à la survie de Iôannès, « celui que Jésus aimait », ὁν ἠγάπα ὁ Ἰησοῦς, devenu au temps de Trajan le Iôannès de Pathmos et d'Éphèse, auteur de l'*Apocalypse*, du quatrième Évangile et des Épîtres. Et l'on trouve Iochanan dans Irénée, au II^e siècle.

Cette invention n'a été possible que, pour l'étayer, grâce à l'insertion d'un prétendu extrait de Papias, — faux, bien entendu, — dans l'*Histoire ecclésiastique* (III, 29), où sont cités deux Iôannès. De peur que le lecteur ne s'en aperçoive pas, Eusèbe *es-nom*, car ce n'est plus lui qui écrit, ne manque pas de le faire remarquer, car il importe que le

Le dogme de la résurrection s'est fait jour et n'a pu se faire jour que bien après la fable de la survie. Le Messie ne revenant pas sur les nuées, il a bien fallu avouer qu'il était mort. Est-ce entre la destruction de Jérusalem sous Titus, et l'époque de Trajan, au début du II^e siècle ? Certains critiques l'ont prétendu. Pour moi, je ne le crois pas. La résurrection n'a pu être inventée qu'après les temps écoulés de la survie supposée du Iôannès, et même la dispersion de la nation juive sous Hadrien. Pour tout dire, je ne crois pas les premières tentatives destinées à lancer la fable de la résurrection antérieures au milieu sinon à la fin du II^e siècle. D'après le dispositif des Évangiles, « Jésus-Christ » vainqueur du tombeau, dont il avait soulevé la pierre, et donc ressuscité, passe quelques semaines en Galilée où il apparaît, intermettent et peu saisissable, — et ceci est le résidu dernier de la fable sur la survie, — et est enfin assumé au ciel, pour s'asseoir à la droite du Père, d'où il reviendra *sine die*, pour juger les vivants et les morts ¹.

Ici s'arrête la carrière évangélique du Christ. Mais comme on le retrouve encore, sous son nom de disciple de Jésus, son nom d'*Apocalypse*, Jean, dans les *Actes des Apôtres*, qui commencent maintenant en 781-782 = 28-29, sept ans avant la crucifixion sous Ponce-Pilate, afin de l'antidater, comme

faux serve à quelque chose. Comme par hasard ces deux Iôannès sont tous deux enterrés à Ephèse, où l'on montre « encore maintenant » leurs tombeaux. A l'époque où l'on fait écrire Eusèbe, il est inutile d'y aller voir. On ne les trouverait plus, évidemment. Mais comment s'étonner ? Depuis, ils ont été détruits, voilà tout. C'est si loin !

1. Le symbole des Apôtres, sorti du concile de Nicée (325), a imposé par voie d'autorité, comme article de foi, la résurrection du Dieu chrétien Jésus-Christ, que les scribes ont inventée. Ce symbole n'a pas fait état de la fable de la survie ; il ne dit mot des quelques semaines passées par le crucifié hors de son tombeau en Palestine, jusqu'à son Assomption ou Ascension, ainsi qu'on le lit dans les Évangiles canoniques et dans les *Actes* et dans les *Épîtres* pauliniennes, textes d'ailleurs qui ne s'accordent pas entre eux sur les apparitions. Voir 2 *Corinthiens* XV, 3-8.

L'apôtre Paul, inventé à la fin du II^e siècle, et même si on l'admet comme authentique au milieu du premier, n'a connu ni les Évangiles, ni les *Actes*. Ses *Lettres* sont les documents les plus antiques sur le Christ, antérieures, de l'aveu de l'Église et des exégètes, à toutes autres Écritures canoniques, ce qui est vrai, sauf du Selon-Jean de Cérinthe et de l'*Apocalypse*.

Or, Paul, le Paul ecclésiastique, dans une Épître aux Corinthiens où

aussi les *Actes* suivent trois « disciples », Simon-Pierre et les deux Jacob Jacques, sous des avatars fantaisistes, il est utile de donner quelques indications supplémentaires, autour de l'Age apostolique¹.

XVII. — L'âge apostolique. — Ce que l'Église appelle théologiquement l'âge apostolique, de durée assez mal définie, est, historiquement, la période qui va de la mort du Christ (789 = 36) à la défaite de Bar-Kocheba et à la destruction de la nation juive sous Hadrien (888 = 135).

Le Christ, ayant échoué dans sa tentative, et le « royaume de Dieu » n'étant pas venu, ses frères Simon Pierre, l'un des Jacob-Jacques, (l'autre a été « martyr » du vivant du Christ, on va le voir), Ménéhem, enfin, n'abandonnèrent pas la partie, soit qu'ils n'aient pas perdu l'espoir, à défaut de la domination universelle rêvée et bien compromise, de chasser les Romains, soit comme « vengeurs du sang » ou *goël-haddam* de leur père et de leur aîné. Chefs kanaïtes ou zélotes, « boanerguès » ou Fils du tonnerre —, Simon est encore le Kanaïte dans l'Évangile, et Jacques et Jean sont fils du tonnerre (boanerguès) ; dans l'*Apocalypse* (X, 3-4) les sept tonnerres qui répondent au rugissement du lion, Juda leur père, sont les « sept », les sept frères, les sept *daimones* extraits de Marie Magdaléenne par Jésus, — ils eurent comme lieutenants, aussi fanatiques et chrétiens qu'eux, les Eléazar-Lazare, les Jaïrus, leurs beaux-frères, mêlés aux miracles des résurrections littéraires dans les Évangiles, ainsi que d'autres

il écrit ceci : « Je vous ai enseigné... que Christ est mort pour nos péchés, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures (lesquelles ?) et qu'il est apparu à Képhas (Pierre), puis aux Douze (on dirait qu'il y a treize apôtres), » — ce Paul ecclésiastique ne connaît rien de tous les détails de la résurrection ; il ignore l'apparition à Marie Magdaléenne ; il ne sait pas que Jésus a passé quarante jours en compagnie de ses disciples et qu'il a été « assumé » au ciel en présence des Douze. Car, s'il avait connu ces détails, comment admettre qu'il ne les ait pas signalés à ses chers Corinthiens, pour forcer ou assurer leur foi ?

1. Les *Actes*, œuvre, dans l'ensemble, du III^e siècle, ont été refaits au V^e, et, au-delà, retouchés encore. L'antidatage de la Crucifixion n'a pu être fait qu'après l'admission de Jean-Baptiste distinct du Christ et de Jésus-Christ, qui est de la fin du IV^e siècle.

guerriers illustres, tels Theudas, le Thaddée des Évangiles, et les Bar-Giora, aux prénoms divers.

Tous ont péri de mort violente, soit les armes à la main, soit, après capture, décapités ou mis en croix.

En Syrie, en Égypte, à Rome même, toute une suite de mouvements, d'agitations, et de révoltes messianistes se succèdent, sur lesquels, à part la guerre de Ménahem, l'Église, en refaisant Flavius-Josèphe et Tacite et Dion Cassius, pour ne citer que les plus illustres historiens, a jeté des voiles d'ombres, n'allumant que des lumignons ça et là sous le boiseau ¹.

L'âge apostolique de l'Église, c'est, injurieusement camouflé par elle en une période de prédication évangélique, le siècle des sicaires chrétiens, l'ère du glaive, cycle héroïque après tout, qui, malgré son caractère de xénophobie odieuse et d'orgueil ethnique, eut de la grandeur, fut beau à l'instar des luttes macchabéennes, écrivant avec le sang l'histoire des révoltes juives pour l'indépendance de la nation, et dont l'épopée, teintée de gloire farouche, méritait mieux que les tronçons épars, suspects et de caricature souvent que les scribes d'Église, pour dissimuler leurs mensonges chrétiens, ont laissés dans Flavius-Josèphe.

Siècle héroïque, siècle du glaive, glorieuse épopée, où les messianistes ont « rendu à César » ce qui était dû à César,

1. Témoin cette phrase, — raccourci d'un événement important, — dans Suétone où il est dit que « l'empereur Claude (801 = 49) expulsa de Rome les Juifs, *impulsore Chresto assidue tumultuantes* ». Le texte en latin ne peut signifier que ceci : « le Christ, ou plutôt les chrétiens, l'espérance messianiste, car le Christ est mort, ne cessant de pousser les Juifs à l'émeute et à la révolte ».

L'historien d'Église, Paul Orose, du iv^e siècle, a écrit : « Dans cette même neuvième année de Claude, Flavius-Josèphe rapporte que les Juifs furent expulsés de Rome ». Paul Orose devait être plus explicite. Quoi qu'il en soit, la phrase ne se trouve plus dans Flavius-Josèphe. L'Église l'a supprimée avec quelques autres qui devaient expliquer l'événement. L'expulsion des Juifs (chrétiens, s'entend, et ceux-là seuls) sous Claude, — Christ les excitant à l'émeute, — est concomitante à la crucifixion de Jacob-Jacques et Simon, fils de Juda le Gaulonite. Voir ci-dessous, p. 110 et la note 1. et p. 116.

Quant à l'historien, Dion Cassius, nous n'en avons plus qu'un « résumé », dû au moine Xiphilin, du xi^e siècle. C'est le seul « sophistiqueur » qui ait livré son nom.

c'est-à-dire la lutte sans pitié ni merci ; et ce n'est pas leur faute si César n'a pas été payé comme l'*Apocalypse* le faisait espérer.

Agitation à Antioche où, pour la première fois les Grecs traduisent dans leur langue le terme hébreu « messianistes », et d'où des « chrétiens » de marque, Siméon dit Niger (un inconnu aujourd'hui), Lucius de Cyrène, frère de Simon de Cyrène, crucifié avec le Christ, et non à sa place comme l'auraient raconté ses fils, Alexandre et Rufus, Lucius de Cyrène, sous le nom de qui l'on a mis un Évangile, Ménahem, neveu du Ménahem frère de lait d'Hérode le tétrarque (*Actes*, XIII, 1), d'autres encore, Simon-Pierre et son fils Marc, Jacob-Jacques le Majeur, partirent pour quelque tournée de propagande, Kanaïte messianiste, en Syrie et en Judée, à une date et pendant un temps difficiles à préciser.

Émeute à Alexandrie contre les Juifs, se rattachant à ce dogme fanatique de la prédestination d'Israël à subjuguier le monde, après destruction de l'Empire romain.

Répressions exercées par le procurateur Cuspius Fadus, où périssent des séditeux kanaïtes tels qu'Annibas et Tholommée (quelque Thomas, peut-être, ou son fils Barthélemy), et ce Theudas, qui joua au Christ, soulevant les foules, servant la cause, et dont la capture et la mise à mort par décapitation fut « ce qui arriva de plus remarquable durant le gouvernement de Cuspius Fadus »¹ : atténuation d'un scribe

1. Flavius-Josèphe (*Ant. jud.*, XX, II, 838). Quand on lit Flavius-Josèphe entre Juda le Gaulonite compris et Ménahem, non compris, fouaillant les Kanaïtes, les chargeant des pires crimes, dans le but de s'enrichir, sous couleur de défendre le bien public, les accusant d'être la cause des vicissitudes de la nation juive, alors qu'il ne donne plus aucun des événements auxquels ils ont été mêlés, on ne peut se garder de faire un rapprochement sur la façon dont il raconte maintenant l'histoire, avec celle de ce précepteur de l'Aiglon, d'Edmond Rostand, l'instruisant sur les exploits de Napoléon. Il ne se passe plus rien. Et cependant !

Il faut lire dans Flavius-Josèphe, le récit de la guerre de Vespasien et Titus, pour se rendre compte de la valeur de cet historien juif comme narrateur et peintre d'histoire : vigueur et finesse du coloris, descriptions dramatiques et vivantes, mouvements des masses en action. Il rend les scènes présentes et voisines. On voit ce qu'il décrit. Il n'est pas inférieur, comme animateur, à Hérodote, Tacite, Thucydide.

Ailleurs, dès qu'on touche aux événements du temps de Tibère et

d'Église qui cache une émeute d'importance, et telle qu'elle a valu à Theudas d'être mis, sous le nom de Thaddée, au rang des douze apôtres ¹.

Révolte chrétienne de Simon (la Pierre) et de Jacob-Jacques le Majeur durant la grande révolte concomitante à la grande famine de 801 = 48. Pris par Tibère Alexandre, chevalier romain, fils de l'alabarque d'Alexandrie et neveu du grand philosophe Philon, successeur de Cuspius Fadus comme procurateur, Simon et Jacob-Jacques furent crucifiés ².

Ponce-Pilate et quelques années au-delà, ce grand historien est plein d'obscurités, de redites contradictoires ou réticentes ; il annonce à grands fracas des récits qu'on ne retrouve plus, ou, grandioses, qui sont des puérilités. C'est qu'il a subi les plus graves sophistications. Ses récits ont l'air d'appartements fracturés où l'on s'est livré à d'audacieux cambriolages. Tout y est sens dessus dessous. Je renvoie au chapitre : *Le Père du Christ*, sous le titre : *Le Témoignage de Flavius-Josèphe* pour plus amples renseignements.

1. Que Theudas se soit appliqué à lui-même « les prophéties qu'on applique à Jésus (*Contra Celsum*...) », autrement dit qu'il ait fait partie des chefs chrétiens, peut-être parent des « sept », on peut l'inférer encore de ce qui est dit dans le *Contra Celsum* qui, sous le nom de *Theudas*, le fait « se lever parmi les Juifs avant la naissance de Jésus », — Juda le Galiléen s'étant levé lors du Recensement, époque à laquelle, dans le Selon-Luc, est né Jésus (le *Contra Celsum* donné comme l'œuvre d'Origène au II^e siècle connaît le faux du Selon-Luc sur la naissance à Bethléhem, au Recensement, qui est du III^e), — et qui, « sous le nom de Dosithée, Samaritain, a voulu se donner comme le Christ prédit par Moïse, et a réussi à en convaincre plusieurs. »

Tout ce morceau du *Contra Celsum* est une imposture maladroite pour faire de Theudas l'imposteur dont on a biffé le nom dans Flavius-Josèphe. De plus, Theudas ne s'est pas levé « avant la naissance de Jésus » ; la phrase du *Contra Celsum* veut épauler le faux que l'on fait proférer à Gamaliel dans les *Actes* : Juda après Theudas. Enfin, liquidé sous le nom de Theudas, avec un anachronisme voulu, on lui restitue son rôle historique sous le nom de Dosi-thée, qui est Théodose retourné, et Théodose, en grec, se transpose en Theudas dans les bouches des Juifs parlant l'araméen.

Suidas, banquier chrétien sous le nom de Philippe de Side, dans un Lexique de lui, au mot Jésus, rapporte, d'après un écrivain anonyme qui le tenait de Philippe l'apôtre, qu'on gardait dans la Synagogue-ekklesia de Tibériade, un livre de Theudas-Théodose-Dosithée, qui joua au Christ en 798, où on lisait que le Christ avait été élu grand-prêtre par les Juifs.

2. Flavius-Josèphe dit l'événement en une phrase : « Alexandre fit crucifier Jacob et Simon, fils de Juda le Galiléen, qui, du temps que Quirinius faisait le recensement des Juifs, avait sollicité le peuple à se révolter contre les Romains (*Ant. jud.*, XX, III). » Dans *Guerres des Juifs contre les Romains*, pas un mot. C'est très curieux.

Quant à savoir pourquoi Alexandre fit crucifier les deux chefs chré-

Révolte chrétienne de Ménahem, sous Gessius Florus, où les armées romaines subirent de tels échecs, que Néron dut envoyer deux de ses meilleurs généraux, Vespasien et son fils

tiens, on le soupçonne, on le devine. Mais Flavius-Josèphe ne le dit pas. Aucun crime en eux, aucune « cause », comme pour le Christ. La phrase est pourtant précédée d'une phrase où il est question « d'une grande famine qui arriva en Judée en ce temps-là ».

Or (*Ant. jud.*, XVIII, 1, 759), parlant de la rage des séditeux du temps de la révolte de Juda le Gaulonite, Flavius-Josèphe écrit « qu'une grande famine qui survint ne put les empêcher de forcer les villes, ni de répandre le sang de ceux de leur propre nation. »

Pourquoi Jacob-Jacques et Simon ont-ils été crucifiés ? Si Flavius-Josèphe ne le dit plus sous Tibère Alexandre, c'est que le morceau a été supprimé. Une phrase le résume, d'autant plus frappante, — après tout, ils sont les fils de Juda le Gaulonite et Kanaïtes, et Flavius-Josèphe fait d'une pierre deux coups, — qu'en plus de la famine de 760 = 7, il y en eut une autre, sous Claude, en 808 = 48, dont Eusèbe (*H. E.*, II, viii) ne peut s'empêcher de faire mention juste avant le martyre de Jacques l'apôtre, et il cite sur cette famine l'extrait de Flavius-Josèphe qui la relate en une phrase (*Ant. jud.*, XX, iii), suivie de la phrase, dans Flavius-Josèphe, où il est dit que « cet Alexandre fit crucifier Jacques et Simon, fils de Juda de Galilée ». Tous ces rapprochements sont très curieux. Ils identifient une fois de plus Jacques et Simon, fils de Juda le Gaulonite avec Jacques et Simon, disciples et frères du Christ. Eusèbe cite la phrase de Flavius-Josèphe sur la famine après avoir parlé du procureur Fadus, sans annoncer que Tibère Alexandre a succédé à Fadus, et dit : « Sous ces procureurs », au pluriel, alors que le texte de Flavius-Josèphe a annoncé que Tibère Alexandre a succédé à Fadus, et place la famine « en ce temps-là ». Bien entendu, Eusèbe ne dit mot de la crucifixion de Simon et de Jacques-Jacob.

Dans les *Actes* (XI, 28-30), la famine est prédite par un certain prophète *Agabus*, descendu de Jérusalem, à Antioche, dont le nom semble bien une déformation voulue de *Jacobus* ; sa prophétie précède immédiatement, dans les *Actes*, la phrase sur la mort de Jacob-Jacques, frère de Zébédée. Nous verrons que sous Claude, des deux Jacques, il n'en reste plus qu'un de vivant, et pas pour longtemps. Voir § XIX, les *Jacob-Jacques*, p. 116.

Quand on a percé à jour la méthode et les procédés ordinaires des *Actes* et d'Eusèbe pour fausser l'histoire, il ne faut pas une grande intuition pour comprendre que cette famine, qui gravite autour de la mort de Jacob-Jacques, avec son frère Simon, et à laquelle est mêlée la reine des Adiabéniens, Hélène, qu'un *Eléazar* a convertie au judaïsme et qui a ravitaillé Jérusalem avec des blés achetés par elle en Égypte, et des figes sèches à Chypre, a été l'occasion de brigandages de la part de Simon et de Jacques : convois interceptés et pillés, villes mises à sac, sans compter les morts au compte de Simon, telles que celles d'Ananias et Saphira (*Actes* V), qui sentent l'assassinat à pleines narines, — toutes choses dont Tibère Alexandre n'a pas été sans leur demander compte.

La cause de leur crucifixion est là, en gros, si les détails de leurs méfaits restent inconnus, parce qu'on les a supprimés. La découverte n'est guère conforme aux Écritures, mais elle est conforme à l'histoire. Et c'est l'essentiel.

Titus, pour venir à bout des soulèvements juifs. Entre temps, et avant l'arrivée de Vespasien, Ménahem s'était emparé de Massada, et, entré à Jérusalem, enflé de ses succès, s'y posa en Christ, avec l'appui d'Eléazar, son parent, son neveu, et autres gens armés, se drapant royalement dans un manteau de pourpre. Il irrita à tel point par son orgueil ses propres partisans, qu'ils le massacrèrent¹. Après une dure campagne, sièges de villes emportées après assauts, Jotapat, Tarichée, Gamala, comme de juste, les Romains s'emparèrent de Jérusalem, puis de Massada où tenait toujours Eléazar-ben-Jaïrus (premier jour de la Pâque de 826 = 73). Jérusalem était tombée trois ans plus tôt, le 10 de *ab* (août) 823 = 70. Titus fit ruiner la ville. La Palestine devint province romaine, royautes juives supprimées. Mais la nation subsiste toujours ; elle subsistera plus de soixante ans encore, jusqu'au règne d'Hadrien. « L'abomination de la désolation », la catastrophe définitive, ce n'est pas cela, ce n'est pas la ruine de Jérusalem, sous Titus et Vespasien, c'est, — et aucun savant, exégète d'Eglise ou laïque ne veut en convenir, ni ne l'a vu, — la destruction de la nation juive, sa dispersion, sous Hadrien, en 135 de notre ère.

De cette admirable fresque historique, dont on peut imaginer la gloire, d'après ce qu'on en lit encore dans Flavius-

1. Rappel de Juda le Gaulonite dans Flavius-Josèphe (*Guerres des Juifs*, II, xxxiii, 104) : « Ménahem, fils de Juda Galiléen, ce grand sophiste, qui, du temps de Quirinius, avait reproché aux Juifs qu'au lieu d'obéir à Dieu seul, ils étaient si lâches que de reconnaître les Romains pour maîtres... »

Et en ce qui concerne Eléazar : « Eléazar, chef des sicaires ou assassins, y commandait (à Massada). Il était de la race de Juda (de Gamala) qui avait autrefois persuadé à de nombreux Juifs de ne point se soumettre au recensement de Quirinius ». De la race de Juda, oui, en effet. Son petit-fils, j'imagine : Eléazar ben-Jaïrus. Jaïrus avait épousé l'une des sœurs du Christ, Marthe-Thamar. Il avait comme frère, ce Jaïrus, un Juda, dont le Christ fut sans doute le parrain, comme le nom l'indique, et qui commandait aussi des troupes juives révoltées, que Bassus extermina au nombre de trois mille, dans une forêt. Pendant le siège de Jérusalem sous Titus, ce Juda ben ou bar Jaïrus, frère d'Eléazar par conséquent, neveux du Christ tous les deux, commandait quelques gens de guerre et s'était sauvé par les égoûts, où, moins heureux, furent pris d'autres chefs, tels Simon bar Gioras et Jean de Giscala, le premier réservé pour le triomphe de Vespasien, le second condamné à la prison perpétuelle.

Josèphe et quelques pages sophistiquées dans Tacite, l'Église, dans les *Actes des Apôtres*, a gardé quelques traits, relatifs à Simon (Pierre) et à Jacob-Jacques. Rien de plus misérable et de plus pauvre, et de plus frauduleux aussi.

Les *Actes des Apôtres*, où, d'après le titre, on devrait voir agir les douze disciples, ne consacrent que quelques pages à Pierre, tandis que Jean et Philippe et Jacob y apparaissent comme des ombres chinoises ; et puis, tout à coup, Pierre, Jean, Jacques, Philippe sombrent à pic, disparition totale, — des autres disciples, car ils étaient douze, pas un mot, — et l'on n'aperçoit plus que Paul.

L'âge apostolique, dans les Écritures canoniques, ce sont les *Actes des Apôtres*, et, à part Paul, ce sont les derniers faits et gestes, transmis par les seuls textes inspirés divinement, de Simon Pierre et des Jacob-Jacques. Voyons ce qui s'y trouve¹.

XVIII. — Simon-Pierre et les Actes. — Simon, fils de Juda le Gaulonite, transformé pneumatiquement en Pierre, que Tibère Alexandre fit crucifier en 801 = 48 avec son frère Jacob-Jacques le Majeur, ne meurt plus du tout dans les Écritures canoniques, non plus que Jacob-Jacques, frère du Seigneur. Ne meurt, sous le nom de Jacob-Jacques, dans les *Actes* (XII, 2), que le frère de Jean, le fils de Zébédée, qu'Hérode Agrippa, disent-ils, « fit périr par l'épée² ». Il faut rapprocher ce morceau de ceux, des *Actes* toujours (IV, V et XII, 3-17), qui sont relatifs à Pierre. Au chapitre iv des *Actes*, Pierre-Simon est arrêté, une première fois, avec Jean. Puis, tous deux sont relâchés. Que devient Jean ? Il disparaît. Quand Simon-Pierre, au chapitre v, 17-18, est arrêté de

1. Les *Actes* sont une incohérente compilation d'au moins trois ouvrages ou récits aussi peu historiques que possible, maladroitement arrangés et d'ailleurs successivement remaniés avant et après la confection des Évangiles, de la fin du II^e siècle à l'on ne sait quand au Moyen-âge.

2. Nous verrons d'ailleurs que l'on a ici, substitué à Jacob-Jacques, crucifié, Jacob-Jacques lapidé, c'est-à-dire le Mineur, au Majeur, pour parler suivant les distinctions, d'ailleurs contradictoires, de l'Église entre les deux.

nouveau (on ne fait que l'arrêter, le relâcher, quand il n'est pas délivré par des anges), c'est *avec les apôtres*. Jean est-il parmi eux ? Le scribe veut le faire croire. Mais il ne le dit pas expressément, — restriction mentale pour ne pas mentir, tout en trompant les Goïm-Gentils, car il sait que Jean, c'est le Christ, crucifié par Ponce-Pilate. Plus de dix ans se sont écoulés entre la première arrestation *avec Jean*, qui seul a péri, et la deuxième *avec les apôtres*. Voilà le tour de passe-passe pour Jean. Quant à Simon-Pierre, crucifié par Tibère Alexandre, il s'agit maintenant d'escamoter sa crucifixion. C'est le but de ces récits disloqués, faits et refaits, qui n'ont plus l'air de se suivre, mais qui s'emboîtent encore l'un dans l'autre. Pierre est donc arrêté et emprisonné *avec les apôtres*. Mais, pendant la nuit, *un ange les délivre*. Ils sont repris, enseignant dans le Temple, « en ce nom-là » ; le nom de Jésus est tellement connu, — à moins que l'on ne *glisse* pour ne pas trop appuyer sur l'imposture, — qu'il n'est pas écrit. Mais Simon-Pierre a tout de suite compris. Cette fois, avec les apôtres, Jean non cité, car il est mort, Simon-Pierre comparaît devant le Sanhédrin que préside « Gamaliel, docteur de la Loi, honoré de tout le peuple » pour la circonstance, — on ménage les Juifs, même non chrétiens, qui pourraient dévoiler le pot aux roses, s'ils n'étaient portés par eux-mêmes à se réjouir de la mystification que les scribes de leur race sont en train de monter contre les Goïm-Gentils. C'est le même Gamaliel, *nominalement*, que le Gamaliel, qui présidait en 788 = 35, l'audience du Sanhédrin où fut condamné le Christ sous Ponce-Pilate, mais combien changé comme homme. *Quantum mutatus ab illo* ¹.

Gamaliel obtient qu'on relâche « ces gens-là », qu'on cesse

1. Tout, dans le récit de cette comparution, est arrangé pour prendre le contre-pied de la vérité historique, et si grossièrement, avec un tel mépris de l'intelligence des lecteurs, que l'on ne comprend pas que la critique libérale ne voie pas plus clair dans ce maladroit imbroglio d'impostures.

Gamaliel y plaide en faveur des Kanaïtes chrétiens, se fait l'avocat de l'Église au III^e siècle, trahissant la cause des Juifs du Temple, du parti de la paix, dont il fut, de son temps ; trahissant Rome dont il fut le sujet loyal sinon soumis. Et quel oubli de l'histoire ! Il place le soulèvement de

de les poursuivre de peur de « faire la guerre à Dieu ». Gamaliel n'est pas encore chrétien-chrétien, mais il est déjà *min*, c'est-à-dire judéo-chrétien, *christianos* ou *chrêstos* ¹. Passons.

Cette peur d'offenser Dieu, de lui faire la guerre en emprisonnant les apôtres, — le récit ne laisse pas supposer que Simon encourt la peine de mort, — grâce à laquelle Gamaliel plaide pour qu'on les relâche, n'est pas telle cependant qu'il ne consente à ce qu'on applique aux apôtres le supplice du fouet. On ne les relâche qu'après les avoir fait battre de verges ².

Theudas avant celui de Juda le Gaulonite, comme un ministre de la Guerre français qui ferait précéder Abd-el-Kader par Abd-el-Krim. Il croit presque à Jésus-Christ.

Tout de même, une vérité profonde ressort de tout ce truquage : c'est le lien qui unit Juda le Gaulonite, Theudas, Simon-Pierre et les « apôtres ». Gamaliel en fait trois chaînons de la même chaîne. S'il saute le Christ de Ponce-Pilate, c'est parce qu'il est le trait d'union entre Juda et Simon, et parce que, quand on le fait parler, Jésus-Christ s'est substitué au Christ, en esprit, pneumatiquement.

1. Et c'est ce Gamaliel, Rabbi Gamaliel, à moins que ce ne soit son fils ou petit-fils, justement à l'époque où on le fait *min* dans les *Actes* (III^e siècle) qui, dans le *Talmud* (Mégilla, IV, 9), profère une malédiction contre les Juifs à tendance de *min*, de *christianoï*, de *chrêstoï*, afin que les vrais Juifs les écartent de la *teba*, ou pupitre des officiants dans la synagogue. Un détail, mais qui s'ajoute à toutes les preuves de la mauvaise foi des *Actes*.

2. Gamaliel n'est même pas conséquent avec lui-même. Car, si les apôtres font « œuvre qui vient des hommes », — c'est ainsi que les *Actes* qualifient la prévention, ce n'est même pas un délit ou un crime; Gamaliel l'admet : « cette œuvre se détruira d'elle-même », dit-il. Pantalonnade pure ! Car il n'est pas vrai de dire qu'une œuvre, parce qu'elle est des hommes, quoique rien d'humain ne soit évidemment éternel, doit nécessairement se détruire d'elle-même. Voyez constitutions et partis politiques, religions diverses, et toutes autres créations des hommes seuls ou associés. Le scribe d'ailleurs dit n'importe quoi à cet égard, car il plaide non pas pour Pierre-Simon, mis en croix, plus de cent ans en ça, il le sait, mais pour que les pouvoirs publics ne s'opposent pas à la propagande. Certes, il ne s'agit plus de révoltes en armes, au III^e siècle. Mais le christianisme, alors, qui en est à son deuxième tournant, — celui de l'incarnation de l'*Æon*, — reste toujours suspect, par ses origines qui ne sont pas encore oubliées. « Si cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même. » A quoi bon s'en préoccuper ? Laissez faire ! Laissez passer ! Ou bien « leur œuvre vient de Dieu ! » Par suite, retenir ces gens-là, c'est faire la guerre à Dieu. Dans les deux cas, ils doivent être acquittés et relaxés sans dépens. Libre champ donc aux vociférateurs chrétiens. Mais pourquoi donc, alors, Gamaliel laisse-t-il ou fait-il battre de verges Simon et consorts ? Répondez à cette question. Le scribe

On relâche donc « ces gens-là ». Simon-Pierre en est-il ? Le scribe a l'air de le dire. Si vous lui prouvez que Simon a été crucifié, il peut répondre : « Mais je n'ai pas dit qu'on l'avait relâché ! Je ne l'ai pas nommé parmi les apôtres. » Comme personne ne lui pose de question indiscrète, Simon, crucifié, est et reste relâché, sous le nom de Pierre. Car, comme son maître, sans être Dieu, il est double, à partir du III^e siècle.

La preuve que Pierre a été relâché, c'est qu'au chapitre XII des *Actes*, après la mort de Jacques-Jacob (frère de Jean), qui est concomitante à la sienne, en histoire, Pierre réapparaît. Il a été mis en prison par Hérode Agrippa. Pourquoi ? Parce qu'Hérode veut être agréable aux Juifs. Mais les Juifs, par l'organe de leur plus haute juridiction, viennent de l'absoudre ! Cette nouvelle arrestation est inventée ? Parlons clair : les deux récits font double emploi. Avec le second nous revenons à la situation du premier ¹ : Simon-Pierre arrêté, emprisonné, puis, encore, délivré par un ange. Ici, plus de scène devant le Sanhédrin. Une fois suffit. D'ailleurs, le moment est venu du tour de passe-passe. Écoutez bien.

Pierre délivré se rend, après réflexion, — on se demande pourquoi, — « à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc ». Bon époux et bon père ! Pierre-Simon, après une si chaude alerte, retourne chez lui, comme on le comprend, pour retrouver sa femme et son fils. Mais oui. Plusieurs personnes y sont assemblées qui prient pour lui. Il frappe. — Qui est là ? — C'est moi, Pierre ! — La servante, *Rhodé*, la Rose, (cette Juive porte aussi un nom grec), reconnaît la voix de son maître. Qu'elle soit étonnée, sachant Pierre en

se souvient peut-être de Pilate qui, proclamant l'innocence du Christ, propose aux Juifs de le faire bâtonner et de le relâcher ensuite. La méthode est une manie.

1. A la chronologie près, Hérode Agrippa I^{er} est mort en 797 = 44. Tibère Alexandre est procureur de 797 à 802 (44-49). Le successeur d'Hérode Agrippa fut son fils, deuxième du nom. Les *Actes*, au surplus, ne précisent pas. S'il s'agit du premier Agrippa, ils avancent la mort de Simon-Pierre de quatre ou cinq ans et la placent en l'année 797 = 44 sur laquelle chevauchent et la royauté d'Agrippa mourant et la procuration de Tibère Alexandre entrant en charge. Le tout pour dépister l'histoire.

prison, — bien qu'elle n'ignore pas que, de prison, Pierre en sort toujours, grâce aux anges, comme il est arrivé tout récemment, — passe encore. Mais qu'elle ne lui ouvre pas la porte incontinent pour qu'il entre, qu'elle commence par aller annoncer que Pierre est là, le laissant s'impatienter, derrière l'huis, ce n'est pas vraisemblable. La scène n'est imaginée que pour la suite : change sur la vérité historique, mystification du lecteur à qui l'on montre Pierre, tandis que les acteurs de la scène se refusent à suivre le scribe dans sa mystification, ou plutôt, l'y suivent, car il s'agit de tromper le Goïm-Gentil, mais, eux, sans être dupes. Les personnes qui sont là connaissent si bien cette vérité historique (que Simon est bien mort), qu'à la nouvelle qu'il est là, à la porte, ils traitent la servante de folle. « *Maïnê !* » Rhodé insiste. Les *Actes* ne lui prêtent pas le style direct ; mais nous l'entendons tout de même : « Il est là, je vous assure. C'est bien lui. » Les auditeurs restent sceptiques. Et voici l'aveu du tour de passe-passe. « C'est son ange ! » concluent-ils. Mais oui. Sous le nom de Pierre, c'est le revenant de Simon, son double que l'on nous présente. Les exégètes et critiques n'ont plus qu'à déclarer que cette mystification est de l'histoire très authentique, et le tour est joué. Ils continuent de « construire, savants et érudits, l'histoire du christianisme. » Jacques-Jacob et Jean, où sont-ils ? Morts, évidemment, sans quoi le scribe, trop heureux de l'occasion, les citerait parmi les personnes qui sont là, priant pour Pierre ou son fantôme, — son ange, ils viennent de le dire, et qu'il faut être fou pour imaginer le contraire. Cependant Pierre, double de Simon, continue à frapper. Il s'impatiente, violent comme on le connaît. Il crie. On lui ouvre ; il entre. Et, bien que l'ayant entendu parler, crier, jurer peut-être, comme quand il a renié le Christ, sous la figure de Simon, et avec des imprécations, devant une autre petite servante ou Rhodé, bien que l'apercevant, Pierre est tellement le double de Simon, son ange, son revenant, qu'ils (ceux qui sont là) restent toujours saisis d'étonnement, bouche bée ¹. Pierre, croyant qu'ils

1. « L'allégresse fut infinie », s'écrie Renan (*Les Apôtres*, p. 249). Je le crois sans peine, bien que le scribe ne le dise pas. Mais le scribe qui a fait

vont parler, de la main leur fait signe de se taire ; il raconte sa délivrance, les prie d'en informer Jacob-Jacques, donné préalablement comme mort au début du chapitre, — le scribe l'a oublié ¹, — et les frères. Lesquels ? Il reste Ménahem, c'est sûr. Thomas-Juda-Didyme et Philippe sont-ils encore vivants ? On ne sait. Ayant ainsi brièvement parlé, — et c'est beaucoup pour un revenant, — Pierre sortit et s'en alla dans un autre endroit, et si mystérieux que, lorsqu'il fit jour, les soldats ne le trouvant plus dans sa prison, Hérode l'ayant fait rechercher ne put jamais plus le retrouver. De dépit, cet abominable prince fit supplicier les gardes si peu vigilants.

C'est ainsi que les *Actes* (texte actuel, car il est sûr que le texte premier a été refait plusieurs fois, du III^e au V^e siècle et au-delà) prennent à jamais congé de Simon-Pierre, de cet apôtre à qui, dans l'Évangile, à la fin du III^e siècle au plus tôt, par la plume d'un Selon-Matthieu, Jésus dira : « Tu es Pierre et sur cette Pierre, je bâtirai mon Église. » Les *Actes* n'osent pas même dire que « cet autre endroit », où va Pierre, est en direction de l'Italie, vers Rome, tant l'invention de Pierre pape est postérieure. Aucune Écriture canonique, — et Dieu sait que, grâce à l'Esprit pneumatique, la fraude et le mensonge ne les effraient pas ! — ne nous parlera plus, narrativement, de Pierre. Ce qu'il advint de lui ? Mystère. Sa mort ? Inconnue ².

Je dis que ce silence est une fraude voulue. Je dis que l'on

cette scène a dû avoir une heure de satisfaction intense et sans limite. S'il avait pu prévoir Renan et les exégètes, il aurait même crevé de joie, de les voir pris au piège de ses facéties.

1. « Vers ce temps, dit-il, le roi Hérode fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean, — fait acquis, — et, voyant que cela était agréable aux Juifs, il fit aussi arrêter Pierre. » Quand on arrête Pierre, Jacques est mort. Je sais bien que l'on peut ergoter sur le Jacob-Jacques cité par Pierre, dire qu'il s'agit du « frère du Seigneur », dans sa pensée, et Renan le dit. Mais le texte des *Actes* qui lie les deux noms prouve que c'est bien du Jacques, fils de Zébédée, que Pierre entend parler.

2. On répondra peut-être que Pierre (*Actes*, XV, 7) assiste au concile de Jérusalem. Qui peut croire que ce Pierre, dont l'évasion dut faire du bruit, qu'Hérode Agrippa fit rechercher, — il alla jusqu'à faire supplicier les gardes qui l'avaient laissé échapper, — ait pu se promener impunément en Judée, apparaître librement à Jérusalem, la capitale, pour assis-

a supprimé la mort de Simon-Pierre dans les *Actes*, où on n'a laissé, indiquée dans une phrase, que celle d'un des deux Jacob-Jacques. Puisque celle-ci y est toujours, celle de Simon-Pierre y était aussi. Et tout ce que racontent les *Actes*, que je viens d'analyser, n'est que supercherie tardive pour escamoter le cadavre de Simon-Pierre. Pas de premier pape possible sous le nom de Pierre, à Rome, au 1^{er} siècle, sans cet escamotage, au 4^e siècle ¹.

XIX. — Les Jacob-Jacques. — Les Écritures chrétiennes canoniques, citent, parmi les disciples ou apôtres de Jésus-Christ, trois Jacob, portant donc le nom du patriarche hébreu, que l'on transcrit, s'agissant de christianisme et pour l'arracher à ses origines juives, — les scribes ne rejettent aucun petit moyen, — par le français Jacques.

L'un de ces Jacob-Jacques est donné comme fils de Zébédée et frère de Jean (*Luc*, IX, 52-56 ; *Marc*, X, 35-40) ; un autre est dit « frère du Seigneur » ; le troisième est Jacob-Jacques, fils d'Alphée. Ceci, dans les Évangiles (*Luc* notamment, VI, 15) et les *Actes des Apôtres* (I, 13).

Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique* (II, II, 5), au 4^e siècle, citant le septième livre des *Hypotyposes* de Clément de Rome (fin du 1^{er} siècle, début du second, d'après l'Église), déclare :

— Ils étaient deux Jacob, l'un le *Juste*, qui, *précipité du faite du Temple*, fut frappé avec un bâton de foulon jusqu'à la mort, et l'autre qui eut la tête coupée.

Ce texte est important. Il prouve que ni à la fin du 1^{er} siècle

ter à un Concile, ou même, comme on le prétend, séjourner plusieurs années à Antioche ? Du roman.

Si Hérode ne l'a pas trouvé, c'est qu'il ne l'a même pas recherché. Simon-Pierre est mort en croix (801 = 48), avant qu'Hérode Agrippa soit défunt, en admettant, au pis aller, que les deux soient morts la même année, 797 = 44, hypothèse inadmissible.

1. M. Allard, chrétien ultramontain, paraît considérer comme du roman la présence de Pierre au concile de Jérusalem, puisqu'il voit dans la phrase des *Actes* : « Pierre sortit et s'en alla dans un autre endroit », l'indication vague et volontairement mystérieuse de son départ pour Rome (*Hist. des perséc.*, I, p. 15-29). S'il part pour Rome, il n'est pas ensuite au Concile de Jérusalem, — si tant est qu'il y ait eu à cette époque des Conciles à Jérusalem ou ailleurs, ce que je nie, sans grand mérite.

cle, ni au milieu du iv^e, il n'existait, dans les Évangiles et les *Actes*, de Jacques, fils d'Alphée, sans quoi, les *Hypotyposes* le sauraient, l'auraient dit, et si elles l'avaient oublié, Eusèbe, en tout cas, aurait rectifié.

L'Église et certains critiques aujourd'hui, — le Concile de Trente, entre 1545 et 1564, a tranché la question, — admettent que cet Alphée, père du troisième Jacob-Jacques, est un Cléopas, lequel aurait épousé une Marie, sœur de Marie mère du Christ. Et il faut lire, quand on veut se rendre compte de ce que vaut l'exégèse des savants et érudits qui ont construit l'histoire du christianisme, les efforts que déploient certains d'entre eux pour prouver que Cléopas, Cléophas en araméen (le mot vient de l'égyptien), est l'équivalent du grec Alphée. C'est bouffon et ridicule.

Jacques-Jacob, fils d'Alphée, n'a été inventé que pour étirer jusqu'à douze disciples, en tant qu'unité de plus, le chiffre historique des « sept ». On a dédoublé l'un des deux Jacob-Jacques, tous deux frères du Christ, et fils de Joseph-Juda et de Salomé-Marie ; et le père a été dit Alphée ; il est l'*Aleph* en hébreu, l'*Alpha* en grec, comme son fils, crucifié, sera le *Thav*, dernière lettre de l'alphabet hébraïque, en forme de croix ou de T (en grec, l' ω , l'oméga). Alphée, c'est Joseph-Juda.

Mais comme, à force d'inventer des disciples, pour atteindre la douzaine, on a dépassé la mesure, l'Église, aujourd'hui, ne voit aucun inconvénient, invoquant une prétendue tradition des chrétiens de Rome (Vigouroux, *Dict. de la Bible*, à l'art. : *Jacques*), à assimiler ce Jacob, fils d'Alphée, au Jacob, frère du Seigneur¹. Elle retourne à la vérité.

Toutefois, elle ne reconnaît pas la fraternité de Jacques, fils de Zébédée, et de Jacques, frère du Seigneur.

Au point où nous sommes arrivés, nous nous trouvons donc en présence de deux Jacques seulement. Et si les scribes

1. M. Ch. Guignebert (*Hist. anc. Christ.*, p. 255) qui déclare *arbitraire* la confusion de Jacques, fils d'Alphée, et de Jacques, frère du Seigneur, et qui donne Jacques, fils de Zébédée, comme disciple, ne nomme pas, parmi les dix disciples sur lesquels « l'accord est fait » dit-il, — proposition que je n'accepte pas de sa part et de celle des exégètes, — Jacques-Jacob, frère du Seigneur. Qu'en fait-il ? Il devrait bien nous le dire.

d'Église, pour fausser l'histoire en inventant douze disciples, n'avaient pas inventé Jacques, fils d'Alphée, rien que les épithètes qu'ils ajoutent : *le Majeur* et *le Mineur*, pour les distinguer, qui sont en latin les comparatifs *Major* et *Minor* que l'on n'emploie que lorsqu'il s'agit de *deux* personnes, nous prouveraient que les Jacob-Jacques, disciples, n'ont jamais été que deux, et que tous autres Jacques, disciples, sont des inventions de scribes dans le dessein de tromper.

Mais nous ne sommes pas au bout des fraudes de l'Église, au sujet des deux Jacques.

Du moment qu'ils sont deux, l'un, évidemment, est l'aîné, le Majeur, et l'autre, le plus jeune, le Mineur. L'Église prétend que c'est pour les distinguer l'un de l'autre qu'on a ajouté à chacun, quand on le désigne, un qualificatif relatif à l'âge. Aveu à retenir, car il prouve que les deux Jacob-Jacques sont tous deux les frères du Seigneur, les frères du Christ, les fils du même père, Joseph-Juda-Zébédée. Cette distinction des deux Jacob-Jacques, l'un le Majeur, l'autre le Mineur, est très ancienne. Elle n'a pu intervenir que si les deux sont frères. Elle serait inutile, s'ils ne le sont pas. Il est impossible de les confondre, si l'un, frère du Seigneur, est fils de Joseph, et si l'autre, frère de Jean, est fils de Zébédée. L'habitude juive, comme l'habitude arabe, est justement de désigner un individu en faisant suivre son nom de la formule de filiation : Jacob *ben* ou *bar* Joseph, Hamet ben Amech ou *ibn* Simon, bar Jonas, bar Gioras, Juda bar Juda, etc. Comment confondre Jacob *bar* Joseph et Jacob *bar* Zébédée ? S'ils sont l'un *le Majeur*, l'autre *le Mineur*, c'est qu'ils ont le même père, et que Zébédée c'est Joseph.

On peut en être d'autant plus certain et affirmer avec d'autant plus de force la fourberie des scribes distinguant Zébédée de Joseph, que le Jacques donné par les Évangiles synoptisés, *Matthieu*, *Marc* et *Luc*, comme fils de Zébédée et frère de Jean, n'est même pas mentionné comme tel une seule fois par l'Évangile attribué à son frère Jean. Jean ne sait pas ou ne dit pas que Jacques est son frère : ce qui est « singulier », déclare Renan (*Vie de Jésus*, p. 162, en note 2), sans expliquer cette singularité ; car dans son système et

celui des exégètes, c'est impossible. Mais si Joseph est Zébédée, — ce que le *Selon-Jean*, écrit arrangé de Cérinthe, sait très bien, — pourquoi Jean donnerait-il Jacques pour son frère ? Il l'est évidemment, mais pas plus que de Simon, de Juda-Thomas, de Philippe, de Nathanaël-Josès. Pourquoi particulariser son cas ? Comprenez-vous, ô exégètes ?

Pour effacer cette certitude, que les deux Jacques-Jacob sont frères, l'Église s'est livrée à des manœuvres désespérées, à des impostures si inextricables qu'elle-même n'en sort plus, ne s'y reconnaît plus, et qu'elle a été forcée d'en éliminer une part, qu'elle traite de légendes, n'en conservant que le moins possible, afin de rendre les contradictions moins apparentes par leur nombre.

L'imposture la plus simple a été d'utiliser d'abord l'invention de Zébédée distinct de Joseph. Mais il y a plus.

Depuis que, les scribes ayant incarné, au III^e siècle, le Verbe Jésus ou Logos de Cérinthe et Valentin, imaginé au deuxième, dans le Christ crucifié par Ponce-Pilate, au premier, Jésus-Christ *est né*, être biologique ; il n'a plus de père humain ; son père Joseph *ad carnem* n'est qu'une approximation, une façon de parler ; Jésus-Christ est fils unique de Dieu et de la Vierge Marie. Il n'a plus de frères, même selon la chair. Les précisions des Évangiles ? L'Église en fait fi. Elle dément le Saint-Esprit, quand il lui est utile.

D'où viennent alors ces frères de Jésus-Christ ?

Origène (*Comm. in Evang. Matth.*), auteur du II^e siècle, par la plume d'un scribe du IV^e au moins, déclare d'un ton innocent que « certains affirment que Joseph eut des fils d'une première femme qu'il avait épousée avant Marie. » Insinuation. Qui, certains ? Lesquels ? Où ? Mystère !

Quant à Jacques-Jacob, « que certains appellent frère du Seigneur », Abdias, premier évêque de Babylone, dans ses *Actes des Apôtres* (liv. VI), le dit aussi frère de Simon le Kanaïte, de Juda, de Thaddée, lesquels, sortis de Cana, eurent pour parents (père et mère) Alphée et Marie, fille de Cléopas ; mais, Jacob-Jacques, bien que né de la même mère qu'eux, est fils d'un père différent, savoir Joseph, celui auquel fut promise la bienheureuse Marie, mère de Dieu. « C'est pour-

quoi Jacob fut appelé frère du Seigneur, sous-entendez selon la chair, — *subintelligete quod ad carnem* ¹. »

Ainsi, Joseph aurait d'abord épousé une Marie, fille de Cléopas, qui, avant de se marier avec Joseph, aurait eu un Alphée comme époux. Veuve avec quatre enfants de cet Alphée : Simon, Jacob-Jacques, Thaddée et Juda, elle se remarie donc avec Joseph dont elle a ensuite un enfant, Jacob-Jacques encore ; enfin, Joseph, — Marie, fille de Cléopas, sa première femme, étant morte, sans doute, — épouse la Vierge Marie, enceinte par la vertu du Saint-Esprit, — en lui apportant cinq enfants, dont quatre d'Alphée, et un de lui. Jésus naît. Joseph, ayant épousé la mère Marie, devient, *ad carnem*, le père de Jésus. En suite de quoi, Simon, Thaddée, Juda, deux Jacob-Jacques, seront dits, issus de ces trois unions, successivement fécondes, frères du Seigneur, alors que, même *selon la chair*, ils ne lui sont rien. Si ces quasi-confusions de parts satisfont les exégètes et critiques, si ces imbroglios compliqués leur paraissent vraisemblables, donc vrais, un homme de raison moyenne a plus de sens critique qu'eux pour dénoncer de telles fantaisies ².

1. Les *Actes* attribués à Abdias, furent, dit-on, écrits en hébreu, puis traduits par Eutrope, son disciple, en grec, et du grec en latin par Jules l'Africain. Mensonges si insoutenables que l'Eglise les tient pour une œuvre latine de la deuxième moitié du VI^e siècle. La dernière édition date de 1703 à Hambourg : *Codex Apocryp. Nov. Testam.*, par J. A. Fabricius.

Ces *Actes* suivent de si près les *Actes des Apôtres* du Nouveau Testament, en groupant toutefois les faits relatifs à chaque apôtre sous des chapitres à leurs noms, et en ajoutant à la matière des *Actes canoniques* des récits supplémentaires assez semblables à ceux de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, que l'on peut se demander si ce sont les *Actes* d'Abdias qui sont faits sur les *Actes canoniques* ou si ce n'est pas l'inverse. Que cet Abdias ait été évêque de Babylone, en Chaldée, il faudrait mieux qu'une « tradition » ecclésiastique pour le faire croire. Babylone, c'est assez souvent Rome, chez les chrétiens, pour avoir la certitude que les *Actes* d'Abdias proviennent des scribes de Rome, entre le III^e et le VII^e siècle.

Ce qui permet de le penser, c'est l'invention d'Alphée, qui est une étape intermédiaire de l'imposture définitive sur les trois Jacques-Jacob des Évangiles et des *Actes canoniques*. Et nous allons bien voir autre chose concernant Paul ou Saul et l'un des Jacob-Jacques. Les *Actes* d'Abdias sont souvent plus près de l'Histoire que les *Actes canoniques*.

2. « J'incline maintenant à croire que les « frères du Seigneur » provenaient du premier mariage de Joseph », déclare Renan (*Saint Paul*, p. 285, en note). Pauvre homme ! Il incline à croire !

L'Église désigne Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean, comme Jacques *le Majeur*, que les *Actes des Apôtres* canoniques font périr par le glaive (ch. XII, 1-2). « Hérode Agrippa (on ne précise pas si c'est le premier ou le second des Hérode Agrippa, mais, d'après Flavius-Josèphe, c'est le deuxième) fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean. » Périr par l'épée, c'est, les critiques le supposent, être décapité.

Jacques *le Mineur*, d'après l'Église, est le frère du Seigneur ; elle le donne comme fils de Marie et de Cléopas ou Alphée ¹. Elle oublie que ce Jacques, s'il est fils de Marie et d'Alphée, premier époux, est donc le premier de tous les fils ; il ne peut être le Mineur des deux Jacques. Ensuite, elle assimile Alphée à Zébédée, et par ainsi, Jacques, dont elle a fait le *Majeur*, étant fils de Zébédée-Alphée assimilés, les deux Jacques deviennent l'un et l'autre, *ad libitum*, le Majeur et le Mineur. Dans les *Actes* d'Abdias (liv. IV), il est dit de Jacob, fils de Zébédée, qu'il est *le Majeur*, pour le distinguer du frère de Jésus que Marc (l'Évangile) appelle *le Mineur*, et l'annotation renvoie au chapitre xv, 40, qui porte : « Marie, mère de Jacques le Mineur et de Josès » ; et ce Josès, sous la forme Joseph (*Matt.*, XIII, 55) est donné comme frère de Jésus, de Simon, de Jude, tous fils de Marie ; et Jude est le frère aussi de Jacques (*Ep. Jude*, 1).

Ernest Renan (*Saint Paul*, page 286, en note), est d'accord avec l'Église sur Jacques le Majeur, fils de Zébédée, et Jacques le Mineur, frère du Seigneur, M. Ch. Guignebert

1. L'Église adopte la découverte des « érudits » identifiant les termes, Cléopas (égyptien ou araméen) et Alphée (grec).

Noter que dans Abdias, la Marie, mère de Jacques, est non la femme, mais la fille de Cléopas. Et ceci nous prouve que l'Église, alors que les deux Jacob sont frères, historiquement, et fils de Marie (Salomé), veut cacher que Marie-Salomé est fille d'un Cléopas. Abdias en faisant de Marie, mère de Jacob, la fille de Cléopas, — Jacob étant le frère du Christ, — laisse échapper une vérité historique. La Vierge Marie, sous son vrai nom de Salomé, est une Cléopas. On s'en doutait. Sa mère, veuve, s'était remariée avec Hérode le Grand. C'est la Cléopâtre, femme, — l'une des neuf, — d'Hérode le Grand. Flavius-Josèphe la cite encore. Ayant eu Marie, — et un Ménahem, — de son premier époux, elle eut du second, Hérode le Grand, deux fils : l'Hérode Lysanias et l'Hérode Philippe, demi-frères donc, frères utérins de la mère du Christ, leur neveu. Croyez, après cela, à la famille du « pauvre » charpentier.

fait de Jacques le Mineur, le frère de Jean, donc, le fils de Zébédée ¹.

En résumé, l'Église, ses scribes, les exégètes et critiques ne se reconnaissent plus et ne peuvent plus se reconnaître entre le *Majeur* et le *Mineur* des deux Jacob-Jacques. Ils se noient dans des impostures inextricables.

En ce qui me concerne, la distinction entre le Majeur et le Mineur ne m'intéresse qu'au point de vue de la preuve de la fraternité des deux Jacob avec le Christ, qu'elle présume, et pour achever de montrer les fraudes et impostures des *Actes*, à l'effet de détruire cette triple fraternité ².

Et voici le gros morceau, au sujet de la mort des deux Jacques.

Nous avons vu que, d'après l'Église, Jacques le Majeur est le fils de Zébédée, et Jacques le Mineur, le frère du Seigneur ³. Les *Actes* faisant mourir Jacques, fils de Zébédée, par le glaive, sous Hérode Agrippa, — c'est donc le Jacques dont Eusèbe dit, d'après Clément, qu'il eut la tête coupée,

1. *Hist. anc. Christ.*, p. 255-256. Voici la phrase : « Les *Actes* ne nous montrent en action (parmi les apôtres) que Pierre et Jean, et, incidemment, Jacques, frère du Seigneur ; à peine nous signalent-ils en passant la mort de Jacques le Mineur, frère de Jean. » (*Actes* XII, 2). Peut-être est-ce un lapsus. Mais il est reproduit à l'index alphabétique, p. 532.

2. L'Église, qui assimile aujourd'hui Jacques, frère du Seigneur, avec Jacques, fils d'Alphée, en distinguant l'un et l'autre, réunis ou non, de Jacques, fils de Zébédée, est contredite par toute l'Église grecque, qui s'appuie sur les témoignages d'Epiphane (*Hoer.*, LXXXIX, 3), de Grégoire de Nysse (*Orat.*, II et *De résurr.*, XLVI).

L'Église se débarrasse aisément de ces deux témoignages. Epiphane et Grégoire de Nysse, dit-elle, ont confondu Marie de Cléopas avec la Sainte-Vierge. Parbleu ! Elles ne sont qu'une seule personne que l'on a dédoublée après eux, pour enlever au Christ ses frères et en faire un Fils unique, au lieu d'un fils premier-né. Epiphane et Grégoire n'ont rien confondu du tout. Leur témoignage atteste l'identité des deux Marie. Il n'y en a qu'une : Marie, fille de Cléopas, mère des « sept », Christ et ses six frères, et de leurs deux sœurs.

3. L'Église fait cette distinction pour ne pas avouer que les deux Jacob-Jacques sont frères, ce qui a pour conséquence fatale d'identifier Zébédée à Joseph. Si, d'après l'Église, Jacques le Majeur est le fils de Zébédée, comme ce même Jacques le Majeur, Flavius-Josèphe, quand il dit qu'Hérode Agrippa le fit mourir, le qualifie aussi « frère de Jésus nommé Christ », il en résulte que les Jacques, frères de Jésus, le Seigneur, le Christ, ont aussi le même père et la même mère : Joseph-Zébédée et Marie, « la mère des fils de Zébédée », comme disent les Évangiles (Flav.-Josèphe, *Guerres* III, 839 et VIII, 856).

— reste l'autre, *Jacques le Juste*, dit Eusèbe, toujours d'après Clément, qui fut précipité du faite du Temple et frappé jusqu'à la mort avec un bâton de foulon. Oui, mais après avoir été *lapidé*. Eusèbe ajoute : « Paul fait aussi mention de Jacques le Juste quand il écrit : « Je n'ai pas vu d'autre apôtre, sinon Jacques, le frère du Seigneur. » (*Gal.*, I, 19). Jacques le Juste, c'est donc bien Jacques le Mineur, le frère du Seigneur.

C'est ce Jacques dont Eusèbe parle (*Hist. eccl.*, II, xxiii, 4 et ss.), reproduisant un passage du cinquième livre des *Mémoires* d'Hégésippe. Voici la citation :

« Jacques, le frère du Seigneur, reçut l'administration de l'Église avec les apôtres (il n'ose pas dire qu'il fut évêque de Jérusalem ; l'emploi n'existe pas). Il a été surnommé le Juste. Il fut sanctifié dès le sein de sa mère : il ne buvait ni vin ni boisson enivrante, etc. (on veut le donner comme *Nazir*) ; il ne se faisait jamais oindre et s'abstenait de bains... La peau de ses genoux était devenue dure comme celle des chameaux (les rochers de Gamala, dont le nom hante les scribes), parce qu'il était toujours prosterné devant Dieu... Son éminente justice le faisait appeler le Juste et *Oblias* (le mâle, le *vir* en latin, l'ἀνὴρ, l'*anēr*, génitif *andros*, en grec ; d'où le disciple Andréas, double emploi de Jacques Oblias), c'est-à-dire rempart du peuple et justice... » Vient sa mort. « Les scribes et les pharisiens placèrent Jacques sur le pinacle du Temple, le montèrent et précipitèrent le Juste... puis ils commencèrent à le *lapider*, car il n'était pas mort de sa chute. Mais lui, se mettant à genoux, dit : « Seigneur, Dieu et père, je t'en prie, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » ... Alors, un foulon prit le bâton avec lequel il foulait les étoffes et frappa le Juste à la tête ¹. »

1. Traduction Émile Grapin, curé-doyen de Nuits (Côte-d'Or), dans la collection H. Hemmer et P. Lejay, Alph. Picard, éditeurs. « L'extrait d'Hégésippe, ajoute à l'appendice M. Grapin, est rempli de redites et d'obscurités ; répétitions, redites, parenthèses, retours sur les parties antérieures du récit, difficultés, fin de paragraphe altérée, liaison mal choisie, contradictions ». Bref, tous les signes manifestes d'un récit que l'on a fait, refait, retouché, modifié. On va comprendre pourquoi. Mais il est bon de toucher la fraude du doigt, avouée, dans des euphémismes, par le traducteur ecclésiastique. Quand je le dis, peut-être ne me croit-on pas ? L'abbé Grapin, le croirez-vous ?

Eusèbe n'est pas explicite. Mais les *Actes* d'Abdias ajoutent un détail, et d'importance. Il va nous mettre sur la voie d'une vérité historique à faire ressortir.

Racontant la mort de Jacques le Mineur, frère du Seigneur, au moment où Jacques va être précipité, Abdias insère dans sa narration la précision suivante :

— Voici qu'un individu (*homo quidam*), un ennemi, *Saül*, qui ensuite fut l'apôtre Paul, comme il sera dit bientôt... cet individu ennemi, entre temps, se jetant par agression sur Jacob, le précipita (*præcipitem fecit*), la tête la première, du haut des marches (du Temple), — et le scribe a dit qu'il y en avait quinze ; le croyant mort, il négligea de le supplicier plus avant (il a trop à faire ; c'est une vraie bataille). Dans cette collision, Jacques eut le pied foulé et boitait péniblement. Il est manifeste que cet homme ennemi était Saül, qui fut ensuite appelé au ministère de l'apostolat. »

Voilà le récit de la mort de Jacques, frère du Seigneur, qui, puisque Saül y joue le rôle de persécuteur, est antérieure à sa conversion. Pourquoi les *Actes* canoniques n'en parlent-ils pas ?

Ainsi, Clément, Hégésippe, Eusèbe, Abdias s'étendent avec prolixité sur la mort de Jacob-Jacques, frère du Seigneur. Et les *Actes* canoniques n'en disent pas un mot. Ils donnent la mort de Jacob-Jacques, frère de Jean, en une ligne ou deux, duquel Jacques ils ne disent pas autre chose. Et ils se taisent sur la mort de l'évêque de Jérusalem, le frère du Seigneur, à qui les *Clémentines*, dans la dédicace, donnent le titre de : « Seigneur et Chef de l'Église universelle, évêque des Évêques, gouvernant la Sainte Église des Hébreux qui sont à Jérusalem et toutes celles qui ont été fondées en quelque lieu que ce soit par l'aide de la providence. » C'est un pape, déjà ! Je dis qu'il n'est pas possible que les *Actes* se taisent, sinon par fraude. Ce supplice de Jacob-Jacques le Juste, Jacob-Oblias, si émouvant, ils ne l'ont pas passé sous silence. Il s'y trouve, vous dis-je.

— Mais il n'y a dans les *Actes* que le seul récit d'un seul supplice d'une unique personne, Stéphane-Etienne ? dira-t-on.

— Eh bien ! c'est que Stéphane-Étienne, — pseudonyme qui signifie la couronne (du martyr), — dissimule Jacob-Jacques, frère du Seigneur. Et je le prouve.

Les *Actes* font de cet Étienne un diacre, l'un des « sept », comme de Philippe, afin de les sortir un peu plus de leur personnalité historique. Fraude et imposture ¹.

Jacob-Jacques, frère du Seigneur, meurt dans les *Actes* sous le pseudonyme de Stéphane-Étienne, et dépeint, planté, caractérisé avec de tels détails qu'ils l'identifient sans erreur, qu'ils lui sont comme un signalement propre à le faire reconnaître des initiés, dès les premiers mots.

1. Je ne m'attarderai pas à discuter si l'institution du « diaconat » et des « diacres » remonte au temps où les *Actes* sont censés l'établir. Les diacres *en ce temps-là* sont aussi anachroniques que le seraient un ministre de l'aéronautique et du pétrole sous Napoléon I^{er}. Il me suffit que le récit de l'institution des diacres dans les *Actes* porte en lui-même sa fraude.

Quel est, en effet, le but de l'institution des diacres ? Le service des tables, « afin que les douze (apôtres) puissent ne s'appliquer qu'à la prière et au ministère de la Parole, car il n'est pas convenable qu'ils délaissent la parole de Dieu pour faire le service des tables (*Actes*, VI) ». Les Douze élisent donc *sept* diacres, Étienne et Philippe, — puis cinq individus aussi inconnus que leurs noms sont bizarres : Procorus, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas. Des Grecs. Des Grecs pour le service des tables chez des Juifs ! Et il faut croire ça ! Les critiques disent : *Amen* !

Donc, les diacres sont chargés du service des tables. Le service de la Parole reste aux Douze. Or, parmi les sept diacres, les deux seuls que l'on voit agir, Étienne et Philippe, et dans le seul cas où ils agissent, n'agissent qu'en apôtres, qu'en ministres de la Parole. Faire d'Étienne un diacre ! Préposé au service des tables ! Quel mépris des compétences ! Les *Actes* eux-mêmes le démentent et se contredisent. S'il est un homme, en effet, qui ne soit pas *the right man in the right place* où, sur le papier, on l'emploie, c'est bien Stéphane. Ouvrez les *Actes* (ch. VI, 8-15, et VII) : plein de grâce-et-foi (le juste), plein de force (oblias), il n'existe que pour accomplir de grands prodiges et de grands miracles. Et il ne meurt, comme orateur, que pour avoir l'occasion de prononcer un grand discours qui rendrait des points à ceux de Pierre et de Paul. Un diacre, cet orateur ! Un ministre de la Parole ! un apôtre, vous dis-je : Jacob-Jacques.

Et Philippe ? Est-ce qu'il est préposé aux tables ? Est-ce qu'il agit en diacre, sédentaire à Jérusalem ? Il n'est sans cesse, quand on nous le montre, que par monts et par vaux, sur les routes, comme ministre de la Parole, d'abord à la poursuite d'un Éthiopien qu'il convertit sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, puis il va à Azot et, de là, à Césarée « annonçant l'Évangile, par toutes les villes où il passait ». Les *Actes* le disent. Un diacre, Philippe ? Quand aurait-il le temps d'être à son poste ? Un apôtre, vous dis-je, frère du Christ, crucifié, et qui « écrivait tous les jours les paroles de son frère ». Au surplus, sauf à la première Pentecôte, jamais les apôtres ne sont réunis pour manger. Quand les diacres officieraient-ils ?

Étienne plein de foi, c'est Jacob le Juste ; plein de force, c'est Oblias. Quand on compare le récit de la mort d'Étienne dans les *Actes* avec ceux de la mort de Jacob-Jacques dans Eusèbe et dans Abdias, il est impossible de ne pas constater que ces récits sont trois moutures de même farine, sorties du même sac et de la même machine, convenablement arrangées pour que le récit des *Actes* n'ait plus l'air d'être celui de la mort de Jacob-Jacques. Mais, outre le signalement, — le Juste, plein de foi (des manuscrits, parce que l'allusion était transparente ont remplacé foi par *grâce*), Oblias, plein de force, — le supplice est le même : la lapidation. La discussion entre les Juifs et Étienne, dans les *Actes*, qui est l'origine de la querelle que suivra le supplice, n'est qu'un raccourci des sollicitations des scribes et pharisiens à Jacob-Jacques dans Eusèbe. Condamné dans les *Actes* pour paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu, pour avoir dit que Jésus de Nazareth détruira « ce lieu-ci », le Saint-Lieu, et changera les coutumes mosaïques, dans Eusèbe, c'est encore parce qu'il « procure à Jésus un pareil témoignage, qu'il est mis au ciel à la droite de la grande puissance et doit venir sur les nuées du ciel » ; et vous avez vu combien le texte d'Eusèbe a été adulteré et truqué ; c'est, en somme, pour les mêmes motifs que dans les *Actes*, que Jacob-Stéphanos est lapidé. Et quand il meurt, c'est le même propos, au fond, qu'il tient. Jacob-Stéphanos dit, dans les *Actes* : « Seigneur, ne leur impute point ce péché (à ses bourreaux ; car c'est une victime, évidemment !) » Dans Eusèbe : « Seigneur, Dieu et Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font ¹. » Phrase reprise à ou plutôt *par* Jésus (*Selon-Luc XXII, 33*).

Il n'est plus question, dans les *Actes*, de la collision du Temple, donnée par Abdias et reproduite dans Eusèbe sous une forme édulcorée, pas plus qu'il n'est question, dans Eusèbe,

1. Pour que les initiés ne s'y trompent pas, et sachent bien que Stéphane n'est que le revenant de Jacob-Jacques, d'ailleurs ressuscité comme fils de la veuve de Naïm par Jésus, les scribes prennent la même précaution que pour Pierre, revenant de Simon. Ceux qui le regardent, il leur semble voir un ange, la figure d'un ange. « Tous ceux qui siégeaient au Sanhédrin, virent son visage, comme le visage d'un ange (*Actes VI, 15*). » Parbleu !

de Saül, que présente Abdias et que les *Actes* ont retenu ¹. Saül est le trait d'union, par-dessus Eusèbe, entre le supplice de Jacob-Jacques et celui de Stéphane ; c'est grâce à Saül que l'on peut achever d'identifier Stéphane et l'assimiler sans conteste à Jacob-Jacques, frère du Seigneur.

Que celui qui a des oreilles entende ! Écoutez bien.

Dans les *Actes* (VII, 58), ceux qui lapidèrent Stéphane-Jacques, déposèrent, pour être plus à l'aise, leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saül ; et quatre ou cinq lignes plus loin (chap. VIII, 1-3) il est dit de Saül qu'« il avait approuvé le meurtre de Stéphane-Étienne. » Jusqu'ici Saül n'est pas très méchant. Rôle passif. Trois lignes encore ; puis un aveu brutal, qui tombe avec la lourdeur d'une massue : « des hommes pieux ensevelirent Étienne... *Mais Saül ravageait l'Eglise : il pénétrait dans les maisons, et, entraînant de force hommes et femmes, il les faisait mettre en prison.* »

Et c'est ce Saül, persécuteur fanatique, « ne respirant que menaces et que carnages », dont on ose nous dire, trois lignes auparavant qu'il n'est qu'un jeune homme à qui l'on fait jouer le rôle de gardien des habits des lapideurs ! C'est tout juste s'il n'a pas l'air d'un passant de hasard, d'un vagabond, sans métier, heureux de trouver une occasion de toucher un pourboire.

Non. La vérité que l'on veut cacher, elle est dans Abdias Saül, dans le meurtre de Stéphane-Jacob-Jacques, frère du

1. Le récit d'Eusèbe ne se présente avec les marques d'effraction, que le critique avoue en termes embarrassés, que parce qu'il a été refait, non seulement pour se distinguer du récit des *Actes*, mais surtout pour en faire sauter Saül.

Saül, c'est une date. Puisque Saül a précipité Jacques-Jacob, frère du Seigneur, du haut des marches de l'escalier du Temple, Jacob-Jacques, frère du Seigneur, est mort avant la conversion de Saül en Paul. Il n'est pas mort, comme on le dit aujourd'hui dans une interpolation frauduleuse des *Antiquités judaïques* de Flavius-Josèphe (XX, VIII) en 814 = 61, sur poursuites d'Hananias, grand sacrificateur, profitant de la carence de la procurature romaine, entre celle de Festus, mort, et l'arrivée d'Albinus, son successeur.

Le faux est entré dans Flavius-Josèphe à l'époque où le récit d'Eusèbe a été sophistiqué. N'ayant pu mettre à temps la main sur les *Actes* d'Abdias pour les détruire ou les modifier, l'Eglise les déclare « apocryphes », ou « pseudépigraphes ». Argument arbitraire, mais très malin, puisqu'il « prend ». Malin signifie diabolique.

Seigneur, a pris une part active, prépondérante. La « collision » d'Abdias, qui atténue déjà, aboutissant à l'agression de Saül qui précipite Jacques-Jacob, prouve qu'il y eut émeute et bataille, autour du Temple. Saül est là. Jacob-Jacques est là, avec ses partisans, « car, dit Eusèbe (*H. E.*, II, xxiii), à cause de la Pâque, toutes les tribus (et même les Goïm-Gentils) se rassemblent. » La chasse que Saül a donnée aux chrétiens, kanaïtes et sicaires, prouve qu'il est un chef avec des troupes hérodiennes, et qui paie de sa personne, depuis longtemps, et longtemps après, encore.

Je pense avoir débrouillé le réseau de fraudes, qui ne sont inextricables que pour les exégètes et qui cascaden les unes sur les autres, par lesquelles l'Église a dissimulé la mort de Jacques, frère du Seigneur, sous celle de Stéphanos-Étienne ou la Couronne ¹.

Il reste à dater cette mort.

Puisque Saül y joue un rôle éminent, — celui d'un ennemi, — c'est qu'il n'est pas converti en Paul. La conversion de Saül en Paul intervient au début des *Actes*, ou presque. Quand on sait que les *Actes* reprennent les événements sept ans environ avant la crucifixion du Christ, qui est de 788-789 (35-36), c'est-à-dire, d'après le système qui avança à 782 = 29, la crucifixion, sous le consulat des deux Geminus ; quand, enfin, l'on tient compte que Saül apparaît anonymement dans les Évangiles, au Gethsémani, comme l'homme à l'oreille coupée, on peut inférer que Jacob-Jacques, frère du Seigneur, a péri avant son frère, le Seigneur, le Christ. Mais quand, au juste ?

L'Évangile Selon-Jean raconte (chap. x) que lors de la célébration de la Fête de la Dédicace, en hiver, à Jérusalem, dans

1. Une de plus est celle de Paul dans la *Lettre aux Galates* (I, 19) où, au III^e siècle, on fait dire à ce persécuteur qui a tué Jacob, frère du Seigneur, qu'il l'a rencontré et vu, — il est même descendu chez lui, — dans un voyage à Jérusalem, à une époque où Jacques, — qui s'est endormi Stéphanos (*Actes*, VII, 60), — dort, depuis quinze ans, son dernier sommeil. Il n'a fait que le rencontrer, descendre chez lui. Ce que dit Abdias ? Pseudépigraphie ! L'Esprit le veut. Disons, nous, que cette fraude prouve combien le souvenir de Paul-Saül était intimement lié à celui de Jacques, par cette mort à laquelle il a présidé.

le Temple, sous le Portique de Salomon, Jésus *se promenait*. Les Juifs apportent des pierres pour le lapider, parce qu'il se dit le Christ. Et encore une fois, ils s'efforcent de mettre la main sur lui. « Mais il leur échappa et retourna sur l'autre rive du Jourdain. » Oui. Mais il y a quelqu'un qui fut pris. C'est justement Jacques-Jacob-Étienne, la Couronne, et qui fut lapidé. Car comment croire que, dans une scène aussi bénigne que celle du Selon-Jean, les Juifs n'aient pas pu, s'y efforçant, mettre la main sur Jésus. S'il échappe, c'est qu'il y a eu bagarre, bataille, mêlée, et c'est à la faveur du désordre de la bataille que le Christ put s'échapper.

De même que « le Christ » est le *premier-né* des morts, l'aîné des *sept* frères, Jacob-Jacques est le premier des morts. Quand on a percé à jour le « mystère » des résurrections pneumatiques des évangiles, — il y en a trois, — celle du jeune homme de Naïn, celle de Lazare-Eléazar et celle de la fille de Jaïr ; l'*Apocalypse* a déjà ressuscité Juda-Joseph, révolté du recensement sous Quirinius, et Sadok, son lieutenant, les deux témoins fidèles (*Apoc.*, XI, 11), — on peut être certain que le jeune homme ressuscité de Naïn, c'est, en esprit, allégoriquement, Jacob-Jacques-Stéphanos, dans le *Selon-Luc* (VII, 11), avec les sophistications nécessaires ¹.

L'Église dira de Jacob-Jacques, lapidé sous les espèces de Saint-Étienne, qu'il est le premier martyr. Soit. Mais la vérité historique l'enserre, l'étreint à tel point, qu'en lui enlevant son nom juif Jacob-Jacques, pour ne le désigner que sous l'épithète de *la Couronne*, et en le coupant de sa parenté, frère du Christ et fils de Zébédée-Juda-Joseph et de Salomé-Marie, elle n'a pas pris garde qu'elle maintenait un trait

1. Anonymat et fils unique. Du moins on ne cache pas que la mère est veuve, comme la mère des fils de Zébédée. Pour que Jésus qui, ailleurs, refuse de faire des miracles, ressuscite spontanément, sans qu'on lui demande rien, un jeune homme inconnu et le rende à sa mère, — après quoi le ressuscité et la mère disparaissent à jamais, — il faut qu'il ait été poussé par le plus fort des sentiments : l'amour filial et fraternel. On a beau lui faire dire : « Qui sont mes frères, mon père et ma mère ? » Jésus, quand il s'incarne vraiment dans le Christ, est humain et a l'esprit de famille.

L'allusion à Jacob-Jacques est si transparente, dans *Luc*, que les autres Évangiles ont supprimé ce miracle.

d'union, qui est un trait de lumière, entre lui et sa davidique famille, en avouant le lieu de sa sépulture : Caphar-Gamala, patrie de Juda le Gaulonite et, comme je le démontrerai plus loin, du Christ que Ponce-Pilate crucifia¹.

Lapidé à Jérusalem, pour que son cadavre ait été transporté à Gamala, cet Étienne des *Actes* ne peut être originaire que de Gamala, berceau de la famille. Et c'est une preuve de plus, indirectement, qu'il est bien Jacob-Jacques.

Et c'est sur lui, son frère, que « Jésus », au III^e ou au IV^e siècle, se lamentera, quand il s'éciera, pleurant sur Jérusalem, quelques jours avant sa mort : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés !... » Car qui donc, du vivant du Christ, dans les Évangiles, a été lapidé ? Répondez.

Mais il faut conclure.

Toutes ces fraudes que j'ai relevées, n'ont été perpétrées que pour cacher que Simon-Pierre et l'un des deux Jacob-Jacques, celui que les *Actes* font périr par l'épée sous Hérode Agrippa, et seul survivant des deux Jacob, après la crucifixion, fils de Zébédée et frère de Jean, comme les scribes disent, et frère du Seigneur, du Christ, et fils de Joseph-Juda, comme il est vrai, sont le Simon et le Jacob-Jacques que Tibère Alexandre fit crucifier en 802 = 48, tous deux fils de Juda le Gaulonite².

XX. — Destruction de la nation juive. — Après les révoltes de Juda le Gaulonite, de son fils, le Christ crucifié par Ponce-Pilate, de Theudas, de Simon-Pierre et de Jacob-Jacques, de Ménahem, toutes réprimées, et, celle de Ménahem, la plus terrible, par Vespasien et Titus, qui rasa Jérusalem, le fana-

1. L'aveu se trouve dans l'ouvrage : *La Palestine*, du Baron Lud. de Vaux, (Ernest Leroux, éditeur, Paris, 1883). Voir plus loin le § *Capharnaüm urbi subjacens*.

2. On lit dans les Œuvres (ch. 72) d'Isidore de Séville, docteur chrétien très illustre, évêque espagnol du temps de Grégoire le Grand (VIII^e siècle), que saint Jacques, fils de Zébédée, frère de Jean, celui que les *Actes* font périr par l'épée, ordre d'Hérode Agrippa, a prêché l'Évangile à l'Espagne et aux peuples des pays à l'occident (le Portugal, quoi !) Depuis, il a été enterré à Saint-Jacques de Compostelle. Impostures cyniques !

tisme messianique fit une dernière explosion sous Hadrien. Ce prince voulait rebâtir Jérusalem. Comme après l'exil de Babylone, un grand espoir souleva la Palestine. Mais Hadrien ayant fait savoir qu'il nommerait la nouvelle ville *Ælia*, et qu'il consacrerait le Temple qu'il se proposait d'y construire à Jupiter Capitolin, la révolte éclata : guerre de bourgs, longue et sanglante, commanditée par deux Juifs alexandrins, riches changeurs, Julianus, — au nom bien latin pour un Juif, — et Pappos. L'animateur de la révolte fut Rabbi Aquiba. Mais le chef de guerre, le général, ce fut un arrière-petit-fils de Juda le Gaulonite, — lui, toujours, lui, partout, — Bar-Koziba, qui, Messie à son tour, prit le nom de Bar-Kocheba, ou Fils de l'Étoile¹. Après trois ans de luttes, les

1. On retrouve rabbi Aquiba « chrétien » et « paulinien » dans les *Actes* et dans les *Lettres* de Paul, camouflé en *Aquila*, l'Aigle (*Actes* XVIII, 2 et *L. aux Romains*, XVI, 4), où il est dit que cet Aquilas et sa femme Priscilla « ont exposé leur tête pour sauver la vie... de Paul. » J'élucide tout ce qui concerne « les Aquiba » dans le volume sur JEAN-BAPTISTE, au chapitre : *Le Juif Apollos d'Alexandrie*.

On ne connaît bien l'histoire de ce dernier soulèvement que par saint Jérôme, que par Eusèbe, — et on peut être sûr qu'ils l'ont faite avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas la rattacher à celle du christianisme, — et que par Dion Cassius, abrégé et refait au xv^e siècle par le moine Xiphilin. Mais le moine a justement supprimé le livre 69 des *Histoires* de Dion Cassius qui, natif du Pont, comme Aquilas, devait se faire un plaisir de nous dire qui était exactement ce Bar-Kocheba, protégé d'Aquiba-Aquilas. Heureusement que nous savons, par Valentin (*Pistis-Sophia*), qu'il s'appelait *Simon* : Maria-Salomé le reconnaît même, dans *Pistis-Sophia*, comme de sa postérité en ligne directe. Bar-Kocheba ayant fait frapper monnaie, s'y présente comme Simon, prince d'Israël (Derenbourg, *Guerre de Bar-Kocheba*). Arrière-petit-fils de Juda de Gamala, petit-fils de Simon-Pierre, et fils de Iôannès-Marc (Marc est la déformation latine de l'hébreu *Malik*), devenu l'Évangéliste, il doit, je pense, à cette ascendance, l'honneur que lui fait Eusèbe de le donner comme évêque de Jérusalem, sous le nom de Syméon (le Signe, l'Étoile). Eusèbe le fait fils de Cléopas dont parle l'Évangile. « Il était, dit-on, cousin du Sauveur : Hégésippe raconte, en effet, que Cléopas était le frère de Joseph ». Ce qui fait un cousin de plus à Jésus. Mais ce n'est pas ce qu'en dit Eusèbe qui peut nous persuader, — sauf le nom de Syméon, destiné aux initiés.

Au surplus, si vous voulez connaître toute la pensée d'Eusèbe sur Bar-Kocheba, vous pourrez lire (*H. E.*, IV, VI) que ce « chef des Juifs » n'était qu'un voleur et qu'un assassin qui se donnait pour un « astre venu du ciel », comme le Verbe. Et Justin, que cite Eusèbe (*H. E.*, IV, VIII), nous apprend que « dans la guerre actuelle (ce qui place Justin vers 888 = 135), Bar-Kocheba, le chef de la révolte, faisait conduire les seuls chrétiens à de terribles supplices, s'ils ne reniaient et blasphémaient Jésus-

bandes juives furent dispersées ou détruites. Rabbi Aquiba, capturé, fut brûlé vif. Quant à Bar-Kocheba, il paya aussi de sa vie sa mission avortée ; il fut tué par ses propres partisans déçus et meurtris, qui lui restituèrent son nom de Bar-Koziba, Fils du Mensonge ¹.

Les Messianistes, bien que décimés et dispersés par les armées d'Hadrien, ne disparurent point. Leur secte, fondée par Juda le Gaulonite ou de Gamala, — Zélotes ou Kanaïtes, Galiléens, Fils du tonnerre, car tous ces noms conviennent à ses sectateurs, et, comme disciples du Nazir, Nazaréens surtout, — leur secte malgré ses épreuves, malgré ses morts, malgré l'impuissance guerrière à laquelle elle est réduite à jamais, va-t-elle pour cela renoncer ? ².

Nous sommes en 888 = 135. Un siècle s'est écoulé, ou mieux, deux jubilé, entre la défaite du Christ-Messie sous Ponce-Pilate (788 = 35) et celle de Bar-Koziba.

Hadrien a fait passer la charrue sur Jérusalem, et, pour en finir avec les révoltes messianistes juives, a dispersé les Juifs, supprimé leur nation, la rayant de la carte du monde. L'âge héroïque du « christianisme », — traduction française

Christ » (qui n'est pas inventé). Vous demandiez de l'histoire ? En voilà ? Et de l'authentique, pour l'Eglise.

Avec des gaillards de la trempe des scribes qui ont écrit sous les noms de Justin et d'Eusèbe, on peut se demander si l'allégation de Justin ne contient pas, bien que faite pour être comprise telle qu'elle apparaît, une part de vérité. Si, comme il est possible, les affabulations qui ont été précisées par Cérinthe sur le Logos, étaient déjà en formation, on comprendrait que le farouche et fanatique Bar-Kocheba, qui n'admettait, comme le Christ de Ponce-Pilate et ses frères, Simon, Jacob-Jacques, Ménahem, que la doctrine de l'*Apocalypse*, ait, en effet, traité en ennemis ces « hérétiques », qui avaient succédé, après la première grande défaite chrétienne de Ménahem, comme partisans de la paix, aux hérodiens du temps du Christ. Il ne s'agit que de savoir comprendre le style à double entente, — change perpétuel, — des écrivains ecclésiastiques.

1. Avec un double jeu de mots. Les critiques et savants n'ont vu que le jeu de mots sur la racine K. Z. B. = Kazab, mensonge. Mais il y en a un second, implicitement contenu dans Zéb, Poisson.

2. Les qualificatifs de Zélote ou Kanaïte, de Galiléen, de Nazaréen, pour désigner en particulier ou en général les disciples du Christ, sont encore dans les Évangiles. Pour qu'on ne les ait pas supprimés, il faut qu'ils aient été la vérité historique, jusqu'au IV^e siècle tout au moins.

Dans les Talmuds, le Juif qui verse dans les rêveries apocalyptiques est le *min*, au pluriel *minim*. Et les Talmuds sont à peine en train au IV^e siècle.

de l'hébreu « messianisme », avec son sens étymologique, — est clos. Pas de « royaume de Dieu », pas d'avènement du Messie-Christ. Pas d'autre « Bonne nouvelle », pas d'autre Écriture qui ressemble, même de loin, aux Évangiles canoniques, pas d'autre « Révélation » que l'*Apocalypse*, en y ajoutant les *Commentaires* de Papias. Le messianisme chrétien est mort, tué par les légions des Césars ¹.

Mais l'idée ? Mais la promesse de la Thora, des Tables de pierre, des Tables du Témoignage ou Testament ? Mais la délivrance et la grandeur espérées ? Sont-elles anéanties à jamais ? Pas tout à fait.

Mais à l'héroïsme de « l'âge apostolique », à l'héroïsme du glaive, va succéder l'ère machiavélique de la littérature pendant quatre ou cinq siècles.

Il y a trois puissances pour dominer les hommes, les peuples, le monde : l'or, la politique, la religion. Rien n'empêche de les associer toutes les trois. Mais quand on n'y réussit pas, on peut se contenter de l'une ou de l'autre.

1. C'est à cette ruine définitive de Jérusalem et de la nation juive, « abomination de la désolation », — et non aux événements du temps de Vespasien et Titus (70) que fait allusion le Jésus apocalyptique des Évangiles. Aucun savant, exégète ou critique, n'a voulu le voir, afin de dater les Évangiles tout de suite après 70. Les reculer après 135 ? Quelle audace ! Ils prennent toujours le contre-pied de la vérité historique.

Les mythiques et certains radicaux, parmi les exégètes, s'expliquant sur la date historique « l'an quinzième du règne de Tibère », qui est dans Luc et Marcion, y voient le début de la transposition du mythe de Jésus dans le cadre historique. (P.-L. Couchoud, van den Bergh van Eysinga, etc.). Mais le choix de cette chronologie, il faut qu'ils l'expliquent. « C'est qu'il convenait, disent-ils, que les événements fussent antérieurs à la destruction de Jérusalem et du Temple en 70 (par Titus et Vespasien), interprétée comme conséquence du rejet du Christ par les Juifs. » Sans doute. Mais, comme conséquence du rejet du Christ par les Juifs (que Vespasien laisse subsister comme nation), la destruction de la nation, sous Hadrien, sa dispersion, la charrue passée sur Jérusalem, est d'une autre portée. L'espérance d'Israël n'a pas pu s'écrouler après 70. La preuve en sont les révoltes qui vont jusqu'à Bar-Kocheba. C'est Hadrien qui l'a anéantie, dans sa forme guerrière. Et ce n'est qu'ensuite qu'a pu commencer le travail de consolation et de résignation, par Cérinthe et Pistis-Sophia (Foi-Sagesse), qui a abouti, après quelles évolutions et de fraudes en fraudes historiques, au Christianisme des Évangiles, vers les IV^e-V^e siècles, à partir de la fin du second, Cérinthe et Valentin morts. Après quoi, le travail de transposition dans le sens catholique de leurs doctrines a pu se donner alors libre cours, parallèlement aux falsifications à l'histoire véritable.

Que le peuple juif se croit cru prédestiné à la souveraineté universelle, c'est ce dont il est impossible de douter d'après ce que contiennent les livres hébraïques de l'Ancien Testament. Que cette souveraineté ait du se produire dans l'ordre à la fois temporel et religieux, sous la forme d'un gouvernement théocratique, dont le Messie eût été le représentant, par l'établissement du règne ou du royaume d'Iahveh-Dieu sur la terre, c'est une certitude qui ne peut être sérieusement contestée ¹.

L'âge héroïque du Christianisme, que l'on peut sans paradoxe faire partir de Juda le Gaulonite, fondateur de la secte et des milices chrétiennes, n'est pas autre chose que l'ensemble des soulèvements successifs dont la Palestine a été le théâtre depuis celui de Juda le Gaulonite, — il est l'Aléph, l'Alpha, Alphée, — jusqu'à celui de Bar-Kochéba, avec l'espoir et dans le but de réaliser la domination juive sur le monde. Le rêve « eschatologique » !

Cette espérance, mystique, visionnaire, ayant le caractère d'une « foi » religieuse, était insensée, *politiquement*. Les rêveries apocalyptiques sont l'œuvre d'un fanatisme qui approche de la démence.

Mais ce que la foi affolée n'a pu réaliser par la force, cette idée de la domination universelle qui a été vaincue dans le domaine politique, la foi assagie, — *Pistis-Sophia*, dit Valentin, — la transposant, à partir de la seconde moitié du II^e siècle, dans le domaine de la spéculation métaphysique, la fera finalement triompher, par la ruse, par l'imposture, par un prosélytisme de mensonge, dont le monde ne verra d'autre exemple que si s'écroule la civilisation actuelle sous les coups de la propagande communiste soviétique, servie par la complicité de partis politiques, où des ambitieux intelligents, mais sans scrupules ou de mauvaise foi, courent au pouvoir en s'appuyant sur des primaires, sincères peut-être, mais de raison mal évoluée, tous recrutant, par les plus bas appels aux moins nobles instincts, une clientèle de dupes, dirai-je d'imbéciles ? — ces « toujours-les-mêmes-qui-se-font-tuer »,

1. Voir chap. IV, au titre : II, *La Thora et l'Espérance messianiste*.

— qui seront peut-être la majorité demain pour faire, comme les chrétiens, leur révolution, au profit des malins dont ils ne seront jamais et à qui ils serviront de marchepied.

XX. — Les Juifs et le Christianisme. — Si les *chrétiens* se sont séparés du judaïsme en devenant *chrétiens*, à une époque mal définie entre le iv^e siècle et le cours du moyen-âge, ce sont les Juifs, pas tous les Juifs, mais rien que des Juifs, qui ont fabriqué le christianisme par le prosélytisme du livre et de la parole jusqu'au v^e siècle. Même quand des Goïm-Gentils s'en mêlent, ils deviennent judaïsants.

Le christianisme, œuvre basée sur l'imposture littéraire et historique, n'est que la revanche des messianistes juifs, commencée dès l'âge apostolique, après les défaites sur les champs de bataille de Palestine, dès après Vespasien et Titus, et surtout après Hadrien, contre Rome et le monde occidental qui les avait vaincus, avait mis fin à l'espérance d'Israël de dominer le monde et aux rêveries apocalyptiques sur le règne de mille ans.

Tant que la nation juive a subsisté, elle a été, par les messianistes-chrétiens, et dès Juda le Gaulonite, « divisée en deux contre elle-même ». Elle en a péri ¹. Pendant tout le temps qu'ont duré les révoltes messianistes, deux clans ennemis, bien tranchés, partagent les Juifs : ceux qui luttent pour l'indépendance contre Rome, messianistes-chrétiens-kanaites,

1. C'est ce qu'a très bien compris, au III^e siècle, Jésus-Christ, à qui les scribes font dire : « Tout royaume divisé contre lui-même sera réduit en désert et ses maisons tomberont l'une sur l'autre : et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne pourra subsister ». (*Matth.*, xii, 25, *Marc*, iii, 24, et *Luc*, xi, 17). Reconnaissance tardive que les chrétiens, — dans Flavius-Joséphe l'accusation est portée contre eux sous les espèces des kanaites, sectateurs de Juda le Gaulonite, en termes d'une violence farouche, — ont causé la destruction de la nation par les Romains ; et l'on doit noter que Flavius-Joséphe est mort avant le soulèvement de Bar-Kocheba. Cet aveu tardif, dans les Évangiles, a tout de même un but : réconcilier les Juifs dispersés, rayés de la carte du monde comme nation, pour qu'ils participent à l'entreprise « chrétienne », nouvelle manière, qui doit, par la religion, aboutir à la domination universelle ; le royaume de Dieu n'est que la transposition sur le plan moral, pour le gouvernement des âmes et des consciences, de l'ancienne conception : le règne de David. Et les Juifs néo-chrétiens y convient les autres Juifs.

davidistes, en ce sens qu'ils veulent rétablir le royaume d'Israël, comme au temps de ce roi ; et ceux, *Juifs du Temple*, du parti de la paix, par politique ou pour toute autre raison, qui sont restés sujets loyaux de Rome ¹.

Cette distinction a une importance bien autrement grande, au point de vue de l'histoire du Christianisme, que celle sur laquelle s'étendent les savants et critiques, toujours hors du vrai chemin, relative aux sectes des pharisiens, sadducéens, esséniens. Quant à la secte de Juda le Gaulonite, elle ne compte pas pour eux. Aveugles, conducteurs d'aveugles !

L'hostilité de ces deux partis, hérodien et davidiste, du temps du Christ de Ponce-Pilate, si vivace, restée farouche et haineuse dans les Évangiles, est allée s'atténuant de plus en plus, après Vespasien et Titus, ou, du moins, n'apparaît plus qu'atténuée dans les *Actes* et autres Écritures ; mais les morts des Theudas, des Simon-Pierre, des Jacob-Jacques, associées au souvenir des Hérode-Agrippa, des Tibère-Alexandre, des Hananias, même si on les sophistique dans la chronologie et dans leur substance, l'attestent et en témoignent encore.

Après la destruction de la nation et sa dispersion sous Hadrien, elle n'a plus de raison d'être.

Les Juifs du Temple semblent s'être repliés sur eux-mêmes, cherchant à se faire oublier, tandis que les Juifs chrétiens portaient à la conquête du monde. « Héritiers de la promesse », comme il est dit dans les *Épîtres* de Paul, les Juifs chrétiens, déçus et vaincus sur le terrain politique, ont fabriqué les « fables judaïques » — le mot est du pape Léon XIII, — sur Jésus-Christ, inventant une religion nouvelle qui, pour n'être plus l'« ancienne alliance » d'Israël avec Iahveh, reste tout de même une « alliance » avec Dieu pour la souveraineté universelle ou *catholique*. Quant à la morale indispensable,

1. Après la destruction de Jérusalem par Titus, leurs rabbis, Ben-Zakkai, Eliezer, Gamaliel (descendant du grand Hillel et petit-fils du Gamaliel, si grand aussi, du temps de Ponce-Pilate), se retirèrent à Iabné, près de Joppé. Ils y travaillèrent, et leurs successeurs après eux, au Canon des Écritures juives (Ancien Testament). D'autres émigrèrent à Babylone. A partir du IV^e siècle, tant ceux de Judée que ceux de Babylone commencèrent la composition des *Talmuds*.

ils annexent, ils prennent, ils pillent, ils plagient tout le fond spiritualiste de l'antiquité des Platon, des Aristote, des stoïciens, des Epictète, tout le meilleur de l'âme humaine, puis ils prétendent l'avoir inventée.

S'ils veulent convertir les « goïm-gentils, » les piper et en faire des partisans, ils restent les chefs, les animateurs, les bergers, les « évêques », au profit de qui le « troupeau » sera dominé et rançonné, sous couleur de religion. Tous les fabricants des fables judaïques sont Juifs ou au service des Juifs. Aux Juifs, la première place. Peuple élu, prédestiné. « Le salut vient des Juifs », dira saint Paul, comme Jésus-Christ, aux III^e et IV^e siècles.

C'est pourquoi tous les anciens livres hébraïques, la Bible juive, sacrée, sont *restés*, et non pas *devenus*, des livres saints pour les chrétiens.

Toutes les Écritures chrétiennes du Nouveau Testament, toutes les œuvres des apologistes, jusqu'à saint Augustin compris, prouvent que ce sont des Juifs qui ont fabriqué le christianisme, et au profit des Juifs, du moins, dans leur dessein.

Il faut rendre cette justice aux Juifs chrétiens qu'ils ont tout fait pour associer leurs compatriotes et coreligionnaires à l'imposture chrétienne : flatteries, objurgations, prières, libelles de démonstration. Autant que les goïm-gentils, ils ont cherché à entraîner les Juifs tout court dans l'entreprise et les profits. Ce n'est pas sans mélancolie, lamentation ni regret qu'ils ont entrevu la possibilité d'un schisme avec leurs coreligionnaires intraitables, fidèles à l'alliance ancienne mosaïque et repoussant la soi-disant nouvelle alliance jésu-chrétienne ou jésuite.

Au IV^e siècle, le Juif de Celse que, sous la signature d'Origène, dans le *Contra Celsum*, pour dater l'œuvre du second, quelque scribe chrétien, à la prière, paraît-il, d'Ambroise, évêque de Milan, l'on fait parler contre Jésus-Christ et les chrétiens, personnifie le type de tous les Juifs honnêtes, dont la conscience indignée n'a pas voulu s'associer à l'entreprise de fraude des chrétiens, mystifiant les goïm-gentils, la foule ignorante des peuples et des barbares.

Malheureusement, ce Juif de Celse n'est qu'une fiction. S'il avait été le nombre, si les Rabbis juifs avaient écrit comme il a parlé, — et l'on peut être sûr que le *Contra Celsum* a adultéré son témoignage, sous la signature d'Origène, ne donnant de l'œuvre de Celse que ce qu'il lui a plu, et comme il lui a plu : le moins possible de vérité historique, — jamais les fables judaïques jésu-christiennes n'auraient pu être prises pour de l'histoire véritable.

C'est la complicité des Juifs non chrétiens, c'est la complicité de leur silence, envers leurs coreligionnaires imposteurs, qui a permis à la propagande jésu-chrétienne de faire son œuvre. Bonne ou mauvaise ? Ce n'est pas mon sujet, qui n'est que l'histoire des faits.

Les chrétiens, ayant bénéficié de ce silence des Juifs, et sortis du judaïsme, les ont ensuite persécutés. Aujourd'hui, les chrétiens imputent aux Juifs le crime inexpiable d'avoir crucifié le dieu Jésus-Christ qu'ils ont inventé.

Pour l'historien, les Juifs sont punis par où ils ont péché. Ils paient, non pas un crime qu'ils n'ont pas commis, — s'ils ont participé au supplice du Crucifié de Ponce-Pilate, ils n'ont fait que s'associer à la condamnation d'un coupable de crimes de droit commun, — mais la faute grave de s'être tus sur l'histoire « chrétienne », et, leurs Rabbis ayant élaboré, à partir du iv^e siècle, ces fastidieux monuments de leur littérature qu'on appelle les *Talmuds*, de n'avoir pas dénoncé la mystification qui a trompé le monde, qu'ils connaissaient, dont ils connaissaient le secret, qu'ils auraient pu inscrire et révéler dans des livres, dont l'Église n'aurait pas pu se saisir pour les truquer et faire mentir ignominieusement l'histoire, à partir du iv^e siècle et au delà ¹.

1. Mahomet, lui-même, sans être dupe des fables chrétiennes judaïques, s'en est fait aussi le complice, contre les Roumis, en bon sémite-islamite, cousin germain d'Israël. C'est ainsi qu'il connaît, — le Coran le prouve, — l'identité historique du Iôannès ou Jean et du Crucifié de Ponce-Pilate, de Zacharie et de Joseph, d'Elisabeth et de Marie. Nous verrons tout cela, dans l'ouvrage suivant sur JEAN-BAPTISTE.

CHAPITRE II

Où est né le Christ ?

SOMMAIRE.

I. — PROBLÈME MAL POSÉ JUSQU'ICI, DONC MAL RÉSOLU.

BETHLÉHEM ; — NAZARETH ; — LINGUISTIQUE ET GÉOGRAPHIE ; — LE PIÈGE DES DEUX VILLES ; — GAMALA.

II. — NAZARETH.

LA VILLE INCONNUE ; — LE TÉMOIGNAGE DE MATTHIEU ; — NAZIR OU NAZARÉEN ; — NAZARÉEN ET NON NAZARÉTHAIN ; — L'APOCALYPSE ET NAZARETH ; — L'EMPLACEMENT ; — DOCUMENTS TARDIFS ; — VERS LES CONFINS DE LA GALILÉE ; — LA GÊ-NAZARETH ; — LES PRÉDICATIONS DU LAC ; — NAZARETH SUR LES BORDS DU LAC ; — SUR LA MONTAGNE ; — LA MONTAGNE DE GAMALA ; — LE NAZARÉEN SUJET DE CÉSAR ; — CAPHARNAUM URBI SUBJACENS ; — NAZARETH-GAMALA ; — JUDA DE GAMALA, PÈRE DU CHRIST ; — CONFIRMATION PAR EUSÈBE.

III. — LA CRÈCHE DE BETHLÉHEM.

LES INVRAISEMBLANCES ; — LE RECENSEMENT DE QUIRINIUS ; — LES PROPHÉTIES À ACCOMPLIR ; — LE CHRIST, DESCENDANT DE DAVID ; — TOUS LES CHRISTS SONT DE BETHLÉHEM ; — LE DROIT MOSAÏQUE ; — L'ALLÉGORIE SOLAIRE ; — DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, MYSTÈRE, VERS LE MIRACLE PAR LE ZODIAQUE ; — LA NATIVITÉ DANS L'« APOCALYPSE » ; — LA NAISSANCE DU SOLEIL ET DU CHRIST ; — HAINE ET GUERRES ENTRE LE MESSIE ET LES HÉRODES ; — LES MAGES APPORTENT LA SOUMISSION DE L'ORIENT AU MESSIE D'ISRAËL ; — L'ÉTOILE ET LE MARIAGE DE MARIE-JOSEPH ; — LA CRÈCHE, LE BŒUF ET LES ANES ; — ANGES, PAILLE, BLÉ ; LE PAIN DE VIE ; — JÉSUS-CHRIST, SOLEIL-DIEU ; — LA NOËL ET L'AN NOUVEL ; — LA GROTTÉ ; — LA CRÈCHE EN BOIS.

I. — PROBLÈME MAL POSÉ JUSQU'ICI DONC MAL RÉSOLU

Bethléhem. — Des quatre Évangiles canoniques, deux, le *Selon-Marc* et le *Selon-Jean*, ne parlent pas de la naissance du Christ. Ils ne disent pas quelle fut sa ville natale. Les deux autres, le *Selon-Matthieu* et le *Selon-Luc* déclarent expressément que Jésus est né à Bethléhem, à Bethléhem de Judée.

— « Jésus étant né à Bethléhem de Judée, dit le *Selon-Matthieu* (II, 1), aux jours du roi Hérode », c'est-à-dire l'an 750 au plus tard, ère romaine.

— « Lors du recensement de toute la terre ¹ ordonné par César-Auguste, Quirinius étant gouverneur de Syrie », dit le *Selon-Luc* (II, 2-7), — an 760 de Rome, an 7 de l'ère chrétienne, — Joseph monta ² de Galilée en Judée, de la ville de Nazaret à la ville de David qu'on appelle Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour y être enregistré avec Marie, qu'il recherchait en mariage, étant enceinte. Pendant qu'ils étaient là, le jour où Marie devait enfanter arriva. Elle mit au monde son fils, le premier-né, τὸν πρωτότοκον (d'où l'on peut conclure qu'elle eut ensuite d'autres enfants); elle l'emballota et le coucha dans une ou dans la crèche. » Le texte grec dit : ἐν φάτνῃ.

Ces témoignages sont affirmatifs; ils semblent sans réplique. C'est sur eux que se fonde l'opinion chrétienne orthodoxe pour imposer à ses fidèles cette certitude, qui ne se dis-

1. De toute la terre ? En bon Oriental qu'il est, le scribe exagère. Il ne s'agit que d'un recensement local, portant sur la Judée, occupée par les Romains qui entendaient y établir des impôts, comme font toutes les nations qui ont des colonies ou protectorats. Mais son exagération a une cause, que je dirai.

2. « Monta » est impropre. C'est le contraire qui est vrai. Nazareth se trouve sur une montagne. Voir l'épisode du *Selon-Luc* lui-même, où Jésus étant à Nazaret, — le texte grec de cet Évangile ne met pas d'h à Nazaret, — ses compatriotes veulent le précipiter « du haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie (IV, 29-30) ». De Nazareth à Bethléhem on descend.

cute point, que le Christ est né à Bethléhem, Bethléhem de Juda ¹.

Cette Bethléhem est une vieille ville, très connue, de la tribu de Juda, nommée dans le premier livre de Samuel (XVI, 4; XVII, 42), et qu'habitait Isaï, père de David. David y fut oint d'huile (*oint*, en grec *Christos*, et en hébreu *Messie*) par Samuel, sur l'ordre d'Iahveh, pour succéder à Saül comme roi d'Israël. Il existait une autre Bethléhem qui échut au sort à la tribu de Zabulon, à l'occident du Jourdain, lors du partage du pays de Canaan, sous Josué (*Josué*, XIX, 15) ².

Nazareth. — Malgré les témoignages formels du *Selon-Matthieu* et du *Selon-Luc*, les quatre Évangiles, — y compris donc *Matthieu* et *Luc*, — quand ils parlent de Jésus-Christ, l'appellent souvent Jésus le Nazaréen, que les traductions interprètent toujours par Jésus de Nazareth, comme s'il était né dans la ville de Nazareth, qu'ils nomment et citent parfois, mais qu'ils visent aussi sans donner le nom, comme la « ville », comme la « patrie » de Jésus, semblant oublier, oubliant que Bethléhem a été déclarée telle par le *Selon-Matthieu* et le *Selon-Marc*.

Le fait est assez frappant pour que des doutes soient venus aux critiques sur la réalité de la naissance à Bethléhem, que la plupart tiennent pour imaginaire.

Bien que de leur avis, mais pour d'autres raisons que les leurs, je suis prêt à reconnaître, pour ma part, s'il plaît à l'orthodoxie de l'Église, que l'appellation Jésus-de-Nazareth, — traduction impropre à dessein de Jésus-le-Nazaréen, on verra pourquoi, — et que le fait de donner toujours Nazareth comme ville ou patrie de Jésus, que le nom soit cité ou tû, ne sont pas inconciliables avec la naissance à Bethléhem, puisque c'est à Nazareth, « où il a été élevé », qu'il fut amené

1. Le catholicisme tient d'autant plus à Bethléhem, comme patrie du Christ, que, sans la naissance à Bethléhem, tout le dogme de l'Immaculée Conception, qui en sort, n'a plus de fondement ni de justification.

2. Bethléhem de Galilée. Nous ne la perdons pas de vue. Elle était située à peu de distance de la Nazareth actuelle ; en turc : En-Nasirah.

tout enfant pour y habiter, et puisqu'on ne l'a connu que là, Bethléhem n'intervenant que pour y placer la délivrance de Marie, la Vierge, quoique enceinte ¹.

Aussitôt après la naissance, en effet, suivie de l'épisode des Mages, puis de la fuite en Égypte, dans le *Selon-Matthieu*, et de l'épisode des Bergers dans le *Selon-Luc*, avec retour à Nazareth, qu'avait précédé un court voyage à Jérusalem pour la présentation de l'enfant au temple, ni dans le *Selon-Matthieu*, ni dans les trois autres Évangiles, il n'est plus question jamais de Bethléhem.

Contrairement à Bethléhem de Juda qui est et a été, dont nul n'a ignoré l'existence, Nazareth ou Nazaret, — et on trouve ailleurs Nazara et Nazarath, — est inconnue de toutes les Écritures judaïques antérieures aux temps de Tibère et de Ponce-Pilate et au delà, comme des auteurs grecs ou latins qui ont écrit sur la Palestine.

1. Est-ce que (Saül), le Pharisien, — gardons-nous surtout de traduire par Saül de-la-ville-de-Pharis ! — Saül, avec un trema sur l'u, devenu l'apôtre des Gentils sous le nom de Paul, ne nous informe pas deux fois qu'il est Tartiotte, né à Tarse de Cilicie ? Et il est désigné trois fois comme tel, dans les *Actes des Apôtres*. Cependant Hiéronymus ou saint Jérôme, Père de l'Église, nous apprend qu'il était de Giscala, et qu'il fut dit de Tarse, parce que ses parents s'étaient fixés dans cette ville après sa naissance (*De Viris illust.*, 5).

J'ai d'ailleurs le regret de ne rien croire à la raison qu'invoque l'indiscret et imprudent saint Jérôme sur l'origine et l'épithète de-Tarse donnée à Paul, puisque Paul il y a, apparemment, natif de Giscala. Sans discuter le vocable *Tarseus* des Écritures, traduit par Tartiotte, qui se dit en grec *Tarsios*, je constate que la racine grecque *Tars* a formé quelques mots auxquels s'attache le sens de cale, panier tressé, navire à rames. Si l'on veut bien se souvenir que Saül, pour échapper aux Juifs, qui, à Damas, voulaient le faire périr, gardant les portes de sa maison, ne fut sauvé qu'au moyen d'une corbeille dans laquelle les disciples le descendirent, — les *Actes IX*, 5 emploient le mot *συνελμα* pour nous dérouter, — je soupçonne l'épithète *Tartiotte* de n'être qu'une allusion à cet événement. Saül *Tartiotte*, ce n'est pas Saül Tartiotte ou de Tarse, mais Saül « l'encorbeillé ». A Jérusalem, peu après, menacé encore, Saül n'échappe au péril qu'en entrant dans une corbeille : *ἐν ταρσόν*, cette fois, le mot y est, ou dans Tarse. Enfin, il n'échappe aux Juifs, définitivement, après sa comparaison devant Festus et Agrippa, qu'en en appelant à César, à Rome, où l'on ne peut aller que par mer, sur un navire à rang de rames : *Tarsos*, toujours. Nous savons par des exemples que les scribes évangéliques ne reculent pas devant le calembour symbolique et équivoque.

On n'en découvre le nom dans aucun texte avant les Évangiles. Tous les érudits sont d'accord sur ce point.

Ernest Renan, dans la *Vie de Jésus*, écrit : « Elle n'est mentionnée ni dans les écrits de l'Ancien Testament, ni dans Josèphe (Flavius), ni dans le *Talmud*. Elle n'est que dans le Nouveau Testament »¹.

Dans un *Manuel d'histoire ancienne du Christianisme* (Préface et page 161), alors qu'il n'était encore que chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, M. Charles Guignebert, promu depuis professeur titulaire, « dressant, dit-il, les efforts patients des érudits qui ont construit l'histoire du Christianisme », et reprenant la remarque d'Ernest Renan sur l'unanime silence de l'antiquité juive, grecque et romaine touchant Nazareth, avant le Nouveau Testament, ajoute :

« La petite ville qui porte ce nom, et où les pèlerins *naïfs* peuvent aller visiter l'atelier de saint Joseph, n'a été identifiée qu'au Moyen-Age avec le lieu de naissance du Christ. »

Et sans avoir l'idée que cette ignorance absolue des auteurs équivaut peut-être à l'inexistence de la ville, sous son nom d'Évangile, sans s'arrêter à cette « identification » médiévale, si tardive, dont l'euphémisme même dont il se sert ne suffit pas à enlever le soupçon que l'Église, au Moyen-Age, a pu, comme tout le prouve, baptiser Nazareth une bourgade obscure ou la créer de toutes pièces à un endroit choisi par elle, M. Charles Guignebert, rejetant délibérément, malgré et contre les affirmations de deux Évangiles, contre l'orthodoxie, Bethléhem, comme ville natale du Christ, résume avec une autorité tranchante l'opinion, qu'il fait sienne, de tous les érudits dont il se réclame, et prononce doctoralement :

« Historiquement, le doute n'est pas possible. Jésus est né à Nazareth. »

C'est ce que nous allons voir.

Car, malgré tous les érudits, l'un portant l'autre, le problème reste posé, et non point seulement historiquement, mais aussi, géographiquement, ce dont les érudits ne semblent pas

1. Pour le *Talmud* Renan se trompe. On la rencontre : Nazareth, mais les *Talmuds* commencent au IV^e siècle.

se douter, sur la ville véritable où est né le Christ, — nom et emplacement.

Est-ce Bethléhem ? Est-ce Nazareth ? Premier point.

Linguistique et géographie. — D'autre part, cette ville de Nazareth, au nom inconnu jusqu'au Nouveau Testament, *et qu'on n'a identifiée qu'au Moyen-Age avec la ville natale ou « patrie » du Christ*, a-t-elle existé jamais sous ce nom de Nazareth, avant les Évangiles ? et a-t-elle existé jamais à l'emplacement ou, au VIII^e siècle, on a prétendu la retrouver, et où elle existe depuis ?¹ Deuxième point, dont les érudits qui ont construit l'histoire du Christianisme ne se sont jamais avisés.

Le problème, on le voit, est plus complexe que les érudits ne l'ont soupçonné. Il vaut d'être étudié, en ce qui concerne Nazareth, à un triple point de vue : linguistique (pour le nom), historique (pour la fondation ou l'apparition de la ville), géographique (pour la situation exacte ou emplacement).

Quant à Bethléhem, le point de vue est autre, puisque l'existence de la ville, sous ce nom, est incontestable, à un emplacement connu.

Nous allons donc examiner ce grand problème, — Où est né le Christ ? — sur lequel ont ergoté, — pas davantage, — tant d'érudits, sans parvenir à le résoudre. En dépit d'eux, et à la lueur de notre raison moyenne, — sens critique et bon sens, — nous découvrirons la ville natale du Christ : son nom vrai, son emplacement exact.

Ce n'est pas Bethléhem, Bethléhem de Juda, choisie « théoriquement », en raison du droit mosaïque et « pour accomplir les prophéties », pour des considérations dynastiques aussi, et de légitimité messianiste².

Ce n'est pas Nazareth, sauf par symbole dans les Évangiles ; car le nom vrai a été effacé. Et si, dans les Évangiles, l'emplacement véritable se dissimule à peine, malgré et sous le nom d'emprunt, l'Église, après l'avoir laissé perdre, cet emplace-

1. Sous le nom turc d'En-Nasirah, tiré de Nazareth, depuis.

2. Par Bethléhem et sa crèche, on comprendra comment, sur le papier, on fabrique des miracles et des mystères ! vierges-mères et mères-vierges, au souffle de Dieu, dont on sait bien qu'il ne protestera pas.

ment, ou oublier des générations, l'a transporté, recouvert du nom symbolique, donné ensuite comme historique, loin du lieu réel que les Évangiles permettent de retrouver encore : c'est aux VIII^e-IX^e siècles que la substitution de lieu a été faite, sous les espèces de l'« identification » dont parle M. Charles Guignebert.

Le piège des deux villes. — En donnant Bethléhem comme ville natale du Christ et Nazareth comme sa patrie, — faux nom et faux emplacement, — l'Église a voulu créer un sujet de discussion permanente entre deux noms de villes, et rien que sur ce point : « Laquelle des deux est la ville natale du Christ ? »

Piège grossier tendu aux érudits, auquel ils se sont laissé prendre, dans lequel ils sont tombés avec une candeur qui désarme l'ironie. Pendant qu'ils vont discuter à jamais, « au siècle des siècles », comme il est arrivé, l'esprit coïncé entre ces deux ceillères : Bethléhem et Nazareth, Nazareth donnée comme une ville réelle sous le soleil, ils ergoteront, entre Bethléhem et Nazareth, sans penser une fois que le nom est faux et que c'est par fraude que l'Église a situé aux VIII^e-IX^e siècles la ville natale du Christ à l'emplacement où on la montre. Car s'ils y avaient pensé, ils n'auraient pas manqué de découvrir le nom vrai et l'emplacement véritable. Et en les découvrant, ils auraient été conduits, comme nous allons y arriver, sur la piste du personnage qui fut le père charnel, humain, de l'homme que les scribes ont divinisé en Jésus-Christ, par le travail littéraire des Évangiles.

Gamala. — Car Nazareth, directement, et Béthléhem, par un détour, quand on a percé à jour leur « mystère », conduisent toutes deux à celui que les Évangiles appellent Joseph, époux de Marie, que, sous son vrai nom, l'histoire juive fait agir encore, et dont les Écritures se souviennent : Juda le Gaulonite ou le Galiléen, Juda de la ville de *Gamala*, où naquit son fils, son fils premier-né, Jésus-Christ en Évangile, et d'autres aussi sans doute de ses neuf enfants, — Gamala où sera enterré l'un des Jacob-Jacques.

Gamala retrouvée, on sort de la fraude « pieuse », — mais fraude tout de même, — et l'on entre dans la vérité ; on sort de la légende et l'on entre dans l'Histoire.

La découverte de la ville où est né le Christ est la clef qui ouvre la porte à l'Histoire. La porte ouverte, la lumière entre à flots et le « mystère » ou l'énigme de Jésus sont prêts à livrer leur secret.

II. — NAZARETH

La ville inconnue. — Inconnue de toute antiquité avant le Nouveau Testament, c'est la ville, d'après l'Évangile *Selon-Luc* (I, 26-31), qu'habitait Marie, vierge « et fiancée à un homme nommé Joseph », quand Dieu lui envoya l'ange Gabriel pour lui annoncer qu'elle concevrait et enfanterait un fils à qui elle devrait donner le nom de Jésus¹.

C'est de Nazareth, d'après le même Évangile (II, 4-5), que partirent Joseph et Marie enceinte, « qu'il recherchait en mariage », montant ensemble à la ville de David, nommée Bethléhem », parce qu'il était, lui Joseph, — Marie aussi d'ailleurs², — de la maison et de la famille de David, pour y être enregistrés tous les deux, lors du recensement de Quirinius. Pendant qu'ils étaient à Bethléhem, « le jour où Marie devait accoucher arriva, et elle mit au monde son fils premier-né. »

L'Évangile *Selon-Matthieu*, se bornant, sans autre détail, à dire que Jésus est né à Bethléhem de Judée, « aux jours du roi Hérode », c'est-à-dire dix ans au moins avant la date du *Selon-Luc* ci-dessus, fait partir en Égypte Joseph, le petit enfant et sa mère ; et, Hérode mort, c'est à Nazareth en Galilée, dit-il, qu'au retour d'Égypte, la famille se retira et alla demeurer (*Matth.*, II, 1, 14, 22-23). Le *Selon-Luc*, qui raconte la

1. L'ange Gabriel dit exactement à Marie : « Tu appelleras le nom de lui, Jésus. » Καλέσεις τὸ ὄνομα αὐτοῦ Ἰησοῦν. Autrement dit : tu cacheras son nom de circoncision sous cette appellation : Jésus, — le nouveau nom prévu par l'*Apocalypse* (III, 12, 13). Citation plus loin.

2. Bien que les exégètes et critiques le nient. Mais nous n'en sommes plus à une erreur ou à une fantaisie de plus ou de moins de leur part. Nous le prouverons.

naissance à Bethléhem avec le luxe de détails que l'on peut y lire, ne fait retourner Joseph, l'enfant et Marie à Nazareth, « leur ville », qu'après un voyage à Jérusalem et la présentation de l'enfant au Temple.

C'est de Nazareth que vient Jésus, d'après le *Selon-Marc* (I, 9) — le *Selon-Matthieu* dit, plus vague : de Galilée ; le *Selon-Luc* et le *Selon-Jean* ne précisent pas d'où, — pour être baptisé par Jean au Jourdain.

C'est dans Nazareth que Jésus vient prêcher un jour et, pour s'être déclaré le Messie, risque d'être tué par ses concitoyens *qui veulent le précipiter du haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie*.

Il est bien difficile de douter, après cela, de l'existence de cette ville de Nazareth, sous ce nom, et quelque part en Galilée.

Et cependant !

Quant au nom, inconnu, et la ville aussi, nous le savons, avant les Évangiles, il ne semble pas qu'en faisant cette constatation si impressionnante du silence absolu de tous les écrits anciens sur Nazareth, — ceux du judaïsme comme ceux de l'hellénisme ou du monde latin, — les érudits qui ont construit l'histoire du christianisme en aient été autrement troublés. Si le fait ne réussit pas à émouvoir les érudits, il a de quoi surprendre les simples hommes qui réfléchissent ¹.

1. En réplique à mon étude sur *Nazareth* parue dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1922, et reproduite sans autres changements que des additions et des précisions dans cet ouvrage, M. Paul Vulliaud (*A propos de Nazareth*, n° du 1^{er} février 1923, p. 794, du même *Mercure de France*) a écrit : « Il n'est pas très sûr que le silence soit aussi absolu que l'affirme M. D. Massé de tous les écrits anciens sur Nazareth, ceux du judaïsme comme ceux de l'hellénisme ou du monde latin. » Et M. Paul Vulliaud, pour prouver ce qu'il avance, contre mon affirmation, produit des citations de Saint-Epiphane, de Saint-Jérôme, du Talmud, toutes non antérieures au IV^e siècle.

Si M. Paul Vulliaud, *m'avait bien lu*, — je crois que, sur ce point, j'ai pourtant été très clair, — il aurait pu s'éviter la peine de contester mon affirmation. Car les *écrits anciens* dont j'ai dit qu'ils étaient muets sur Nazareth, sont tous antérieurs au IV^e siècle. Plus affirmatif, je dis que, à part les Évangiles, dont je prouverai qu'ils n'ont été à peu près achevés, tels que nous les avons, que vers les IV^e et V^e siècles, aucun écrit des trois premiers siècles n'a connu ni nommé Nazareth, — juif, grec, latin, sinon par interpolation frauduleuse plus tard. Les *Épîtres* de Paul lui-même et des autres apôtres, les *Actes* ignorent Nazareth, sauf sous la forme *Jésus-Nazaréen*, sur laquelle je m'explique ci-dessous.

Les livres de l'Ancien Testament ont de nombreux chapitres qui ne sont que des listes des villes de Palestine. On y sent un orgueil d'auteur à les nommer toutes, à en ajouter peut-être. Ce sont des catalogues innombrables. On ne sait plus, on n'a jamais su où se trouvaient la plupart de ces villes, dont quelques-unes ne devaient être que d'infimes hameaux. Mais les noms restent. Pas de Nazareth.

Voici l'historien Juif Flavius-Josèphe. Il est le contemporain, à une génération près, la suivante, de Jésus-Christ. Il a été mêlé à tous les événements de l'époque en Judée jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. Il a écrit deux gros volumes sur eux, sur leurs causes, sur leurs circonstances, sur les guerres, précisant les détails et donnant sur les personnages qui y sont mêlés les renseignements les plus vivants et les plus approfondis. Il a dressé, comme les livres bibliques, des nomenclatures serrées des villes de Palestine. Il ne connaît pas Nazareth. Dans ses œuvres, on trouve même sept ou huit lignes sur Jésus, d'ailleurs interpolées, mais que des érudits comme Renan, Réville et d'autres trouvent authentiques, « dans leur ensemble ». Flavius-Josèphe fait de Jésus un « homme sage, auteur d'actions extraordinaires (dont il ne dit pas un mot), *qui était le Christ* », il le déclare formellement. Et il ne nomme pas Nazareth, après la naissance, la vie, la mort, la résurrection miraculeuse du Christ. J'entends bien que son passage sur Jésus est un faux. C'est à ceux qui le trouvent authentique à nous expliquer pourquoi, dans ce cas, Nazareth est inconnue de Flavius-Josèphe. Il me suffit, pour moi, — que Flavius-Josèphe ait écrit sur le Christ ou non ; que l'on ait, comme cela saute aux yeux, sophistiqué son œuvre, ou non, — de constater qu'il ne nomme pas Nazareth. Et plus l'on soutiendra que l'œuvre de Flavius-Josèphe n'a pas été sophistiquée, moins on rendra explicable son silence sur Nazareth, comme sur « ses actions extraordinaires », celles de « Jésus ».

En tout état de cause, cette ignorance de la Bible et de Flavius-Josèphe sur Nazareth a de quoi rendre méfiants les esprits les moins prévenus, sinon sur l'existence d'une ville où est né le Christ, toute mystérieuse qu'elle soit, car il faut bien qu'il soit né quelque part, mais sur le nom qu'on lui

donne et qui n'apparaît qu'avec les Évangiles et autres écrits chrétiens, tous tardifs, venus après l'invention de la fable judaïque.

Et alors, une question vient à l'esprit si naturellement, que l'on est surpris que les érudits ne l'aient pas posée. Il est impossible de ne pas la poser. La voici :

— Nazareth ne serait-il pas, dans les Évangiles, un nom symbolique, un pseudonyme pour désigner la ville du Nazaréen, ainsi que l'on appelait le Christ ? Je réponds par l'affirmative.

Le témoignage de Matthieu. — Ouvrons les Écritures. Est-ce qu'elles ne nous donneront pas le mot, la clef de l'énigme ? Voici, par exemple, le *Selon-Matthieu*. Au chapitre II, verset 23, on lit (traductions ordinaires) :

— Joseph, au retour d'Égypte, se retira sur le territoire (mot bien vague) de la Galilée, et alla habiter dans une ville appelée Nazareth. Ainsi fut accompli ce qui avait été dit par les prophètes : « Il (Joseph ou son fils ?) sera appelé Nazaréen, »

Ce passage du *Selon-Matthieu* est grave.

Contient-il une allégation fausse ?

Quels sont les prophètes, — un seul nous suffirait, — qui ont annoncé du Christ : « Il sera appelé Nazaréen ? »

M. Edmond Stapfer, docteur en théologie, dans sa traduction du Nouveau Testament, en note sous le verset du *Selon-Matthieu*, écrit : « Ce passage ne se trouve pas dans l'Ancien Testament. » Et l'Ancien Testament, c'est la Loi et les Prophètes.

Que font alors les critiques, pour qui les Évangiles sont ou divinement inspirés, ou des œuvres de bonne foi, afin de ne pas s'étonner de cette défaillance du Saint-Esprit ou de la conscience littéraire des scribes, et pour expliquer l'allégation fausse du *Selon-Matthieu* ?

Ils vont chercher dans le livre du prophète Esaïe, où l'on trouve tout, une phrase (chap. XI, vers. 1) : « Il sortira un rejeton du tronc d'Isaï (Isaï ou Ishaï ou Jessé est le père de David et a habité la ville de Bethléhem de Judée) et un sur-geon (ou rameau), — en hébreu : *netzzer*, — naîtra de ses racines. »

C'est ce texte d'Esaïe que le *Selon-Matthieu* aurait traduit par le grec : « Il sera appelé Nazaréen. » Prétention audacieuse, comme on le voit, à laquelle on ne croit pas, mais qui a pour but d'équivoquer sur le mot *netzer*, et d'en tirer l'étymologie de Nazaréen.

La traduction, version synodale, des Évangiles, publiée sous les auspices de la Société biblique de France, — des protestants ! — après avoir signalé le texte d'Esaïe, a la bonne foi d'ajouter, en commentaire au texte du *Selon-Matthieu* :

« D'autres voient ici une allusion au mot *Nazir* »¹.

Voilà la vérité, avouée, bien qu'elle coûte.

NAZIR

1. Elle ajoute, malheureusement : « qui signifie prince ». Pourquoi attribue-t-elle au mot *nazir* le sens inexact de prince, et pourquoi renvoie-t-elle pour le prouver, à deux textes de l'Ancien Testament qui lui donnent le démenti le plus flagrant ?

Les deux textes visés (*Genèse* XLIX, 26 et *Deutéronome* XXXIII, 16) disent en effet, à propos de Joseph, fils du patriarche Jacob, en termes quasiment identiques : « Les bénédictions de ton père seront sur le sommet de la tête de celui qui est *Naziréen* entre ses frères. » Il ne s'agit aucunement de prince ici. Il n'y a pas de prince parmi les frères des familles juives. Il y a le premier fils, le fils aîné, le fils premier-né, comme Jésus-Christ, *πρωτότοκον* en grec, *bekor*, en hébreu. Prince, si l'on veut, mais dans l'ordre de progéniture. Et alors, on devrait le préciser, car le mot prince a ordinairement une toute autre acception. Et le *Nazir* entre ses frères est, on va le voir, le *Voué à Dieu*.

Dans les réponses qu'a publiées le *Mercur de France*, à la suite de l'étude parue sous mon nom le 15 décembre 1922, on a fait observer que si *Nazir* pouvait être interprété par « voué à Dieu (Iahveh) », le mot, appliqué, comme je l'ai fait, à Joseph, fils de Jacob le patriarche, ne permet pas de conclure que les fils aînés des familles juives étaient nécessairement *nazirs*. — Joseph n'étant pas le fils aîné de Jacob. Je pourrais répondre que Joseph est l'aîné des enfants que Jacob eut de Rachel, en reconnaissant d'ailleurs que, par Léa, Jacob avait eu auparavant d'autres enfants, mais que Joseph fut son fils de prédilection. A quoi bon ? Ceci n'enlève rien à la certitude que le fils aîné du Joseph évangélique fut *nazir*, « consacré à Dieu (Iahveh) », dès le jour de sa naissance, ou mieux, dès le sein de sa mère. Et c'est l'essentiel.

D'ailleurs, la suite montre péremptoirement que Jésus, fils premier-né, fut voué à Iahveh, fut *nazir*, conformément à la loi mosaïque, dont je donne en note de larges citations, ci-dessous.

Il n'est pas impossible, aussi, que les scribes évangélistes aient profité de la ressemblance entre *Nazir* et *netzer* pour finir sur un jeu de mots. *Netzer*, signifiant rejeton, et par extension, descendant, le Messie est un rameau de la tige ou de la branche d'Isaï (Ishai ou Jessé), père de David, et originaire de Bethléhem. Mais je pense que le sens de *Nazir* ou voué à Dieu doit l'emporter, comme plus conforme aux suggestions des scribes et à ce qu'ils ont voulu faire entendre.

1008.
consacrés
à Dieu

Nazir = Nazaréen. — D'après la loi de Moïse, tous les premiers-nés ou *bekôr* de familles juives, humains et animaux, appartenaient à Iahveh, lui étaient voués, consacrés. Il n'y a qu'à lire l'Ancien Testament pour s'en convaincre ¹.

Vieille tradition de la religion des Beni-Israël, qui fait du dieu Iahveh le frère de Moloch, dieu des Moabites et des Ammonites, à qui on sacrifiait aussi des enfants, et frère de Kémosch, à qui Mescha, roi de Moab, immola son fils aîné. Tradition au nom de laquelle Abraham et Jephté se résignèrent au sacrifice, le premier de son fils Isaac, le second de sa fille unique.

La loi de Moïse, pour adoucir ces mœurs hors nature, pour humaniser cette religion de sang, permit de racheter la vie des premiers-nés, par le sacrifice d'un agneau ou d'un chevreau (prix aussi du rachat d'un âne, d'ailleurs : *Exode*, XIII, 12 ; XXXIV, 20).

Pour les pauvres gens, — et l'on veut faire passer pour tels Joseph et Marie, — le chevreau ou l'agneau pouvait même être remplacé par deux pigeonceaux ou deux tourterelles (*Lévitique*, XII, 8), prix en nature que devaient payer de même, comme offrandes pour le délit et pour le péché, ceux qui n'avaient avoir entendu un serment ou avoir été témoins d'un fait, ceux qui touchaient aux choses souillées, etc. (*Lévitique*, V, 1-13).

Marie et Joseph, « selon la loi de Moïse, portèrent leur enfant à Jérusalem, lorsque furent achevés les jours de leur purifica-

1. Tu consacreras à l'Éternel tout ce qui naît le premier, même tous les premiers nés des bêtes ; ce que tu auras de mâles est à l'Éternel (*Exode*, XIII, 12).

— Tu me donneras le premier de tes fils, dit Iahveh (*Exode*, XXII, 29).

— Tout ce qui naîtra le premier m'appartiendra, et même le premier mâle de toutes les bêtes, tant des bœufs que des brebis (*Exode*, XXXIV, 19).

— Tout premier-né m'appartient, dit Iahveh. Depuis que je frappai tout premier-né du pays d'Égypte, je me suis consacré tout premier-né en Israël, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. Ils seront à moi. Je suis l'Éternel (*Nombres*, III, 13).

— Avec quoi préviendrai-je l'Éternel ?... Avec des holocaustes, avec des veaux d'un an ? Donnerai-je mon premier-né pour mon forfait et le fruit de mes entrailles pour le péché de mon âme ? (*Michée*, VI, 6, 7, rappelant l'histoire de l'âne de Balaam, *Nombres*, XXII, 5).

tion, pour le présenter au Seigneur (ainsi qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout mâle *premier-né* sera consacré au Seigneur), et pour offrir le sacrifice prescrit dans la loi du Seigneur : une paire de tourterelles ou deux pigeonceaux ».

Ainsi s'exprime l'Évangile *Selon-Luc* (II, 22-24) ; d'où il résulte que Jésus, fils premier-né ou *békôr*, fut consacré à Iahveh, comme lui appartenant, sa vie ayant été rachetée, conformément à la loi mosaïque ¹.

Etre consacré à Iahveh, comme premier-né, comme *békôr*, chez les Juifs mosaïstes, c'est être voué pour toute sa vie au *naziréat*, c'est être *nazir*, *naziréen* ou *nazaréen*, qui s'orthographe en hébreu N Z R. L'hébreu s'écrivait sans voyelles, comme l'arabe de nos jours. C'est pourquoi la vocalisation des mots sémitiques présente des variations. Les Arabes prononcent Ibrahim le nom du patriarche que nous appelons Abraham. Cadmus, l'antique Cadmus, déjà si ancien du temps de Sophocle, Cadmus, le Phénicien, inventeur de l'alphabet et de l'écriture phonétique, parlait du gosier. Anatole France a bien voulu nous en informer. Son émission de voix assourdissait les voyelles. Rien de surprenant que l'on confonde entre elles. Il faut reconnaître dans les syllabes chaldéennes Nebou-Koudou-Oussour le fameux roi Nabuchodonosor que d'autres prononcent Nébucadnetsar. Sans anomalie aucune, le mot N Z R en hébreu, dont la racine est bien *Nazir*, ainsi que le déclare Suidas, dans son *Lexique historique*, du x^e siècle, a pu donner *nazaréen* en français. Les Évangiles grecs eux-mêmes emploient indifféremment *Nazôraios*, avec un *ô* long, ou *Nazarênos*, avec un *a*. Le latin dit *nazareus* ².

1. L'épithète grecque « premier-né » accolée à l'enfant de Joseph et de Marie paraît même *intentionnelle*.

Il me semble bien difficile, sur les textes évangéliques, que l'on puisse nier encore que la phrase du *Selon-Matthieu* affirme autre chose que cette certitude : Le Christ fut *nazir* et appelé, à cause de cela, *nazaréen*.

2. *ὁ Ναζωραῖος* ou *ὁ Ναζαρηνός*. L'expression complète est : *Nazir Elohim*. *Nazir* vient du verbe *Nazar*, avec les trois sens *séparer*, puis *consacrer*, et *s'abstenir*. L'assyrien a la forme *Nazaru*, pour des sens tels que : *maudire*, *ensorceler*, avec des idées de magie.

Quand il ne s'agit pas du *Nazir* par excellence, passé comme nom propre en toutes langues, ainsi que l'on fait pour *Messie* et pour *Christ* qui signifient : *Oint*, *nazir* se traduit en grec par *εὐχόμενος* ou *ῥηγόμενος* : celui qui a fait vœu ; *ἁγιασμένος* : consacré ; en latin : *consecratus*.

Parmi les obligations des Nazirs, les plus connues étaient : le port d'une longue chevelure, l'observation des rites du jeûne, la virginité, l'abstinence des boissons fermentées ¹.

Samson, héros solaire, était nazir ou nazaréen. Un ange de Iahveh annonce à sa mère qu'elle sera enceinte, qu'elle enfantera un fils, — tout comme l'ange Gabriel fait à Marie, mère de Jésus, et à Élisabeth, mère de Jean-Baptiste : « Le rasoir ne passera point sur sa tête, dit-il, parce que l'enfant sera *nazaréen* de Iahveh dès le sein de sa mère... » laquelle, rapportant l'annonciation à son mari, prend à son compte, ignorante qu'elle est, l'interdiction de manger rien de souillé, de boire du vin et de la cervoise, « car l'enfant, — c'est le texte biblique qui répète, — sera *nazaréen* de Dieu dès le sein de sa mère jusqu'au jour de sa mort ». Voir *Juges*, XIII, 5-14.

On sait ce qu'il advint à Samson pour avoir violé son naziréat en prenant une femme, et une étrangère de Sôrek.

Samuel aussi fut nazir, bien que le mot manque dans la Bible, à son sujet (I, *Samuel*, I, 11). Sa mère Anna fait le vœu, si l'Éternel lui donne un enfant mâle, « de le vouer à Iahveh pour tous les jours de sa vie ; et aucun rasoir ne passera sur sa tête » ².

L'ange Gabriel, en annonçant à Zacharie que sa femme Élisabeth va avoir un fils, proclame « qu'il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira pas de vin ni de boisson fermentée ; il sera rempli du Saint-Esprit (variation chrétienne pour signifier : voué à Dieu) dès le sein de sa mère (*Luc*, 1, 15) ». Nazaréen donc et aussi, Jean-Baptiste ³.

Les livres de l'Ancien Testament, les Évangiles dans le Nouveau, ne nous disent point que Samson, Samuel, Jean-Baptiste, bien que nazaréens, ou plutôt parce que tels, soient nés ou aient habité à Nazareth.

1. Elles sont en détail dans les *Nombres*, ch. vi, vers. 1 à 12 et suivants. Dans le Talmud de Jérusalem, il est dit que le Nazir est « Maître » parmi les hommes (Nazir, trad. Schwab). Et Dieu sait si l'on donne du « Maître » ou *Rabbi* au Nazir (Jésus-Christ) dans les Évangiles.

2. Voir aussi : *Amos*, II, 11-12 et *I. Macchabées*, III, 49-50.

3. Je prouverai d'ailleurs que tout ce qui est de Jean-Baptiste, sauf la décollation, invention littéraire, appartient au Crucifié de Ponce-Pilate. Voir l'ouvrage : JEAN-BAPTISTE ET JEAN, LE DISCIPLE AIMÉ ET L'APÔTRE.

Epiphane, dans le *Contra hæreses*, écrit : « Il y eut des *Nazaréens* avant le Christ, — c'est l'évidence même. Mais, je le répète, les chrétiens étaient désignés par tout le monde sous le nom de *Nazaréens*. » Jésus-Christ fut le *Nazaréen* "par excellence" ¹."

Que conclure ? sinon, contrairement à l'allégation du *Selon-Matthieu*, que ce n'est pas pour être né ou avoir habité à Nazareth que l'on est, en général, et Jésus-Christ tout particulièrement, *Nazaréen*.

Et alors, en sens inverse, Jésus-Christ n'a-t-il pas été dit de Nazareth, c'est-à-dire *nazaréen*, parce qu'il fut le *Nazir*, par excellence, voué à Dieu jusqu'à la mort, — bien plus, par sa mort même ?

Nazaréen, et non Nazaréthain. — Ici, une remarque d'ordre philologique.

Quand les traductions portent Jésus-de-Nazareth, que nous comprenons comme Jésus *de la ville* de Nazareth, il faut savoir que le texte grec dit : *Nazôraïos* ou *Nazarênos* et le texte latin : *Nazareus*. Pour être exactes, sans risquer une équivoque, les traductions devraient porter : Jésus *Nazaréen*, et non Jésus de Nazareth. Les exemples abondent (*Matt.*, XXVI, 71 ; *Marc.*, I, 23 ; XIV, 67 ; *Luc.*, IV, 34 ; XXIX, 19 ; *Jean.*, XVIII, 5, etc.). Et jusque sur l'écriteau de la croix : *Jésus nazareus*, en latin, *Ἰησοῦς ὁ Ναζωραῖος*, en grec (*Jean.*, XIX, 19).

Que penserait-on si, parce que l'apôtre Paul, sous le nom de Saül, fut pharisien, on avait traduit, au lieu de Saül Pharisien, Saül *de Pharïs* ? Les exégètes sans doute prendraient *Pharïs* pour une ville, que l'Eglise n'aurait pas manqué, un jour du ténébreux moyen-âge, d'identifier aussi avec quelque bourgade obscure.

Je m'en voudrais de « chercher, comme on dit, la petite bête ». Mais, tout de même, quand j'ai plus de quinze siècles

1. Tertullien (*Adversus Marcionem*, IV, 8) dit que les sectateurs de Jésus-Christ furent appelés *Ναζωραῖοι*, en particulier par les Juifs. Voir *Actes* XXIV, 5, disant de Paul : « une peste, qui excite des séditions parmi tous les Juifs dans le monde entier ; il est le chef de la secte des *Nazaréens*. » Comparer le texte de Suétone, dans *Claude* : « Impulsore Chresto tumultuantes », à propos de l'expulsion des Juifs de Rome.

de préjugé contre moi, je puis bien ne pas négliger des arguments de linguistique qui ont leur poids.

Si Nazareth ou Nazaret il y a, avec la finale *th* ou *t*, comme nom de ville, en hébreu, en grec, en latin, en français, les adjectifs formés pour qualifier les habitants de cette ville ne peuvent être, ni pour le grec, ni pour le latin, ni pour le français tout au moins, qui seuls nous importent, *Nazôraïos* ou *Nazarênos*, ni *Nazareus*, ni *nazaréen*. La chute du *th* ou du *t* final est inexplicable, contraire à toutes les règles savantes ou populaires de la phonétique et de l'étymologie.

Un habitant de Nazareth, en latin, serait dit, non pas même Nazarethus ou Nazaretheus, mais bien sûrement Nazarethanus, — en français Nazarethain, — avec ou sans *h*¹.

La forme *Nazôraïos*, *Nazarênos*, *Nazareus*, *Nazaréen*, prouve que les scribes ecclésiastiques connaissaient l'origine du mot, et savaient qu'il ne dérivait pas de Nazareth. Ils savaient que c'est Nazareth qui a été tiré de Nazir. Nazareth c'est bien, symboliquement, la ville du Nazaréen.

Les Evangiles confirment. — On a l'impression de leur part, quand on les lit attentivement, d'une espèce de pudeur, — qui ne leur est cependant guère habituelle, — dans la fraude, et qui fait qu'ils n'osent pas citer trop fréquemment ce faux nom de ville.

Toutes les fois que le récit présente des faits actuels, vécus, où le Christ agit, et qui attirent et forcent l'attention sur Nazareth, les textes ne la nomment pas. Ils disent : sa patrie, sa ville, son pays (*Matth.*, XIII, 54 ; *Marc*, VI, 1, notamment). Nazareth n'est expressément citée, sous ce nom, que dans des circonstances vagues, presque extérieures à la vie active du Christ. Nazareth n'est qu'à Jésus, et pas au Christ. On dirait que le scribe hésite à accoler Nazareth, comme nom de ville, au Christ, quand il s'agit d'événements qui nous le représentent sur scène, pour ainsi dire, « dans sa patrie ».

Une exception, une seule, cependant, mais d'importance,

1. Un habitant du Thibet est-il dit Thibéen ou Thibétain ? Tertulien le sait si bien qu'il donne la forme *Nazôratoï*, avec un *t*,

comme si les scribes s'étaient fait un jeu de présenter les Évangiles sous l'aspect d'une devinette, où ils laissent de temps en temps passer un trait que doit saisir le lecteur pour découvrir toute la vérité¹. Le *Selon-Luc* (IV, 16-30) cite expressément Nazareth, « où Jésus avait été élevé », — Jésus, naturellement, — en y rattachant un épisode essentiel de la carrière du Christ : celui où ses concitoyens veulent « le précipiter du haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie ».

Nous examinerons de près le récit du *Selon-Luc*, quand nous discuterons sur l'emplacement de la « patrie », de la « ville » du Christ. Il suffit de noter en passant que l'auteur du *Selon-Luc*, sans conteste, bien qu'il la nomme Nazareth, n'ignorait pas non plus où se trouvait la « ville » du Christ, et, par suite connaissait le nom vrai, qu'il ne donne pas.

L'Apocalypse et Nazareth. — En relevant l'allégation du *Selon-Matthieu* : « Il sera appelé Nazaréen », attribuée aux prophètes, et en interrogeant si elle ne serait pas fausse, puisque, de l'avis unanime, elle ne se trouve pas dans l'Ancien Testament, nous n'avons fait qu'obéir à une suggestion naturelle à laquelle nous autorisent les exégètes, bien que, trouvant le Saint-Esprit en défaut, ils n'osent pas le proclamer eux-mêmes.

Mais n'est-ce pas un tort de suivre les exégètes sur leur terrain ? Les Écritures étant divinement inspirées, le *Selon-Matthieu* n'a pu mentir pour nous tromper ou se tromper lui-même aussi grossièrement. Le *Selon-Matthieu* vise des prophéties évidentes. Il faut donc que ce soient les exégètes qui fassent fausse route. C'est certain.

Les exégètes, en effet, dès qu'il est question de prophètes et de prophéties, dans les Évangiles, ne pensent qu'à l'Ancien Testament.

Ils oublient un détail. C'est qu'il y a, dans le Nouveau Testament, tout un livre qui n'est qu'une prophétie. d'ailleurs

1. C'est même à ces traits de lumière, filtrant ça et là dans le mystère du symbole et de l'allégorie, que l'on se doit de retrouver l'histoire véritable du héros des Évangiles.

effroyable. C'est l'*Apocalypse*. Bien que l'Église l'ait rejetée tout à la fin du canon des Écritures, elle est antérieure aux Évangiles, et de beaucoup, même si on lui assigne la date 69 sous Néron, ou 92, sous Domitien, de l'ère chrétienne, comme font les érudits, et antérieure aux plus anciens livres chrétiens, y compris les *Lettres* de l'apôtre Paul, si, conformément à notre conviction, et comme nous l'avons déjà fait entrevoir, elle remonte aux environs de la quinzième année du règne de Tibère ¹.

L'*Apocalypse* devrait ouvrir le Nouveau Testament, dont elle est le prologue, et qui en est sorti. Les critiques qui la placent à la fin témoignent de la même finesse psychologique que ceux qui, classant en un recueil chronologique les documents de la Grande Guerre, commenceraient par le Traité de Versailles et conclueraient par les pièces diplomatiques antérieures à août 1914 ².

Or, dans l'*Apocalypse*, — « Heureux celui qui lit et ceux qui entendent la parole de *cette prophétie* (le mot y est), et qui observent ce qui s'y trouve écrit ! » (I, 3) — au chapitre III, versets 12 et 13, la Révélation (les prophètes, comme dit le *Selon-Matthieu*) proclame ceci, en faveur des élus du Royaume de Dieu : « Celui qui *vaincra* (le Messie juif devait vaincre, en effet, espérait tout au moins), j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem (Nazareth), qui descend du ciel, d'auprès de mon Dieu, ainsi que mon nouveau nom (Jésus, Nazareus, comme sur la croix. L'ange Gabriel avait lu l'*Apocalypse*). Que celui qui a des oreilles entende ce que l'*Esprit* dit aux Églises ! »

1. On y a inséré quelques traits par la suite qui peuvent s'appliquer à divers empereurs romains postérieurs, afin de permettre d'en contester la véritable date, au temps de Tibère. Mais on ne peut réussir dans cette imposture. Je le prouverai. L'*Apocalypse* est la dernière des prophéties juives, puisque le monde va disparaître ; elle annonce cette disparition, « la fin des temps ». D'ailleurs, il n'y a plus de prophétie, ni de prophète, après Jean-Joannès. Jésus-Christ l'a dit. Jean fut un prophète, Nabi et Rabbi, et plus qu'un prophète, le plus grand de tous. Jésus-Christ l'a dit aussi, et pour cause. Il savait ce qu'il disait de son corps de chair.

2. Les livres du Nouveau Testament ont été classés, en gros, à la juive, de droite à gauche, comme les écritures sémitiques. L'*Apocalypse* est bien le premier.

L'auteur du *Selon-Matthieu* avait des oreilles. Il a entendu, et compris. Nous aussi. Il a donné à « la patrie » du Nazaréen son nom nouveau : Nazareth. Il n'a pas commis de faux : faisons lui amende honorable. Il sourit de sa malice. Et il pense que c'est pour les exégètes et critiques de toutes robes qu'il est écrit : « Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point. »

L'on comprend maintenant pourquoi les anciens écrits judaïques et autres ne mentionnent pas Nazareth. La ville natale du Christ portait un autre nom ¹.

L'emplacement. — Dissimulée sous un nom symbolique, la patrie du Christ Jésus avait-elle du moins la position géographique qu'on lui a assignée au VIII^e siècle ? N'en croyez rien.

Que cette position, comme le nom, soit inconnue jusqu'à Jésus-Christ, même en ne doutant pas, contre l'évidence, de la réalité du nom, on peut l'admettre. Mais après Jésus-Christ ? Mais après les Évangiles ?

Étrange chose ! Le fils de Dieu naît ou habite dans une ville de Galilée, en pleine civilisation antique. Le pays a un roi Hérode, sous le protectorat de Rome qui y fait résider un proconsul, un procureur ; des légions y tiennent garnison. Le monde entier assiste à des prodiges tels, que Nazareth, au lieu d'entrer dans l'histoire et la géographie par la porte basse des Évangiles, aurait dû y pénétrer comme par une

1. L'Esprit qui parle aux Églises, c'est, je pense, en style non théologique mais profane, comme tout le monde fait, c'est, dis-je, l'Apôtre qui a envoyé la Révélation du Christ-Joannès, l'Apocalypse, aux sept Églises. C'est Papias, celui qui avait écrit un commentaire en cinq livres, que l'Église a fait disparaître, sur les Paroles du Rabbi, les *Logia Kurion*, comprenez : l'Apocalypse, et non l'on ne sait quel amorphe et béat discours sur la montagne en huit phrases.

Avec l'envoi de l'Apocalypse, auquel était joint le Commentaire, la Transfiguration du Crucifié de Ponce-Pilate commence. On commence à substituer la légende à l'histoire. Le nom que l'on inscrit sur « celui qui vaincra », messianiste encore, mais en passe de devenir chrétien de chrétien, c'est le nom du Nazir, — il n'est pas encore Jésus-Christ ; — et c'est pourquoi les premiers « chrétiens » sont dits *Nazaréens*, comme la cité du Nazir, Dieu en puissance, est Nazareth. Nazaréens = Nazô-ratoï, a dit Tertullien.

effraction dont le retentissement secouerait tous les récits des écrivains du temps. Et personne ne s'est préoccupé de nous fixer sur la situation ni sur le nom de la ville, désormais célèbre, du héros des Écritures ?

Les Évangiles dit canoniques effacent, on le sent, à peu près tout ce qui pourrait mettre sur la trace de la vérité. Muets aussi les Évangiles dits apocryphes, ceux de l'Enfance en particulier, où l'on raconte sur Jésus, « qui a été élevé à Nazareth », tant de détails puérils et ridicules ?

« On se rend compte aisément du besoin qui les a fait naître, dit M. Gaston Boissier des Évangiles apocryphes (*Origines de la poésie chrétienne*, p. 7). Les Évangiles canoniques, qui ne s'occupent que de l'apostolat du Christ (affirmation conventionnelle), et sont si sobres de renseignements sur sa famille et son enfance, ne parvenaient pas à contenter l'ardente curiosité des nouveaux chrétiens... Les Évangiles apocryphes... on y raconte avec des détails infinis la vie de ses parents, les épisodes merveilleux de sa naissance, ses premières années et la fuite en Égypte... Saint Joseph leur doit beaucoup. Un évangile entier est consacré à raconter sa vie... »

Comment se fait-il que dans tout ce fatras, destiné à contenter « l'ardente curiosité », très naturelle au surplus, des nouveaux chrétiens, on ne trouve rien sur Nazareth, sur son emplacement en Galilée, ce qui aurait permis aux pèlerins naïfs de ne pas attendre le Moyen-Age pour aller contempler l'atelier de saint Joseph, comme dit M. Charles Guignebert, et la chambre (dont on fait une grotte à Nazareth, comme à Bethléhem) où eut lieu le « mystère » de l'Incarnation ?

Dans les Épîtres apostoliques, rien non plus. Dans les auteurs profanes, silence général. Chez les apologistes et polémistes chrétiens, — « faisant du Christianisme, a dit Renan, une longue controverse », — pas un mot, pas une description pour situer cette Nazareth qui n'est nulle part. Les siècles s'écoulaient. Origène, Tertullien, saint Augustin, Lactance emplissent le monde du nom de Nazareth. L'empereur Julien écrit pour « dénoncer la fourberie purement humaine des Évangiles ». Nazareth est et reste perdue. Nul n'a jamais su, nul n'a dit,

personne ne sait plus où elle est ? ¹ En vérité ! Si bien qu'au Moyen Age, au VIII^e-IX^e siècle, l'Église se demande tout à coup où peut bien se trouver la « ville » de son dieu, qu'elle a laissée s'égarer. Elle cherche, et, dans sa détresse, après des explorations dont on voudrait bien connaître le détail, les éléments et les bases, elle choisit, — tout près de la Bethléhem de Galilée (*Josué*, XX, 15) et peut-être pour créer une confusion de plus avec la Bethléhem de Juda, patrie d'Isaï, père de David ², — à vingt-cinq lieues au nord de Jérusalem et huit ou neuf heures de marche à l'ouest du lac de Tibériade, un site, dans la tribu de Zabulon, où elle fait bâtir et aménager tout ce qu'il lui plaît. Nazareth est fondée.

Qui donc, au VIII^e siècle, au IX^e même, dans un monde qui sort de l'agonie des invasions barbares, tout secoué par les guerres, retombé à l'enfance, qui, je le demande, pouvait contrôler les faits et gestes de l'Église ? Charlemagne ?

A-t-elle pensé aux difficultés qu'elle léguait à l'histoire ? Et, si elle s'en est inquiétée, n'a-t-elle pas cru que l'histoire ne viendrait jamais pour elle, qu'elle ne parlerait pas, qu'elle n'oserait ? Les exégètes, y compris des hommes comme Ernest Renan, comme les professeurs assis dans les chaires officielles et laïques, lui ont donné raison, en lui faisant confiance.

Mais cette confiance, l'Histoire la lui doit-elle ?

Documents tardifs. — Dans le *Dictionnaire de la Bible* de F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, à l'article *Nazareth*, très orthodoxe, sous la signature A. Legendre, où l'on sent le désir d'authentifier Nazareth le plus haut qu'on puisse remonter, on ne peut rien offrir, avant 808, qui prouve que la « patrie » du Christ fut sur l'emplacement qu'on lui donne aujourd'hui. En 808, un document (*Commematorium de casis Dei*) dit qu'à un mille de Nazareth, où les Juifs voulurent

1. Au IV^e siècle, on lit dans Epiphane (*Adv. Hær.*, éd. Péttau, t. I, p. 122 : « Nazaret qui hodie pagus est, Nazaret qui est aujourd'hui un village... » Oui, mais où ? Voilà le point.

Je réserve une citation de Saint-Jérôme (*in Matth.* 17), qui contredit absolument l'emplacement de la Nazareth actuelle. J'en ferai état ci-dessous au § *Capharnaüm urbi subjacens*. Car il en vaut la peine.

2. Nous y reviendrons à propos du lac de Genezareth, ci-après.

précipiter le Christ Seigneur, est construit un monastère avec église en l'honneur de huit moines. L'Église aujourd'hui place le *mont de la Précipitation* à quarante minutes au sud, ce qui fait une distance de plus d'un mille, sur un rocher à pic qui surplombe un ravin. Désaccord avec le document le plus ancien.

Ce n'est qu'au ^{xvi}e siècle qu'apparaissent des documents détaillés : Grefin Agaffart : *Relation de terre sainte*; et, au ^{xvii}e, Quœresmius : *Elucidatio terræ sanctæ*.

Dans les œuvres de saint Jérôme, on a placé une œuvre qui n'est pas de lui : *Liber nominum locorum ex Actis* (Livre des noms de localités, etc.), qui dit qu'il y a deux églises dans ce bourg (de Nazareth), ce qui ne donne aucune indication sur son emplacement, à supposer l'œuvre du ^{iv}e siècle, ce qui n'est pas vraisemblable ¹.

Je pense que les travaux de construction de Nazareth datent surtout de l'époque des Croisades.

Epiphane (*Adv. hæc.*, t. XLI, col. 246. Patrologie) parle bien d'un Joseph de Tibériade qui demanda à Constantin l'autorisation de construire des églises où personne ne l'avait pu, dans les villages juifs : Tibériade, Diocésarée, *Nazareth*, Sepphoris, Kaphernaüm, « où les Juifs veillent avec soin à ce que qui ce soit d'un autre peuple n'habite avec eux », et qui en construisit à Diocésarée... et autres villes. Mais à supposer que ce texte soit authentique — et je l'admets, — et relate un fait vrai, — on peut en douter par la phrase entre guillemets qui affirme une chose invraisemblable et fausse, — ne voit-on pas que la liste même des villes qu'il cite nous oriente invinciblement vers le lac de Génézareth ² ?

1. Le dictionnaire de Vigouroux qui veut authentifier la Nazareth actuelle, ignore, à dessein, je pense, le passage de Saint-Jérôme, que je donne et commente, au § *Capharnaüm urbi subjacens*.

2. Un poète juif ancien, Eléazar Kellir, dont on ignore le siècle où il vécut, mais dont d'illustres hébraïsants tels qu'Edersheim, s'accordent à dire que son *Eulogie* a été composée avant la fermeture du Talmud, donc postérieurement au ^{iv}e siècle, nomme Nazareth et s'accorde avec Epiphane pour assurer que Nazareth *n'était peuplée que de Juifs*. Certes ! Mais cela prouve-t-il que Nazareth existait aux ⁱer, ⁱⁱe, ⁱⁱⁱe siècles sous ce nom, et surtout à l'emplacement actuel, au quatrième ? D'ailleurs, les « chrétiens » des trois premiers siècles en Judée et Galilée sont des Juifs, — dissidents, — mais des Juifs.

Il en est de même d'un texte d'Asculfe qui dit que Nazareth est, comme Kaphernaüm, *sans murs d'enceinte*. C'est encore le lac de Génézareth qui est évoqué, — et peut-être aussi la vraie ville natale du Christ, sous son nom symbolique, laquelle, nous le verrons, *forteresse naturelle*, d'après Flavius-Josèphe, place forte, *oppidum*, dit saint Jérôme, n'avait pas besoin en effet de murs d'enceinte.

Vers les confins de la Galilée. — En construisant une Nazareth à l'emplacement où elle se trouve, — en turc En-Nasirah, traduction de Nazareth, avec sa vraie racine Nazir¹, — l'Eglise n'a même pas songé à ce que peuvent laisser passer de vérité historique et géographique les Évangiles, pour qui les lit d'une façon suivie et d'un esprit réfléchi.

Voici le *Selon-Matthieu* tout d'abord.

Le passage (II, 22) que nous avons signalé sur l'origine de l'épithète nazaréen donne quelques indications précieuses, dont les traducteurs affaiblissent d'ailleurs singulièrement la portée. Le texte grec mérite d'être analysé de près. Le verbe français *se retirer* n'a pas la force du verbe grec traduit, qui implique l'idée de « retraite à l'écart ». D'autre part, le substantif grec que l'on interprète par *territoire, province* (de Galilée), n'a pas cette étendue vague; il signifie restrictivement : « les parties » de la Galilée. Une traduction peu littéraire, pour restituer au texte grec toute sa valeur, serait celle-ci :

1. Car il est des critiques qui, pour ne pas vouloir reconnaître que Nazareth et nazaréen viennent de Nazir, ergotent sur la lettre Z de Nazir qui, en hébreu, serait un *Zain* ou un S. En transposant le mot en grec, avec un dzêta (ζ) donnant un z en lettres françaises, on fait comme si le *Zain* ou s hébreu était un *tsadé*. Le grec aurait dû transcrire le mot avec un *sigma* (σ, s) : Nasir. (Voir Charles Guignebert : *La Vie cachée de Jésus*, p. 71). Dirait-on pas que les critiques s'obstinent à fermer les yeux sur la vérité ? Comme si le *tsadé* hébreu rendu par le *dzêta* (ζ) grec était une exception linguistique ? Comme si cela ne s'était jamais vu ! Est-ce que les Septante ne rendent pas l'hébreu *Us* (Ous), avec un *zain*, par le grec *05*, avec un *dzêta*, comme si l'hébreu avait un *tsadé* ? (Voir *Genèse*, X, 23, XXII, 21). De même, So'har, avec un S, est traduit *Σογαρα* avec un dzêta (*Genèse*, XIII, 10).

Et il faut remarquer, à l'inverse, que le turc *En-Nasirah* s'écrit avec un *sad* arabe qui, lui, correspond au *tsadé* hébreu.

« Joseph se retira, comme en une retraite, et alla habiter les confins perdus de la Galilée. »

Où a-t-on « identifié », selon l'euphémisme de M. Charles Guignebert, la ville de Nazareth, au VIII^e siècle, peut-être au IX^e ? Dans les hauteurs qui ferment au nord la plaine d'Esdrelon, soit au centre de la Galilée, comme est, par exemple, Aurillac en France.

Il n'est pas impossible de deviner comment, voulant substituer à la ville natale du Christ une ville sur un emplacement nouveau, le nom étant déjà substitué, l'Église a choisi l'emplacement actuel.

A. Neubauer¹, nous apprend que le *Talmud* nomme une ville Seriyéh, qu'il accole à celui de Bethléhem de Galilée, pour dire : Bethléhem-ès Seriyéh. Seriyéh, explique alors Neubauer, qui veut prouver que Nazareth dérive de Seriyéh, serait mis pour N'Seriyeh, l'N ou *nun* initial ayant été omis par un copiste. A moins qu'on n'invente cette omission d'un N pour aboutir à N'Seriyeh et à Nazareth. Ce qui est plus vraisemblable.

Or, justement, la Nazareth actuelle est toute voisine de la Bethléhem galiléenne. Le nom de N'Seriyeh a guidé et déterminé le choix du site de la Nazareth actuelle.

L'identification ecclésiastique de Nazareth au VIII^e-IX^e siècle a consisté à faire de l'humble bourgade de N'Seriyeh, la Nazareth, « patrie » de Jésus, dont personne ne pouvait ou ne voulait plus dire la situation vraie. Le nom de la ville de Bethléhem, voisine, quoique galiléenne et non de Juda, ne pouvait être un obstacle, au contraire. Seriyeh, évidemment, a disparu.

A toutes les combinaisons équivoques, faussant la géographie, s'oppose d'abord, en attendant le *Selon-Luc*, le texte du *Selon-Matthieu*. Il place la résidence de Joseph dans « les parties » de la Galilée qui confinent à ses frontières, vers le désert, c'est-à-dire en Galilée transjordanienne, et, pour tout dire, derrière le lac de Génézareth. Le *Selon-Matthieu* sait que « les parties » de territoire dont il parle ne sont pas la Galilée

1. *Géographie du Talmud*, Paris, 1868.

à l'époque du Christ. Elles n'y ont été incorporées qu'après Vespasien et Titus ¹.

Le Gê-nazareth. — Le lac de Génézareth ne s'appelle ainsi que dans les Évangiles et les Écritures Chrétiennes. Son nom historique, son nom juif, c'est : lac de Kinnéreth ². Les Romains, les Hérodes plutôt, pour faire honneur à Tibère, l'ont dénommé lac ou mer de Tibériade, à cause de la ville de Tibérias qu'ils ont édifiée sur ses bords. Pourquoi le christianisme a-t-il baptisé ce lac, lac de Génézareth, sinon parce que Nazareth se trouvait à portée de ses rives, à une époque où l'on avait déjà changé le nom historique, mais non la situation géographique, ce qui n'advint qu'au VIII^e siècle.

Que signifie, en effet, Génézareth ? Terre-de-Nazareth, terre nazaréenne. Ne pas oublier que les scribes écrivent en langue grecque : « Gê », terre. Le lac de Génézareth, c'est le lac qui baigne la terre nazaréenne, parce que la patrie du Nazaréen, tout auprès, en est une ville importante, — qui sait ? la capitale.

Si les exégètes avaient la saine vue intellectuelle du commun des hommes, au lieu d'admettre une Nazareth, dont le nom est en dehors de l'histoire, dont la situation, perdue pendant huit siècles par l'Église intéressée, a été ensuite fixée par elle arbitrairement à Seriyeh, rien que cette dénomination si expressive : lac de Génézareth, devait les conduire, pour retrouver la ville du Nazaréen, sur les bords de ce lac de Kinnéreth, que les Évangiles n'ont appelé de Génézareth, que parce que la ville du Nazir était près de ses rives, comme le lac

1. Saint-Jérôme, qui a fait un commentaire de *Matthieu*, — ou celui qui a écrit sous le nom de Saint-Jérôme, — place aussi « Nazareth » sous Capharnaüm (voir § *Capharnaüm urbi subjacens*, ci-dessous, p. 176).

2. *Josué XI, 2* : « Jabin, roi de Hatsor... envoya des messagers... aux rois qui étaient au nord de la montagne, dans la plaine au midi de Kinnéreth. » Et *XIX, 35* : « Les villes fortes (du territoire des fils de Nephthali) étaient... Kinnéreth. » *Josué* énumère toutes les villes des douze tribus d'Israël. Pas de Nazareth.

Kinnéreth signifie « petite harpe ». Le lac de Kinnéreth a, en effet, la forme d'une harpe, dit-on. En tout cas, Kinnéreth est une ville forte, sur une montagne, avec une plaine au sud. Il faut retenir ceci.

Léman s'appelle aussi le lac de Genève, parce que cette ville est baignée par le lac.

A ces conclusions, des critiques opposent ¹ que le nom de Genezareth se rencontre dans le premier livre des Macchabées (XI, 67), comme implicitement contenu dans le mot *Gennésar*, désignant sans contredit, le lac et les territoires de Genezareth. Et je me demande pourquoi on n'y a pas ajouté Flavius Josèphe, chez qui Gennésar abonde : *Guerres contre les Romains*, liv. III, X, 8 et *Antiquités judaïques*, V, 1, 22 ; VI, 22 ; XIII, 2, 1 ; 2, 3 ; 5, 7 ?

J'admets que Gennésar, dans les *Macchabées* et Flavius-Josèphe, désigne le lac de Genezareth. Il en résulterait que s'il y a un rapport entre Genezareth, lac et région, et Nazareth, ville, il date au moins du temps des Macchabées. Si Genezareth n'est pas le lac de la terre de Nazareth, et dérive de Gennésar, d'où provient donc Gennésar, que l'on rencontre, au lieu de Kinnéret, dans les *Macchabées* et Flavius-Josèphe ? Les critiques et érudits répondent : Gennésar est une forme dérivée de *Gan-eser*, qui signifie « jardin des Dix », et l'on ajoute, au petit bonheur : des dix... villes constituant la colonie de la Décapole. Allégation fantaisiste et anachronique. Il n'y a pas de Décapole, au temps des Macchabées. La Décapole n'apparaît que lorsque Rome, après Pompée, quelque 80 à 100 ans plus tard que les Macchabées, sont intervenus dans les affaires judaïques. Conquête et colonie romaine, les Dix villes, la Décapole, sont contemporaines de la « Lourve, la Bête aux sept têtes » sur ses sept collines à Rome, poussant « dix cornes » en Palestine. Gennésar, Gan-eser, au temps des Macchabées, n'explique Genezareth qu'en donnant force rétroactive aux inventions messianistes datant au plus tôt du temps d'Auguste et de Tibère ².

1. Et notamment dans une réponse à mon étude sur Nazareth dans le *Mercur de France*, du 15 décembre 1922.

2. Les exégètes ont abusé vraiment de l'affirmation *a priori* et des justifications par à peu-près. C'était bon au temps où personne n'y allait voir. Règne fini. Aujourd'hui nous voulons des raisons. Si on ne nous les donne pas, nous tenons l'affirmation pour puérile et ne prouvant rien. Et justement, ce texte des Macchabées où se lit « l'eau de Gennésar » est infiniment suspect. En effet, à quelle date les livres des Maccha-

On en est d'autant plus sûr que, dans Origène, donné comme du II^e siècle après Jésus-Christ, on peut lire l'aveu de lui (*In Matth.*, XI, 6) qu'il ne connaît pas la signification

béés ont-ils paru ? L'Église, qui n'admet comme « non apocryphes » que les deux premiers livres, prétend que le texte primitif du premier fut écrit en hébreu, vers 135 avant notre ère. Si c'était vrai, l'auteur serait un Juif, de beaucoup antérieur au Christianisme. Pourquoi les Rabbins israélites n'auraient-ils pas conservé ce texte, au même titre que les autres livres hébraïques ? Or, ils ne le connaissent pas. L'Église non plus ne peut le montrer. Elle ne produit qu'une soi-disant traduction grecque, « très ancienne », dit-elle, mais postérieure tout de même d'un ou deux siècles à l'an I de l'ère chrétienne. Ce texte est-il vraiment une traduction ? N'est-il pas plutôt, en original, un texte grec ? Tout le prouve. Mais fût-il une traduction, c'est une traduction d'Église, une œuvre de Judéo-Hellène, messianiste. Rien d'étrange, sous la plume du scribe, dans l'appellation Gennésar. Le contraire serait plus surprenant. Travail d'approche vers l'invention de Nazareth. Je tiens donc toujours que le lac de Genezareth ne s'appelle ainsi que parce que « Nazareth » se trouvait sur les bords.

Les livres des Macchabées, qu'on le remarque, sont une œuvre « messianiste » au premier chef, exaltation enthousiaste des luttes juives contre la domination étrangère.

Quant à Flavius-Josèphe, l'Église l'a trop sophistiqué pour que l'on hésite à affirmer que, dans son texte, Gennésar a été substitué à Kinné-
reth.

Au sujet des livres des *Macchabées*, un passage d'Eusèbe m'a toujours paru mériter quelque attention (*Hist. eccl.*, liv. III, chap. ix, x, 6). Écrivant sur Flavius-Josèphe et les livres qu'il a laissés, Eusèbe, après avoir cité les *Antiquités* et les *Guerres des Juifs*, et d'autres œuvres plus courtes, affirme ceci : « Cet écrivain a encore composé un ouvrage qui n'est pas indigne de lui. Sur la toute-puissance de la raison (*περί αυτοκρατορίας λογισμοῦ*), et que certains ont intitulé : *Macchabaïcon*, parce qu'il renferme les combats des Hébreux qui ont lutté d'une façon virile pour la piété envers la Divinité, ainsi que le racontent les livres des Macchabées. » On prétend aujourd'hui, — des critiques allemands, — que cet ouvrage n'est pas de Fl.-Josèphe, mais d'un autre écrivain du même temps. (Il est quelquefois compté comme quatrième livre des Macchabées). Il peut paraître étonnant, en effet, que Flavius-Josèphe ait écrit le *Macchabaïcon*, à part, avec les combats des Hébreux pour la piété, ainsi que le racontent les livres des Macchabées, alors que, dans son grand ouvrage des *Antiquités*, il a donné toute l'histoire des Macchabées d'une façon assez synoptique avec les livres non apocryphes des Macchabées. Eusèbe le savait. Il avait les œuvres de Flavius-Josèphe et les livres non apocryphes des Macchabées. Pourquoi attribue-t-il alors à Flavius-Josèphe un *Macchabaïcon* dont le sujet était déjà dans ses œuvres ? Je ne vois qu'une raison : essayer, conformément à la thèse de l'Église de dater antérieurement à Flavius-Josèphe les livres des Macchabées. Et cette tentative confirmerait le soupçon, comme une quasi-certitude, que le texte grec des Macchabées est bien un original du I^{er} ou II^e siècle après J.-C. Livre messianiste, et c'est pourquoi l'Église l'*ecclesia*, qui n'a été que la synagogue jusqu'au III^e ou IV^e siècle, a été

de Genezareth et ne peut fonder d'allégorie sur le mot. Il ne veut pas révéler que Genezareth vient de Nazareth, ce qu'il sait fort bien. Et il ignore encore que Genezareth vient de Gennésar, car s'il le savait, s'il avait trouvé Gennésar dans Flavius-Josèphe qui existe, encore intact, on veut le croire, de son temps, et dans les *Macchabées*, que l'on est en train sans doute de fabriquer, il n'aurait pas manqué de s'en expliquer par allégorie. Saint Jérôme (*In Matth.*, XIV, 34) est tout aussi ignorant : il reproduit les paroles d'Origène et les fait siennes. C'est un compère et un complice.

Ce qui corrobore ces conclusions, c'est que, dans Origène déjà cité (*De nominis hebraïcis*), on trouve *Geneser* — il n'ignorait donc pas le terme, — traduit par (*h*)*ortus principum*, jardin des princes, comme si le nom était : *Gan-sârim*. Et c'est aussi ce qui permet de suivre l'évolution de la fraude, et de découvrir comment de *Gan-sârim*, dont on garde le sens on a glissé à *Gan'ser* *Gan-ésér* puis *Gen-esar*, dans Origène, sans même changer la traduction, et à-peu-près de Genezareth où l'on aboutit. Et aujourd'hui le jardin des princes devient le Jardin des Dix.

Dans le *Talmud*, un midrasch (*Bereschit rabba*, ch. xciii) donne *Gân-Sârim*, jardin des princes, pour désigner cette contrée de Nephtali qui avoisinait le lac de Kinnéret. Il n'y a jamais eu de Gennesar qu'avec le christianisme.¹

Rien de plus clair ni de plus certain. Je ne puis m'empêcher

obligée de les subir par adoption, comme l'*Apocalypse*, certaines épîtres « catholiques », — épithète faite pour tromper encore, — celle de Juda, ou Pierre. De même l'Évangile gnostique de Cérinthe est devenu celui de Jean, le *Selon-Jean*.

1. Je pense que la démonstration sur ce point suffit. Aussi ai-je négligé de discuter au sujet de certaines formes intermédiaires comme *Ciné-reth*, *Cennéret*, déformations de Kinnéret, et qui marquent certaines étapes de la fraude, esquisses, essais, brouillons du travail qui a abouti à la forme Gennésar, introduite avec force rétroactive, dans Flavius-Josèphe et les *Macchabées*, après Origène, après Jérôme, soit, au plus tôt, au iv^e siècle.

Ce « jardin des princes » *hortus principum*, permet aussi de comprendre l'équivoque sur *Nazir*, et *Netser*, qui signifie fleur, rejeton. L'origine en remonte à Saint-Jérôme, à qui les exégètes l'ont prise. Dans la 46^e lettre (*S. Hieronymi epistola*, Patrol. Migne, t. XXII, p. 491), sur Paule et Eustochia, sa fille, il écrit à Marcella : « Nous irons à Nazareth, et,

de penser que si Genève avait disparu des bords de son lac, les exégètes la retrouveraient vraisemblablement dans les rues de Grenoble. Comme Genezareth, Genesar, Gan'eser, est-ce qu'on n'aboutit pas à Genève par Grenoble, — linguistiquement ? Grenoble, Genoble, Genobe, Genove, Genève. C'est très simple, et tout aussi scientifique que les déductions sur Gan-eser.

Mais poursuivons notre recherche.

Les prédications du lac. — Les récits évangéliques qui forment l'ensemble du Ministère en Galilée, et où prennent place ce qu'Ernest Renan appelle « les prédications du lac », supposent d'ailleurs Nazareth sur les bords du lac. Ils sont incohérents et incompréhensibles avec l'actuelle Nazareth. Si l'Église, en quête de cette ville disparue, si les exégètes l'avaient cherchée dans les Écritures, ils l'auraient trouvée. « Qui cherche trouve », est un proverbe éminemment évangélique ¹.

Dans le désordre voulu qui a présidé à la composition des Évangiles, du moins les prédications du lac constituent-elles un bloc vivant, compact et qui se tient. La vérité est là ; on la touche. Lac de Genezareth, Capernaüm, Bethsaïda, Nazareth, toute la géographie des Évangiles tourne autour du lac. Personnages de la famille, disciples, tous sont réunis sur ce théâtre : le Christ, Marie, sa mère, — Joseph a disparu, — ses frères et ses sœurs, et cette mystérieuse mère des fils de cet étrange Zébédée, grande ombre émouvante, trop émouvante, pour n'être pas, puisqu'on l'évoque, celle même de Joseph, sous un surnom horoscopique ², et dont les fils, à

conformément à l'interprétation de son appellation, nous verons la fleur de la Galilée (*florem videbimus Galileæ*). Lettre donnée comme étant de 386, fin du iv^e siècle. Nous sommes loin des temps du Christ, de Tibère et de Ponce-Pilate.

1. La fraude elle-même sert souvent la vérité. La fraude Gennésar, toute fraude qu'elle soit, nous conduit tout de même à une « Nazareth » située sur les bords du lac. A l'époque où l'on perpétrait la fraude Gennesar, on n'en était encore qu'au premier « temps » de l'imposture totale. On n'avait pas à cette époque transposé l'emplacement, deuxième temps, bien plus tard.

2. Dans Zébédée, il y a le Zêb chaldéen, signe zodiacal, celui des Poissons (qui suit le Zachû, en chaldéen, ou Verseau), le signe de la Grâce

y regarder de près, ne peuvent pas ne pas se confondre avec les frères du Christ. La terre du Nazaréen, la Gê-Nazareth, c'est bien celle qui baigne le lac, et nulle autre ; et sa famille, autour du berceau de ce lac, peuple toutes les villes et bourgades qui en sertissent les rives.

Les scribes ont fait des efforts surhumains pour trancher le nœud géographique qui, à tout instant, quand il s'agit de la patrie du Christ, nous lie, nous attache, nous rive au littoral du lac de Génézareth ; il est trop solide pour qu'ils l'aient pu. Ils l'ont desserré tout au plus ; mais il tient encore. Nous allons le renouer, Évangiles en mains.

Le *Selon-Matthieu* (XIII, 54) nous fait voir Jésus-Christ dans sa « ville ». Il n'ose pas employer le faux nom de Nazareth. Le *Selon-Marc* (VI, 1) non plus. Mais la suite du récit ne laisse aucun doute. Nous sommes bien à Nazareth. Le chapitre XIII de *Matthieu* se termine par la phrase suivante qui le prouve : « Il ne fit pas LA beaucoup de miracles, à cause de l'incrédulité de ses compatriotes. » Laissant Jésus à Nazareth, le chapitre XIV, dans ses douze premiers versets, insère l'épisode de la décollation du Baptiste ; puis, « Jésus ayant appris ces choses (l'épisode qui précède), partit de LA, de Nazareth évidemment où le *Selon-Matthieu* l'a laissé pour raconter la mort de Jean-Baptiste ; Jésus n'a pas bougé. L'épisode de Jean-Baptiste pourrait s'insérer tout aussi bien autre part. En le faisant sauter, la continuité du récit touchant Jésus n'y perd rien, au contraire. Jésus part donc de là, de Nazareth. A pied ? Non. « Dans une barque », dit le *Selon-Matthieu* (XIV, 13). Avec la Nazareth actuelle, comment en partir dans une barque ? Donc, Nazareth touche le lac de près. Répliquez, ô exégètes !

Nazareth sur les bords du lac. — Est-il impossible de préciser sur quelle rive, orientale ou occidentale, se trouvait la « ville » ?

dans la Christologie. Que le père du Christ soit personnifié par le *Zachu*, auteur du *Zéb* ou *Zeb-deos*, Zébédée, quelque chose comme le faiseur de Poissons, quoi d'impossible ? Nous nous étendrons longuement plus tard sur ce point, que nous avons indiqué en passant, à diverses reprises.

Dans les récits parallèles du *Selon-Marc*, moins clairs que le *Selon-Matthieu*, parce qu'ils mêlent divers incidents qui compliquent les choses, on aboutit (VI, 32), avec les disciples en plus, à la situation du *Selon-Matthieu* : « Jésus partant dans une barque, pour se retirer à l'écart dans un lieu désert. » Les deux Évangiles s'expriment identiquement de même. Ils se raccordent. Ce lieu désert n'est pas loin de Nazareth, car la foule a suivi la barque, qui a donc vogué en longeant la rive. Jésus accoste au rivage, prend terre, et nous assistons à la Multiplication des pains. Les deux Évangiles sont d'accord toujours.

« Aussitôt après, continue le *Selon-Marc* (VI, 45-46), Jésus obligea ses disciples à entrer dans la barque et à passer avant lui sur l'autre rive, vers Bethsaïda... »

Il y a deux Bethsaïda sur « l'autre rive » du lac de Génésareth : l'une, au nord-ouest, Bethsaïda Julias ; l'autre, à l'ouest, Bethsaïda de Galilée, où habite « la mère des fils de Zébédée ». C'est celle-ci que vise Jésus, certainement. Mais qu'on choisisse celle qu'on voudra des deux. Elles sont sur l'autre « rive », la rive occidentale. Jésus se trouve donc sur la rive orientale, qu'il a remontée vers le nord depuis Nazareth au sud.

Le *Selon-Jean* (VI, 1), avant la multiplication des pains, — récit parallèle à ceux des autres Évangiles, y compris le *Selon-Luc* (VIII et IX) et qui mérite d'autant plus de crédit que d'ordinaire cet Évangile s'écarte du tout au tout des trois autres, assez semblables, et dits *synoptiques* pour cette raison ; de vrai, ils ont été *synoptisés*, — le *Selon-Jean* fait venir Jésus de Capernaüm pour accomplir le miracle de la Multiplication des pains, « de l'autre côté de la mer de Galilée ou de Tibériade ». Et c'est de cet autre côté, opposé à Capernaüm, qu'il le fait partir, le soir venu, pour rentrer à Capernaüm, « sur l'autre rive ».

Autrement dit, le *Selon-Jean* fait traverser le lac à Jésus, une première fois pour se rendre de Capernaüm (rive occidentale, car Capernaüm touche Bethsaïda de Galilée) au lieu de la Multiplication des pains sur la rive orientale, puis, une deuxième fois, le miracle fait, et le soir venu, de la rive orientale à Capernaüm, rive occidentale.

Ainsi la patrie du Nazaréen sort des ténèbres sur la rive orientale du lac de Génézareth, quelque part vers la région sud de cette rive. Nous approchons. Nous allons arriver.

Sur la montagne. — Le *Selon-Luc*, parlant de Jésus de Nazareth, — il nomme la ville, contrairement à Matthieu et Marc, — nous le montre discourant dans la synagogue, se prétendant le Messie, et soulevant une telle colère que ses concitoyens, — ici, il faut citer textuellement, — « l'entraînèrent hors de la ville et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, pour le jeter en bas (IV, 29-30) ».

Détail topographique important au plus haut point.

La patrie du Christ était bâtie sur une montagne. « Une ville située sur une montagne, dit Jésus pensant à la sienne (*Matth.*, V, 14), ne peut être cachée. »

Nazareth, celle de l'Église, est-elle sur une montagne ?

Elle s'étend au bas de la pente douce d'une colline, au sud-ouest d'un vaste cirque, environné de hauteurs, — 400 à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, — aux croupes mollement arrondies.

Renan, qui l'a vue, la décrit « dans un pli de terrain », dont « l'horizon est étroit ». Il prétend que les « Nazaréens » voulurent tuer Jésus « en le précipitant d'un sommet escarpé ». N'en ayant pas trouvé, il va chercher le « rocher à pic qui est très près de Nazareth, au-dessus de l'église actuelle des Maronites », rejetant le prétendu mont de la Précipitation qui est à une heure de Nazareth.

Le mont de la Précipitation est la trouvaille ecclésiastique pour rendre plausible l'épisode du *Selon-Luc* avec l'ex-Seriyeh, la Nazareth actuelle¹. Renan, ayant rompu avec l'Église,

1. Seulement l'Église, qui a renié ses origines juives et ne nous en instruit plus, oublie de nous apprendre que son mont de la Précipitation est à deux kilomètres hors de sa Nazareth, et que, même pour l'apôtre quelqu'un, un jour de Sabbat, les Juifs fanatiques qu'on nous montre n'auraient pas fait ces deux kilomètres. Un jour de Sabbat, les Juifs ne faisaient pas plus de 800 mètres, un kilomètre au plus : « un chemin de Sabbat », est une mesure de longueur (*Actes*, I, 12 : « ils retournèrent alors de la montagne appelée Bois d'oliviers à Jérusalem qui est tout près, à la distance d'un chemin de Sabbat »).

conteste le mont de la Précipitation qui ne vaut pas grand-chose, et le remplace par le rocher à pic des Maronites, qui ne vaut rien du tout, devant la précision du texte évangélique. Le *Selon-Luc*, dans un raccourci saisissant, dessine une ville bâtie sur une montagne abrupte, pas très loin du sommet, découvrant un large horizon. La montagne a des parois à pic, pour qu'on puisse précipiter quelqu'un avec quelque chance qu'il ne roule pas sur une pente où il puisse s'agripper, mais tombe de haut dans le vide, pour aller s'écraser sur le roc en bas.

La phrase concise du *Selon-Luc* suppose aussi une scène dramatique, manifestation de foule fanatique poussant Jésus devant elle, jusqu'au sommet, assez large pour que la multitude y trouve place, s'y agite en fureur, comme une vague qui déferle. Le rocher de Renan, le mont de la Précipitation permettent peut-être une exécution par un bourreau, mais non point une sorte d'émeute populaire, spontanée, comme l'indique le *Selon-Luc*.

La Nazareth de l'Église, si loin du lac de Génézareth, ce qui suffit déjà à la nier comme « patrie » de Jésus, n'est pas non plus dans le cadre topographique et scénique du récit du *Selon-Luc*¹.

1. Je m'en voudrais de ne pas citer une page que j'ai trouvée dans la Revue des Deux-Mondes du 15 septembre 1870, extraite d'un article du grand prédicateur protestant, Athanase Coquerel : *La Galilée de Jésus*.

« Nous avons cherché avec peine en Judée, surtout dans Jérusalem, les traces de Jésus-Christ. Ce que les moines franciscains et la tradition montrent est presque toujours d'une fausseté criante... En Galilée, au contraire, les monuments qui rappellent Jésus sont ces montagnes, ce vaste lac, ces arbres, ces fleurs... Après les vives impressions que nous avaient laissées le lac de Tibériade et ses rivages, ce n'est pas sans désappointement que nous vîmes les mesquines et plates inventions des moines dans cette ville (l'actuelle Nazareth) où Jésus a vécu trente ans et où même, selon une opinion souvent soutenue, il est né. » L'auteur raille ensuite agréablement les prétentions contradictoires des diverses confessions chrétiennes, ayant chacune leur église sur l'emplacement de la maison de Marie, montrant l'endroit où l'ange Gabriel la salua, ainsi que tous les fétiches d'une religion devenue une idolâtrie pour nègres. Il n'admet pas le Mont de la Précipitation où on l'a placé. Alors, où est-il ? Il ne se le demande pas. Et il conclut : « Un seul objet, à Nazareth, paraît authentique, comme souvenir de l'époque du Christ : c'est

La montagne de Gamala. — Mais dans le voisinage immédiat du lac de Génézareth, au sud-est, au point où l'examen des allées et venues de Jésus pendant les prédications du lac nous a fait aborder, est-ce qu'il n'y avait pas une ville dont le *Selon-Luc* donne le signalement en raccourci, une ville célèbre alors, que les Évangiles ne nomment jamais, et pour cause, car, même si elle n'était pas la patrie du Christ, il est impossible qu'ils ne l'aient pas connue, puisqu'ils mentionnent Capernaüm, Bethsaïda, Gadara, Tibériade, bien moins illustres ?

Flavius-Josèphe, dans son ouvrage : *Guerres des Juifs* (liv. IV, ch. II, 286), parlant de Gamala, aux confins de la Galilée, au sud-est du lac, la décrit ainsi :

« Gamala... est bâtie sur une hauteur qui se dresse du milieu d'une montagne élevée, ce qui lui a fait donner son nom qui signifie chameau. (Les vêtements en poils de chameau ne seraient-ils que du tissu de Gamala ?) Sa face et ses côtés sont remparés par des vallées inaccessibles... La pente est couverte d'un grand nombre de maisons. Et en regardant du côté du midi cette ville, *bâtie comme sur un précipice*, il semblait qu'elle fût toute prête à tomber. Il se dresse de ce même côté un sommet extrêmement élevé ; la vallée qui le flanque est si profonde qu'elle servait de citadelle... »

Que vous en semble ? Cette pente couverte de maisons formant la ville, et ce sommet extrêmement élevé qui se dresse du même côté, le tout, coupé à pic ! Comme Flavius Josèphe illustre le *Selon-Luc*¹.

Gamala ! Telle est bien la « patrie » du Nazaréen. Et c'est pourquoi les scribes ne la nomment jamais. La montagne de Gamala, telle est la montagne du *Selon-Luc*, telle est la mon-

la source qu'on appelle Fontaine de la Vierge et qui est indispensable à la ville où l'eau manque. »

Et cette fontaine, dont il n'est pas une seule fois question dans les Évangiles d'ailleurs, une fontaine, alors qu'il en est dans tous les villages de Palestine, suffirait pour identifier la Nazareth actuelle avec la ville natale du Christ ? Sourions.

1. « Une bourgade mélancolique, étagée à mi-côte et enfermée, presque sans vue, dominée de partout, par des hauteurs pierreuses », dit Pierre Loti (*la Galilée*, p. 45) de la Nazareth actuelle. S'est-il souvenu du Selon Luc : « bâtie comme sur un précipice ! » On ne le dirait pas.

tagne de tous les Évangiles, qui n'en font que parler, sans la nommer jamais, tant elle est connue ¹.

La montagne de Gamala !

Mais c'est là qu'après avoir appelé ses premiers disciples, le long de la mer de Galilée, Jésus (*Matth.*, V-VIII) prononce son fameux discours sur la montagne, avant d'entrer à Capernaüm. La montagne ? Inutile de préciser : les initiés ont compris.

C'est sur la montagne, — la même, — que Jésus monte pour la seconde Multiplication des pains (*Matth.*, XV, 29) au retour de sa randonnée sur Tyr et Sidon ; c'est au pied de la montagne qu'il avait accompli la première, au bord du lac, on l'a vu.

Quand les Évangiles font apparaître une autre montagne, par exemple, lors de la scène de la Transfiguration, ce n'est plus la montagne, c'est une haute montagne, où l'on n'est pas, où il faut se rendre ; et on met du temps pour y aller : six jours dans *Matthieu* et *Marc*, huit dans *Luc*. C'est aussi sur une très haute montagne que le Diable transporte Jésus pour lui montrer tous les royaumes de la terre et le tenter en les lui offrant.

La montagne de Gamala ? On n'y va jamais. On y est toujours ; on y est chez soi. Lisez donc les Évangiles ².

C'est enfin sur la montagne, — celle de Gamala, — que

1. On peut se demander si le nom de Gamala ne s'est pas substitué à celui de Kinnérèth, pendant la captivité de Babylone. Des habitants nouveaux-venus auraient nommé la ville d'après la silhouette de la montagne qui la portait, comme sous Josué, on l'avait désignée d'après la forme du lac qui la baignait. On comprendrait un peu, ainsi, tous ces efforts de rapprochements des scribes entre Kinnérèth, Cinnérèth, Cénérèth, Gen-esser, Génésar, pour rattacher la patrie du Nazaréen à des traditions antiques, datant de Josué, synonyme de Jésus. D'autant plus que la forteresse de Kinnérèth de Josué paraît bien répondre, comme situation, à la Gamala de Flavius-Josèphe. Au reste, ceci est secondaire.

2. Il y a bien des raisons de penser aussi que « la ville de Juda, au pays des montagnes », où Marie s'empresse d'aller, après l'Annonciation, pour saluer Élisabeth, c'est Nazareth, donc Gamala, — la ville de Juda, de Juda de Gamala, le Galiléen ou le Gaulonite. L'Évangile, ici, désigne Joseph par son nom historique. Entrée dans la maison d'Élisabeth, Marie quitte sa « parente », — le texte grec emploie un terme bien curieux, συγγενίς, qui signifie : née ensemble ; Élisabeth n'est en effet que le double

Jésus réapparaît aux disciples pour la dernière fois, après sa résurrection. Le *Selon-Matthieu* (XXVIII, 16) a même une façon très suggestive de raconter cette rencontre. « Les Onze, dit-il, le rencontrèrent sur la montagne qu'il leur avait désignée ». Or, Jésus ne leur a pas désigné de montagne. C'est au verset 10 du chapitre xxviii qu'a été donné aux disciples ce rendez-vous suprême. Et pas directement par Jésus, qui fait faire la commission par Marie-Magdaléenne et l'autre Marie : « Allez dire à mes frères, leur ordonne-t-il, de se rendre en Galilée. C'est là qu'ils me verront. »

En Galilée, et c'est tout. Pas de montagne dans les paroles de Jésus. C'est grand la Galilée, et bien vague pour un rendez-vous, si l'on ne veut pas se manquer, surtout en un temps où Gamala n'est pas dans la Galilée ; le scribe l'oublie, car il écrit au III^e siècle. Mais la Galilée, pour le *Selon-Matthieu*, Marie-Magdaléenne, l'autre Marie, ainsi que pour les disciples, — mes frères, dit Jésus, — c'est encore, en 789 = 36, après la crucifixion, — la montagne ; c'est *Gamala*. Ils ont si bien compris, qu'ils se trouvent tous au rendez-vous.

C'est pourquoi, au fond, en substance, le *Selon-Matthieu* a raison, quand il dit : « la montagne que Jésus avait désignée », alors que Jésus n'a parlé que de la Galilée, puisque tous, conviés en Galilée, vont sur la montagne. Il a raison, comme pour l'étymologie de Nazareth, tirée de la prophétie de l'*Apocalypse*. C'est un auteur renseigné qu'il faut savoir lire.

L'épisode a même quelque chose de particulièrement savoureux, de délicieusement attendrissant. Ce rendez-vous du Christ-Jésus, prêt à disparaître à jamais, à ses frères qui ne le reverront plus, et qu'il leur donne au berceau de la famille, sur la montagne, à Gamala, comme il est touchant, tant il est humain, pour une fois !

métaphysique de Marie, — « pour s'en retourner dans sa maison ». Il semble que si sa « maison » n'était pas dans cette ville de Juda-Joseph, l'Évangile la ferait s'en retourner à Nazareth. Ce qu'il ne fait pas.

Mais la preuve de l'identité Marie-Élisabeth dépassant le cadre de cette étude sur Nazareth-Gamala, sera faite dans l'ouvrage JEAN-BAPTISTE ET JEAN, DISCIPLE AIMÉ ET APÔTRE où sont identifiés en un même et unique Messie-Christ Jéannès historique, Jésus-Christ et Jean-Baptiste.

Le Nazaréen sujet de César. — Dans le *Contra Julianum*, que saint Cyrille d'Alexandrie écrivit, dit-on, pour réfuter des ouvrages perdus de l'empereur Julien sur « l'homme de Palestine dont les chrétiens font un Dieu, fils de Dieu (Libanius, *Epitaph. Juliani*) », on lit cette phrase, parmi les morceaux qu'a retenus saint Cyrille sans les sophistiquer :

« L'homme qui fut crucifié par Ponce-Pilate *était sujet de César*, nous le prouverons. »

Bien entendu, la réfutation a fait disparaître le passage où était la preuve, et n'en parle plus. Cyrille a oublié de transcrire la preuve, — à dessein. D'où il résulte que Julien a dit vrai¹.

Or, avec la Nazareth actuelle, le Christ eût été sujet d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, comme tous les Juifs habitant la région. Les Juifs de Gamala, de Gaulanitide, Bathanée, Trachonitide, après 787 = 34, date de la mort du tétrarque Philippe, sujets de Philippe jusqu'à cette date, devinrent alors sujets de Rome, — la Crucifixion est de 788-789, — quand les États de ce prince furent réunis à la Syrie par Tibère et passèrent sous l'autorité du proconsul Vitellius, avec Ponce-Pilate comme procurateur pour la Judée et la Samarie.

Sujets de Rome, et soumis au cens vis-à-vis de Vitellius pour la Gaulanitide, les Juifs de Gamala dépendaient de Ponce-Pilate, au point de vue général, pour les délits ou crimes qu'ils commettaient sur le territoire dont il était le procurateur.

Capharnaüm urbi subjacens. — Et voici le témoignage de saint Jérôme. Le seul témoignage, avec le *Selon-Luc*, qui, sur Nazareth, soit topographique. Quand saint Jérôme l'a donné, le nom avait déjà été substitué : Nazareth à Gamala. Mais pas encore l'emplacement. Qu'a écrit saint Jérôme ? Ceci (*In*

1. — Voici la phrase (Cyrille VI, § 11) : « Le Jésus que vous prêchez était un sujet de César. (Ne dites-vous pas qu'il fut compris avec son père et sa mère dans le recensement de Quirinius ?) » Jamais Julien n'a ajouté la seconde phrase, et pour cause. Cyrille, en l'ajoutant, veut substituer Bethléhem à Gamala-Nazareth. On voit le procédé du faussaire. Mais la première phrase reste, sans la preuve que fournissait Julien.

Matth., 17 : sur saint Matthieu) : « Nazaret, *oppidum* Galileæ, Capharnaüm urbi subjacens. » Ce qui veut dire : Nazareth, ville forte (place de guerre ; pas une *urbs*, ville, ni un *pagus*, village, ordinaires ; Gamala, vous dis-je) de la Galilée, — Nazaret, donc, située au-dessous de la ville (*urbi*, ici, pas *oppidum*) de Capharnaüm... »

Où se trouvait Capharnaüm ? Ouvrez le Larousse, qui vous le dira : « Cette ville était située sur les confins des territoires des tribus de Zabulon et de Nephtali (comme la soi-disant Nazareth, mais au-dessus), près du lac de Génézareth, non loin de l'embouchure du Jourdain. » En disant de l'*oppidum* Nazareth (nom substitué à Gamala), qu'elle est sous Capharnaüm, au sud, exactement, saint Jérôme nous aiguille sur l'emplacement véritable de la patrie du Christ. Il ne viendra à l'idée de personne, s'exprimant avec précision, avec la précision de saint Jérôme : *oppidum subjacens*, de prétendre que la Nazareth actuelle est sous Capharnaüm ; elle est trop à l'ouest, pour le dire. Capharnaüm, n'est pas non plus, n'a jamais été une *oppidum*, une place forte.

En « identifiant » Nazareth, au VIII^e siècle, avec la N'Seriyeh de Neubauer, l'Église, et pour cause, n'a pas voulu se souvenir du *Selon-Luc* ni de saint Jérôme, un de ses Pères, l'un des plus fameux, pourtant, et à qui elle doit le plus. J'ai dit que les savants lui avaient fait confiance, — à l'Église. J'ai demandé : « Cette confiance, l'Histoire la lui doit-elle ? » Je pose à nouveau la question ¹.

Nazareth = Gamala. — Il n'y a pas de doute. Rejetée la Nazareth actuelle, ville inconnue de la géographie et de l'his-

1. Je dois à la vérité de dire qu'en plaçant Capernaüm ou Capharnaüm, sur la rive occidentale du lac de Génézareth, j'ai suivi l'opinion commune. Je précise que Capharnaüm était à l'extrême-pointe nord du lac, peut-être sur la rive même du Jourdain, d'après les Évangiles. D'ailleurs, son emplacement exact n'a pas été retrouvé.

Ce qui est sûr, c'est que Gamala-Nazareth et Capharnaüm devaient être voisines. La famille du Christ y habite, et lui-même s'y trouve assez souvent. Je me suis souvent demandé si Capharnaüm n'était pas comme un faubourg, sur le lac, de Gamala sur la montagne.

Si l'on veut bien se souvenir, de ce que j'ai dit de Jacob-Jacques-Étienne qui, lapidé à Jérusalem, à la Fête des Dédicaces, dans le Temple,

toire avant le VIII^e ou IX^e siècle de notre ère, époque à laquelle elle a été créée de toutes pièces dans un site qui est inconciliable avec les récits évangéliques eux-mêmes, c'est à Gamala que tout nous ramène, comme « patrie » de celui qui fut le « Crucifié de Ponce-Pilate », et rien qu'à Gamala, patrie de Juda le Gaulonite, plus tard le Galiléen, — le Juda de Gamala qui fut le chef de la révolte juive à l'époque du recensement de Quirinius, 760 de Rome, an 7 de l'ère chrétienne.

Eusèbe (*H. E.*, I, VII), citant Jules Africain, à propos des généalogies du Christ, raconte qu'Hérode, choqué par sa naissance obscure, fit brûler le *Livre des Jours*, registres de l'état-civil, afin que les familles nobles des Juifs ne puissent plus se vanter de leurs origines et de leurs ancêtres. Fait inventé, vraisemblablement, pour cacher que la disparition des archives juives est due aux incendies provoqués par les troubles, séditions, pillages des chrétiens, des kanaïtes, sectateurs de Juda le Gaulonite, comme lors de la Fête de la Dédicace.

Mais de la suite, une vérité émerge. « Des gens avisés, en petit nombre, gardèrent dans leur mémoire les noms de leur propre généalogie ou en conservèrent des copies, très fiers d'avoir sauvé le souvenir de leur noblesse (εὐγενεία). Parmi eux, se trouvaient les « dominicaux », les parents du Christ ». Or, d'où étaient originaires ces parents du Sauveur ? « Des bourgs juifs de Nazareth et Kôchaba (ἀπὸ τῆς Ναζαρέθ καὶ Κωχαβὰ χωρῶν Ἰουδαίων) ». Et ceci nous aiguille encore vers le lac de Kinnéreth, au delà du Jourdain, aux alentours de Gamala.

De même que Nazareth, — nom et site, — a été inventée pour cacher Gamala, Joseph n'est pas autre chose que le masque évangélique de Juda le Galiléen. Et Jésus-Christ, dans sa moitié humaine, ne peut être, on le pressent, que le fils de Juda de Gamala, autrement dit : Bar-Juda, sous son

lors d'une émeute d'où son frère le Christ se tire sain et sauf, fut enterré à Caphar-Gamala, on avouera que ma supposition n'est pas tellement aventureuse.

Toute la littérature chrétienne parle de Nazareth et de Capharnaüm si inséparablement que l'on a l'impression qu'elles devaient se toucher. « Caphar-Gamala ! » où repose Jacob-Jacques, la Couronne.

nom de circoncision. S'il y a un fond historique premier à la base des origines de l'histoire du Christianisme, c'est là qu'il faut l'aller chercher : à Gamala.

Juda de Gamala, père du Christ. — Si les Évangiles font monter Joseph à Bethléhem en 760, avec Marie, pour se faire enregistrer au Recensement, et pour y faire enregistrer la naissance du Messie dans la patrie de David, — risquant un anachronisme certain, alors que, d'après les Évangiles eux-mêmes, Jésus est né « aux jours d'Hérode », soit avant 750, date de la mort de ce roi, — c'est à cause de ce souvenir historique, qu'on n'a pas pu effacer, et qui est resté comme le signalement « de l'homme du Recensement ». Joseph, père du Christ, n'est pas autre chose dans les Évangiles. Il en disparaît aussitôt. La pseudo-naissance à Bethléhem accomplie, comme Juda le Gaulonite tué dans la révolte du recensement, il n'y a plus de Joseph dans les Évangiles. Il est mort, laissant Marie veuve, veuve comme la mère des fils de Zébédée.

Que Juda le Gaulonite est bien le père du Christ-Messie, sous le nom et l'apparence rendue inexistante à dessein du Joseph évangélique, époux de Marie, — si peu ! — on peut l'inférer de tout ce qui précède sur Nazareth, au nom symbolique destiné à supprimer Gamala avant qu'on ne substitue, plus tard, Seriyeh-Nazareth à Gamala-Nazareth. On peut l'inférer de la naissance fausse à l'époque du Recensement. D'autres preuves, au cours de cet ouvrage, ne cesseront de venir confirmer cette certitude. On ne peut tout dire à la fois. Et ces preuves se rapportent à d'autres circonstances que la « Nativité ». Elles forment un réseau où la vérité est enserrée.

Toutefois, pour en finir avec Nazareth, et assurer sur une base solide cette paternité et cette filiation de Juda de Gamala et du Crucifié de Ponce-Pilate à l'égard l'un de l'autre respectivement, il nous reste à faire état de divers témoignages que l'on trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe et qui, malgré certaines sophistications évidentes, nouent entre eux, dans les liens impossibles à briser, d'une même famille, celle de David, père, fils, frères, oncles, neveux et autres

descendants : Juda le Gaulonite, le Christ-Messie des Évangiles, les disciples et apôtres et les fils de certains disciples et apôtres.

Confirmation par Eusèbe. — Voici un premier passage (*H. E.*, liv. III, chap. xix et xx) :

— Domitien ordonna de détruire tous les Juifs qui étaient de la race de David : une ancienne tradition raconte que des *hérétiques* dénoncèrent les descendants de Juda (Jude), — Didyme-Tôamin, — *qui était, selon la chair, frère du Sauveur*, comme appartenant à la race de David, et parents du Christ (Messie) lui-même. C'est ce que montre Hégésippe quand il s'exprime en ces termes :

« Il y avait encore de la race du Maître (Rabbi), les petits-fils de Juda, qui lui-même était appelé son frère (*Matth.*, XIII, 55 ; *Marc*, VI, 3), selon la chair (et, je l'ajoute pour préciser, son *jumeau* quant au nom) : on les dénonça comme descendants de David. *L'évocatus* les amena à Domitien ; celui-ci craignait la venue du Christ, comme Hérode. *L'empereur leur demanda s'ils étaient de la race de David ; ils l'avouèrent.* Il s'enquit alors de leurs biens et de leur fortune : ils dirent qu'ils ne possédaient ensemble l'un et l'autre que neuf mille deniers, dont chacun avait la moitié. Ils ajoutèrent qu'ils n'avaient pas cette somme en numéraire, mais qu'elle était l'évaluation d'une terre de trente-neuf plèthres, pour laquelle ils payaient l'impôt et qu'ils cultivaient pour vivre. Ensuite, ils montrèrent leurs mains, et, comme preuve qu'ils travaillaient eux-mêmes, ils alléguèrent la rudesse de leurs membres, et les durillons incrustés dans leurs propres mains, indice certain d'un labeur continu¹. Interrogés sur le Christ et son royaume, sur la nature de sa royauté, sur le lieu et l'époque de son apparition, ils firent cette réponse, que le règne du Christ n'était ni du monde ni de la terre, mais

1. Non. Ces durillons ne sont pas l'indice d'un labeur continu, du moins ce qu'Eusèbe-Hégésippe veut faire entendre. Ces durillons, comme les vêtements en poils de chameau de Jean, comme les cals aux genoux du frère Jacob-Jacques, sont l'indice que ces descendants de Juda-Jude, frère du Seigneur, sont de Gamala.

céleste et angélique, qu'il se réaliserait à la fin des temps, quand le Christ-Messie, venant dans sa gloire, jugerait les vivants et les morts et rendrait à chacun selon ses œuvres. Domitien ne vit rien là qui fut contre eux. Il les dédaigna comme des gens simples (ὡς εὐτελῶν καταφρονήσαντα), les renvoya libres, et un édit fit cesser la persécution contre l'Eglise. Une fois délivrés, ils dirigèrent les églises, à la fois comme témoins et parents du Seigneur et vécurent après la paix jusqu'au temps de Trajan¹ ».

Certes, on sent bien les intentions de ce morceau. Sous un style patelin, il essaie d'expliquer, au IV^e siècle, la « transfiguration » qui s'est faite de l'histoire à la légende : la race de David, en la personne des Messies-Christes, qui ont mis la Judée à feu et à sang depuis Juda le Gaulonite, sous Auguste, jusqu'à Bar-Kocheba sous Hadrien, devenue une race de pauvres gens ne rêvant que la prédication du bien et de la justice, fondant des églises où l'on prêche la fraternité et l'amour. Tout de même, ce « royaume de Dieu » prêché par les descendants de David, pour que Domitien s'en soit effrayé, il faut qu'il n'ait rien de commun avec celui que veulent faire entrevoir les Évangiles. Hégésippe, cité par Eusèbe, a beau

1. Dans Justin (*Apol.* I, 11), en 160, même change sur la parole évangélique prêtée à Jésus « Mon royaume n'est pas de ce monde. » On lit : « quand vous entendez dire que nous attendons un royaume, vous soupçonnez inconsidérément qu'il s'agit d'un royaume humain. C'est du royaume de Dieu que nous voulons parler. En effet... » L'explication qui suit n'est que sophisme, contrevérité, sur le ton de l'homélie, pour palens du V^e siècle à qui l'on veut faire croire que le christianisme a été, à ses débuts, le christianisme des Évangiles et non point le messianisme juif pour la destruction de Rome, et que les répressions du messianisme ont été des persécutions religieuses contre les chrétiens.

Au surplus, si, vraiment, le mot : « Mon royaume n'est pas de ce monde » qui est dans les Évangiles, et si, comme le soutient l'Eglise, les Évangiles sont faits, dès 70-75, précédés par la prédication de Saint-Paul à travers le monde romain, à qui fera-t-on croire, sauf aux gens qui ne raisonnent pas, que les empereurs romains, renseignés aussi bien que toute l'élite romaine, les Domitien, les Trajan, aient fait rechercher les descendants de David, neveux et petits-neveux de celui qui aurait proféré cette parole, si le royaume pour qui leur propagande s'exerce n'est pas de ce monde ? Et si les Évangiles sont faits, sous Domitien et, *à fortiori*, sous Antonin (160), quelle utilité pour Justin de nous répéter ce que tout le monde savait ? Je mets le morceau de Justin dans le même sac que le récit d'Eusèbe. Ce que je dis de celui-ci, je l'applique tout aussi bien à celui-là. C'est la même farine

essayer de nous donner le change dans ses phrases. Ce règne du Christ, céleste et angélique, qui doit se réaliser à la fin des temps, il est la transformation, au IV^e ou au V^e siècle, de la prophétie épileptique contenue dans l'*Apocalypse*, qui a été la Bonne nouvelle, l'Évangile messianiste, chrétien, et le seul, jusqu'au milieu du II^e siècle ¹.

Défalcation faite des intentions de ce morceau, à double entente sur le Christ-Messie, et en faisant toutes réserves sur sa réalité bénigne, — il cache certainement un fait historique, rébellion, émeute, insurrection brutalement réprimée, et qui a disparu des auteurs, — un aveu reste : c'est que les descendants de David, c'est que toute la famille de David, dont le Christ de Ponce-Pilate fait partie, inquiète les empereurs romains ².

Quand on lit ce qui est écrit sur Domitien, dans Suétone, malgré les altérations que l'on y sent, on ne peut pas ne pas être frappé de la place qu'y tiennent encore ce que j'appellerai « les affaires juives ». Domitien est empereur *cinquante* ans, un « jubilé », après la grande Pâque de la crucifixion. Le Christ, qui survit sous le nom de Jean, va-t-il revenir ? On le croit. Une effervescence « jubilaire » secoue à nouveau le monde « chrétien ». Qu'ils aient été mandés à Rome par Domitien, ou qu'ils y soient allés de leur propre chef pour la propagande, on peut affirmer que deux fils de Juda, les fils du frère, nominalement jumeau, du Rabbi, du Christ, s'y sont trouvés : l'un s'appelait Jacob, l'autre, nom de

1. Je prouverai tout ce que j'avance par anticipation, quand nous étudierons Judas le Gaulonite, Papias, l'*Apocalypse*, le Millénarisme, l'identité du Jôannès (Jean-Baptiste) et du Messie-Christ crucifié par Ponce-Pilate. Toutes ces études se recoupent et s'épaulent mutuellement, — ce qui oblige à des redites, à des rappels, à des renvois des unes aux autres. Mais il faut s'y résigner, malgré le souci d'être bref, pour édifier une œuvre où tous les « mystères », où toutes les « énigmes » s'expliquent. D'ailleurs, je pense qu'on aperçoit déjà plus que des lueurs de la vérité dans les affirmations que je produis.

2. Eusèbe ajoute : « Tel est le récit d'Hégésippe. Du reste, celui de Tertullien (*Apol.*, V) nous raconte la même chose sur Domitien. » Et il cite l'extrait suivant de Tertullien qui, *pour raconter la même chose*, est autrement vague et imprécis. Le voici d'ailleurs : « Domitien essaya un jour de faire la même chose que Néron dont il était un succédané pour la cruauté. Mais je crois, ayant quelque intelligence, il cessa très vite, rappelant même ceux qu'il avait bannis. »

Zacharie déformé peut-être, Zokher, synonyme évangélique de Juda ¹.

Ils s'y sont rencontrés avec un certain Rabbi Akiba, devenu Aquilas dans les Écritures, et ont été mêlés aux histoires relatives à Flavius Clemens dont parlent Suétone, Dion Cassius et les Talmuds. J'y insiste à fond dans JEAN-BAPTISTE, ouvrage qui fait suite à celui-ci, au chapitre sur « *le Disciple bien-aimé* », où je dirai ce qu'il faut penser de Clément de Rome et de Rabbi Akiba-Aquilas.

Il n'est question ici que des descendants de David, parents du Christ, fils de David, conformément à sa généalogie certaine.

Si Domitien les recherche, il sait pourquoi. A en croire Eusèbe, il les aurait laissés retourner en Judée. Sacré Domitien ² ! Comprenez qu'il n'a pas pu mettre la main sur toute la smala. Car s'il en était autrement, si la réponse qu'Eusèbe prête à ces descendants de David n'était pas une fantaisie, devenue la parole évangélique : « Mon royaume n'est pas de ce monde », si leurs agissements étaient aussi innocents que Domitien paraît en témoigner, d'après Hégésippe, cité par Eusèbe, si la nature du règne glorieux qu'ils espéraient est celle qu'ils firent entrevoir au monarque, bref, si, historiquement, ces descendants de David ne sont pas des chrétiens et des chefs dont Domitien n'a pris que quelques-uns, qui expliquera, comment expliquer que sous Trajan, encore,

1. Voir *Essai sur les rapports de l'Église avec l'État romain*, par Henry Doucet, Paris 1882, p. 30.

2. Flavius-Josèphe ne lui a pas fait lire ses ouvrages. Il ne sait pas que Pierre a habité 25 ans, 3 mois, 8 jours, à Rome, comme représentant du « Fils de David » crucifié sous Tibère, et que le palais du sénateur Pudens lui servit de Vatican pendant sept ans, où il baptisa, catéchisa. La prison Mamertine, la fontaine jaillissante, les fers rivés à la colonne, le sépulcre sur la colline, Domitien ignore tout du « royaume de Dieu » que Jésus, fils de David, a prêché, dont ses disciples ont vulgarisé la notion à travers l'Empire et jusqu'à Rome. Il ne sait pas que ce royaume n'est pas de ce monde. Que n'a-t-il attendu la venue de saint Justin ? Il n'aurait pas eu à faire rechercher et déranger ces « petits fils » de Juda ». Il aurait lu dans cet auteur (*Apol.*, I, XI, 4) : « Quand vous entendez dire que nous attendons un royaume, une royauté (*βασιλειαν*, comme dans l'*Apologie* d'Apulée), vous supposez à la légère qu'il s'agit d'une royauté humaine, alors que nous parlons d'une royauté avec Dieu (*μετα θεού*). » Tout simplement.

successeur de Domitien, et d'après Eusèbe toujours (liv. III, chap. xxxii), invoquant le témoignage d'Hégésippe, une fois de plus, un Syméon (le Signe), fils de Cléopas, descendant de David, évêque de Jérusalem, fut jugé, condamné et crucifié sous le consulaire Diticus ¹ ?

C'est pour cacher cette vérité que les « chrétiens », d'après le nom qu'on leur donna plus tard, en français, mais qui ne sont encore que des christiens, traduction de messianistes, sous Trajan et bien au-delà, — ne constituent qu'une secte de Juifs en révolte contre Rome pour l'établissement du règne du Messie sur le trône de David, et rien d'autre, vérité qui ressort, malgré toutes les impostures, des œuvres même mises sous le nom d'Eusèbe, que l'on a inventé le faux de la lettre de Pline à Trajan, dans l'*Apologie* de Tertullien, reproduite par Eusèbe (liv. III, chap. xxxiii), où le fin lettré, l'esprit curieux que fut l'auteur latin témoigne en faveur des chrétiens et de la pureté de leurs mœurs, sans bien savoir ce que sont ces chrétiens ².

1. Eusèbe dit d'ailleurs : « comme chrétien », que tout le monde traduit par chrétien, naturellement. Change et double entente toujours. Comme « chrétien » ou messianiste, voilà la vérité, comme sectateur de la doctrine de Juda le Gaulonite, de son fils, contenue dans l'*Apocalypse*. Eusèbe rattache la mort de ce Syméon, fils de Cléopas, sous Trajan, « à un soulèvement partiel, et dans certaines villes, des populations, lequel excita *contre nous* (christiens-messianistes) une persécution. » Syméon eut à subir une « accusation » venant des « hérétiques ». Rien de plus clair. Les excès des Juifs messianistes, sicaires, émeutiers, lasaient les Juifs loyalistes qui, pour vivre tranquilles, faisaient appel à la répression par les Romains. Eusèbe désigne comme « hérétiques », les Juifs fidèles aux Romains. Les « chrétiens » sont bien les acteurs de toutes les révoltes juives. Rien d'évangélique, dans leur cas. La répression de leurs révoltes est devenue la persécution. Hégésippe fait vivre ce Syméon jusqu'à l'âge de 120 ans. « Il fut un des témoins qui ont vu et entendu le Rabbi (le Christ) ; on en a la preuve dans sa longévité et dans le souvenir que l'Évangile consacre à Marie, femme de Cléopas. » Eusèbe fait Cléopas frère de Joseph-Juda, donc oncle du Rabbi Christ. Syméon, crucifié sous Trajan, est cousin du Christ ; il est donné comme successeur de Jacques, frère aussi du Rabbi, à l'évêché de Jérusalem. Le cousin succède au cousin. Crucifié comme messianiste, c'est certain, parent du Sauveur, du Christ, descendant de David, et qui n'attendait pas le royaume *non de ce monde*, mais a pris part à des soulèvements partiels, ce Syméon, une fois de plus, met le trait d'union entre le Christ et Juda le Gaulonite. Les preuves succèdent aux preuves et surabondent.

2. Il n'a pas lu les Évangiles qui courent le monde depuis une ving-

Et Trajan, ce bourreau, que son ami Pline n'a pas vaincu, répond, par une autre lettre fausse, qu'on doit continuer à punir les chrétiens, « la tribu des chrétiens quand on la rencontre », *mais sans la rechercher*. Autrement dit, la tribu se livrant à une guerre de partisans, — pendant les guerres de Vespasien et Titus, elle a subi de grandes pertes, — il faut se borner à réprimer tout mouvement quand il s'en produit un. La guerilla messianiste est restée à l'état endémique, sourde, continuelle, depuis Auguste jusqu'à Hadrien, faisant explosion en insurrections violentes de temps à autre, dont quatre principales nous sont connues¹⁾

Avant la recherche des descendants de David par Domitien, « Vespasien, lorsque Jérusalem avait été prise, rapporte Eusèbe (liv. III, chap. xii), avait déjà fait rechercher tous les descendants de David, afin qu'il ne restât plus chez les Juifs, personne qui fut de race royale ».

Vespasien et Titus sont les deux généraux, sous Néron, et empereurs après lui, qui ont vaincu dans la guerre que Ménahem, fils de Juda le Gaulonite, que nous retrouverons incidemment comme Messie, dans la *Crèche de Bethléhem*, fomenta contre les Romains.

Ce qu'Eusèbe rapporte de Vespasien, à l'issue de sa victoire, alors que Ménahem, fils de Juda le Gaulonite, a été tué avant leur arrivée, est le trait d'union, avoué cette fois, entre tous ces descendants de David, dont on voudrait nous faire croire aujourd'hui qu'il n'y a pas de lien entre eux. Vespasien, qui sort d'une guerre dont il connaît les causes, recher-

taine d'années. Il n'a pas lu les *Lettres* de Paul qui eirculent depuis quarante ans. Il ne sait pas que Ponce-Pilate a crucifié le Christ, que Néron a brûlé des chrétiens comme des torches après l'incendie de Rome, que Pierre, pape depuis 25 ans, et Paul, sous-pape, ont péri dans la persécution qui a suivi. Et des exégètes, des critiques sérieux discutent sur l'authenticité de ces lettres de Pline et de Trajan, ces faux tellement faux qu'ils ne s'appuient même pas sur les autres faux ecclésiastiques, — que nos critiques déclarent toutefois historiques, — pour se donner une apparence d'authenticité.

1. Celles de Juda le Gaulonite (recensement de 760), de son fils, le Crucifié de Ponce-Pilate (Pâques de 788-789), de Ménahem (Vespasien et Titus), de Bar-Kocheba, sous Hadrien. Sans parler de Theudas, sous Claude.

che les descendants de David, dont l'un, seul nommé, Ménahem, fils de Juda de Gamala, a été tué.

Eusèbe ajoute : « Ce fut la cause d'une très grande persécution. » Contre qui ? Contre ceux qu'il appelle les chrétiens. Or, ceux que Vespasien a poursuivis, après sa victoire, ce sont, et nuls autres, les partisans et révoltés échappés à la mort et dispersés par les armées romaines. Il pourchasse les bandes qui ont fui. C'est évident. Il fait rechercher les chefs, les descendants de David. Ainsi, une fois de plus, il est prouvé qu'il y a identité entre les chrétiens d'Eusèbe et les chrétiens. Aucun doute.

Pour parer le coup, — tout le passage porte les traces de retouches grossières, — Eusèbe, un peu plus loin (chap. xvii du liv. III), ayant dit que « Domitien souleva la *seconde persécution contre nous* », ajoute cette atténuation qui contredit ce qu'il vient d'affirmer ; il se rattrape : « quoique Vespasien son père n'ait jamais eu de mauvais dessein *contre nous*. » On n'est pas plus maladroit. Si Domitien fait la *seconde persécution*, celle de Vespasien a été la première ; et toutes deux contre les mêmes personnes : nous, messianistes, chrétiens. Identité encore, et plus que jamais, de l'aveu même d'Eusèbe, si entortillé qu'il soit.

Domitien et Trajan recherchent encore, peu après, les descendants de David, dans la personne des fils ou petits-fils de Jude, frère du Christ. Les liens fraternels entre le Christ, Ménahem et Jude sont noués. Et sous Hadrien, successeur de Trajan, c'est encore un descendant de Juda de Gamala, Bar-Kocheba, le Fils de l'Étoile, qui fomentera la dernière insurrection, soulevant la Judée comme Messie ; il fut roi pendant deux jours à Jérusalem ¹. Après quoi Hadrien, ayant vaincu la révolte, décidé à en finir avec les Messies

1. D'où partit l'insurrection ? Quel en fut le théâtre principal ? Toujours la même région, « la montagne royale », d'après le Thalmud. Gamala, évidemment, montagne royale, pays de la tribu « royale ». On en est d'autant plus sûr que dans Eusèbe (*H. E.*, IV, vi), pour confirmer les témoignages rabbiniques, on fait intervenir la place de Biththira, montagne de Judée, au sud de Jérusalem. Construite pour servir d'observatoire dominant les pays environnants, Biththira, dans le pays bathanéen, avait été cédée par Hérode aux Beni-Biththira comme rempart contre les incursions des Trachonides. (*Ant. jud.*, XVII, II, 1-3).

juifs, ruina la Judée, rasa Jérusalem, et, dispersant Israël, le raya de la carte des nations.

Telle est l'humble vérité, — la vérité historique.

III, — LA CRÈCHE DE BETHLÉHEM

Les récits sur la naissance à Bethléhem, qui ne sont donnés, avec quels détails apparemment inconciliables ! que par le *Selon-Matthieu* et le *Selon-Luc*, soulèvent, à l'examen, en dehors de leurs invraisemblances dignes d'un conte des *Mille et une nuits*, quatre ordres de questions essentielles :

1^o Puisque le Christ est né ailleurs, — à Gamala, devenue Nazareth, — pourquoi les scribes le font-ils naître à Bethléhem ?

2^o Que vient faire le recensement de Quirinius à l'occasion de cette naissance ?

3^o Qu'est-ce que l'Étoile qui guide les Mages, et quel est le sens de leur voyage d'adoration auprès du Roi des Juifs ?

4^o Qu'est cette crèche où l'on fait coucher par Marie le nouveau-né, sous le prétexte barbare qu'il n'y a pas de place à l'hôtellerie de Bethléhem ?

Ce n'est qu'en répondant d'une manière logique et vraisemblable à ces questions, que l'on peut comprendre la naissance à Bethléhem dans ses étrangetés qui ne sont qu'apparentes, ses dessous qui n'ont rien de bien mystérieux, ses intentions, qui ne sont pas très pures.

Les critiques érudits se bornent, en général, sans approfondir beaucoup, à fonder le récit fantaisiste de la naissance à Bethléhem sur le désir des scribes que « les prophéties soient accomplies ».

C'est tout. Même, sur ce point, ils ne voient pas que le fait de la naissance à Bethléhem, je le répète, leur a été jeté en pâture pour les empêcher de découvrir Gamala. Ils n'ont rien soupçonné de la nécessité où étaient les scribes de faire naître le Christ-Messie à Bethléhem, par fiction, au nom du droit de Moïse, comme je le montrerai.

Quant au recensement de Quirinius, hypnotisés sur la date,

760 = 7, qui fait anachronisme avec la naissance « aux jours d'Hérode », 750 au plus tard, ils dépensent une argumentation stérile pour essayer de faire rentrer l'événement dans une chronologie possible, sans s'apercevoir que la question de date, pour le scribe évangélique, n'a d'autre but que d'égarer sur elle les critiques, afin qu'ils oublient *le fait en soi du Recensement*, que le scribe n'a pas pu passer sous silence, mais dont il ne veut pas que l'on découvre pourquoi il ne le tait pas.

En ce qui concerne l'Étoile, les Mages du *Selon-Matthieu*, et même les Bergers par lesquels le *Selon-Luc* les remplace, quant à la crèche, sur tous ces points essentiels, de premier plan, incompréhension aussi unanime que pédantesque des érudits, quand ils essaient des explications.

Essayons de suppléer à cette carence des savants.

Les invraisemblances. — Quand on analyse les récits évangéliques sur la naissance à Bethléhem, à la lueur d'une raison moyenne, dégagée de tout aveuglement confessionnel, il est impossible, certes, de n'en pas relever les détails éminemment étranges, invraisemblables, toute question de miracle mise à part.

Dans le *Selon-Matthieu*, on voit les Mages demander à la cantonade et à tout venant : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? » C'est par la rumeur publique qu'Hérode apprend et l'arrivée des Mages et la nouvelle qu'ils rapportent de cette naissance, et sans savoir où mieux qu'eux-mêmes. Il réunit les scribes et les sacrificateurs pour s'informer auprès d'eux, non pas où est né, mais où *devait* naître l'enfant dont il sait tout de même, n'apprenant sa naissance que par la nouvelle qu'en apportent les Mages, que, comme roi des Juifs, il sera le Christ, le Messie. Où *devait* naître ? Dirait-on pas qu'Hérode prend une consultation d'exégèse hébraïque sur les prophéties ? Et, dans la réponse des sacrificateurs et des scribes, on aperçoit aussi que c'est à Bethléhem que ce Messie *doit* naître. Excellente raison, peut-on conclure, pour l'y *faire* naître en effet, envers et contre tout,

même contre la réalité historique, surtout contre elle. Les érudits ont deviné ce point.

Hérode envoie alors les Mages à Bethléhem pour faire une enquête. Il veut aller, lui aussi, adorer le Messie. « Ce renard » d'Hérode, comme dira de lui ou de son fils, plus tard, le Jésus des Évangiles, comment croire, avec la police serrée dont il disposait, qu'il ait eu besoin des Mages pour s'informer exactement ¹ ?

Quant à l'Étoile qui a guidé les Mages, nous découvrirons en temps voulu qui elle est et d'où elle vient. Car elle ne s'est point perdue. Elle est toujours à sa place dans le ciel. Elle n'a pas fait que passer comme un météore ou comme une comète. On éprouve quelque humiliation pour la raison humaine à la pensée que de graves savants, d'Allemagne principalement, ont écrit de compacts volumes pour identifier « l'étoile des Mages » avec la comète de Halley ou autre astre exceptionnel. C'est chercher « minuit » à quatorze heures, véritablement ².

Dans le récit du *Selon-Luc*, pas de Mages. Ils sont remplacés par des bergers à qui les anges, — pas d'astre boussole non plus, — annoncent la naissance. Au lieu de l'Étoile, un Signe : l'enfant couché dans la Crèche. Il est venu tant de voyageurs à Bethléhem pour se faire enregistrer lors du recensement de Quirinius, qu'il n'y a plus de place dans l'auberge, l'unique qui soit, paraît-il, dans la ville, pour que Joseph et Marie trouvent un gîte. On ne dit pas où Marie

1. Indépendamment de toutes autres raisons évidentes qui résulteront de cet ouvrage..

2. « L'illustre astronome Képler a calculé qu'en — 7 (soit 746 ou 747 de l'ère romaine) se produisirent trois conjonctions de Jupiter et de Saturne, qui *durent* être confondues par les Mages dont Matthieu nous raconte le voyage, avec la manifestation d'une étoile nouvelle... Les difficultés ne sont naturellement pas moindres si on cherche à identifier l'étoile des Mages à la comète de Halley, qui se montra en — 12 (soit 741 ou 742 de Rome) ». Ainsi s'exprime M. Charles Guignebert, *La Vie cachée de Jésus*, page 25, exposant les systèmes qui veulent expliquer l'anachronisme entre Matthieu et Luc. M. Charles Guignebert ajoute : « N'insistons pas ; nous n'aboutirions à rien. » Évidemment. Mais nous verrons que les Mages, astronomes experts, qui n'ont d'ailleurs fait aucun voyage, n'ont pas confondu des conjonctions de planètes avec une étoile nouvelle ou ancienne. La distinction est enfantine.

enfante. On suppose que c'est dans l'écurie, dans l'étable, car les Évangiles ne le disent pas, puisqu'elle couche l'enfant dans la mangeoire à bestiaux.

Ainsi, dans cet Orient, où l'hospitalité est presque une religion, il ne s'est pas trouvé un voyageur, une voyageuse pour céder à une femme enceinte, comme Marie, et à terme, arrivant aussi d'un long voyage, une place, une chambre, dans l'hôtellerie ? Je dis que c'est une calomnie. Mais fatale, car le récit, au moins sur ce point fondamental, n'est fabriqué que pour la Crèche. La Crèche domine toute l'affabulation et la commande. La preuve va venir.

D'autres ont fait remarquer qu'il n'est pas conforme à l'histoire que, pour se faire enregistrer à un recensement romain, les individus aient été obligés de revenir à leur ville d'origine. Si le *Selon-Luc* y force Marie, lui imposant un voyage très dur, de Nazareth à Bethléhem, à la veille de sa délivrance, ainsi que Joseph, son compagnon, son fiancé, c'est donc pour y faire naître, — et rien que dans ce but, — le Christ qui devait y naître, et qui donc n'y est pas né réellement. D'où le choix, par les exégètes, de Nazareth, comme ville natale du Christ, comme « sa patrie ».

Quant à l'hôtellerie, sans concurrence, le *Selon-Matthieu* ne la connaît pas, et non plus la Crèche : point important à noter pour comprendre la manière de cet Évangile. Marie et l'enfant sont pour lui dans une « maison » (en latin *mansio*, séjour, étape ; en grec *δοξία*, habitation).

Il est essentiel, enfin, de faire ressortir ici qu'aucune Écriture canonique n'a jamais parlé d'une grotte où serait né Jésus. La grotte n'intervient que dans des textes dits « apocryphes », sans autorité pour l'Église, et que je tiens cependant pour antérieurs aux Évangiles.

J'expliquerai pourquoi cette grotte, qui existe en effet à Bethléhem, est liée à l'histoire de la Crèche de Bethléhem. Elle renforce ma démonstration.

Tous ces détails, discordants en apparence, ne sont pas relevés pour le plaisir de faire ressortir les contradictions, invraisemblances, incohérences des récits évangéliques. Je prie le lecteur, au contraire, de les bien retenir comme les

morceaux d'un puzzle, écartelés pour le besoin de cacher les sources de ce scénario et ses intentions. Les exégètes les déclarent inconciliables. Ils ne savent donc rien expliquer, encore qu'ils s'y évertuent.

Car nous allons reconstituer tout cet ensemble, en apparence indiscipliné ; nous lui rendrons sa cohésion et sa cohérence ; et l'on saisira tout le sens et toute la portée de la naissance du Christ dans la Crèche de Bethléhem, dont les Évangiles ont gâché les détails à dessein. Un peu de patience. Le jeu l'exige et en vaut la peine.

De même que par l'invention de Nazareth, nom et site, on dépiste la géographie et l'histoire, de même par la naissance à Bethléhem, on truque la chronologie. Par les deux, on noie la vérité. Si elle en réchappe, elle aura de la chance.

Mais surtout, par la Crèche de Bethléhem, démontée, on va comprendre comment l'on fabrique des mystères et des miracles et comment l'on substitue le culte de Jésus au culte du soleil, chez les masses adoratrices qu'il faut christianiser.

Le recensement de Quirinius. — Les exégètes, — je leur rends cette justice, — ne m'ont pas attendu pour relever, dans les récits évangéliques, l'anachronisme du *Selon-Luc*. Le Christ étant né « aux jours d'Hérode », ayant été emmené en Égypte pour fuir la colère du Prince, réintégré en Palestine après la mort du tyran, qui est de 750, — c'est-à-dire de quatre ans antérieure à l'année choisie par l'Église elle-même pour l'an I de l'ère qu'elle a créée sous Charlemagne, — ne saurait être venu au monde lors du recensement de Quirinius, en 760, dix ans passés depuis la mort d'Hérode.

Mais ce que les érudits n'ont pas vu, — je répéterai à satiété que c'est pour les critiques d'Église ou laïques que le Christ a dit qu'ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, — c'est la raison pour laquelle les Évangiles attachent à la naissance du Crucifié de Ponce-Pilate le souvenir de l'événement historique du recensement de Quirinius, et que j'ai déjà indiquée au chapitre sur Nazareth. Le recensement n'est pas évoqué par le *Selon-Luc*, — le *Selon-Matthieu* ne l'évoque pas du tout, — pour fournir

la date de la naissance. La question de date est inutile, alors qu'il ne s'agit que de faire naître le Christ à Bethléhem et de le coucher dans la Crèche. Les scribes évangéliques ont assez d'imagination pour trouver un prétexte plausible à la présence de Joseph et de Marie à Bethléhem quand y doit naître leur enfant, et pouvaient même les y faire venir en voyage et en séjour à toute autre occasion que celle, si frappante, du recensement de Quirinius. Car le seul point important est qu'il y naisse, le devant. Ils n'auraient pas ainsi risqué cet anachronisme, qui passe les bornes, entre la naissance en 760 et la naissance « aux jours d'Hérode », soit au moins dix ans plus tôt.

Pour qu'ils l'aient risqué, alors que la date même est une gêne pour eux, il faut que ce soit le fait seul du recensement évoqué qui intéresse, toute date oubliée, soit qu'il ait été donné, pour les initiés, comme le signalement de Joseph, à qui l'on restitue sa réalité historique, Juda le Gaulonite, révolté du Recensement, auteur de la secte d'où sortiront les chrétiens, soit que le scribe, malgré son désir, n'ait pu, en camouflant son personnage sous le masque de Joseph, effacer le souvenir qui l'a illustré et suivi sous ses avatars évangéliques. L'évocation du recensement n'a pas d'autre utilité ou d'autre justification.

Si les exégètes et érudits laïques avaient compris ce jeu des scribes, ils se seraient évité et nous auraient évité les discussions byzantines, en des centaines de volumes, auxquelles ils se sont livrés pour essayer de concilier, sans aboutir à rien, la date des « jours d'Hérode » avec celle du recensement. Ils auraient évité tout cet étalage de science livresque à prétentions archéologiques dont ils nous accablent sur les recensements, leurs méthodes, leur diversité, et qu'on peut lire à leur sujet dans les auteurs, à grand renfort de débris d'inscription ¹.

1. C'est bouffon. Pour ceux que la question intéresse, je renvoie au livre de M. Charles Guignebert : *La Vie cachée de Jésus*, où ces controverses sont exposées consciencieusement et d'un point de vue assez objectif. On ne peut que hausser les épaules devant tant de fantaisie dépensée en pure perte par des « savants », que l'on a l'habitude de croire sérieux. Je passe.

Le recensement du *Selon-Luc* est celui qui motiva la révolte de Juda le Gaulonite. Voilà l'essentiel. Qu'il soit de 760 par surcroît, le point est secondaire en ce qui concerne Jésus-Christ. Je me sens d'autant plus à l'aise pour affirmer que le recensement de Quirinius est celui de 760, en dépit de ce qui a pu être fait pour brouiller les idées sur ce point, que je n'attache aucune espèce d'importance à la date, au point de vue de la carrière, — naissance ou rôle historique du Messie, crucifié par Ponce-Pilate. Cette date n'appartient qu'à Juda le Gaulonite ; elle ne vaut qu'à cause de lui.

Mais pour vider le débat sur le Recensement de Quirinius et sa date, afin de mettre d'accord tous les érudits, je m'en rapporte à ce que l'on trouve dans Eusèbe (*Hist. eccl.*, liv. I^{er}, chap. v, 2-5), et que voici :

« Notre Sauveur et Seigneur Jésus le Christ (Messie) naquit lors du *premier* recensement ordonné par Quirinius ¹, gouverneur de Syrie, à Bethléhem de Judée, ainsi que les prophéties l'avaient annoncé. Le plus célèbre historien juif, Flavius-Josèphe, fait mention de ce recensement lorsqu'il raconte l'insurrection des Galiléens qui eut lieu à cette même époque, et dont Luc, un des nôtres, rappelle le souvenir dans les Actes (des Apôtres) : *Juda le Galiléen se leva aux jours du recensement* ; il attira à sa suite beaucoup de partisans, mais il périt et ceux qui avaient cru en lui furent dispersés ². Quirinius, membre du Sénat, vint en Syrie, envoyé par César, comme juge et censeur des biens... Juda le Gaulonite, d'une ville appelée

1. Le *Selon-Luc* ne permet pas une interprétation aussi précise au sujet de l'épithète : *premier* qu'Eusèbe joint à *recensement*. Les manuscrits grecs du *Selon-Luc* ont d'ailleurs des expressions qui diffèrent, ce qui prouve que, sur ce point, on a voulu aussi brouiller les idées sur la date du recensement. On s'en doutait un peu.

Dans le *Dial. Tryph.* (XXXIV, 2), à propos de Bethléhem, « bourgade de Judée à 35 stades de Jérusalem », l'Église donne, au III^e, IV^e siècle, des preuves qui méritent qu'on les relève : « C'est là qu'est né le Christ. Vous pouvez vous en assurer par les registres du cens de Quirinius, votre premier gouverneur de Judée. » Ainsi !

Eusèbe a pris l'épithète *premier* devant gouverneur dans pseudo-Justin et la fait passer devant recensement dans son texte. Ce sont des tours de sa force. Les variantes du *Selon-Luc* roulent aussi sur ce terme : *premier*.

2. Tout ce qui suit est reproduit de Flavius-Josèphe (*Antiq. jud.*, XVIII, 1 et *Guerres des Juifs*, II, 118).

Gamala, s'adjoignit le pharisien Sadoc, et tous deux poussèrent à la révolte, leur disant que le recensement n'avait d'autre but que d'apporter directement la servitude ; ils animaient la nation à la défense de la liberté..., excitant leurs compatriotes à se soulever, leur reprochant de payer l'impôt aux Romains et de tolérer des maîtres mortels autres que Dieu (Iahveh). » La date est fixée : c'est 760.

L'histoire ne connaît pas d'autre recensement de Quirinius, en Judée, ou, « sur l'ordre de César-Auguste, pour toute la terre habitée », comme dit le *Selon-Luc*, que celui dont parlent et le *Selon-Luc*, qui essaie de faire croire qu'il fut le premier, donc qu'il y en eut ensuite, et Flavius-Josèphe et Eusèbe, qui ne permettent aucune équivoque sur la date.

Les érudits ergotent donc inutilement. Ce qui est sûr, ce qui suffit, c'est que sur l'unique recensement dont il soit fait mention en Judée et qui se rattache à l'histoire du christianisme, ce n'est pas la date qui importe, mais le fait que le souvenir de Joseph s'y trouve enchaîné, et l'étreint comme un carcan. Joseph est bien Juda de Gamala, — Juda du recensement de Quirinius.

Les prophéties à accomplir. — Poursuivons sur la naissance à Bethléhem, au point de vue du lieu seulement, car les erreurs de date n'impliquent pas nécessairement l'erreur sur la ville natale elle-même. Le *Selon-Matthieu* reste, et il est formel, avec la naissance à Bethléhem, et sans anachronisme, puisqu'il la place bien « au temps d'Hérode ».

Les exégètes, alors, pour rejeter Bethléhem comme lieu de naissance, font appel à l'argument des prophéties à accomplir, qui a du poids.

« La croyance universelle (en Judée, bien entendu) était, disent-ils, — voir Renan, qui exagère, comme le *Selon-Luc* sur le recensement de toute la terre habitée, — que le Christ devait naître à Bethléhem : les deux Évangiles ont tout simplement fait cadrer l'événement avec les anciennes prophéties qu'il fallait accomplir. »

Il est bien vrai que le *Selon-Matthieu*, quand il fait répondre par les chefs des prêtres et les scribes du peuple, à qui

Hérode demande « où le Christ *devait* naître » : c'est à Bethléhem, — ajoute de son propre mouvement, pour justifier la réponse : « Car voici ce qui a été écrit : Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es certainement pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira un guide qui paîtra mon peuple, le peuple d'Israël¹. »

Jusqu'ici, les exégètes y voient clair. Prophétie à accomplir, en effet. Eusèbe l'avoue, pour qui sait le lire : « Le Christ est né à Bethléhem *selon* les prophéties (H. E., I, VIII). » Mais où ils se trompent, c'est quand ils vont, admettant ce prétexte, jusqu'à nier, ce qui est contradictoire, la descendance davidique du Messie, contre le texte et l'esprit des Évangiles, contre l'impression vivante qu'on ressent à les lire, contre tout ce qui, échos de la vérité historique atténuée, dans Eusèbe et ailleurs, sonne comme une certitude : le Messie juif, divinisé en Jésus, descend de David, fils d'Ishai ou Jessé².

Le Christ, descendant de David. — Car vous ne voudriez pas que, pour une fois qu'ils rencontrent une certitude historique, comme celle de la descendance davidique du Messie, crucifié par Ponce-Pilate, les érudits sautent dessus. Comment descendrait-il de David ? « La famille de David, était, à ce qu'il semble, éteinte depuis longtemps ». C'est Renan

1. Reproduit de Michée, V, 2. « Et toi, Bethléhem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui dominera sur Israël, et dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité. » Le *Selon-Matthieu* a coupé la fin. On verra pourquoi.

2. Je renvoie à l'étude sur Nazareth à cet égard. Les révélations d'Eusèbe, qui ne laissent aucun doute sur l'existence de la famille de David jusqu'à Domitien, nouent, d'un lien impossible à briser, le christianisme à Juda le Gaulonite et à sa descendance, qui est ce qui reste alors de la famille de David. (Voir aussi sur Juda le Gaulonite et les révoltes juives, menées par les Simon, Jacob, Eleazar, Ménahem, Theudas, Bar-Kocheba, contre les Hérodes et les Romains pendant plus de 150 ans, l'étude qui suit : Jésus Bar-Abbas). Tous ces chefs de révolte sont à la fois de la famille ou race de David et de celle de Juda le Gaulonite, et de son fils premier-né, « Jésus-Christ », né homme à Nazareth-Gamala.

La répression de ces révoltes, de caractère politique, et la mise hors d'état de nuire des insurgés, c'est ce qu'Eusèbe et les scribes chrétiens à la suite ont appelé les « persécutions ».

qui parle et les autres érudits approuvent. A ce qu'il semble ! Sur quoi repose cette affirmation d'autorité, lancée comme une vérité acquise, dont il fait état, tout en apportant une restriction dans la forme, dont il ne fait pas davantage la preuve ? Sur rien. C'est une idée qui s'inscrit contre tous les textes, que l'on a certes le droit de discuter, mais encore en offrant un commencement d'argumentation. Au nom d'une infaillibilité qui fait sourire, Ernest Renan affirme. Tout au plus ajoute-t-il dédaigneusement : « Eusèbe ? Écho de la tradition chrétienne ! » Diable ! que veut-il de plus ? Au temps d'Eusèbe, cette tradition, puisqu'on en parle, n'est pas autre chose que des documents historiques. Parler de tradition, c'est vouloir tromper à dessein. Nous verrons plus tard ce que cache cette invention fantaisiste : la tradition. Mais Eusèbe se faisant l'écho d'une soi-disant tradition, qu'il trouve dans des documents d'histoire, qu'il a sous les yeux, et qui nous permet de découvrir en Jésus-Christ le fils de Juda de Gamala, alors que tout l'effort des scribes ecclésiastiques, fraudes, impostures, n'a pas eu d'autre but d'abord que de nous cacher cette vérité historique ? Renan plaisante. Si Eusèbe s'est fait l'écho d'une telle tradition, qui aboutit à ruiner son œuvre, à faire croûler la légende, c'est qu'il ne l'a pas fait exprès. C'est que la vérité était trop connue, même de son temps, pour qu'il ait pu la dissimuler, malgré son désir, dont on peut être certain.

Côté juif pur, non messianiste, non chrétien, il y a le Talmud de Jérusalem (*Taanith*, IV, 2) qui déclare que les docteurs de la Loi, si connus, ces grandes figures d'Hillel et de Gamaliel, étaient de la race de David, bien que non partisans des doctrines de Juda de Gamala et de sa descendance. « Allégations très douteuses ! » tranche Renan. Douteuses ? En quoi ? pourquoi ? Renan ne le dit pas. Quelle valeur peut avoir la critique de cet exquis littérateur ? Zéro. Quelle autorité ? Nulle.

Mais les généalogies dans *Matthieu* et *Luc* ? Renan les rejette. Pourquoi ? Parce qu'elles le gênent. C'est très simple. S'il y a un morceau pourtant qui, malgré des suppressions internes, a un caractère frappant d'authenticité, c'est

bien cette généalogie qui ouvre le *Selon-Matthieu*, sans phrase, sèchement, comme un titre, papier de famille, dirait-on, sauvé des archives brûlées, et produit tel quel en tête de l'Évangile : *généalogie*, — pas même d'article, — *du Christ-Jésus*. Fraude pieuse, pour Renan, sans autre explication. Jésus-Christ ne descend pas de David. C'est ainsi, parce que telle est sa volonté ¹.

Tous les « Christs » sont de Bethléhem. — Mais, en opinant que les Évangiles font naître le Christ à Bethléhem pour accomplir les prophéties, les exégètes n'ont vu que la moitié de la vérité, qui brille comme une demi-lune seulement, mais avec assez de clarté dans le *Selon-Matthieu*, — il fallait cela ! — pour qu'ils l'aient vue.

Que tous les Messies sont de Bethléhem, c'est un fait acquis et qui ne s'applique pas au Jésus-Christ évangélique seulement. On en trouve la preuve dans un Thargoum sur Ménahem, — l'un des fils, et le seul, de Juda le Gaulonite, qui fut Christ-Messie, pendant deux jours, à Jérusalem, avant l'arrivée de Vespasien et Titus, généraux de Néron alors, et bientôt empereurs. Il y est raconté qu'un Arabe annonce à un fils de Juda que le Roi-Messie vient de naître (*Talmud*, traité *Bérakhot*, II) :

- Comment s'appelle-t-il ? demande l'Israélite.
- Ménahem.
- Et son père ?
- Ezéchias ².

1. De vrai, pour fabriquer sa *Vie de Jésus*, Renan a besoin que son héros, qu'il veut charmant, soit « peuple », sorti du peuple. C'est son idée préconçue. Pour le présenter comme tel, il est obligé de faire subir aux Évangiles, suivant son bon plaisir, les mutilations les plus graves, auxquelles ne l'autorise que la fantaisie de son imagination, qui est belle. Mais alors, qu'il ne nous parle pas de critique scientifique. Le « sans-culotte » Jésus, le « socialiste » Jésus, rien de plus faux, de plus primaire, de plus « garde national ». Juda de Gamala, son fils, le Christ, sont, au contraire, ce que nous appellerions des aristocrates, des fils de roi, dépossédés, des *légitimistes*. Une très influente famille. La grand'mère du Christ, veuve, devint une des femmes d'Hérode-le-Grand.

2. C'est le nom du père de Juda le Gaulonite ; le scribe talmudiste saute une génération. J'expliquerai pourquoi plus loin, au § *Haine et guerres entre le Messie et les Hérodes*. Chez les Sémites d'ailleurs, il arrive

— Et d'où est-il ?

— De la ville royale de Bethléhem en Judée.

La mère de Ménahem, — pas nommée, mais c'est Marie, évidemment, de son vrai nom Salomé, — dit aux femmes de la ville :

— Oh ! que je voudrais voir étranglés tous les ennemis d'Israël ! Car au jour de la naissance du Messie,

souvent que la filiation, — fils de... — s'établisse par le grand-père. Celui qui fut Hérode le Grand, mort en 750 de Rome, avait été nommé par Antipater, alors procurateur de Judée, « dont il était le second fils, gouverneur de la Galilée, quoi qu'il n'eût encore que quinze ans ; mais il avait tant d'esprit et tant de cœur qu'il fit bientôt voir que sa vertu surpassait son âge. Il prit Ezéchias, chef d'une bande de voleurs qui pillait tout le pays, et le fit exécuter à mort avec tous ses compagnons. » Voilà ce qu'on lit dans Flavius-Josèphe (*Guerre contre les Romains*, liv. I, ch. VIII, *Histoire des Juifs*, liv. XIV, ch. XVII). Et la suite : « Une action si utile à la province donna tant d'affection pour lui aux Syriens qu'ils chantaient dans toutes les villes et dans les campagnes, qu'ils lui étaient redevables de leur repos et de la paisible jouissance de leurs biens. » Croyez, après ceci, à l'authenticité des calomnies qu'on lit aujourd'hui dans le texte de Flavius-Josèphe, sur Hérode au temps du Christ.

Avec cet Ezéchias, commence la longue lutte des Hérodes et des Romains contre ceux que son fils Juda le Gaulonite formera en secte, et à laquelle prendront part tous les descendants. Cet Ezéchias, révolté messianiste déjà, — nous sommes au temps de Jules-César, — est traité de voleur, de brigand, par Flavius-Josèphe, comme le seront les kanaïtes, partisans de Juda le Gaulonite, comme le sera Bar-Abbas, Jésus Bar-Abbas. Mais voleur et brigand, d'une sorte particulière, pour une fin politique. Nous verrons tout cela.

Son fils, qui n'est désigné, dans Flavius-Josèphe, à cette époque, que sous son nom de Juda, fils d'Ezéchias, profita des troubles effervescents qui suivirent la mort d'Hérode le Grand, en 750, pour se soulever lui-même et tenter de se faire roi. Il s'empara de Sepphoris en Galilée en 750. Le Christ des Évangiles, son fils, avait alors onze à douze ans. Vaincu, ses partisans dispersés, il ne périt pas dans le désastre, sinon Flavius-Josèphe l'aurait dit. C'est ce Juda, fils d'Ezéchias, que Flavius-Josèphe nous présente ensuite sous le nom de Juda le Galiléen. Il ne dit plus : fils d'Ezéchias. C'est le Juda du Recensement de Quirinius. Il a l'air, à ce moment, de tomber des nues, d'être sans passé, sans histoire. Les scribes qui ont sophistiqué Flavius-Josèphe veulent faire croire à deux Juda distincts. Mais par le Thargoum sur Ménahem, « fils » d'Ezéchias et de Juda le Gaulonite, entre autres preuves, nous découvrons qu'il n'y a qu'un Juda, fils d'Ezéchias et Galiléen de Gamala. Si Flavius-Josèphe, après le désastre de 750-751, consécutif à l'affaire de Sepphoris, ne dit pas qu'il a été tué, et ne dit plus ce qu'il est devenu, c'est qu'il disait que Juda avait fui en Égypte.

Un critique, M. Lagrange, a pressenti que les deux Juda n'en font qu'un.

j'apprends la ruine prochaine du temple de Jérusalem ¹.

— Nous sommes certains, dit le pèlerin, que si, à cause de lui, le Temple doit être ruiné, il sera rebâti par lui.

(Détruisez ce temple, dit Jésus, et je le rebâtis en trois jours. — Mais il parle du temple de son corps, d'après l'Évangile qui veut, au III^e siècle, prédire et justifier la résurrection.)

L'enfant disparaît. Et, quelque temps après l'Israélite, le fils de Juda, demande à la mère :

— Qu'en as-tu fait ?

— Je ne sais, répond-elle. Depuis que tu m'as vue, des vents d'orage et des tempêtes sont survenus et me l'ont enlevé des mains ².

C'est un rappel très voilé des guerres des Hérodes soutenus par les Romains, contre la famille davidiste des Ezéchias, Juda le Gaulonite, leurs descendants et partisans, — toute la « secte » et « peste » messianiste, et que l'on ne peut pas s'empêcher de rapprocher, par recoupement, de ce qui est

1. A rapprocher de l'hymne d'allégresse chanté par Marie dans le *Selon-Luc* en apprenant qu'elle va être mère du Messie, et de celui de Zacharie, dont on a atténué la violence haineuse, sur la naissance de Joannès (Jean-Baptiste). Zacharie, Joseph, Juda le Gaulonite, Zébédée sont le même individu comme Marie, Elisabeth, Marie-Magdeleine, la mère des fils de Zébédée, sont la même femme et Jean-Baptiste et Jésus-Christ, le même Messie. On commence à s'en douter, j'espère. Mais, il ne s'agit ici que de la Crèche de Bethléhem.

2. Comment ne pas être frappé des points de contact de ce Thargoum ou similitude messianiste avec les Évangiles « chrétiens » ? On affecte trop d'oublier que les Évangiles ont une source judaïque, aussi judaïque que les Talmuds et autres spéculations littéraires des Juifs, pendant les trois, sinon quatre, premiers siècles. J'ai déclaré (p. 138) qu'il y eut collusion, complicité plus ou moins tacite, entre les « chrétiens » des trois ou quatre premiers siècles et les docteurs juifs, avant la grande coupure entre les Juifs purs et les Juifs messianistes-chrétiens. Qu'on ait ensuite amendé les Talmuds, côté juif, comme on a, au cours des temps, à mesure que le fossé s'est creusé plus profond entre le « messianisme » pur, d'une part, et, d'autre part, les Juifs, judéo-hellènes et païens, — côté non plus chrétien, mais chrétien, — c'est évident. Mais l'origine est la même, et l'esprit aussi. Les auteurs du *Selon-Matthieu* et du *Selon-Luc* n'ont pas ignoré, soyez-en sûrs, le Thargoum de Ménahem, d'un si pur judaïsme messianiste-chrétien.

Ce Thargoum, — vents d'orage et tempêtes, — résume en trois mots et deux images, toute l'histoire des Christs-Messies, fils de Joseph-Juda et de Marie-Salomé, depuis « Jésus » jusqu'à Ménahem, en passant par Simon-Pierre et les deux Jacob-Jacques.

dit, dans l'*Apocalypse*, du Dragon roux, délaissant en Égypte la mère du Messie, pour aller faire la guerre au reste de ses enfants ¹.

Pour les contemporains, Ménahem, le plus jeune des fils de Juda le Gaulonite, donc frère de celui qui est devenu Jésus, a mérité, plus que son aîné, le titre de Messie-Christ ².

1. Voir ci-dessous, le § *Haine et guerres entre le Messie et les Hérodes*.

2. Au point que l'on a prêté à la carrière du Crucifié de Ponce-Pilate, par grossissement, certains traits qui n'appartiennent qu'à Ménahem : l'entrée à Jérusalem, notamment, sur l'âne, hommage symbolique qui n'est dû qu'à un Messie victorieux. Seul Ménahem le fut, pendant deux jours. L'Âne est le signe de la victoire. Le Scilo ou Messie juif, M. Eliphas Lévi le fait assez bien comprendre dans son *Histoire de la Magie*, correspond au Tharthak syrien, l'Âne royal, au manteau de pourpre. Et c'est pourquoi le Selon-Matthieu (XXVII, 28) en fait vêtir Jésus. Si on se reporte à l'ancienne prophétie de Jacob sur Juda, l'Âne est l'accessoire de la victoire (*Genèse*, XLIX, 10-12) : « Le sceptre ne se départira pas de Juda jusqu'à ce que vienne le Scilo (Messie), et que les peuples lui obéissent. Alors il attachera son âne à la Vigne et l'ânon au meilleur cep. » Les Romains n'ont rien ignoré des vertus de l'Âne. L'*Âne d'or* d'Apulée, parodie de l'*Apocalypse*, en témoigne. Quand Martial (*Epig.*, XI, 94) fait prêter serment à un poète juif : « Jure par l'âne, circoncis ! » lui dit-il. *Jura, verpe, per ancarium*. Les copistes chrétiens ont substitué dans les manuscrits Anchialum à ancarium. Et les dictionnaires font d'Anchialum l'esclave de Martial. Martial faisant jurer « par son esclave » à lui, un juif ! Quelle valeur attendre d'un tel serment ? La collection Panckoucke porte *Anchialum*, dont elle fait une « divinité que les païens croyaient être adorée des juifs sous la forme d'un âne, et par laquelle ils les faisaient jurer. » Anchialum ou ancarium, c'est toujours à l'âne qu'il faut aboutir. Quand, dans l'*Octavius*, on veut traiter quelqu'un d'âne, — un philosophe chrétien ! — on lui dit : « race de Plaute ! » le comique latin de l'*Asinaria*, qui, esclave, tourna la meule, comme l'Âne. Le fameux *graffito* du Palatin où figure un homme à tête d'âne, les bras en croix et dominant un petit individu, porte l'inscription : « Alexamenos adore Dieu ! » Alexamenos est chrétien.

Les auteurs ne se sont pas trompés sur la signification de l'Âne, qu'ils traduisent en attribuant aux Juifs une sorte de vénération religieuse pour l'animal. Voir *Cont. Apionem*, II, 7, de Flav. Josèphe ; Tacite, *Hist.*, V, 3 ; Plutarque, *Sympos.*, IV, 2, 10 ; *Oclavius*, IX de Minutius Félix ; Tertullien, *Apolog.*, XVI qui parle du Dieu des chrétiens que l'on qualifiait d'*Onokoïtês* (couchant avec l'âne).

L'*Anticelse* aussi a raison ; il perce à jour toute la fantasmagorie chrétienne, tout le merveilleux de la fable quand il s'écrie : « Il n'y a rien au monde de si ridicule que la dispute des chrétiens et des Juifs (il faut entendre que les chrétiens sont des Juifs dissidents), au sujet de Jésus ; et leur controverse rappelle proprement ce proverbe : se quereller pour l'ombre d'un âne. » Quel coup droit !

Que les Chrétiens sont des Juifs se disputant avec les autres Juifs, mosaïstes, la suite de l'*Anticelse* le prouve à l'évidence. « Il n'y a rien de fondé dans ce débat où les deux partis *conviennent* que des prophètes

Le Droit mosaïque. — Mais pourquoi donc toutes les prophéties veulent-elles que le Messie naisse à Bethléhem ?

C'est l'autre moitié de la vérité, dont les exégètes n'ont pas eu l'intuition. La raison profonde pour laquelle le *Selon-Luc* fait monter — ou descendre — Joseph et Marie à Bethléhem, sans pitié pour Marie, grosse et presque à terme, au nom des imaginaires formalités administratives du recensement et au prix d'un anachronisme de dix ans au moins sur la date de la naissance, c'est, d'ordre juridique, l'impérieuse nécessité pour les scribes de se conformer aux prescriptions du droit mosaïque. Les racines du christianisme plongent dans l'hyper-judolâtrie, on ne le reconnaîtra jamais assez.

Ouvrons le *Lévitique* : XXV, 10, 13, 23, 28.

— « Vous sanctifierez l'an cinquantième... Ce sera celui du Jubilé (après sept sabbats d'années ; sept fois sept ans). Vous retournerez chacun en sa possession, en cette année du jubilé... La terre ne sera pas vendue absolument ; car la terre est à moi, Iahveh ! et vous êtes étrangers et habitants chez moi... A l'année du Jubilé, le pauvre qui aura vendu sa terre et n'aura pas le prix du rachat retournera en sa possession. »

Régime sur la propriété immobilière qui peut se défendre, au point de vue social.

Qu'on applique cette loi mosaïque, si claire, au fils de Joseph. Qu'est-ce à dire, sinon ceci ? qu'au moment où les Évangiles nous le présentent comme Messie-Christ, Fils de David, prétendant au trône de Judée, comme « celui qui délivrera Israël », et qu'Israël attend avec une foi ardente, visionnaire, comme chef politique et religieux qui rétablira le royaume davidique, il importe que ce Messie, Oint d'Iahveh, rentre dans la ville de ses pères, sur laquelle les usurpateurs iduméens, les Hérodes, protégés de Rome, ont mis la main aux portes de Jérusalem, et qu'il en reprenne possession juridiquement. Si la conquête réelle, en fait, a besoin de la force pour se

inspirés par un esprit divin, ont prédit la venue d'un Sauveur du genre humain (le change éternel sur le Messie-Christ des Juifs), mais ne s'entendent pas sur le point de savoir si le personnage annoncé est venu effectivement ou non ». Ceci est écrit au IV^e siècle. D'où il appert qu'à cette époque la controverse chrétienne n'est encore qu'entre Juifs,

réaliser, on verra plus tard. Ce qu'il faut d'abord, bien qu'au siècle où le scribe écrit, tout espoir dans la force ait été anéanti par les Romains ¹, ce qu'il faut, c'est légitimer cette royauté à laquelle on a cru, c'est lui assurer, même dans le cri de la protestation imprescriptible, la forte assise du Droit, du droit judaïque, « dont l'origine remonte aux jours anciens, aux jours de l'éternité ». Les prophéties sur Bethléhem ont leur source, leur cause dans ces dispositions du droit qui les expliquent et les justifient.

Les auteurs des Évangiles, que la tradition la plus volontairement trompeuse se plaît à représenter comme d'« épais » Galiléens, humbles pêcheurs ignorants du lac de Tibériade, cumulaient la science de plusieurs Conciles, Nicée et autres. S'ils font naître le Christ à Bethléhem, c'est, autant que pour accomplir les prophéties, qui n'en sont que la résultante, l'effet pratique, c'est au nom du droit pur, du droit théorique, de par la loi de Moïse, bien plus antique. Voilà la cause. Le Messie devait sortir de la souche davidique ; David était de Bethléhem. Ses descendants, pour des motifs inconnus, — peut-être, avec la domination romaine, pour se réfugier loin de Jérusalem, — avaient quitté la patrie de l'ancêtre. Au retour d'Égypte, Joseph se retire à l'écart, sur les confins de la Galilée, en Gaulanitide, à Gamala-Nazareth, nous le savons. Il y habitait précédemment, on peut l'inférer, sans invraisemblance. Au moment où son fils premier-né va naître, Messie futur, il doit reprendre possession de Bethléhem, retourner « en sa possession », *juridiquement*, faute de mieux. Pour bien marquer cette reprise de possession, le *Selon-Luc* n'hésite pas à la matérialiser en fait. Il écrit en un temps, — ce qui suffirait à prouver sa composition tardive, — où ce n'est pas inutile pour tout le monde. Les Hellènes, les Latins ne savent pas que Bethléhem est la patrie du Messie, camouflé en Christ, depuis toujours, même si la famille a dû aller habiter ailleurs, ses membres, entraînés dans les insurrec-

1. Mais le regret est immortel, et les scribes juifs *christiens* s'y complaisent, au point de ne jamais renoncer, montrant par cette revendication, dès la naissance de Jésus-Christ, qu'il fût bien, historiquement, le Messie, le prétendant au royaume de Judée.

tions dont ils sont les chefs, étant toujours en fuite, pour échapper aux soldats d'Hérode et de Rome, et, comme avouera Jésus-Christ, « n'ayant pas de lieu pour reposer leur tête. » Pour exalter les courages et la foi, il noue cette naissance juridique à un événement mémorable et historique des temps héroïques : au recensement de Quirinius, et afin que nul n'en ignore, car il s'agit de la naissance du Messie, qui paîtra toutes les nations, « avec une verge de fer ». Et il fait enregistrer cette naissance. Justement, le recensement provoqua une révolte : celle de Juda de Gamala, qui en fut l'âme et l'animateur. Raison de plus. Que pèse un anachronisme devant d'aussi impérieuses nécessités du Droit, transposé en prophéties, si cet anachronisme, par surcroît, sert à l'exaltation des courages. Et puis, peut-on parler de Joseph, même sous ce nom qui le cache, sans le lier au souvenir de la révolte du Recensement dont il fut l'âme, où il périt, comme Zacharie, tué entre le Temple et l'Autel ? Ce serait trahison. Les initiés protesteraient.

Le christianisme n'est pas encore suffisamment affranchi du judaïsme pour que l'on puisse éviter cette concession à l'histoire, en attendant qu'on la rende méconnaissable, plus tard, quand on le pourra sans risque.

L'allégorie solaire. — Mais prophéties à accomplir, comme disent les exégètes, droit mosaïque à appliquer, comme nous l'ajoutons, n'expliquent point les discordances des récits évangéliques, ni leurs invraisemblances, ni leurs incohérents détails.

Pour comprendre, il faut se refaire une âme d'enfant. La Crèche de Bethléhem, en effet, ce n'est plus qu'un jouet, une toute petite chose rustique : une espèce d'étable, un peu de paille de blé sur laquelle sourit aux anges un nouveau-né tout nu, les bras tendus vers la Vierge, sa mère, en extase ; un bœuf et un âne, par simplification scénique, car il faudrait plusieurs bœufs et deux ânes. Cet ensemble de bergerie que, depuis quinze cents ans, — pas plus, — on révère à la Noël, il a enchanté les regards des pâtres contemplateurs d'astres, et, de tout temps, il a fait la joie et la béatitude des anges

dans le ciel. C'est dans le ciel que sont allés le prendre, pour en faire une nativité miraculeuse sur la terre, l'y ramenant par les voies de l'Allégorie et du Symbole, ceux qui l'ont offert au besoin de merveilleux des âmes.

Pour réussir, dans la mesure que nous allons voir, leur travail littéraire, — le même par lequel Homère transforme un ancien volcan éteint en Cyclope « moins semblable aux hommes mangeurs de blé qu'à un pic chevelu de hautes montagnes », avec son œil unique, rond, au sommet du front, comme un cratère, — les scribes qui ont composé la fable s'y sont repris à plusieurs fois, dont nous connaissons trois étapes certaines : l'*Apocalypse*, point de départ, puis le *Selon-Matthieu* et le *Selon-Luc*, reprenant tous deux le thème à l'*Apocalypse*, et y introduisant des variantes à leur façon, mais sans sortir du thème originaire.

Venons au fait.

La naissance à Bethléhem, fiction juridique, est en plus une allégorie solaire. Les scribes ont transposé sur la terre, en lui donnant la réalité anthropomorphique, le phénomène astronomique du solstice d'hiver, nuit du 24-25 décembre : l'ascension annuelle du soleil dès son entrée dans le *Capricorne*, après son absorption, sa conception dans la constellation de la Vierge, naissance qui va allonger la durée de la lumière, décrue depuis le solstice d'été ¹.

Reprenons les Écritures chrétiennes.

1. Il faut supposer, comme le croyaient les Anciens, et notamment les chrétiens, que le soleil tourne autour de la terre, comme il le fait en apparence, de même qu'il semble que c'est le paysage qui fuit et défile pour le voyageur dans un train rapide. Il y a deux mille ans, du temps d'Hipparque, le soleil naissait de la *Vierge*, en ce sens que conçu par elle, elle était sa mère. La *Vierge* est un des signes du Zodiaque. Au II^e siècle avant notre ère, c'est en elle, déesse de la fécondité présidant aux moissons, qu'entrait le soleil, fin août ; c'est elle qui l'absorbait jusqu'aux vendanges, à l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire au moment où la durée du jour devient égale à celle de la nuit. A partir de l'Équinoxe d'automne, la nuit va gagner en durée sur le jour, le soleil ayant été absorbé, caché en elle par la Vierge. Trois mois après, le soleil est au plus bas sous l'équateur ; Balance, Scorpion, Sagittaire, signes voués à Satan, au principe des ténèbres, à l'esprit du mal, vont passer. Mais voici le Capricorne, à partir duquel le Soleil va reprendre son ascension annuelle, naissant de nouveau, délivrant la Vierge qui l'avait conçu, rendant au jour une durée plus longue que celle de la nuit et qui va s'ac-

De l'Immaculée-Conception, mystère, vers le Miracle par le Zodiaque. — Jésus-Christ est né d'une vierge restée vierge après sa délivrance. Pourquoi cet événement si contraire aux lois naturelles ? Le *Selon-Matthieu*, qui a déjà fait appel à Michée pour le choix de Bethléhem, va emprunter au prophète Esaïe un texte justificatif, en en coupant le début.

« Tout cela eut lieu, dit-il, afin que s'accomplisse ce que le Seigneur (Iahveh, nécessairement) avait dit par le Prophète : « Voici, la Vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils ; et on le nommera Emmanouel (Dieu avec nous). »

C'est excessivement simple, comme on voit.

Seulement, cette prophétie, faite par Esaïe en faveur du roi Achaz, entouré d'ennemis, pour lui promettre ou lui faire espérer un appui divin, n'a aucune arrière-pensée miraculeuse, et ne peut s'appliquer au Messie ou Christ, qui n'est, au surplus, jamais nommé Emmanouel.

D'abord, en traduisant Esaïe, le *Selon-Matthieu* a commis un volontaire contre-sens. Le texte hébreu ne parle pas d'une vierge, mais d'une jeune femme. En hébreu, le substantif employé est *halema*, qui équivaut au grec *νεανίς*, jeune femme. Jeune fille, en grec *παρθένος*, se dit en hébreu *bethoula*.

Dans le *Dialogue de Tryphon*, opusculé du IV^e siècle, attribué à Justin, du II^e, c'est la traduction *παρθένος*, jeune fille, que l'on rencontre. Justin était d'origine samaritaine, d'après l'Église. Il connaît donc bien mal l'hébreu. Heureusement qu'Irénée, autre israélite, — il s'appelait Salomon, avant de se camoufler en grec, avec un nom qui signifie Paix, — connaît mieux les nuances des termes hébraïques ; il interprète

croître jusqu'au solstice de juin. Né, pâle enfant, conçu par la Vierge, il va, dès le solstice d'hiver, prendre peu à peu de la force, remonter vers l'équateur qu'il atteint au 21 mars, sous le signe du Bélier-Agneau, pour être en pleine vigueur et victoire, par la plus longue durée du jour et de la lumière, annuellement, au solstice d'été, sous le signe du *Cancer* ou des *Anes*. « Le petit enfant croissait en... force », dit Luc.

Si le soleil ne naît plus de la Vierge aujourd'hui, c'est que les signes se sont déplacés sur la sphère céleste, par suite du phénomène dit : la précession des Équinoxes, phénomène découvert plus tard. Ils ont tous rétrogradé d'un signe, d'un douzième. A raison de 52" 2 par an, il faut environ 2.166 ans pour que les signes rétrogradent d'un douzième sur le cercle zodiacal.

Esaïe, en traduisant *halema* par jeune femme (*adv. omnes hoeres.*, III, 21, 1). Et c'est parfait.

Secondement, Esaïe fait allusion à sa propre femme. Le chapitre III, 3, d'Esaïe, ne laisse aucun doute : « *Je m'étais approché* de la prophétesse, dit-il, — avouant que sa prophétie n'était pas bien difficile ; elle conçut, et elle enfanta un fils. » Si la prophétesse eût été stérile, tout le pénible échafaudage édifié par le *Selon-Matthieu* croûlait.

Pour ruiner l'autorité d'Irénée, par qui, en dehors de la preuve onomastique, nous pouvons affirmer qu'Esaïe parle de sa femme, l'Église, au IV^e siècle, au milieu d'une ardente controverse sur la traduction erronée du *Selon-Matthieu*, a fait écrire, dans le *Contra Celsum*, I, 35, en le mettant sous la signature d'Origène, pour l'antidater de deux siècles : « Il faut qu'il y ait eu miracle (donc que l'enfant naisse d'une vierge) ; car Esaïe parle d'un signe ¹ ».

En effet. « C'est pourquoi Iahveh lui-même vous donnera un Signe », avait dit Esaïe, « devinant » que, s'étant approché de sa femme, un fils lui naîtrait. Et c'est cette naissance qui devait être le « signe » promis à Achaz. Rien de bien miraculeux.

Le *Contra Celsum* essaie de nous donner le change, et de nous faire prendre un signe, au sens propre, une manifestation, une marque, — les nuages sont un signe de pluie, — pour un prodige, un miracle. Mais, dans son tour de passe-passe, il laisse tout de même tomber la clef de la vérité.

Car ce « signe » qui est dans Esaïe, et que révèle bien maladroitement le *Contra Celsum*, c'est justement ce que le *Selon-Matthieu* tenait à cacher. Il s'est bien gardé de faire précéder sa citation d'Esaïe de la phrase « au signe » qui en est le début. S'il a fait un contre-sens dans sa traduction, ce n'est pas parce qu'il ignorait l'hébreu ; c'est parce qu'il veut concentrer la seule attention du lecteur sur ce contre-sens, et escamoter le « signe ». Pendant que l'on discutera à perte de

1. En hébreu, le même mot *oth* veut dire *signe* et *miracle*. Le faussaire qui prend le nom d'Origène, — c'était un juif, car on voit qu'il connaissait l'hébreu, ignoré des goïms qu'il berne — joue sur le mot *oth*. Le calembour est un procédé littéraire chrétien.

vue sur le sens d'un mot bien ou mal traduit, — les exégètes et critiques érudits y sont passés maîtres, — on ne pensera pas au reste du texte d'Esaië. On ne trouvera pas le « signe », dont il craint la découverte.

Pour parler clair et conclure, le *Selon-Matthieu*, en aiguillant le lecteur sur un contre-sens, où il l'égare, et en subtilisant ainsi le « signe » par escamotage, dans sa citation faussée et tronquée, — tu vois l'erreur, tu ne connais pas la coupure, — veut cacher qu'il a pris son récit de la Nativité, — l'idée première au moins, — à l'*Apocalypse*, que le *Selon-Luc*, opérant de même, utilise aussi, pour aboutir, en une allégorie où le merveilleux se mêle à l'humaine réalité, à la Crèche de Bethléhem ¹.

La Nativité dans l'Apocalypse. — Le thème original de la Nativité, terme de théologien, dont ont fait état les deux Évangiles, se trouve, en effet, dans l'*Apocalypse* ². Le voici :

« Et un *Signe* de première grandeur parut dans le ciel : une femme, grosse du soleil ³, la lune sous ses pieds, sur sa tête une couronne de douze étoiles, et portant dans le ventre, ἐν γαστρὶ, crie en éprouvant les douleurs de l'enfantement et torturée d'accoucher ⁴.

1. Escamotant le signe, le *Selon-Matthieu* est forcé d'escamoter la Crèche et de corser son récit par les Mages qui n'appartiennent pas à l'allégorie de la Crèche et sont là pour une autre raison.

2. Chapitre XII, qui a d'ailleurs été déplacé dans l'adaptation grecque dite de Pathmos, tirée de l'*Apocalypse* araméenne, détruite naturellement. La Nativité de l'*Apocalypse* n'a de sens qu'au début de l'œuvre.

3. Ici, admirons la force des savants, érudits, critiques et exégètes. Toutes les traductions sans exception portent : « enveloppée » ou : « vêtue » du soleil. C'est un contre-sens évident. Le terme grec employé est un participe passé qui peut être au passif, si l'on y tient. Mais comme il a le soleil comme complément direct, à l'accusatif, il est impossible de le prendre à la voix passive, qui appellerait son complément direct au datif. C'est donc la conjugaison moyenne. La femme n'est pas enveloppée par le soleil ; elle l'enveloppe « pour elle ». Hérodote se sert du même participe passé, voix moyenne, au neutre, et substantivement, pour dire : « ce qui entoure une ville », l'« enceinte ». La femme « enceint » le soleil. Elle est donc bien grosse de lui. Comment le soleil, une boule, pourrait-il envelopper, enceindre, entourer quelqu'un ? Qu'ont fait les savants de leur bon sens ?

4. Peut-être n'est-il pas inutile de faire ressortir ici, ne serait-ce que pour essayer de comprendre pourquoi Juda de Gamala est devenu Joseph, dans les Évangiles, que, dans le décor astral, s'inscrit le songe

« Et l'on vit un autre *Signe* dans le ciel, savoir : un Dragon rouge, grand, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. Sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel et les jeta sur la terre. Et le Dragon se tint devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son enfant dès qu'elle l'aurait enfanté. Et elle enfanta un fils, un mâle, qui doit paître — c'est le futur Bon Berger, en effet, — toutes les nations avec une verge de fer ¹... Et la femme s'enfuit dans le désert où elle a une retraite préparée par Dieu afin qu'elle y nourrit ²... pendant mille deux cent soixante jours. »

Nous sommes d'abord dans les astres, à travers les constellations et les signes du Zodiaque.

Cette femme enceinte, — le texte dit bien γυνή, femme, pas même νεῆνις, jeune femme, alors qu'on pourrait s'attendre à παρθένος, vierge, jeune fille pour désigner la *Vierge*, car c'est ce mot grec, que l'on trouve, dans Aratus, Hipparque, Ptolémée, mais après tout *gunè* est un terme générique, et la femme enceinte, fût-elle vierge, est bien vieille, on va le voir, — cette femme enceinte du soleil, qui a sur sa tête une couronne de douze étoiles et la lune sous ses pieds, qui

du Joseph, fils de Jacob, le patriarche (*Genèse*, XXXVII, 9) : « Voici, le Soleil, la Lune et onze étoiles (Joseph est la douzième) se prosternaient devant moi. » La généalogie du Selon-Matthieu donne naturellement comme père du Joseph évangélique, un Jacob, au lieu de l'Ezéchias historique.

1. Ici, une addition ecclésiastique certaine : « et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône. » La suite le prouve. Comment, enlevé vers Dieu, cet enfant pourra-t-il paître les nations ? Du moins cette addition prouve bien que l'enfant, c'est le Messie. L'addition provient d'une parenthèse insérée au profit du dogme de la Résurrection.

2. A la suite de l'interpolation qui précède, les scribes ont substitué, et devaient nécessairement substituer, après « afin qu'elle y nourrit », le pronom féminin *elle-même* (αὐτήν, en grec), au pronom masculin αὐτόν, lui, l'enfant, par un simple changement de l'η en ο. La femme ayant enfanté, — et si son fils fut en effet enlevé ou non plus tard vers Dieu, à cause de la résurrection, — lors de la naissance où nous sommes, c'est l'enfant qui a besoin d'être nourri. Il ne peut venir à l'idée de personne que la mère doit fuir au désert pour s'y nourrir, alors que le texte a précisé que ce n'est pas elle qui importe au Dragon, mais l'enfant, qu'il veut dévorer. Sauvante son enfant, la mère fuit au désert, pour l'y nourrir, du moins jusqu'à ce qu'il puisse digérer les sauterelles et le miel sauvage. C'est l'évidence même. Si Dieu l'avait alors enlevé au ciel, il n'y aurait pas d'Évangiles.

accouche dans le ciel, qui est-elle ? Une déesse ou une mortelle ?

C'est la *Vierge*, astre et constellation, sixième « signe » du Zodiaque, à la suite du signe du Lion, attribut de Juda ¹.

Venu des mythes de Chaldée, comme toute l'astrologie et la cosmogonie hébraïques adoptées ensuite par le christianisme, le nom du sixième signe du Zodiaque, la *Vierge*, correspondant au sixième mois, est le signe du « message », — les chrétiens diront : de « la Bonne nouvelle (évangile) », — de la déesse Ishtar, à laquelle le sixième mois était consacré ².

Dans les représentations zodiacales des Chaldéo-Babyloniens, on voyait la *Vierge*, — la figure manque dans celle que nous avons, — dans la « mansion » solaire d'Ouloul, sous sa forme d'archère des dieux. Ses traits sont les rayons même de l'astre. Les Grecs et les Romains, dont l'esprit concevait mal les allégories compliquées des Orientaux, avaient consacré à Cérès, déesse des moissons, épis drus et dorés comme les rayons solaires, le Signe de la Vierge, représentée en jeune femme tenant une faucille d'une main, et de l'autre une gerbe de blé mûr.

La naissance du Soleil et du Christ. — Et voici le phénomène astronomique dû au mouvement du soleil dans sa course

1. « C'est un fait indépendant de toutes les hypothèses, indépendant de toutes les conséquences que l'on peut en tirer, qu'à l'heure précise de minuit, le 25 décembre, dans les siècles où parut le christianisme, écrit Dupuis (*Abrégé de l'Histoire de tous les cultes*), le signe céleste qui montait sur l'horizon et dont l'ascendant présidait à la nouvelle révolution solaire, était la *Vierge* des constellations. »

Et c'est un fait que lorsque le soleil naît, le 24-25 décembre, on assiste à ce grand prodige de l'Apocalypse, la Vierge, avec la lune sous ses pieds, sur sa tête une couronne de *douze étoiles*, qui, à l'apparition du soleil, est illuminée de rayons. Une couronne : le cercle du Zodiaque.

2. Le système zodiacal des Juifs et des chrétiens a été emprunté aux Chaldéens tel que ceux-ci le concevaient 2.430 ans avant notre ère, à une époque où le soleil, sur la sphère céleste, entrait dans le signe du *Bélier* ou *Agneau* en coïncidence avec l'équinoxe du printemps, — à la Pâque. Aujourd'hui l'équinoxe vernal correspond aux *Poissons* au lieu de l'*Agneau-Bélier*. Autrement dit, quand le soleil entre dans le signe du *Bélier*, *zodiaquement*, il se trouve dans la constellation des *Poissons*, *héliquement*.

annuelle, qui est à la base du Signe de première grandeur paru dans le ciel, que décrit l'*Apocalypse*, et que matérialiseront dans la chair les scribes évangéliques.

Tous les ans, au solstice de juin, les jours se mettent à diminuer, comme on dit, jusqu'à ce qu'à l'équinoxe d'automne, la durée de la lumière du jour se fasse égale à la durée de la nuit. Le soleil, à cette époque, est entré dans la constellation de la Vierge céleste, qui l'enveloppe, l'absorbe, devient grosse de lui. Le cercle zodiacal traverse la Vierge, « portant dans le ventre », dit sans délicatesse l'*Apocalypse* (XII, 2), et le *Selon-Matthieu* (I, 18) répète mot pour mot, forme pour forme, parlant de Marie enceinte ; ce qui n'a rien d'étrange, car il compose son évangile avec l'*Apocalypse* sur la table. Et puis les ténèbres vont tomber, s'appesantir de plus en plus tôt sur tous les chemins par suite de cette grossesse de la Vierge. Que répond l'ange Gabriel à Marié, quand il lui annonce qu'elle sera enceinte et qu'elle lui demande comment ce prodige se pourrait, étant vierge et ne connaissant point d'homme ? Ceci : « La vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre ». Le phénomène astronomique est traduit dans la chair vive. L'ange Gabriel connaît l'*Apocalypse*, mieux que vous et moi, et l'astronomie de même.

Jusqu'au solstice d'hiver, la Vierge, couverte par l'ombre, restera en gestation, pendant que passent *Balance*, *Scorpion*, *Sagittaire*, Signes des ténèbres. Et puis, le Soleil, comme un enfant à terme, sous le Capricorne, va naître, vainqueur de la Nuit et des frimas. Il s'élève sur l'horizon, il naît. Que dit du Joannés, Christ aussi, son père Zacharie ? « Le soleil levant nous a visités d'en haut, sorti des entrailles compactissantes de notre Dieu. » Et que dit du Christ le *Selon-Jean* ? « Il est la lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde. » Quels aveux ! Et Jésus lui-même (*Jean*, VIII, 12) : « Je suis la lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » C'est clair. Jamais allégorie n'a été mieux « filée ».

La Nativité de l'*Apocalypse*, amorcée dans le ciel, s'achève sur la terre, dans la personne de la mère du Messie, dégagée de son double astral, par la naissance d'un enfant qui doit

gouverner les nations avec un sceptre de fer. C'est bien le Christ. Et quand le *Selon-Matthieu* et le *Selon-Luc* écriront leurs nativités, ils n'ajouteront pas d'autres personnages aux trois éléments primordiaux de la nativité céleste et de la nativité apocalyptique : une vierge qui conçoit sans homme, un enfant de père inconnu, qui en naît, et dans la coulisse, le signe du *Lion* qui précède la Vierge, attribut de Juda, de Juda devenu Joseph, et dont l'allégorie achèvera tout à l'heure de préciser le rôle.

— Juda est un jeune lion. Quand il se couche, qui le fera lever ? dit Jacob (*Genèse*, XLIX, 9-10).

C'est de Juda personnifié, ainsi que Joseph, par la Constellation ou Signe du *Lion* qui précède justement la *Vierge*, sur le Zodiaque, que devait sortir le Messie, avant d'être conçu par la Vierge, comme le soleil, pour naître au jour.

— Le sceptre ne se départira pas de Juda, ni le bâton souverain d'entre ses cuisses, jusqu'à ce que le *Scilo* (le Messie) vienne, et que les peuples lui obéissent, — prophétise Jacob après qu'il a proclamé que Juda est un lion ¹.

Haine et guerres entre le Messie et les Hérodes. — Mais voici l'enfant sur la terre. Roi futur, il ne peut l'être qu'en détrônant les Césars et les Hérodes qui ne sont pas décidés à le laisser faire. Le drame se noue aussitôt avec le Dragon roux, leur personnification. S'il a dix cornes en Palestine, les dix villes de la Décapole, il porte les couleurs d'Hérode, l'édomite, l'iduméen, c'est-à-dire, comme Esaü, qu'il a le

1. A rapprocher toujours du Songe de Joseph, dans la *Genèse*. Et à l'avènement du Messie interviendra l'Ane, car, ajoute Jacob : « Il attachera son âne à la vigne, et au meilleur esp le petit de l'ânesse. Il lavera dans le vin son vêtement et son manteau dans le sang des raisins. » C'est pourquoi il importe que le vin ne renchérisse jamais. Voir le § *Sur la date de l'Apocalypse*, ci-dessous, page 265. A noter aussi que dans la Constellation de la Vierge, l'étoile Epsilon, c'est la *Vendangeuse*. Enfin, les auteurs de la fable jésu-chrétienne ont tellement calqué le mythe solaire que, lorsqu'ils inventeront Jean-Baptiste distinct de Jésus-Christ, alors que les deux sont un unique personnage historique : le *Crucifié de Ponce-Pilate*, ils iront chercher, pour qualifier le Précurseur, « la voix qui crie dans le désert », une étoile de la Constellation de la Vierge, l'étoile alpha qui s'appelle précisément le *Crieur*. Tous ces détails ont naturellement échappé aux exégètes érudits.

poil roux. Il cherche à dévorer l'enfant-Christ, dont la mère fuit au désert, en Égypte, précise le *Selon-Matthieu*, qui comprend l'*Apocalypse*, et que le pays qu'elle ne nomme plus, avec son fleuve, c'est bien l'Égypte du Nil, où il fait en effet voyager Joseph, Marie et l'enfant, poursuivi par Hérode. Le Dragon ayant manqué son coup contre la femme, « s'en alla faire la guerre au reste de ses enfants, — textuel, dans l'*Apocalypse* (XII, 17), — qui observent les commandements... d'Iahveh. Le texte retouché dit : de Jésus, ce qui est une incohérence. « Jésus » vient de naître.

Mais si, par cette correction tardive, substituant dans le texte Jésus à Iahveh, l'Église a pu amortir le trait, l'*Apocalypse*, par cette phrase remarquable : « le Dragon s'en alla faire la guerre au reste de ses enfants », fait ou laisse flamboyer un éclair de vérité historique, qui ne saurait aveugler que les critiques ¹. Pour nous, il illumine toutes les origines du christianisme ; il les marque d'un trait de feu. Il rive, comme à un boulet, le Crucifié de Ponce-Pilate, fils de Joseph-Juda de Gamala et de Marie, à l'histoire de toutes les révoltes juives, de caractère messianiste, — et rien que cela, — qui vont d'Ezéchias, exécuté par Hérode, procureur de Galilée, sous Jules-César (711 = — 43), à Bar-Kocheba, le Fils de l'Étoile, sous Hadrien (888 = 135), en passant par Juda le Gaulonite, sous Auguste, le Crucifié de Ponce-Pilate sous Tibère, Simon-Pierre et Jacob-Jacques sous Claude, Ménahem, sous Néron, sans compter les Eléazar-Lazare, les Jaïrus, et autres, tous appartenant de pères en fils et d'oncles en neveux, à la même famille, et Theudas-Thaddée ².

1. Le symbolisme juif est à double, parfois triple détente. La « femme » de l'*Apocalypse*, vierge au ciel, mère du Messie ici-bas, personnifie aussi la Judée. La Judée avait beaucoup d'enfants, alors que Marie n'en a qu'un encore, son premier-né. Elle en aura d'autres. Mais bien que peuplée, la Judée fut stérile, comme la vieille Elisabeth, tant qu'elle n'eut pas enfanté le Messie, par l'intermédiaire de Marie. Car Elisabeth, c'est, — promesse ou serment d'Eloï, — le double mystique de Marie.

2. J'en parlerai plus en détail et avec la précision désirable dans le chapitre sur Jésus BAR-ABBAS, ci-après.

J'ai dit au paragraphe *Tous les Christs sont de Bethléhem*, que l'on avait prêté au Crucifié de Ponce-Pilate certains traits qui appartiennent à Ménahem. Je dois déclarer loyalement qu'au point de vue *chronologique* la Nativité de l'*Apocalypse* faite pour le Messie, se rapporte

Mais j'anticipe, — bien malgré moi ; et le lecteur ne doit pas s'en étonner, car tout se tient dans cette étude, tout s'explique par recoupements, chaînons dispersés qui, réunis de loin, finissent par reconstituer la chaîne historique. Revenons au nouveau-né.

Si l'on a tenté « d'enlever » l'enfant, dans l'*Apocalypse*, le *Selon-Luc* semble ne se souvenir que de lui et se soucie à peine de la mère. « Le petit enfant, dit-il, grandissait et se fortifiait en esprit ¹, et demeura dans les déserts jusqu'au jour (l'an quinzième du règne de Tibère) de sa manifestation à Israël. » Ce n'est point le *Selon-Luc* que l'interpolation apocalyptique sur l'enlèvement de l'enfant vers Dieu pourrait tromper. Mais on aime à croire aussi que, pas plus que dans l'*Apocalypse* l'enfant n'a été enlevé à sa mère, la mère n'a abandonné son enfant dans le *Selon-Luc*. Mettons fin au jeu cruel des Écritures et réunissons, comme il se doit, la mère et l'enfant.

Le récit du *Selon-Matthieu* garde toute la simplicité farouche et tragique du drame mi-terrestre mi-céleste de l'*Apocalypse*. Juif jusqu'aux moelles, l'auteur de cet Évangile,

sûrement aux événements qui ont suivi immédiatement la mort d'Hérode et ne peuvent s'appliquer que par substitution au Crucifié de Ponce-Pilate, qui, en 750-751 de Rome, dans mon système, que je tiens pour historique, avait onze ou douze ans. La fuite et le séjour en Égypte doit se placer entre 751 et 760, entre l'insurrection que j'appelle « de Sapphoris », parce que Juda le Gaulonite s'empare de cette ville, et celle du recensement de Quirinius. L'enfant-Messie de l'*Apocalypse* ne peut être que Ménahem, le plus jeune des sept fils de Joseph et de Marie, qui ont eu aussi deux filles : Marie et Martha ou Thamar. En 750, Joseph a environ 55 ans, étant né au moins en 695, s'il n'est posthume, son père Ezéchias ayant été exécuté par Hérode, alors âgé de 15 ans, en cette année 695. Historiquement, — se rappeler le Thargoum, — Ménahem fut un Messie plus illustre que son aîné. On a fait bénéficier l'aîné, dans la légende, de certains traits empruntés à son cadet. D'où l'anachronisme de l'*Apocalypse*. Mais nous n'en sommes plus, dans la fable de Jésus-Christ, à un anachronisme près. Ils aident à dépister la vérité.

1. Phrase lapidaire, qui revient trois fois dans *Luc* : I, 80, II, 40 et II, 52, se rapportant une première fois à Joannès (c'est lui qui est dans les « déserts »), les deux autres fois à Jésus (qui n'est plus que « devant Dieu et devant les hommes »). Car il n'y a pas eu, historiquement, deux enfants : Jésus-Christ et Jean-Baptiste, mais un seul : le Joannès-Messie, crucifié plus tard par Ponce-Pilate. Je l'ai dit. Je le répète, et je le prouverai. Mon ouvrage : JEAN-BAPTISTE ET JEAN, LE DISCIPLE AIMÉ ET L'APÔTRE est consacré à cette preuve massive.

dès la naissance, nous met à même de mesurer cette haine implacable, d'odeur spéciale, haine de famille, dirait-on, et c'est bien cela, qui sépare les Hérodes du Christ, et que l'on suit à la trace, tout au long des Évangiles, depuis la naissance jusqu'à la crucifixion.

Les Mages apportent la soumission de l'Orient au Messie d'Israël. — L'intervention des Mages, venus pour adorer « le Roi des Juifs, » a pour but d'attester la soumission à Israël, si longtemps subjugué par eux, des Chaldéo-Babyloniens, des Assyriens et des Perses. La fête des *Purim* ou des Sorts, fondée sur l'histoire d'Esther, grâce à qui les destins contraires d'Israël et les destins favorables à ses ennemis pendant des millénaires, avaient été renversés enfin, sur le papier, ne pouvait mieux avoir, comme corollaire, que cette adoration des Mages, portant aux pieds du Messie juif l'encens, le nard et la myrrhe.

Il faut ne jamais oublier que le « messianisme » victorieux, en rétablissant le royaume de Dieu (Iahveh), le trône de David, sur lequel monterait le Messie, le Christ, devait avoir pour conséquence parallèle, la revanche d'Israël sur tous ses ennemis, ceux de l'Orient, avant Jésus-Christ, et, après lui, ceux d'Occident, les Romains, ceux de la Babylone d'hier, et ceux de la Babylone (Rome) d'aujourd'hui, et son triomphe universel, sa domination sur toute la terre habitée.

Les Mages réalisent en littérature la moitié de ce rêve manifesté par le livre d'Esther : la soumission de l'Orient, et l'Apocalypse de Iôannès-Christ, en l'an 15 du règne de Tibère, l'autre moitié.

L'Étoile et le mariage de Marie-Joseph. — L'horoscope entre en jeu. L'Étoile, c'est un signe, autant qu'un prodige, mais horoscopique. On pourrait en conclure que l'an est sabbatique et même pro-jubilatoire, si le Lévitique et la naissance juridique ne l'avaient prouvé déjà. « A chaque jubilé, chacun retournera en sa possession » ¹.

1. Le royaume de Dieu devait venir à la grande Pâque de 788-789 (35-36), puisque la tentative du Christ pour s'emparer de Jérusalem

Les Mages, des Chaldéens, maîtres ès sciences astronomiques, ne pouvaient pas ne pas voir l'Étoile. Ils se sont mis en marche à son « signe » qui a conçu le Soleil, à l'équinoxe d'automne — ils viennent d'assez loin : trois mois de voyage à pied, — quand le Tout-Puissant *a couvert de son ombre* la Vierge céleste jusqu'au signe du Capricorne, au moment de l'Annonciation à Marie par l'ange Gabriel. Vraiment, elle marche devant eux. A mesure que le soleil décline sur l'horizon, rognant la durée de la Lumière, la Vierge prend de l'élévation, dominée, comme par le Lion la Constellation entière, par le *Bouvier*, qui chemine non loin d'elle, lui sert de compagnon, — son homme, dira de Joseph le *Selon-Matthieu* à l'égard de la Vierge Marie, mère de Jésus, pas son époux encore, — jusqu'au moment où, au solstice d'hiver, le soleil, se dégageant des abîmes ténébreux de l'hémisphère austral et arrivé à bon terme, remonte sur l'écliptique vers la ligne équatoriale. La lumière va croître et les jours allonger. C'est la naissance du Soleil. La Vierge est à sa délivrance. Le soleil a l'air d'en sortir ; s'il n'en sort pas vraiment, en fait, à ce moment, elle est bien sa mère, quand même, puisqu'elle l'a conçu.

Et à minuit, le 24-25 décembre, le *Bouvier* se lève, fiancé matutinal, qui ouvre la nouvelle année solaire, et, en une conjonction sidérale, s'unit enfin avec la Vierge, hyménée céleste, qui sert d'exemple à Joseph et à Marie. C'est parce que le Bouvier reste le compagnon de route, au ciel, de la Vierge, grosse du Soleil, c'est parce qu'il n'entre en conjonction avec elle qu'au 24-25 décembre, à minuit, une fois le soleil né, que Joseph dans l'Évangile ne peut s'empêcher de rester le fiancé de Marie, bien qu'enceinte, pour ne l'épouser qu'après la naissance de Jésus. « Elle lui avait été promise en mariage, dit le *Selon-Matthieu*, avant qu'ils ne fussent venus ensemble. » Qu'est-ce à dire, sinon que le *Selon-Matthieu* transpose tou-

est de cette date, comme la crucifixion qui mit fin à l'émeute. La naissance remonterait à un jubilé auparavant, — 49 ou 50 ans, — soit 738-739, date historique, en effet, de la naissance du crucifié de Ponce-Pilate, comme je l'ai prouvé par d'autres indices, éléments chronologiques, symboles et présomptions en concordance.

jours dans deux vies humaines le phénomène astronomique de la nuit du 24 au 25 décembre ?

Après quoi, les Mages peuvent disparaître. « Ils s'en retournent dans leur pays *par un autre chemin* », dit le *Selon-Matthieu*. Comment, en effet, l'Étoile les y reconduirait-elle ?

La crèche, le bœuf et les ânes. — Le *Selon-Matthieu*, avons-nous dit, ne connaît ni hôtellerie, ni grotte, ni étable. Les Mages aperçoivent le Messie-Christ quand l'étoile s'arrête au-dessus du « lieu » où il est. Ils entrent dans ce lieu, qui devient ensuite une maison, mieux : une « mansion », une des douze « mansions » solaires. « Il y a, dira Jésus plus tard, plusieurs demeures dans le ciel de mon Père. » Plusieurs ? Douze exactement, comme dans le Zodiaque. Le *Selon-Matthieu* n'épuise pas le thème astrologique, mais il s'y tient quand même. Il n'en sort pas.

Le *Selon-Luc* non plus, et de même. Mais avec lui l'allégorie, tout en tournant à la pastorale par l'entrée en scène des Bergers qui se substituent aux Mages, va achever de prendre toute sa valeur.

Le travail du *Selon-Matthieu* est d'un Juif, avons-nous remarqué. C'est un Grec, un Judéo-Hellène, un Alexandrin, sans doute, qui a inspiré le *Selon-Luc*, imagination souriante s'il en fut, avant notre Florian et Marie-Antoinette.

Si l'on en croit les exégètes, — on lit cela dans le *Contra Celsum*, où ils ont pris l'idée, — Joseph et Marie auraient été « des gens de médiocre condition, — je cite Renan de mémoire, — des artisans vivant de leur travail, le mari charpentier et la femme ménagère, tous deux d'une extrême simplicité de vie, ni pauvres ni riches, plutôt pauvres que riches, obscurs Israélites quasiment anonymes ».

Descendants de David ? Le *Selon-Luc* et les autres Évangélistes ont beau le dire. On ne se moque pas aussi manifestement des exégètes.

Fils de David, ce Joseph et cette Marie, pauvres pèlerins qui, montés à Bethléhem pour le recensement de Quirinius, couchent, à l'auberge où ils sont, — y sont-ils ? ce n'est pas sûr ! les Écritures ne le disent pas, — dans l'étable, parce

qu'il n'y a pas place ailleurs ? Si méprisés, qu'aucune des autres voyageuses juives, pas un homme ! n'a la charité d'offrir une couchette, une natte dans une chambre à la malheureuse Marie, dans son état. Quel monde ! Et après avoir enfanté on ne sait où, — car on peut tout supposer : place publique, corridor, cour, coin quelconque, — Marie trouve tout de même un berceau pour son enfant. Elle le couche dans la crèche.

Eh bien ! toute la Nativité du *Selon-Luc* n'est bâtie que sur cette crèche, pour cette crèche. Si son récit est une pastorale, c'est à cause de la crèche. Et si le *Selon-Matthieu* ne présente qu'un drame farouche, c'est parce qu'il n'a pas voulu de la crèche, dont il ne dit rien. Bethléhem seule pour lui importe. Mais vous verrez que le sens du mot suppose la crèche. Exégètes, critiques, des milliers de savants ont écrit sur le christianisme, aucun n'a jamais su, personne n'a découvert cette crèche, ni d'où elle vient. C'est cette crèche qui, seule, permet de comprendre comment on fabrique des Évangiles. Où le *Selon-Luc* l'a-t-il trouvée ?

Vous pensez évidemment à la mangeoire des bestiaux. Et ces crèches mangeoires sont dans les étables. Mais le *Selon-Luc* nous dit-il que Marie et Joseph logent dans une étable ? Dit-il même qu'ils sont à l'hôtellerie ? Il déclare qu'il n'y a plus de place pour eux, voilà tout. Sont-ils allés ailleurs dans la ville, en dehors de l'hôtellerie, dans une maison où on les aurait certainement accueillis ? On ne sait pas. Ils sont dans Bethléhem. Relisez votre Évangile. Insinuerait-il qu'ils campent « à la belle étoile » ? Il ne l'insinue pas, il le sous-entend ; et jamais sous-entendu n'a pu se traduire par une expression plus juste. En vérité, en vérité, je vous le dis, la Crèche tombe littéralement du ciel. Si Marie était sous un toit, elle n'aurait pu coucher Jésus dans la crèche.

Que ceux qui ont des oreilles pour ouïr, entendent !

La Crèche : en grec *Phatnè*. Aucun dictionnaire français ne vous dira ce que c'est. Mais un dictionnaire grec-français ancien vous l'apprendra. *Phatnè* : la Crèche, espace au firmament compris entre les deux Étoiles du *Cancer*. Le Cancer ? signe du Zodiaque. Quel rapport ? Aucun évidemment sous

ce nom. Mais ce nom de *Cancer*, qui est grec, est celui du signe zodiacal que les Chaldéens et les Juifs appelaient les *Anes*. Deux étoiles, *Gamma* et *Delta*, dans la constellation du Cancer, sont encore les *Anes* ¹.

Nous brûlons.

Les Anes ? Certes, ils ont disparu des Évangiles, du moins dans les Nativités. Ils n'interviennent plus, et pour des motifs horoscopiques toujours, qu'à l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem. Mais soyez sûrs qu'ils réchauffent de leur souffle le corps du petit Jésus qui vient de naître. La tradition, qui veut qu'il y ait un âne, et même deux, dans la Crèche, ne le veut ainsi que parce qu'il les y faut. Il ne saurait y avoir de Crèche sans ânes, ni sur la terre, ni dans le ciel, pas plus que de Petite Ourse sans la Polaire, — sans quoi l'allégorie sonne faux ; la tradition est blessée, car elle a de l'oreille, des oreilles même, et justes. Elle entend.

A côté de l'Ane unique, par simplification, la tradition veut un bœuf. Pourquoi n'est-il plus dans les Évangiles, quand Joseph, fiancé de Marie, s'y trouve ? Qu'est-ce que ce Bouvier, qui se laisse subtiliser ses bœufs ? Le *Selon-Luc* souffre tellement de cette absence, qu'il envoie un ange du Seigneur chercher des bergers, « qui gardaient leurs troupeaux dans la même contrée, pendant les veilles de la nuit », pour y suppléer. Une multitude de l'armée céleste apparaît chantant : « Gloire à Dieu *au plus haut des cieux* ! » Où sommes-nous ? Sur la terre ? ou dans le ciel ? Nous sommes dans l'espace interplanétaire que pâturent les Anes et les troupeaux du Bouvier. A quoi les bergers reconnaîtront-ils le Christ dont l'Ange leur annonce la naissance ? « A ce *signe*, — qui n'est un prodige que dans le ciel, — que vous le trouverez couché dans la Crèche. » La traduction avec l'emploi de l'article indéfini est une faute. On doit traduire dans la Crèche ².

1. Écoutez Pline l'Ancien : « Sunt in signa Cancrī (*karkinos*, en grec, dans Eudoxe, Hipparque et Ptolémée) duæ stellæ parvæ, *aselli* appellatæ, exiguum inter illas spatium nubecula quam præsepia appellant. » Il y a, dans le signe du Cancer, deux petites étoiles, appelées les Anes (les ânes, même), et entre eux un petit espace, la nébuleuse (amas d'étoiles) de la Crèche.

2. Si vous voulez vous souvenir que les exégètes ergotent toujours sur

Il n'y en a qu'une : la Crèche céleste et nulle autre. Quoi de plus clair ? Les autres détails de l'allégorie appellent-ils un commentaire qui n'aille de soi ?¹

Anges, paille, blé ; le pain de vie. — Ces anges qui vont et viennent entre ciel et terre, — sur l'échelle de Jacob, sans doute, — ils ne quittent les bergers pour retourner au ciel, au troisième, sinon au septième, que pour une année, et les bergers rentrent à Bethléhem de même ! C'est tout naturel.

Dans la crèche, il faut de la paille. Il y en a, c'est certain, sur laquelle s'étend le petit Jésus, comme un soleil levant, jaune et brillant comme elle. La Vierge mère ne l'a-t-elle pas fauchée, ou empruntée tout simplement, comme première layette, à cette corne d'abondance qu'est son épi, l'Épi de la Vierge, qui tient encore la faucille, Cérès aux moissons fécondes, dans les vastes champs de l'Orient ?

Et Bethléhem c'est, pour couronner le tout, — car vous ignorez le sens de ce mot, — « la Maison du pain » ?

« Je suis le pain de vie, dit Jésus dans les Évangiles... Mon Père vous donne le vrai pain du ciel, car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » (Jean, VI, 32, 33, 35, 48). Et si vous voulez comprendre pourquoi, dans la Sainte-Cène, évangélique, — à quoi tiennent les sacrés mystères chrétiens, ô mon Dieu ? — Jésus-

ces Bergers qui gardaient leurs troupeaux, pour nier que le Christ est né à Noël, la saison, même en Palestine, ne permettant pas de coucher dehors à cause du froid, vous aurez une idée de la pusillanimité de la critique exégétique de nos savants. Leurs explications sont toujours enfantines, quand elles ne sont pas bouffonnes. Je suis bien sûr, pour ma part, que le Christ n'est pas né à la Noël. Si l'Église le fait naître à cette date, c'est qu'elle y a été obligée. Elle a longtemps hésité entre Pâques, l'Épiphanie (6 janvier), et le 25 décembre. De vrai, elle n'en sait rien. Nous non plus. Et ceci est sans importance. La Crèche de Bethléhem n'a aucun sens à une autre époque. Et ceci prouve encore, si c'est nécessaire, que ce récit provient bien du phénomène astronomique.

1. Saint Jérôme, malgré les Évangiles, sait qu'il faut un bœuf et un âne dans la crèche. Voir la note 2 sous le paragraphe *la Grotte*, plus loin : « Salve, Bethléhem, *domus panis* (traduction latine de Beth-léhem : maison du pain) in qua natus est ille qui de cœlo descendit. » Et aussi : « *Stabulam in qua agnoscit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui,* »

Christ, rompant le *pain* et l'offrant, dit à ses disciples : « buvez et mangez ! ceci, — ce pain, — est ma *chair*, » c'est parce qu'en hébreu le mot *léhem* qui signifie *pain* est presque le même que le mot qui signifie *chair*, soit *lehom*. Avec la prononciation sourde des Sémites, on peut confondre. Les scribes font faire à Jésus-Christ un jeu de mot, un presque calembour en hébreu et qui n'est compréhensible en aucune autre langue. Jusqu'à quand faudra-t-il répéter que le christianisme, jusqu'au ^ve siècle, n'est que Juif et que ses écrits fondamentaux sont des documents hébraïques, qui n'ont commencé à être utilisés et traduits en grec qu'au plus tôt vers la fin du ⁱⁱe siècle.

Vous savez maintenant pourquoi le Christ, le Messie qui dominera sur Israël, et dont l'origine remonte aux jours anciens, est de Bethléhem, de toute éternité, comme le déclare le Prophète Michée ¹.

1. Et c'est pourquoi, Marie, — l'Immaculée Conception ! — a pu être mère, sans avoir été souillée par le péché originel. Jésus date d'avant Eve. Sa mère a un double au ciel, de toute éternité. Voir note, p. 31.

Ce sont les Juifs messianistes, partisans de la théorie du prophète Michée, sur le lieu où devait naître le Messie, qui l'ont, on le voit, emporté : descendant, selon la chair, de David, le Messie a été conçu en Iahveh en même temps que la création. Jésus dit lui-même, au ⁱe siècle : « Amen ! amen ! avant qu'Abraham ne fût, moi je suis. » (*Jean*, VIII, 58). Mais, avant l'insertion dans les Évangiles, au ^{iv}e siècle, de la naissance à Bethléhem, les scribes ont longtemps flotté. *Jean*, VII, 27 : « Pour celui-ci (le Christ évangélique), nous savons d'où il est (oui, ils le savent, mais ils se gardent bien de le dire ; du moins ne disent-ils pas qu'il est de Bethléhem) ; mais quand le Christ (le vrai, qui n'est pas venu ; le Messie toujours attendu), vient (viendra), nul ne sait (saura) d'où il est. » Et plus loin : « Est-ce que le Christ doit sortir de la Galilée ? » D'un peu plus, on citait Gamala. Nicodème, plus loin : « Est-ce que notre Loi juge un homme sans qu'il soit entendu ? » Et les agents : « Serais-tu toi aussi, de la Galilée ? » (*Jean* VII, 41, 51, 52).

Tous ces récits de *Jean* (VII et VIII), où il est question du lieu d'où devait venir le Christ, sont elliptiques. Pour que les agents répondent à Nicodème : « Serais-tu, toi aussi, de Galilée ? » il faut que ce Nicodème, après avoir dit : « Est-ce que notre Loi juge un homme sans l'entendre ? » ait ajouté quelque chose qui justifie la réponse des agents. Il aura dit, par exemple, comme d'autres (*Jean*, VII, 42) : « Est-ce que l'Écriture ne dit pas que le Christ sortira de la famille de David ? Qu'il vienne de Galilée, de Gamala, qu'importe ? Il suffit qu'il soit de la race de David. » Et si on ne le fait plus parler ainsi, c'est que la naissance à Bethléhem a été inventée depuis. On ne veut plus que le Christ soit de Gamala-Nazareth, qui permet de retrouver son identité véritable. Rien ne le prouve comme l'insistance avec laquelle on substitue Beth-

Jésus-Christ, soleil-dieu. — Les premiers « chrétiens », avant que l'Église n'ait décrété les dogmes originaires hérésies successives, refaites, sans cesse jetées bas et au fur et à mesure qu'elle « construisait et fabriquait », à côté de l'histoire du christianisme, l'histoire ecclésiastique, les premiers « chrétiens », très orthodoxes, ne se sont jamais trompés sur le sens du symbole de la Crèche de Bethléhem, et ne lui ont jamais attribué d'autre signification que celle de l'allégorie astrologique et horoscopique. Leur foi en eût été ébranlée, si on avait soutenu devant eux que le Christ est né, effectivement, c'est-à-dire en chair, à Bethléhem, et qu'il a reposé, enfant qui vient de naître, dans une mangeoire à bestiaux. La poésie mystique de leur foi messianiste, judaïque, comment croire qu'elle se fut prêtée à des matérialisations aussi grossières ?

Il existe un certain nombre de monuments chrétiens primitifs sur lesquels est figuré le Zodiaque : un bracelet, publié par Boldetti, une peinture, reproduite par Bottari, montrent un homme debout, près d'une montagne, indiquant du doigt un segment du Cercle zodiacal sur lequel figurent quatre étoiles. C'est un chrétien marchant au « Signe », vers la « mansion », vers la Crèche, autour de laquelle brillent la Vierge, le Bouvier, les deux Anes.

Les scribes successifs qui, au cours des premiers siècles, ont fait et refait les Évangiles, ont dissipé peu à peu, par des retouches de textes, que l'on sent, presque toute cette atmosphère d'horoscope, d'astrologie, bref, le mythe solaire, sans réussir à donner à leurs récits une totale couleur terrestre. De là, ces détails inconciliables dans la lettre, par la transposition, dans les récits, maladroitement, des symboles et allégories en réalité humaine, mais qui toutes se réduisent et

lèhem à Nazareth-Gamala. Après : « Serais-tu, toi aussi, de Galilée », le scribe ajoute : « Informe-toi : et tu verras que, de la Galilée ne surgit pas de prophète. » Nathanaël avait dit déjà (*Jean*, I, 47) : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Et c'est Jean encore qui dit (*VII*, 43) : « une dissension s'élevait donc dans le peuple à cause de lui (sur le lieu d'où il était, évidemment, bien que le texte ne le dise pas). »

Il n'est pas possible de faire ressortir avec plus de maladresse ce qu'on voulait cacher : que le Christ n'est pas né à Bethléhem, mais en Galilée.

s'expliquent à la lumière de la constellation de la Vierge et du Soleil naissant. Et ce qu'il y reste de naïf, de poétique, d'« adorable », provient toujours de la similitude astrale.

Tertullien (*De l'idolâtrie*, 9) semble même, sous prétexte de flétrir les interprétations astrologiques des païens, en avoir cristallisé, accaparé l'essence en faveur du seul dieu chrétien.

« Ne cherchez pas hors de l'Étoile, n'allez pas plus loin que l'Étoile. En naissant, Jésus a aboli (absorbé même) les signes... Il a tout tué. Ce sont des morts. L'astrologie finit, du jour où l'Évangile commence. Jésus né, que personne n'interprète plus les nativités d'après les astres. »

C'est que la Crèche de Bethléhem les synthétise toutes, dans le microcosme des Évangiles. Le culte du Soleil n'est-il pas, n'a-t-il pas été le plus *universel*, le plus *catholique* des cultes ? Impossible d'en faire l'aveu plus clairement que Tertullien¹.

Mais on ne supprime pas, même quand on est père de l'Église, des fétichismes populaires. Eusèbe d'Alexandrie, — pas celui de Césarée, — rapporte que les chrétiens d'Égypte adorent le Christ dans le Soleil levant. La Crèche ! Le pape Léon le Grand, au ^v^e siècle encore, relève cette adoration « comme une impiété, mais invétérée, chez une foule de gens croyant agir selon la religion. » Avec raison : ils étaient fidèles, très catholiques même. C'est le Christianisme, c'est l'Église qui nient l'évidence sur la solarité de leur Christ, qui en est truffé. Ils cherchaient la Crèche et le pain de vie à leur place céleste, d'où les scribes les ont fait descendre sur la terre.

1. On peut même dire que la Crèche de Bethléhem, bien que transposant dans la naissance du Christ, par anthropomorphisme, le phénomène solaire de la nuit du 24-25 décembre, a rassemblé autour de cette naissance, toutes les phases de la carrière du soleil, en appelant à comparaître les signes du Zodiaque les plus représentatifs de l'astre : Vierge pour la conception-absorption, Capricorne pour les premiers pas vers la vie, Cancer-Ânes, pour le symbole de la victoire. C'est presque un « compendium ».

Et Jésus-Christ vous dira, dans les Évangiles, qu'il est le *Signe des Signes*, le seul, « le signe de Jean-Joannès ressuscité », qu'il veuille offrir à sa génération (au ⁱⁱⁱ^e siècle). Voir cela dans mon ouvrage : JEAN-BAPTISTE, etc., p. 75. C'est très curieux.

Il est enfin une question concernant « Jésus », se proclamant l'Étoile du matin, Lucifer, devenue la personnification du Diable ou Satan, que j'éluciderai dans l'ouvrage sur l'*Apocalypse* (Voir *Apoc.* II, 28 et XXII, 16).

La Noël et l'an nouvel. — Notre année est une année solaire, c'est-à-dire que sa durée est celle du temps, à quelques heures près, que le soleil met, en apparence, à tourner elliptiquement autour de notre globe terrestre. Le début de l'année; le nouvel an, ce n'est pas, au rythme du soleil, le 1^{er} janvier, c'est le 25 décembre. La Noël ne signifie pas autre chose. Les étymologistes, — voir les dictionnaires — en sont encore à tirer le mot Noël du latin *natalem*, natal, sous-entendu jour : le jour natal du Christ. Ce sont de joyeux plaisantins. Est-ce que, par assimilation, *fatalem* a donné *foël* ? Noël, en vieux français, c'est très régulièrement dérivé par formation populaire (chute du *v*, consonne médiane, comme de règle, et de la terminaison) le latin *novellum*, diminutif de *novum*, qui a donné *neuf*¹.

Au xiii^e siècle, dans un Comput, on trouve la première forme *nœus*, au pluriel : « Après moult d'ans nœus » ; et, dans le *Livre du bon Jehan* (1361), on lit ce dicton, passé en proverbe pour exprimer que toute chose arrive que l'on a longtemps attendue : « Tant crie(-t-on) l'an noël qu'il vient !² » Les historiens ecclésiastiques affirment que la fête de la Nativité était une fête mobile, à l'origine, célébrée tantôt en mai, tantôt en janvier. Ce n'est que sous le pape Jules I^{er}, au milieu du iv^e siècle, que la Nativité fut fixée au 25 décem-

1. Le roi Louis XI, au xv^e siècle, écrivait : « Aux quatre *nataux* vous devez vous bien confesser. » Rien de la Noël, qui n'est qu'une et non quatre, chaque année.

2. Dans une *Chronique* sur l'abbaye de Saint-Wandrille et le prieuré de Marcoussis, Guillaume la Vieille qui fut trésorier de l'une et prieur de l'autre, — fin du xv^e, début du xvi^e siècles, donne encore la forme *Nouel*. « Es-temps de l'abbé Gubert (ou Girbert), advint que ung chevalier, nommé Ernault, seigneur de Marly, près d'Aupec, présuma, devant la feste de *Nouel*, tailler les hommes de la terre de Saint-Wandrille, d'Aupec, etc. » Dans un cahier manuscrit, d'une écriture de la fin du xv^e siècle, contenant les droits et devoirs de l'abbé de Saint-Wandrille, c'est toujours la forme *Nouel* qui a cours : « Mondit S^r l'abbé prend, en l'Eglise d'Aupec, à vj festes en l'an, c'est assavoir Toussains, *Nouel*, Chandeleur, Pasques, Penthecoustes et la Madalaine, les deux pars des oblacions... » Le mot *Nouel* y revient à quatre ou cinq reprises, pour désigner la Noël, la Nativité. (*Arch. Seine-Inférieure*, Fonds de de Saint-Wandrille. Liasses non classées, dossier du Pecq. Citations extraites de l'étude érudite de Louis Bigard : *Les Seigneurs du Pecq et du Vésinet*, publiée par la Société des Sciences morales, Lettres et Arts de Seine-et-Oise, à Versailles, Librairie Léon Bernard-Dubois.

bre. Les Pères de l'Église ne l'admirent pas sans protestation¹. Les récits de la Crèche de Bethléhem n'étaient pas au point. Le mythe solaire y transparaissait trop clairement. Puis, on y a pourvu. Et lorsque, les textes émondés, les « fidèles » ont tout de même continué à adorer le soleil, l'opposition à la date du 25 décembre, an Nouvel, nouel, Noël, — a pris fin ; c'est en faisant coïncider les deux dates : naissance du soleil et naissance du Christ avec la Noël qu'on a substitué à l'adoration « hérétique » de l'astre, l'adoration orthodoxe et pie du Christ, Rédempteur du monde, comme le soleil.

La Grotte. — Quant à la Grotte, que les Écritures canoniques, Évangiles et autres, ignorent, saint Jérôme, mort à Bethléhem au ^{ve} siècle, nous apprend, nous le saurions sans lui, que le culte d'Adonis — le soleil, toujours, — y est célébré. Des femmes y pleuraient la mort du bel adolescent et se réjouissaient de son retour annuellement².

Dans l'œuvre de Justin, donnée comme du ⁱⁱe siècle, on a « glissé » un passage sur la grotte de Bethléhem qui est comparée à la caverne de Mithra, dans laquelle se faisait l'initiation des adorateurs de ce Dieu iranien et mazdéiste, qui n'est pas autre chose que la personnification divine de la lumière. Mythe solaire toujours, venu des cultes accadiens. Le passage accuse les démons d'avoir tendu le piège de cette analogie avec la grotte où « tout enfant, le Christ vagissait », comme dira saint Jérôme. Langage de théologie déjà, — et basse ! — qui avoue l'invention tardive grâce à laquelle on a substitué

1. Les Pères de l'Église qui ont abondamment écrit sur la Nativité, n'ont pas de terme spécial, hors le mot *Nativitas*, en latin, pour désigner le jour, qui d'ailleurs leur est inconnu. C'est sur la foi d'un calendrier ecclésiastique, que l'on fait remonter, sans preuve, au ^{iv}e siècle, que l'on prétend que la date fut fixée au 25 décembre, sous Jules I^{er}. Ce n'est pas suffisant comme certitude. Le mot Noël est français et ne peut provenir que du vieux français. Les Anglais disent : *Christmas*.

2. Saint Jérôme ou Hieronymus (Lettre 49, *ad Paulam*). Ces païens ne respectent rien. Aussi Hieronymus (Ep. CVIII, *ad Eustachium virginem*) prend sa revanche : « Arrivée à Bethléhem, et étant entrée dans la grotte du Sauveur, elle vit l'étable dans laquelle le bœuf reconnut son maître, et l'âne la crèche de son Seigneur... Salut Bethléhem, maison du pain, dans laquelle naquit ce pain qui est descendu du ciel. »

le mythe chrétien au mythe iranien, en localisant la naissance à Bethléhem dans la grotte mithriaque ¹. L'adresse de l'Église a toujours été de placer ses fêtes à la même date que les fêtes des autres religions pour créer ainsi une confusion profitable et ne pas changer les habitudes des fétichismes supplantés ensuite. Jésus a tout absorbé : astres, soleil, Adonis, Zeus, Mithra, mythes et cérémonies cultuelles ².

On a interpolé de même l'œuvre d'Origène, à qui l'on fait dire, au IV^e ou V^e siècle : « Ne voit-on pas à Bethléhem la grotte où Jésus a vu le jour ? » En sorte qu'Origène, du

1. Même son de cloche dans Tertullien (*Presc. c. les hérét.* XL), où il est dit que « le diable imite les sacrements de Dieu dans les *mystères* des idoles », — avec des exemples pris dans les pratiques du culte de Mithra, et en particulier « l'oblation du pain ».

2. Le mythe relatif au solstice d'hiver, jour de la mort périodique du soleil immédiatement suivi de sa renaissance ou résurrection, de là reprise de sa marche ascendante, de sa sortie de la grotte ou caverne (le « ventre » de la Vierge, dans l'*Apocalypse* et le Selon-Matthieu) est vieux comme le monde. Le culte dyonisiaque en Phocide le consacrait par la simultanéité d'une cérémonie nocturne des *Hosioi* (Pieux) au tombeau du dieu, dans le temple de Delphes, tandis que les femmes, à la même heure, sur les montagnes, éveillaient par leurs cris Dionysos nouveau-né, couché dans le *van* mystique (la crèche) qui lui sert de berceau. (Voir Plutarque : *De Iside et Osiride*, 35).

C'est à cette cérémonie que fait allusion le nom symbolique accadien du mois qui suit le solstice d'hiver, le mois de la *caverne* (ou de l'*adyton*) et du lever du soleil, *itu abba uddu*, — cérémonie dont le sens nous apparaît dans un récit de saint Epiphane racontant que, parmi les rites de la fête de la renaissance du jeune soleil, telle que la célébraient les *Sarraceni*, on voyait celui-ci entrant à minuit, dans un sanctuaire souterrain, d'où un prêtre ressortait bientôt en criant : « La Vierge a enfanté ; la lumière va commencer à croître. »

Ce pâle enfant, faible encore, « parce qu'alors dit Macrobe, le jour est le plus court, c'est l'enfant des mystères, celui dont les Egyptiens tiraient l'image, du fond de leur sanctuaire, tous les ans, à un jour marqué. » C'est cet enfant dont la déesse de Saïs se disait mère dans l'inscription fameuse où on lisait : « Le fruit que j'ai enfanté est le soleil. »

Et toujours, au 25 décembre, la fête perse de Mithra, et la fête du réveil de Melqarth, à Tyr (Ἐγερσις Ἡρακλέους : Flav.-Jos., *Ant. jud.*).

Il importe d'observer enfin que le signe zodiacal qui correspond au mois de la naissance du soleil est le signe du *Capricorne* inséparable du signe de la Grâce, les *Poissons*. Dans les représentations des cylindres assyriens, ce signe est figuré par une chèvre à queue de poisson, Pan ou *Ægipan*. L'égide du dieu est une peau de chèvre sur laquelle les poils sont souvent remplacés par des écailles de poissons.

Le scribe évangéliste, qui a rendu Zacharie muet, comme les Poissons, lequel ne parle plus que par *signes*, ne s'exprime lui-même qu'au moyen des Signes (du Zodiaque). C'est tout le mystère.

III^e siècle, même si on le suppose authentique, — et Justin tout autant, — parlent de cette grotte qu'ignorent les Évangiles. Saint Jérôme, au V^e siècle, entre 380 et 420, renchérit.

Et les exégètes soutiennent gravement que les Évangiles étaient faits à la fin du I^{er} siècle !

Epiphane, un saint aussi, à la fin du IV^e siècle, malgré l'autorité de Justin et d'Origène, ignore ces deux auteurs, — ils n'étaient pas encore interpolés, — au point qu'il trébuche entre la grotte, la crèche, l'étable, la maison ou mansion, l'hôtellerie, sans choisir.

Et l'Église sur « le lieu », comme dit le *Selon-Matthieu*, où vint au monde le nouveau-né, ayant décidé que la grotte est bien celui de la naissance, explique comme suit toutes ces « fraudes pieuses », — Renan *dixit* : « Ce lieu est appelé une *maison* (dans le *Selon-Matthieu*) ; d'où divers commentateurs ont voulu que la Sainte Vierge et saint Joseph avaient quitté la grotte et l'étable, et avaient été reçus dans une maison proprement dite, avant l'arrivée des Mages. Il est cependant possible que le mot de *maison*, dont la signification est très large dans les langues orientales, — en grec ! — soit appliqué ici à la *grotte*, et pris principalement dans le sens de *demeure*, *habitation*. » Allons ! Jésus, — dieu solaire, — est bien plus précis que son Église, et mieux informé, quand il dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » S'il avait donné le chiffre, douze, comme celui des Signes du Zodiaque, il aurait été plus précis encore. Mais les scribes ne l'ont pas voulu. « *Scribes* (et pharisiens) hypocrites ! » dit-il d'eux. Comme il a raison !

La crèche en bois. — Que faut-il de plus sur la Crèche de Bethléhem ? Les explications de l'Église ? Vous les trouverez dans le nouveau dictionnaire Larousse illustré, direction Claude Augé. Les voici :

« On lit dans l'Évangile saint Luc que l'enfant Jésus fut déposé, lors de sa naissance, dans une crèche (non, on ne lit pas tout à fait cela dans le *Selon-Luc*. On y lit que Marie mit au monde son fils premier-né, l'emballotta et le coucha dans la crèche. Elle opère elle-même. Pas d'intermédiaire. Autre-

ment dit, l'enfant tombe dans la crèche, au sortir du sein de sa mère, comme le soleil entre les Anes après être né de la Vierge. Le *Selon-Luc* transcrit anthropomorphiquement le phénomène astronomique ; c'est là qu'il reçut la visite des bergers, guidés par les anges. (L'auteur de l'article, un ecclésiastique, ne dit rien des Mages du *Selon-Matthieu*). Cette crèche devint, dès les premiers temps, l'objet du culte des chrétiens, à Bethléhem, où on la conservait. (Pas du tout, car il n'y a de crèche que dans la Bethléhem céleste ; la crèche est au ciel et ne l'a jamais quitté, sauf par la plume des scribes. Les chrétiens — va pour les chrétiens, — l'adorent, oui, ou le soleil, plutôt, mais, ceux des origines tout au moins, de la terre : voir la peinture de Bottari.) Transportée à Rome, au VII^e siècle, d'après Benoît XIV — (pape du XVIII^e siècle, d'où tenait-il, où a-t-il pris les renseignements si tardifs qui permettent cette affirmation, et dont pendant 1.100 ans l'Église a privé la Chrétienté ? Benoît XIV veut dire, en style ecclésiastique, qu'il a fait fabriquer la crèche avec effet rétroactif. Toute la légende chrétienne provient de morceaux successivement modernes que l'on fait passer comme des antiquités), — avec quelques fragments de la grotte (celle d'Adonis ; aucune Écriture canonique, ai-je dit, ne connaît d'ailleurs cette grotte), elle fut placée dans la basilique sibérienne, à Sainte-Marie-Majeure, où on la voit encore aujourd'hui. Pendant l'année, elle est renfermée dans un reliquaire d'argent et déposée dans une galerie souterraine. On l'expose publiquement à la vénération des fidèles le jour de Noël. Elle est en bois, de forme rectangulaire ; un côté a été fortement dégradé par le temps. »

Ainsi ! elle est en bois. Même, un côté a été fortement dégradé par le temps. Saint Thomas, l'incrédule qui mit ses doigts dans les blessures au flanc du Christ, pourrait la toucher. Et devant une aussi naturelle, une aussi réaliste preuve d'authenticité, et aussi palpable, il s'inclinerait pour adorer, comme si le petit enfant y était encore. « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

CHAPITRE III

Le Père du Christ : Juda le Gaulonite.

SOMMAIRE.

I. — LE TÉMOIGNAGE DE FLAVIUS JOSÈPHE.

L'HISTORIEN JUIF ET SES OUVRAGES ; — LE FAUX SUR JÉSUS ; — LE FRÈRE JACOB-JACQUES.

II. — JUDA LE GAULONITE OU DE GAMALA.

LES « GUERRES DES JUIFS » ET LES « ANTIQUITÉS » ; — JUDA FONDE LA SECTE CHRISTIENNE ; — « N'APPELEZ PERSONNE VOTRE MAÎTRE » ; — LA SOIF DU MARTYRE ; — LES KANAÏTES, DISCIPLES DU CHRIST ; — LA RÉVOLTE DU RECENSEMENT ; — JUDA-SADOK DANS L'APOCALYPSE ; — L'ÉMEUTE DANS LE TEMPLE ; — ZACHARIE, FILS DE BARACHIE ; — « RENDEZ A CÉSAR... » ; — RÉSURRECTION DE JUDA ET DE SADOK ; — L'ASSOMPTION DE MOÏSE.

Nos recherches sur la ville natale du Christ, aussi bien en ce qui concerne le nom que l'emplacement véritables, nous ont conduits à la certitude que les scribes ecclésiastiques et l'Église ont substitué à Gamala la Nazareth actuelle, et, tout ensemble, à cette quasi-certitude que le père du Christ a été, historiquement, non pas le Joseph, d'ailleurs presque inexistant, des Évangiles, mais Juda le Gaulonite, lui-même de la ville de Gamala.

Le moment est donc venu de démontrer que les découvertes relatives au Père du Christ, par notre étude touchant Nazareth et Bethléhem, sont, sans conteste, confirmées par des témoignages d'auteurs et d'ouvrages, tant profanes que dits sacrés, par des preuves, qui sont plus que des présomptions graves,

précises et concordantes, et dont le recoupement et la confrontation permettent d'identifier en une seule et même personne Juda de Gamala et Joseph, époux de Marie. Ces preuves, nous les tirons des œuvres de Flavius-Josèphe, de l'*Apocalypse*, des Évangiles, des Épîtres de Pierre et de Jude, de l'Assomption de Moïse, sans insister sur des indications éparses ici ou là, — que j'ai déjà signalées, et j'en signalerai d'autres, pour le détail, — qui se raccordent plus ou moins avec notre sujet, qu'il faut traiter maintenant dans l'ensemble.

Il commencera ainsi à apparaître, à côté de nos conclusions et s'y encadrant, en attendant des démonstrations particulières et toutes consacrées à cet objet, que le Christ, le Crucifié de Ponce-Pilate, a été historiquement le même personnage que les Iôannès ou Jean, tout ensemble le Baptiste, le disciple bien-aimé et « celui qui a vu la Révélation ou Apocalypse »¹, et que, par suite, le Zacharie et le Zébédée des Évangiles se confondent en réalité avec Joseph et Juda le Gaulonite, dont ils ne sont que des « aspects », sous des noms différents. Par voie de conséquence, Elisabeth, femme de Zacharie, apparaîtra comme le double de Marie, femme de Joseph, laquelle est aussi la veuve de Zébédée².

La découverte de la fraude sur Nazareth et Bethléhem, avons-nous dit précédemment, est la clef qui ouvre la porte sur l'Histoire. En démontrant que Juda le Gaulonite est le père, *en chair*, du Christ, on entre en plein dans l'Histoire, dont, même quand elle essaie gauchement de la truquer, de la démentir et de la renier, la Légende ne cesse pas, — bel hommage rendu ! — de se servir, en la transposant symboliquement, allégoriquement, *en esprit*³.

Nazareth et Bethléhem nous en avaient donné le soupçon

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, xviii, 3. Voir note 1, page 265.

2. La démonstration de l'identité historique des Jean, le Baptiste et le disciple bien-aimé, voire évangéliste et auteur de l'*Apocalypse*, avec le Christ historique fait l'objet de l'ouvrage : JEAN BAPTISTE, suite de celui-ci.

3. C'est ce que signifie l'adverbe grec πνευματικῶς (pneumatiquement) ; le Saint-Esprit, c'est Ἅγιον πνεῦμα (Hagion pneuma) le souffle sacré, et il ne veut pas dire autre chose que symbole, allégorie, qui ne sont « saints ou sacrés » que parce que ce sont des inventions de scribes d'Église.

et l'avant-goût. L'étude sur le Père du Christ va achever de nous persuader.

I. — LE TÉMOIGNAGE DE FLAVIUS-JOSÈPHE

L'historien juif et ses ouvrages. — Né en l'an 785 = 32 ou 790 = 37, peu avant ou peu après la crucifixion du Christ sous Ponce-Pilate, Flavius-Josèphe est donc le contemporain des événements qui ont marqué l'histoire juive dans ses rapports avec les Romains au 1^{er} siècle. De son vivant, il y a joué un rôle de premier plan, soit comme ambassadeur à Rome, soit comme chef de guerre aux heures tragiques où Vespasien et Titus reprimèrent le soulèvement qui a suivi la rébellion de Ménéhem. Il n'a donc rien ignoré de ces événements ni de ceux qui les ont immédiatement précédés et qui n'en furent que le prélude et l'origine. Il a écrit deux gros ouvrages consacrés tant à l'histoire ancienne des Juifs (*Antiquités judaïques*), qu'à l'histoire contemporaine (*Guerres des Juifs contre les Romains*)¹.

Les *Antiquités judaïques* commencent, comme la Bible avec la *Genèse*, à la création du monde, et, la suivant d'une marche parallèle, puis, passant par les Hérodes, vont jusqu'au der-

1. Impossible, à cinq ans près, de fixer la naissance de Fl.-Josèphe. Dans son livre sur sa Vie (*Vita*, 2-3) il quitte Jérusalem à 26 ans, Félix étant procurateur, et arrive à Rome quand Poppée est favorite de Néron. Comme Félix a quitté la Judée en 813 = 60, et que les relations entre Poppée et Néron remontent à 811-813 = 58-60, Fl.-Josèphe avait 26 ans entre 58-60. Il serait donc né, à ce compte, entre 32 et 34. Mais, comme il donne, comme date, l'année de l'avènement de Caligula, qui est l'an 790 = 37, les dates ne concordent plus. L'an 790 = 37 concorde assez bien avec celui que l'on peut calculer, d'après l'indication que Flavius-Josèphe donne à la fin des *Antiquités judaïques*, où il dit qu'il avait 56 ans la treizième année du règne de Domitien, soit en 847 = 94, d'où il serait né en 790-791 = 37-38.

Il semble qu'en substituant l'ère chrétienne à l'ère romaine, l'Église a resserré la chronologie, escamotant la quinzaine d'années qui lui a été nécessaire au 1^{er} siècle, pour pouvoir rajeunir d'autant le Christ, qu'elle fait naître en 754, alors qu'il est né en 738 ou 739.

Les fraudes sur la date de la mort de Simon-Pierre et de Jacob-Jacques, avancées de quatre ou cinq ans dans les *Actes* (voir XVIII. *Simon-Pierre et les Actes*, p. 110), ont le même but.

nier proconsul romain Gessius Florus, en la douzième année du règne de Néron, 819 = 66.

Dans *Guerres des Juifs contre les Romains*, Flavius-Josèphe résume d'abord, dans un premier livre, les événements qui remplissent les cent soixante ans écoulés entre le règne d'Antiochus Epiphane et la mort d'Hérode-le-Grand, 750 de Rome. Le second livre, sur une période de soixante ans, jusqu'à la retraite de Cestius Gallus et à la prise de commandement par Vespasien des armées romaines de Syrie, soit de 750 à 810 = 67, continue l'exposé historique, avec moins de sécheresse que le résumé du premier livre, mais en rapportant les faits d'une façon si incohérente, si décousue, et laissant à désirer à un tel point, en ce qui regarde l'enchaînement des événements, que la cause n'en peut être cherchée ailleurs que dans des adulterations profondes du texte originaire, suppressions, additions, bouleversements, etc., qui sautent aux yeux. Et on comprend d'autant mieux cet état de choses, quand on s'aperçoit que ce Livre II est l'histoire du temps où s'encadrent la vie et la carrière du Christ, et la génération apostolique presque entière.

Les cinq derniers livres, dont l'excellence comme composition, et à tous autres points de vue, sauf détails, forme un contraste saisissant avec la médiocrité du livre II, offrent à une allure vive et soutenue, avec des pages qui ne dépare-raient point les œuvres d'un Thucydide, d'un Quinte-Curce, d'un Salluste, d'un Tite-Live, le récit détaillé de la révolte de Ménahem et de la guerre des Vespasien et Titus, contre les autres chefs messianistes, qui aboutit à la prise de Jérusalem et à la destruction du Temple. Et les plus belles pages de ces cinq livres sont incontestablement celles où il raconte la fin de la résistance juive, l'héroïsme des derniers défenseurs de Jérusalem et du Temple¹.

1. « Le chapitre dans lequel la sagacité politique de Josèphe a développé les causes de la grandeur romaine, contient le germe de plus d'un passage de Machiavel et de Montesquieu. Il démontre avec autant de profondeur que de finesse la conquête du globe opérée par la puissance de la discipline... Après cette analyse digne d'un maître... » De qui sont ces lignes ? De Philarète Chasles (*Études sur les premiers temps du Christianisme*, etc., p. 53 et 54). Et ce n'est pas un vain éloge quand, par

Issu d'une famille sacerdotale et même royale, ayant reçu une éducation des plus raffinée, Flavius-Josèphe était parfaitement capable d'écrire l'histoire.

Comment se peut-il qu'à côté de fresques grandioses ou pittoresques ou animées, d'une touche si vigoureuse et d'un coloris si sauvage, et au milieu même de ces fresques éblouissantes par quelques traits, on rencontre d'incompréhensibles défaillances, des taches, des enfantillages, des rhétoriques imbéciles et pompeuses de tout petit sophiste ? Quand on lit les ouvrages de Josèphe on subit des multitudes d'étonnements successifs. Ce Juif, qui est resté Juif, comme tous ceux de sa race, même au milieu des civilisations étrangères et sans s'assimiler, apparaît comme un phénomène, comme un « monstre », en littérature.

Ses deux ouvrages, *Antiquités* et *Guerres*, ont des parties parallèles, depuis Antiochus Epiphane jusqu'à Gessius Florus, faisant double emploi, et, particulièrement, sur l'époque qui nous intéresse, celle des Hérodes, donc de Jésus-Christ. Il semble que les événements tout actuels, deux fois rapportés, devraient être le mieux exposés et développés avec leurs causes, leurs circonstances, leurs péripéties, dans les *Guerres* ; ils ne s'y trouvent que résumés, peu substantiels, étriés, et ce n'est que dans les *Antiquités*, plus spécialement consacrées aux temps anciens, que les détails, — relativement, bien entendu, — abondent. Les érudits prétendent que les *Antiquités* ont été écrites après les *Guerres*. Pourquoi n'est-ce pas dans le feu d'une première inspiration, ayant hâte de tout dire, et avec talent, que l'historien a produit la meilleure version des faits, et alors surtout que ces faits sont le sujet même de son œuvre, alors qu'il a joué un rôle, qu'il écrit avec ses

ailleurs, Ph. Chasles n'a pas de mots assez durs pour qualifier l'historien, parce qu'il ne soupçonne pas un moment que ses ouvrages ont été modifiés avec une intempérance cynique, et sans pudeur, — au propre, nous le verrons, comme au figuré. M. Ph. Chasles dit aussi : « Rien de plus dramatique et de plus puissant que l'ouverture subite des portes du Temple, sans qu'une main d'homme les force à céder, et cette voix terrible qui retentit comme un tonnerre, à travers le Saint des Saints : Les dieux s'en vont. » Qui sait si les récits, introduits dans les auteurs par des copistes chrétiens sur : le Grand Pan est mort ! n'ont pas été inspirés par ce passage de Josèphe ?

souvenirs, tandis que ces mêmes faits, ne sont qu'un tout petit morceau du sujet si vaste des *Antiquités* ?

Dans l'ensemble, sa façon apparaît, il est vrai, assez superficielle, en ce sens qu'il se contente d'enregistrer les faits positifs, saillants, publics, d'accumuler les détails. Mais la signification des faits est supprimée ; la raison logique leur manque, leur succession ne laisse aucune trace dans l'esprit.

Pourquoi encore, chez un auteur qui a, d'après Philarète Chasles lui-même, si bien analysé les causes de la grandeur des Romains ?

Parce qu'on l'a falsifié à dessein.

On a l'habitude, chez les exégètes et critiques traditionnels, à qui ne vient même pas l'ombre d'un soupçon sur ces falsifications, d'expliquer ce caractère monstrueux des ouvrages de Josèphe par la situation de son auteur pris entre l'instinct de son nationalisme et la crainte, le respect de Rome à qui il dut son élévation et qu'il ménage, comme un courtisan. Explication sans valeur. Justement, les pages qui se ressentent le moins de la bassesse — supposée — de son cœur, sont celles qui devaient déplaire le plus grandement aux Romains, car il y porte aux nues l'héroïsme de ses compatriotes, sous Ménahem et ses successeurs, et sans qu'y apparaisse vraiment aucune flagornerie à l'égard des ennemis occidentaux.

Eût-elle de la valeur, cette explication n'explique pas, parmi tant d'autres, nombre de points qui étonnent et dont voici quelques-uns, en plus des points généraux déjà signalés :

1^o Doubles versions du même événement qui, diversement brodé, se reproduit sous des formes dissemblables de l'un à l'autre ouvrage, entraînant des contradictions irréductibles et à foison ¹.

1. En veut-on quelques-unes qui sont de poids et de taille ?

Le portrait de la secte pharisienne tracé dans les *Antiquités*, XVII, 2, ne s'accorde nullement avec le portrait tracé plus loin, XVIII, 1, des mêmes Pharisiens. Les *Antiquités* font mourir Marianne après Actium sur l'ordre des officiers d'Hérode ; la Guerre des Juifs la montre exécutée par l'ordre d'Hérode, au retour de Laodicée. D'après les *Antiquités*, XIX, 7, Hérode ne fit construire aucun édifice en Judée que, d'après la *Guerre des Juifs*, I, 21, 4, il a remplie de temples magnifiques. Ananias

2^o Flavius-Josèphe a écrit les *Antiquités*, relatant les mêmes événements que les anciens livres hébreux, ceux que les chrétiens ont adopté comme Ancien Testament, d'abord, dit-il, en syro-chaldaïque, en araméen, et il les a traduites en grec, ensuite. Mais il savait l'hébreu à fond, au point qu'à quatorze ans, du moins c'est lui qui le raconte, il avait été consulté par les sacrificateurs sur l'intelligence des lois ¹. De nombreux passages de ses livres prouvent, et on le lui fait dire encore et répéter avec force, qu'il a consulté et reproduit très exactement sans y rien ajouter et sans y rien retrancher, des documents hébraïques, pour écrire ses *Antiquités*, et qu'il a eu sous les yeux le texte original, — intangible et intact depuis Esdras, — des livres de l'Ancien Testament ². Or, des variantes sans nombre établissent qu'il aurait renoncé à tort et à travers aux sources judaïques, pour suivre la version des Septante, en cette langue grecque, qu'il prononçait mal, lui fait-on avouer, et qui ne lui était qu'à demi-familière ³.

est ici un prêtre d'origine obscure et là de la famille des grands-prêtres. Le morceau oratoire qu'Hérode prononce dans les *Antiquités*, liv. XV, ch. v, § 3, diffère complètement de celui qu'il prononce dans la même circonstance dans *Guerre des Juifs*, ch. XIII : les deux discours paraissent deux amplifications différentes de rhéteurs s'exerçant sur le même sujet.

Rien de comique comme l'étonnement du bon P. Gillet, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, traducteur de Josèphe et son apologiste fidèle, devant toutes les contradictions de son auteur, et incapable d'en trouver une explication : « Les contradictions, dit-il, et les altérations naissent pour ainsi dire à chaque pas... Je suis obligé de dire si souvent que le texte est altéré et qu'il se contredit soi-même, que j'ai tout sujet de craindre qu'une si fréquente répétition ne soit importune et à charge. » (*Trad. de Fl.-Josèphe*, III, p. 276).

Mais non, bon Père, nulle importunité. Trop de discrétion, au contraire, car il reste à nous dire *qui* est l'auteur de ces « altérations ». — Les scribes ecclésiastiques, si vous voulez le savoir.

1. C'est un petit Jésus. C'est grâce à Josèphe que le *Selon-Luc* a pu faire passer dans son texte l'épisode de Jésus enfant au milieu des Docteurs, lors d'un voyage à Jérusalem avec ses parents à la fête de Pâques.

2. Au point que des locutions hébraïques, des « idiotismes » passent, à peine déguisés sous les termes, dans le texte grec de Josèphe. Κρίνεν (qui signifie *juger*) employé dans le sens de *gouverner*, en parlant des Juges ; ἐκ (signifiant *un*) employé dans le sens de *quelqu'un* ; σάκκον περιβάσθαι (signifiant : *s'envelopper d'une grosse étoffe de crin*), pour dire *porter le deuil* ; σπέρμα (signifiant *semence*), pour signifier *postérité*. C'est du plus pur hébreu grécisé. Jamais les Grecs n'ont parlé cet hébreu.

3. Fraude. Ses ouvrages en langue grecque, si la traduction est de lui, prouvent le contraire.

Et que penser de ceci ? Quand Flavius-Josèphe parle des poésies hé-

Or, parmi les phrases grecques, on en compte beaucoup où un traducteur, pour rendre l'original hébreu, aurait pu choisir entre diverses formules ; Josèphe reproduit l'expression même des *Septante*. Et c'est encore le texte des *Septante* que donne Josèphe, quand, sur des faits, les *Septante* sont en désaccord avec le texte hébreu ¹.

Quand on sait que la version grecque des *Septante* a été revue et « corrigée » sans cesse, et qu'au IV^e siècle notamment Jérôme en fit, sur l'ordre du pape Damase, une « revision » nouvelle à propos de laquelle son ami Rufin d'Aquilée le traita de faussaire, on peut être certain que les « corrections » au texte de Flavius-Josèphe ont dû suivre immédiatement, puisqu'il est en harmonie avec les *Septante*, revision de Jérôme (IV^e siècle).

Il est impossible de ne pas en conclure que les ouvrages de Flavius-Josèphe ont d'abord été écrits par un Juif qui n'ignorait rien des choses juives, et qu'ils ont été refaits de fond en comble, retouchés à diverses reprises, par des faussaires successifs, dont les effractions, par l'ignorance voulue que marquent leurs auteurs sur le judaïsme, ont laissé des traces aussi flagrantes qu'un délit constaté sur le fait, le coupable, surpris, venant à peine de s'échapper. On a « désenjuivé » Flavius-Josèphe, le plus possible, comme on l'a fait des Évangiles. On a substitué aux idées juives, aux noms juifs souvent, à la géographie juive, des idées, des noms, une géographie autres, d'allure grecque et romaine ².

braïques au point de vue technique, on lui fait dire que le chant d'adieu de Moïse est composé en vers hexamètres, et les *Psaumes* en trimètres et en pentamètres. Des scribes d'Église ont passé là-dessus.

1. En voici quelques cas, provenant du seul livre VI des *Antiquités*, comparé avec le livre I^{er} de *Samuel* :

Ant., I, 1, l'arche est à Ascalon ; *Sam.*, V, 10, elle est à Hébron.

Ant. et *Septante*, la terre se remplit de rats ; *Sam.*, V, 7, les Philistins sont frappés de tumeurs.

Ant. et *Septante* donnent dix mille hommes à Saül, *Sam.*, XIV, 23, ne connaît pas de chiffre.

Ant., 13, 6, ont l'air de faire un philosophe cynique, ἐκ κυνικῆς ἀπλήσεως ποιησάμενος τὸν βίον, d'un nommé Nabal, de la famille de Caleb, dit *Sam.*, XXV, 4. En hébreu, chien, κυνος, se dit *kéleb*. Josèphe fait un calembour d'un goût douteux.

2. N'oublions pas que ce sont les chrétiens qui ont fait le succès, la fortune littéraire des ouvrages de Josèphe. Pour cela, il faut qu'ils

Quant au Messie, quant au Christ, crucifié par Ponce-Pilate, sauf une interpolation grossière, faux évident, dont nous allons maintenant faire justice, puisqu'il est des critiques laïques pour en soutenir encore l'authenticité, *pas* un mot, ou *plus* un mot, dans les ouvrages de Flavius-Josèphe. « En parler serait porter ombrage aux maîtres. Il se tait donc », dit M. Philarète Chasles (*ouvr. cité*, p. 51), qui fut professeur au Collège de France. « Attentif à ne pas compromettre ses coreligionnaires », opinera Ernest Renan¹. Le grand esprit que fut M. Ed. Reuss se borne à constater, d'après Photius qui dit des Juifs qu'ils sont « attentifs à ne jamais nommer le Christ », que l'historien juif a dédaigné d'accorder au nom de Jésus de Nazareth un petit coin dans son histoire. » C'est exact. Mais s'il ne l'a pas fait, c'est que le nom de Nazareth n'appartient pas à l'histoire. Le silence de Josèphe n'est ni dédain ni neutralité étudiée. Il est certain que Josèphe a parlé, et en détails, du personnage historique que la « transfiguration » a recouvert et dissimulé. Certains fragments qui mettent en scène des anonymes, — imposteurs ou autres magiciens, — semblent bien être les débris de développements sur le Christ véritable. Le passage sur Jean-Baptiste (*Antiq.*, XVIII), tout sophistiqué qu'il soit aujourd'hui, appartient à la carrière du Christ. D'autres coupures, à jamais regrettables, ont

l'aient « annexé », qu'ils en aient fait leur complice, après la scission des Juifs messianistes, avec les Juifs tout court, vers le iv^e ou v^e siècle.

Flavius-Josèphe était Pharisien, très respectueux du grand législateur Moïse. Il avait étudié le *Pentateuque* et même le livre qui suit, comme toutes les Écritures sacrées de sa nation. Il présente Moïse, en Égypte, comme un général d'opérette ou de féerie. Il lui fait commander une expédition militaire en Éthiopie, précédé d'un bataillon d'ibis qui mangent les serpents venimeux du désert à mesure que l'armée avance. On tombe en pleine farce. Et, finalement, Moïse épouse la princesse du pays conquis.

Quelle révolution dans l'histoire des Origines du Christianisme, si un manuscrit non sophistiqué des ouvrages de Flavius-Josèphe se retrouvait ? L'Église en a gardé longtemps la peur.

Il y a aujourd'hui à la bibliothèque de Fribourg un manuscrit de Flavius-Josèphe qui, au xv^e siècle, était en la possession de l'évêque Rieux du Pin et que l'Église ignorait alors. Elle déféra l'évêque et le manuscrit au Parlement de Toulouse, afin que le manuscrit fut examiné et saisi au besoin. Elle tremblait, qu'ayant échappé à sa censure, le manuscrit ne fût pas « conforme » à ceux que ses scribes ont falsifiés.

1. Nous répondrons à cette argumentation enfantine.

évidemment été pratiquées. Le tout, afin de rompre tout lien entre le Jésus des Évangiles et son original historique. Comment hésiter à l'affirmer ? Les livres de Josèphe, de l'aveu même des exégètes chrétiens, donnent les détails les plus circonstanciés sur l'époque, projettent sur elle la plus vive lumière ; on y puise les renseignements de la plus grande valeur. « Grâce à l'historien juif, Hérode, Hérodiade, Antipas, Philippe, Anne, Caïphe, sont des personnages que nous touchons, pour ainsi dire, et que nous voyons vivre avec une frappante réalité. » C'est Renan qui l'a écrit (*Vie de Jésus*, Introduction, p. xli). Les Évangiles nous disent que Ponce-Pilate et Hérode qui, jusque-là, étaient ennemis, se réconcilièrent à l'occasion de la capture du Christ. Et Flavius-Josèphe n'en saurait rien ! Le Jésus des Évangiles a toujours affaire avec les personnages du temps ; son original historique a, bien plus encore, dû avoir maille à partir avec eux. Comment admettre qu'un historien aussi bien informé que Josèphe n'en ait rien su ni rien dit ? Si les écrivains juifs sont si « attentifs », comme dit Photius, à se taire, c'est qu'on leur a coupé la langue, quand on n'a pas supprimé leur œuvre entière, comme celle de Juste de Tibériade.

Comment les « érudits » n'ont-ils pas soupçonné, examiné, analysé, discuté ce point ? Ils auraient conclu comme nous. Car on ne peut autrement.

Certes, tout est prodigieux dans l'histoire des origines du christianisme ; mais rien ne l'est davantage, dès qu'il s'agit de cette matière, que la défaillance insondable de la raison et de l'intelligence chez des hommes, comme les Renan et d'autres, que l'on fait passer pour des lumières de l'esprit critique et scientifique.

Pour conclure, nous dirons que malgré toutes les adultérations qu'ont subies les ouvrages de Flavius-Josèphe, son amour pour la vérité a été prouvé aux dépens d'écrivains plus modernes, d'Eusèbe, du pseudo-Philon, du pseudo-Hégésippe, du pitoyable Hébreu Josippon, et de beaucoup d'autres inconnus tant romains que gréco-romains et des légendes thalmudiques.

En sorte que s'il faut se méfier souvent de Josèphe, on peut

toujours l'écouter. Ses silences surtout sont éloquents, quand, par suppressions de textes, on le fait se taire. Et si l'on a obscurci et embrouillé les événements palestiniens qu'il raconte, il garde encore assez de lumière et de précisions pour trouver à le lire le profit, c'est-à-dire pour découvrir, même quand il reste muet, la vérité historique que l'on y cherche.

Le faux sur Jésus. — C'est dans les *Antiquités* seulement (liv. XVIII, chap. iv, 772), que se lit le passage célèbre sur Jésus. Le voici : « Fut, en ce temps, Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler homme. Il était en effet l'auteur d'œuvres merveilleuses ¹, et le maître (celui qui enseigne) d'hommes qui recevaient avec joie la vérité. Un grand nombre de Juifs et d'Hellènes le suivaient. Le Christ, ce fut lui (ὁ Χριστός οὗτος ἦν). Les principaux des nôtres le dénoncèrent et il fut condamné au supplice de la croix par Pilate. Ceux qui l'avaient aimé d'abord ne cessèrent pas. Il leur apparut, le troisième jour, de nouveau vivant. Les prophètes divins avaient du reste prédit ce miracle et des milliers d'autres. Et, dans le temps présent encore, des chrétiens, d'après lui nommés ainsi, n'a pas manqué la gent, — ou la race. » Les traductions portent *chrétiens* au lieu de *chrétiens*, naturellement. ²

Tous les manuscrits de Flavius-Josèphe qui nous sont parvenus contiennent ce passage. Matériellement, il paraît authentique, émanation du calame de Flavius-Josèphe. ²

1. Dont Flavius-Josèphe, malgré ce passage, ne dit pas un mot, ce qui suffit à prouver que le passage est interpolé. Nous verrons mieux.

2. J'ai traduit aussi près que possible du mot à mot grec ; la première et la dernière phrase sont même du mot à mot rigoureux, sauf « Dans le temps présent encore » qui, en grec, donne : *dans l'encore maintenant*, adverbial employé substantivement. Malgré les interversions syntaxiques, je pense qu'il importe que la traduction doit être faite ainsi, pour l'exactitude, sinon pour l'élégance. La dernière phrase surtout, confrontée avec la première, par l'espace de temps qu'elle semble mettre entre les deux, prouve que l'auteur est tard-venu après le Christ, plus encore que Flavius-Josèphe. Un manuscrit en langue slave, dit l'Hálosis, qui a servi à Robert Eisler à projeter quelques lueurs sur le messianisme du Christ, prétendant au trône de David, contient ce passage, mais très amplifié, et pareil comme fond, sans nommer Jésus.

Cependant, des doutes sont venus aux critiques. Mais il faut lire leurs phrases entortillées ; ils ont toutes les peines du monde à considérer le morceau comme une interpolation. Renan écrit (*Vie de Jésus*, Introduction, p. XL) « Je crois le passage sur Jésus authentique dans son ensemble. Il est parfaitement dans le goût de Josèphe ; et, si cet historien a fait mention de Jésus, c'est bien comme cela qu'il a dû en parler. On sent seulement qu'une main chrétienne a retouché le morceau, en y ajoutant quelques mots sans lesquels il eût été presque blasphématoire (« s'il est permis de l'appeler homme »), peut-être aussi en retranchant ou modifiant quelques expressions (« au lieu de : *c'était le Christ*, il y avait probablement : *on le disait le Christ*). » A. Réville est du même avis que Renan. Il a la prétention aussi de rétablir le texte primitif de Flavius-Josèphe. Il fait sauter la phrase : « c'était le Christ ». Et, à la fin, il traduit le mot grec *φῶλον*, gent, race, par la périphrase : « cette espèce de gens », où il y a bien quelque mépris. Je pense d'ailleurs que, sur ce point, A. Réville a raison. Dans la pensée de l'interpolateur, puisqu'il s'agit de faire passer le texte comme étant de Flavius-Josèphe, qui n'était pas chrétien, que l'on sache, il faut le faire parler des chrétiens d'une manière dédaigneuse. De là, *τὸ φῶλον*, la race, l'espèce, la gent des chrétiens, « cette espèce de gens », comme traduit fort bien A. Réville. Mais alors, la main chrétienne qui a retouché, d'après lui, le texte de Flavius-Josèphe, et qui, d'après Renan, n'a pas voulu lui laisser de caractère blasphématoire, aurait maintenu le *τὸ φῶλον* méprisant, « cette espèce de gens » ? Je voudrais bien que les critiques laïques, devant ce morceau de basse littérature, qu'ils déclarent *authentique* en gros, à peine remanié, se mettent premièrement d'accord sur les retouches qu'ils y découvrent, et sur leurs tendances et leurs intentions. Ils n'auraient aucune chance de convaincre que les Homais et les Prud'homme, mais, au moins, leur système aurait de l'unité. Il n'a ni unité, ni logique. Et, par quelque côté qu'on examine l'opinion de Renan, si tant est qu'il en est une, et de A. Réville et autres critiques qui suivent, par quelque argument que l'on essaie de soutenir l'authenticité du texte sur Jésus, dès qu'on discute à la lumière des faits et de la raison,

on est obligé de conclure que les opinions sur l'authenticité confinent à l'absurde¹.

Si, en effet, ce passage sur Jésus est dans les œuvres de Flavius-Josèphe depuis la fin du 1^{er} siècle, dans les seules *Antiquités* d'ailleurs, dès cette époque, il est donc connu. Pourquoi, dans ce cas, les auteurs chrétiens, ou dits tels, jusqu'au 4^e siècle, polémique et controversant, cherchant à répondre aux attaques contre les doctrines chrétiennes, ayant besoin de prouver leur foi en Jésus-Christ, n'ont-ils jamais invoqué ce témoignage de l'historien juif, qui eut été pour eux, contre leurs adversaires, l'argument triomphant ? Expliquez si vous avez d'autres arguments que l'interpolation.

Justin, Clément d'Alexandrie, Tertullien, tous les autres apologistes, — surtout Clément et Justin qui ont exploité jusqu'aux écritures dites apocryphes, — ont fait appel aux écrivains profanes pour y puiser des citations à l'appui de leurs thèses sur le Christ ; l'auteur de l'*Anticelse* lui-même n'y manque jamais. Et tous ces scribes des trois ou quatre premiers siècles ignorent le passage sur Jésus ; ils sont unanimes dans leur silence sur lui. L'ignorance d'Origène est plus impressionnante encore. Il cite à plusieurs reprises ce que Flavius-Josèphe dit — actuellement, — de Jacques-Jacob, « frère de Jésus nommé Christ »², et il s'écrit textuellement : « Le mer-

1. Quand on analyse la littérature de Renan, que trouve-t-on au fond ? Une première phrase où il dit : « Je crois... » Il n'est pas sûr. Tout de même il veut aboutir à imposer une opinion. Pourquoi croit-il ? Parce que le passage est parfaitement dans le goût de Josèphe. Impression littéraire contestable, fausse, mais affirmée avec autorité, parce que, sur ce point, nul ne peut discuter pour ou contre. Ce n'est plus argument de raison, c'est affaire de goût : celui de Renan sur celui de Josèphe. Qu'est-ce que le « goût » de Josèphe ? Qui peut se vanter de le reconnaître ? Pas plus Renan que tout autre. Et alors, « si cet historien a fait mention de Jésus », — insinuation par hypothèse, « c'est ainsi qu'il a dû en parler », — affirmation pour changer l'hypothèse en vérité démontrée. Et ensuite, fantaisies sur des retouches possibles, pour expliquer tout ce que le morceau a de suspect et qui le fait frauduleux. L'art de Renan est un grand art au service de l'erreur. Il part sur des hypothèses, des « si », pour conclure par des suppositions (il a dû) en passant par une appréciation affaire de goût. Rien ne tient. Ce savant, comme vérité, ne vaut pas Gavroche déclarant : « Si ma tante était un homme, ce serait mon oncle. » Ça, c'est net, c'est vrai.

2. On trouve, en effet, cela aussi dans les *Antiquités*, liv. XX, ch. VIII. Nous le savons.

veilleux, c'est que, *n'ayant pas montré que Jésus est le Christ*, il (Flavius-Josèphe)... » La suite est sans intérêt ici¹. Or, vous avez lu le passage. Il dit formellement : « Le Christ, c'était lui. » Donc, au temps d'Origène (185-254), III^e siècle, Flavius-Josèphe ne contenait pas le passage sur Jésus. C'est l'évidence même. L'*Octavius* de Minucius Felix ne connaît pas non plus ce passage².

Le premier écrivain chrétien qui cite le morceau est Eusèbe de Césarée, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Histoire de l'Eglise* (ou *Hist. ecclésiastique*). Il l'annonce ainsi, à la suite d'un autre extrait de l'historien juif sur Jean-Baptiste (*Hist. eccl.*, I, xi) : « Dans le cours du même ouvrage, il parle de notre Seigneur, voici comment. » Suit le morceau, qui se retrouve identiquement dans un autre des écrits d'Eusèbe (*Dém. év.*, III, III, 105, 106).

Or, ce grand écrivain d'Eglise, sur le témoignage duquel s'appuient les critiques pour prouver que les Évangiles ont paru au I^{er} siècle, ce qui suffit à faire suspecter, à défaut d'autres certitudes, les fondements de leur prétention, cet Eusèbe, qu'est-il donc ? Écoutez ceci : « Un historien, — c'est trop d'honneur, — qui peut copier un long passage de Philon sur la vie contemplative des Esséniens de l'Égypte, en affirmant que le philosophe d'Alexandrie parle des chrétiens, et qui se permet ailleurs de changer les paroles même de Flavius-Josèphe et d'en altérer le sens pour le mettre mieux en harmonie avec celui de l'Écriture, un tel auteur... » Qui parle ainsi ? L'un des plus grands, sinon le plus grand, le plus sincère, le plus croyant des exégètes chrétiens, M. Ed. Reuss³.

1. In *Matth.*, éd. Huet, p. 223. Il est très douteux que l'œuvre soit d'Origène, aux II^e et III^e siècles.

2. Voir *Octavius*, éd. Oxon, p. 36. Minutius Felix, orateur latin, date au plus tôt, du III^e siècle. Son *Octavius* est un dialogue entre un « chrétien » (que l'Eglise, qui a revu l'œuvre, a camouflé en chrétien plus ou moins) et un païen, un « chrestos » — sur le Christ et le christianisme.

3. *Nouv. Revue de Théologie*, nov. et déc. 1859, Flavius-Josèphe. Et en note, il ajoute : « Eusèbe (*Hist. eccl.*, I, VIII) amalgame à dessein la relation de Josèphe sur la mort d'Hérode, avec le meurtre des enfants de Bethléhem ; et (*Hist. eccl.*, I, 11) celle de la mort de Jean-Baptiste avec les intrigues d'Hérodiade, de manière à faire croire au lecteur que c'est Josèphe qui expose l'histoire au point de vue chrétien. »

Le même Eusèbe (*Hist. eccl.*, II, xxiii) cite comme de Flavius-Josèphe un autre passage sur la mort de Jacob-Jacques, frère du Seigneur, qui ne se trouve dans aucun manuscrit de l'historien juif¹, mais qu'on rencontre aussi dans le *Contra Celsum* (I, 47 ; II, 13), mis au iv^e siècle sous le nom d'Origène, dans saint Jérôme (*De viris ill.*, 2, 13) et dans le dictionnaire de Suidas, au mot Ἰωσήπος (Iôsèpos).

Qu'est-ce à dire ? sinon qu'Eusèbe, — en bonne compagnie d'ailleurs, — est passé maître dans l'art de falsifier les textes et l'histoire, sinon qu'Eusèbe est un faussaire expert ? Et nous en verrons bien d'autres. Toute son *Histoire ecclésiastique* est un tissu de fraudes cyniques, impertinentes, présentées sous une forme pateline le plus souvent, et parfois injurieuse pour ceux qui ont dit la vérité².

Que l'on ne s'étonne donc point si Eusèbe est le premier, — et nous sommes au iv^e siècle, — qui ait, parmi les auteurs tant profanes que d'Église, donné le prétendu témoignage de l'historien juif sur Jésus. L'a-t-il trouvé, ce faux, déjà perpétré, dans un manuscrit de Flavius-Josèphe ? C'est possible. Mais c'est bien douteux. Pour qu'il le donne, bon premier, puisque c'est un faux, c'est lui qui en est l'auteur, et c'est par lui qu'à l'époque de Constantin et du Concile de Nicée, plutôt après, et parallèlement à l'insertion faite dans ses deux ouvrages, l'interpolation est entrée dans les *Antiquités*, et y est restée³.

1. Voir le § suivant : *Le frère Jacob-Jacques*.

2. Exemple, à propos même du faux sur Jésus, qui est immédiatement suivi de la phrase que voici : « Quand un écrivain, parmi les Juifs eux-mêmes, transmet, *dès ce temps-là*, dans l'un de ses écrits, de pareilles choses concernant Jean-Baptiste et notre Sauveur, quelle chance restait-il *aux faussaires* qui ont fabriqué les *Mémoires* qui les concernent, d'échapper au reproche d'impudence. Mais il suffit. » Oui, il suffit.

Je m'en voudrais toutefois de ne pas signaler ici que, des *Mémoires* (des Apôtres), Eusèbe, au iv^e siècle, déclare vertement qu'ils sont l'œuvre de *faussaires impudents*. Or, dans Justin, II^e siècle, il est souvent question de ces *Mémoires*. Pour faire croire que les Évangiles sont faits du temps de Justin, on a fait suivre, dans le texte de cet auteur, l'expression *Mémoires* de cette petite phrase : *lesquels sont appelés Évangiles*. Voici le texte : Τα ἀπομνήμονεumata τὸν ἀποστόλον, ἀ καλεῖται ἐwangelia (Just. I, *Apol.*, ch. XVI et XVII).

Vous voyez l'addition frauduleuse. Je renvoie sur ce point, comme sur l'opinion d'Eusèbe à cet égard, à l'ouvrage : JEAN-BAPTISTE, etc., p. 24.

3. Eusèbe, né vers 267, mort en 340, fut, dit-on, l'ami et le Conseiller

331-360
 Saint Jérôme, qui suit Eusèbe de Césarée à plus d'une génération, et à qui le faux pourtant ne fait pas peur, n'a pas osé, dans la traduction latine qu'il donne du passage, traduire textuellement la phrase essentielle : « Ce Jésus était le Christ. » Il traduit : « il passait pour être le Christ¹ ».

Le passage de Flavius-Josèphe est donc un faux caractérisé. Depuis longtemps les exégètes et critiques qui n'ont pas perdu tout simple bon sens, en ont pris leur parti. Ils reconnaissent, par le seul examen du contexte, que le faux sur Jésus vient couper inopinément une narration assez bien filée, et dénote ainsi l'interpolation matérielle grossière. Psychologiquement, comment admettre que le Juif Flavius-Josèphe ait pu parler de Jésus dans les termes qu'on lui prête, sans qu'il se soit converti, immédiatement, à moins qu'il ne le fut déjà, au christianisme ? Et tous les autres Juifs avec lui, qui attendaient le Messie « en ce temps-là ».

Il n'y a plus que Renan et Réville, avec leurs commentaires puérils, et ceux qui les suivent, — laïques et libres-penseurs dont la *Vie de Jésus* est le bréviaire, anticléricaux farouches,

du sanguinaire empereur Constantin, digne recrue pour le christianisme qu'il reconnut comme religion officielle à une époque d'ailleurs où il est arien, c'est-à-dire hérétique à l'égard de l'orthodoxie de demain. Eusèbe siégeait à la droite de Constantin, au concile de Nicée. Malgré la tradition, même celle des dictionnaires laïques, qui en fait un évêque très savant, et c'est vrai, mais vante l'ordre et l'exactitude de son *Histoire ecclésiastique*, — voir Dict. Larousse, Direction Claude Augé, — nous l'avons surpris et le surprendrons si souvent encore en flagrant délit de faux, si souvent tendancieux et de mauvaise foi, que nous pouvons juger combien peu sérieuse est l'affirmation du Larousse sur son exactitude. C'est un des pires algrefins, — sinon lui, ceux alors qui ont refait ses œuvres, — qui aient contribué à la mystification chrétienne, sur le plan historique. On le loue aussi pour les morceaux d'auteurs qu'il nous a conservés. Hélas ! ce qu'il a conservé est si frauduleusement sophistiqué le plus souvent, qu'il faut regretter plutôt que l'Eglise ait fait disparaître lesdits auteurs. — Papias, notamment, dans ses Commentaires de l'Apocalypse. Mais quoi ! Elle ne les a fait disparaître que pour ne laisser passer, comme vérité authentique, que les mensonges et impostures eusébiennes, — lesquelles ne sont pas toutes d'Eusèbe, soyez-en sûrs. Eusèbe n'est qu'*es-nom* dans son *Histoire ecclésiastique*.

1. « Credebatur esse Christus », dans *Catal. script.*, 13, pour faire plaisir à Renan, sans doute. Né vers 331, mort en 420, c'est ce Jérôme, père et docteur de l'Eglise latine, qui, à propos de sa revision du texte grec des *Septante* et de sa traduction en latin (la *Vulgate*), fut traité de faussaire par son ami Rufin d'Aquilée.

naturellement, — pour croire encore à Eusèbe et à ses fraudes comme vérités. « C'est avec des interprétations aussi *monstrueuses*, — celles de Renan, — qu'on veut couvrir une défaite qui n'en devient que plus ridicule ¹. »

C'est sur cette conclusion d'Ed. Reuss, déjà nommé, que nous clorons le débat.

Le frère Jacob-Jacques. — C'est une vieille connaissance ; c'est celui des deux Jacob-Jacques que les *Actes* et *Epîtres* appellent « le frère du Seigneur » ².

Peut-être n'avez-vous pas oublié qu'Eusèbe (*H. E.*, I, xii, 5), rappelant la première *Epître aux Corinthiens* (XV, 7) où Paul cite Jacques comme un de ceux à qui est apparu Jésus après sa résurrection, précise qu'il s'agit du frère du Seigneur. Vous vous rappelez aussi qu'Eusèbe raconte en

1. On rencontre, en effet, encore, des savants qui sont de l'avis de Renan, et le suivent. M. P. Vulliaud (*Mercur de France*, 1^{er} février 1923, déjà cité) nous l'assure. « Il y a une tendance *actuelle*, assez marquée pour reconnaître l'*authenticité nuancée* de ce passage. Les travaux de Burkitt, de Barnes, de Harnack, sont de 1913-1914 (*Theol. Tijdschr. contempor. review. Intern. Monatsschr.*). *Nuancée* signifie, entre autres choses, qu'il ne faut pas faire dire à Josèphe ce qu'il ne dit pas... M. Théod. Reinach ne rejette pas en bloc le texte du passage tant de fois discuté ; il reconnaît l'*authenticité* d'éléments primitifs (*Revue Etudes juives*, 1897). » Théodore Reinach ! La date de l'Apocalypse ! Glozel ! Pauvres références !

Je ne sais ce que mes lecteurs penseront de cette *authenticité nuancée* de M. Paul Vulliaud, et de sa glose « qu'il ne faut pas faire dire à Josèphe ce qu'il ne dit pas ». Le reproche de M. Paul Vulliaud ne peut s'adresser qu'aux exégètes qu'il prône et défend. Car, enfin, ce texte de Josèphe dit bien ce qu'il dit, tel que je l'ai traduit. Je l'ai pris dans son ensemble. Ceux qui lui font dire autre chose, ce sont les Renan, les Réville, les Reinach, qui le décortiquent, qui en prennent et en laissent, à leur fantaisie, y reconnaissent des *éléments primitifs authentiques*, — et sur quoi se fondent-ils, je vous le demande ? — rejettent les autres ou les changent. L'*authenticité nuancée* ? Quelle baliverne !

Pour moi, je m'en tiens à ma discussion. Qu'on réfute mes arguments. Ils n'ont rien de nuancé, eux. Ils prouvent non seulement que le passage est un faux, mais encore que le sens critique des savants au xx^e siècle a baissé. Et comment !

J'oubliais de faire sa place au docteur Émile Vérut qui, dans un ouvrage où il se pare de sa science médicale : *Voilà vos bergers... Jésus devant la science* (Norbert-Maloine, éditeur, Paris) rompt des lances en 1928, en faveur de l'*authenticité* du passage. Sans preuve ! D'autorité !

2. Voir chap. I^{er}, § XIX : les Jacob-Jacques.

détail, d'après Hégésippe, la mort de ce Jacob-Jacques, que nous avons identifié avec Stephanos-Étienne.

Il est temps de compléter votre documentation. Rapprochant cette mort du fait que, bientôt après, « Vespasien assiégea les Juifs », — phrase d'Hégésippe, — Eusèbe affirme « que les gens sensés parmi les Juifs pensèrent que son martyr fut la cause du siège qui suivit immédiatement : ils crurent qu'une pareille calamité n'avait d'autre raison que ce sacrilège audacieux. »

Et pour corroborer ce qu'il vient de dire, Eusèbe fait appel au témoignage de Flavius-Josèphe (*H. E.*, II, xxiii, 19) :

« Josèphe n'hésite pas du reste à se ranger à cet avis, et en témoigne en ces termes : « Ces malheurs, écrit-il, arrivèrent aux Juifs à l'occasion du crime qu'ils commirent contre Jacques le Juste ; il était le frère de Jésus qu'on appelle Christ, et les Juifs le mirent à mort malgré sa justice éminente. »

Or, cette phrase n'est pas dans Flavius-Josèphe. Concluez. Même si on l'y trouvait d'ailleurs, elle constituerait un faux de plus, pour les mêmes raisons générales que le faux sur Jésus et toutes les fraudes que j'ai relevées sur la mort des deux Jacob-Jacques. Vespasien et Titus ont assiégé Jérusalem pour achever de briser le soulèvement fomenté par Ménahem. Bien que ce faux nouveau ait été interpolé dans le *Contra Celsum* (I, 47), je pense qu'il provient d'Eusèbe qui l'avait introduit dans Flavius-Josèphe. Puisqu'il n'y est plus, c'est qu'il était si éclatant qu'on a dû le supprimer de l'œuvre de l'historien juif.

On l'a oublié dans Eusèbe et le *Contra Celsum*.

Laissons le faux, et rentrons dans l'Histoire, à la suite de Flavius-Josèphe, — dans ce que l'Église y a laissé de l'Histoire.

II. — JUDA LE GAULONITE OU DE GAMALA

Les « *Guerres des Juifs* » et les « *Antiquités* ». — Le chapitre xii du livre II des *Guerres des Juifs* débute comme suit :

« Lorsque les pays possédés par Archélaüs eurent été réduits

en province, Auguste en donna le gouvernement au chevalier romain Coponius. Durant son administration, un *Galiléen* nommé Juda porta les Juifs à se révolter, en leur reprochant de payer tribut aux Romains, ce que faisant ils égalaient les hommes à Dieu (Iahveh), puisqu'ils les reconnaissaient pour maîtres aussi bien que lui. Ce Juda fut l'auteur d'une nouvelle secte, *entièrement différente des trois autres*. La première *était* (comme si elle n'existait plus, et, à l'époque où l'on a retouché le morceau, elle n'existe plus, en effet) celle des Pharisiens; la seconde celle des Saducéens, la troisième celle des Esséniens, qui *est* la plus parfaite de toutes. »

Après quoi, sept ou huit pages sont consacrées aux Esséniens, puis, respectivement, dix à douze lignes aux Pharisiens et aux Saducéens.

Quant à la nouvelle secte fondée par Juda, pas un mot de plus, ici, en dehors de cette indication, d'ailleurs précieuse, « qu'elle est *entièrement différente des trois autres* ».

Dans les *Antiquités judaïques*, au livre XVIII (chap. 1 et 11), Flavius-Josèphe est plus explicite ¹.

D'abord, il nous apprend, — chose qui n'apparaît pas dans *Guerres des Juifs*, que si Juda, « qui était Gaulonite et de la ville de Gamala, et assisté d'un Pharisien nommé Sadok, sollicita le peuple à se soulever », c'est à propos du dénombrement de tous les biens des particuliers, ordonné par Quirinius, gouverneur de Syrie. Juda disait que « ce dénombrement n'était autre chose que la manifeste déclaration qu'on les

1. Ce qui est assez étonnant ; car l'ouvrage *Guerres des Juifs*, d'après les érudits, est antérieur aux *Antiquités*. Il semble bien qu'ayant eu d'abord à parler de Juda le Gaulonite dans son premier ouvrage, il aurait dû s'étendre davantage sur lui et sa secte. D'autant plus que Juda le Gaulonite, ce n'est pas une *Antiquité*, comme Moïse. Il est en plein dans l'histoire contemporaine de ces guerres, et même comme l'un des acteurs les plus en vue, le plus en vue, à certains égards. Il n'appartient qu'à peine au sujet des *Antiquités*. Mais il ne faut pas s'étonner, car s'il est un auteur dont on a sophistiqué les œuvres par remaniements d'un ouvrage à l'autre, par suppressions, additions, réfections et « tripatoüillages » de toutes sortes, c'est bien Flavius-Josèphe, témoin et historien des événements en Palestine qui touchent aux temps originaires du Christianisme. Les érudits n'ont pas vu cela. Il en est même, comme Renan, Réville et autres qui n'avouent pas les fraudes les plus grossières, qui crèvent les yeux. J'ai déjà indiqué tout ceci. Car il faut insister.

voulait réduire en servitude, etc. ». Le peuple se révolta. Nous reviendrons sur cette révolte ¹.

Après nous avoir appris (ou rappelé) en passant, que Juda et Sadok eurent la « vanité » d'établir une quatrième secte, Flavius-Josèphe songe à décrire les trois autres, entre lesquelles se partageaient les Juifs qui faisaient, depuis plusieurs siècles, profession particulière de sagesse : Esséniens, Saducéens et Pharisiens. Pharisiens et Saducéens sont dépeints à peu près en termes identiques ou équivalents dans les deux ouvrages, dont l'un semble un démarquage de l'autre. Mais les Esséniens doivent se contenter ici de vingt-cinq lignes. Et voici Juda et sa secte.

Juda fonde la secte chrétienne. — Flavius-Josèphe écrit : « Juda fut l'auteur de la quatrième secte. Elle convint en toutes choses avec celle des Pharisiens ², excepté que ceux qui en font profession soutiennent qu'il n'y a que Dieu seul que l'on doive reconnaître pour Seigneur et pour Roi. Ils ont un si ardent amour pour la liberté qu'il n'y a point de tourments qu'ils ne souffrissent et ne laissassent souffrir aux personnes qui leur sont les plus chères, plutôt que de donner à quelque homme que ce soit le nom de Seigneur et de Maître. »

Flavius-Josèphe n'insiste pas davantage, prétextant que « c'est une chose connue de tant de personnes, qu'il n'appréhende pas qu'on ne le croie point, mais seulement qu'il ne puisse exprimer jusqu'à quel point va leur incroyable patience et leur mépris des douleurs. » On l'a coupé. Ce qu'il prétend a remplacé le développement. Et il termine : « Cette invincible

1. Voir § : *La Révolte du recensement*, ci-dessous. Le nom de Sadok est une falsification probable. Dans un des plus anciens manuscrits de Flavius-Josèphe, qui avait appartenu à Philèphe et que Rabelais passa à Erasme de la part de l'évêque de Rodez, Guillaume d'Armagnac, manuscrit qui servit à Sigismond Gélénus pour une édition des *Guerres des Juifs*, on lisait que le fondateur de l'hérésie kanaïte s'appelait Simon et non point Juda. Disons qu'étant deux ils avaient nom Juda et Simon, le second étant le frère du premier ; c'est pourquoi son nom fut donné à son neveu, Simon, dit la Pierre, second fils de Juda, et frère du Christ.

(2) Dans *Guerres des Juifs* il est dit qu'« elle est entièrement différente des trois autres, » donc y compris celle des Pharisiens. Mais il y a : *excepté*. Heureuse exception qui ouvre nos yeux sur la vérité.

fermeté de courage s'est encore accrue par la manière si outrageuse dont Gessius Florus, gouverneur de Judée, a traité notre nation, et l'a enfin portée à se révolter contre les Romains¹.

Et c'est tout sur la secte de Juda de Gamala, Juda le Galiléen, et sur ses doctrines.

Nous avons le droit de nous arrêter un moment pour réfléchir et discuter.

Renan qui a lu, et non superficiellement, on aimerait à le croire, les œuvres de Flavius-Josèphe, où l'on trouve le récit des séditions juives contre Rome, — combien allégé ! pour certaines, avant Jésus-Christ, puis sous Tibère et Ponce-Pilate surtout, et postérieurement, — Renan écrit, d'après l'historien juif, que Juda et Sadok « se firent, en niant la légitimité de l'impôt, une école nombreuse qui aboutit bientôt à la révolte ouverte. Les maximes fondamentales étaient que la liberté vaut mieux que la vie et qu'on ne doit appeler personne MAÎTRE, ce titre appartenant à Dieu (Iahveh) seul. »

Renan ajoute que Juda « avait bien d'autres principes ». On s'en doute. Mais, point curieux, il n'essaie pas de les rechercher. Il se contente d'exprimer qu'on ne les trouve plus dans Josèphe. Il n'imagine pas que, s'ils ne s'y trouvent plus, c'est que, peut-être, sûrement, on les a enlevés. Il explique cette discrétion par une raison que le moindre sens critique fait crouler, tant elle est contraire à la vérité.

1. Flavius-Josèphe n'a pas écrit, soyez-en sûrs, cette phrase sur Gessius Florus. Ce procurateur est de trente ans environ postérieur à Ponce-Pilate. S'il a traité durement les Juifs messianistes, les sectateurs de Juda le Gaulonite et de ses successeurs, c'est qu'il s'est trouvé en charge au moment de l'effervescence séditionnelle qui a préparé la révolte de Ménahem. Le pays était mis au pillage, à feu et à sang par les messianistes-chrétiens. Tant de révoltes déjà avaient précédé sa venue qu'il n'était pas besoin d'elle pour surexciter les messianistes, persuadés à ce moment, comme sous le Crucifié de Ponce-Pilate, que l'heure du Messie, cette fois, était la bonne.

D'autre part on verra que ce passage, où Flavius-Josèphe a l'air de prendre parti indirectement pour les messianistes, est en contradiction, donc inconciliable avec tout ce qu'il écrit, que l'on pourra lire ci-après sur les partisans de Juda et de Sadok et leur secte, qu'il flétrit dans des termes abominables et qu'il charge, à juste titre, de tous les malheurs arrivés à la nation, et rend même responsables de la destruction du Temple. Le passage sur Gessius Florus est une fraude de plus.

« Ces principes, dit-il, Josèphe, *toujours attentif à ne pas compromettre ses coreligionnaires, les passe à DESSEIN sous silence.* Car on ne comprendrait pas que pour une idée aussi simple, l'historien juif donnât à Juda une place parmi les philosophes de sa nation et le regardât comme le fondateur d'une quatrième école, parallèle à celle des Pharisiens, des Sadducéens, des Esséniens. »

En effet, on ne comprend pas. Mais on comprend encore moins les explications puériles et trompeuses de Renan.

Au moment où Flavius-Josèphe écrit ses deux ouvrages, vers la fin du 1^{er} siècle, tant d'événements ont passé, consignés encore dans ces deux ouvrages, — en dépit de la censure postérieure de l'Église qui en a supprimé tant d'autres que les contemporains n'ont pas ignorés, — qu'il n'y a plus grand' chose alors, qu'il n'y a même plus rien à compromettre. Juda le Galiléen est mort, tué pendant la révolte qu'il avait fomentée ; ses fils et ses disciples ont expié après lui leurs crimes politiques ou de droit commun. La « secte » qu'il a créée, — il faudrait dire, plus exactement, qu'il n'a fait que la grouper, la former en faisceau, — existait à l'état dispersé de partisans toujours prêts à se soulever. Elle avait eu pour chef, à ne remonter qu'à l'histoire connue, cet Ezéchias, le propre père de Juda le Gaulonite, ce « brigand », ce chef de bandes, qu'Hérode, gouverneur de la Galilée, avait fait prisonnier et mis à mort, en 695 (— 59) ; elle avait inspiré les actes tels que ceux de Juda ben Zippori et de Matthias ben Margaloth, docteurs de la Loi ou Thora, arrachant l'aigle d'or que, sur la fin de son règne, Hérode-le-Grand avait fait placer sur la principale porte du Temple de Jérusalem, comme pour mettre la demeure d'Iahveh sous la protection des Césars.

« Quand même, disaient-ils à leurs partisans, il y aurait du péril, rien ne peut être plus glorieux que de s'exposer à la mort pour la défense de la Thora, — c'est ce que Juda le Gaulonite appelle la « liberté », si on n'a pas changé le mot quand il s'agit de lui, dans Flavius-Josèphe, — puisqu'une telle fin dispense une vie et une réputation immortelles, » — la vie éternelle !

On ne peut fixer la date à laquelle Juda le Gaulonite fonda

sa secte. L'affaire de l'Aigle d'or est de 749 ou 750, 4 ou 5 ans avant l'ère vulgaire. Mais on peut affirmer que Juda, fils de Zippori, et Matthias, fils de Margaloth, sont des sectateurs du Gaulonite. Lui-même, peu après la mort d'Hérode, qui est de 750, opère du côté de Sepphoris, en attendant que, en 760 = 7, il fomenta la révolte du recensement, où il fut tué.

Est-ce que les Romains, vraiment, avaient besoin des Histoires de Flavius-Josèphe pour savoir à quoi s'en tenir sur ces mouvements juifs qui, pendant près de deux cents ans, ont eu le même caractère ? Pourquoi Flavius-Josèphe les aurait-ils passés sous silence ? Qui pouvait-il compromettre, et quoi ?

Renan écrit : « Une série de procurateurs romains subordonnés pour les grandes questions au légat impérial de Syrie, Coponius, Marcus Ambivius, Annius Rufus, Valérius Gratus et enfin Pontius Pilatus s'y succèdent, — l'énumération s'arrête à 739 = 36, au procurateur qui a crucifié Jésus-Christ, mais elle est incomplète ; elle pourrait aller jusqu'à la révolte de Ménélaüs, rien qu'à s'en tenir aux événements auxquels a participé Flavius-Josèphe, — procurateurs donc, occupés sans relâche à éteindre le volcan qui faisait (sans cesse) éruption sous leurs pieds. »

Qui Renan pourrait-il persuader que Josèphe a eu besoin de se taire sur la doctrine de Juda le Gaulonite, au nom de laquelle se sont produites toutes ces révoltes et ont fait éruption tous ces volcans ?

Renan a lu dans l'historien juif tout ce qu'il écrit de ses « coreligionnaires », sectateurs de Juda le Gaulonite, ces « zélotes » ou « kanaïtes », ces « sicaires », ces « imposteurs », les Judas, les Matthias, les Sadok, les Theudas, malgré des suppressions et atténuations sans nombre dont l'évidence saute aux yeux du lecteur le moins averti. Josèphe les fouaille, les blâme, se plaint d'eux, les dénonce, au point qu'il a pu être taxé de trahison envers sa nation et de flagornerie envers les Romains. En ce qui concerne plus particulièrement Juda et Sadok et leurs bandes, il les charge des pires crimes ; il les accuse d'avoir tué, *pour s'enrichir*, les personnes de la plus grande condition, d'avoir pillé indifféremment amis et enne-

mis, sous prétexte de défendre la liberté publique, et d'avoir porté la torche jusque dans le temple d'Iahveh. Et nous savons par les Évangiles qu'un nommé Zacharie, que nous identifions avec Juda le Gaulonite, a péri entre le Temple et l'Autel (à la révolte du recensement, certainement).

Voilà donc ce qu'on lit encore dans Flavius-Josèphe. C'est un minimum. Et c'en est assez pour prouver que la raison de Renan sur le silence voulu de Josèphe, attentif à ne pas compromettre ses coreligionnaires, est une fantaisie ¹.

Ce qu'il y a d'étrange, dans le cas de Renan, c'est que, toutes les fois qu'il voit juste, comme prémisses, il tire des conclusions à l'encontre de la logique, donc de la vérité. Il comprend, un peu, que « Juda fut évidemment le chef d'une secte galiléenne *préoccupée de messianisme* », qui, ajoute-t-il, « aboutit à un mouvement politique ». Il a l'air de ne pas savoir que les mouvements messianistes sont à la fois religieux et politiques ; et il veut donner l'impression que les deux points de vue ne se mêlent pas, alors que le messianisme n'est que politique et religion. Ne pouvant nier qu'après l'écrasement de la sédition de Juda de Gamala par le procureur Coponius, « l'école subsista et conserva ses chefs », puisque, « sous la conduite de Ménahem, fils du fondateur, et d'un certain Eléazar, son parent, on la retrouve fort active, — c'est peu dire, — dans les dernières luttes des Juifs contre les Romains », — non, pas les dernières ; Renan oublie, dirai-je aussi à dessein ? Bar-Kocheba, et d'autres, entre temps ; — et admettant en outre que le mouvement de Juda le Gaulonite eut, beaucoup plus que d'autres séditions d'alors, de l'influence sur Jésus, qui vit peut-être ce Juda, et dont il connut l'école », il conclut que « Juda eut une manière de concevoir la révolution juive si différente de la sienne », celle de Jésus, et que « ce fut probablement par réaction contre l'erreur de Juda,

1. J'ai le regret de dire, — une fois pour toutes, — que la *Vie de Jésus* de Renan n'est construite que sur une critique aussi peu sérieuse, et, — je le crains, — déloyale. Elle est d'autant plus perfide qu'elle se présente sous un nom qui fait autorité, et empreinte d'une feinte bonhomie, onctueuse et pateline, d'autant plus erronée qu'elle veut se donner comme vraisemblable. Elle ne résiste jamais à l'examen des faits, dès qu'on la serre de près. On se demande si elle est de bonne foi.

que Jésus prononça l'axiome sur le denier de César¹. »

Non seulement Juda le Gaulonite a été le créateur d'une secte préoccupée de messianisme, mais la secte qu'il a fondée n'est pas autre chose que la secte messianiste, qui deviendra plus tard, par traduction grecque, la secte chrétienne, et en français, chrétienne, mais bien plus tard encore.

Messie ou Christ, messianisme ou christianisme, ces termes vont de pair, avec le même sens deux à deux, Messie étant hébreu, Christ étant grec, par traduction, je l'ai dit, je le répéterai à satiété. Ce n'est pas inutile. Le vocabulaire suffirait presque à prouver que le christianisme n'a pas d'autre origine que le messianisme, et n'est que messianisme pendant près de trois cents ans.

Flavius-Josèphe a beau ne plus dire grand'chose aujourd'hui sur la quatrième secte juive, dont Juda le Gaulonite fut l'auteur, parce que l'on a frauduleusement modifié son œuvre historique, cette quatrième secte, par ses chefs, par leurs exploits, guerriers ou autres, par leurs ambitions, par ce qui résulte de Flavius-Josèphe, se présente à nous avec des caractères tels qu'elle ne peut être que « messianiste ». Et on est d'autant plus sûr que cette secte messianiste doit être assimilée, identifiée avec celle qui, depuis, longtemps après, d'abord par la traduction en grec, et ensuite par un jeu de littérature durant des siècles, a été dite « chrétienne », d'où chrétienne, en français, qu'après avoir cité cette quatrième secte de Juda, Flavius-Josèphe n'aurait pas manqué de parler de la secte du « sage » Jésus, de laquelle il ne dit rien, qui eut cependant du retentissement, à en croire les seuls Évangiles, les *Actes*, les *Lettres* de Paul, et alors que, suivant les critiques et exégètes, Évangiles, *Actes*, *Lettres* de Paul sont parus et circulent à ce moment à travers le monde. Et après celle de

1. Nous verrons quel sens il faut attribuer à cet axiome, dont on a coupé l'effet par suppression de son explication. Voir au § *Rendez à César...* « Le sage Jésus, ajoute Renan, copiant l'épithète de l'interpolation sur Jésus dans Flavius-Josèphe, profita de la faute de son devancier, et rêva un autre royaume et une autre délivrance ». On ne peut pas plonger plus délibérément dans le faux ; le lecteur s'en apercevra de plus en plus au cours de cet ouvrage. Et cette affectation de toujours dire *Jésus* pour le Christ ! Voir note 1, page 9.

Juda, il en eut cité une cinquième, celle de Jésus, ce qu'il ne fait pas. Donc elle n'existe que sous les espèces de celle de Juda le Gaulonite.

« **N'appellez personne votre Maître** ». — Au surplus, leurs points de contact subsistent, qui les font coïncider et se superposer, malgré les efforts des scribes chrétiens pour en faire deux sectes distinctes. Mais on ne peut réussir tout à fait dans de telles impostures. Il n'est pas difficile de faire ressortir, dans leurs points fondamentaux, l'identité du messianisme de Juda et du christianisme évangélique, même dans son dernier état.

Juda le Gaulonite et ses sectateurs, les Zélotes, les Kanaïtes, les Fanatiques, avaient pour article fondamental de foi qu'il n'y a que Iahveh seul que l'on doit reconnaître pour Seigneur et pour Roi. Ils préféraient les tourments pour eux et pour leurs proches les plus chers plutôt que de donner à quelque homme que ce soit le nom de Seigneur et de Maître.

Voilà des traits typiques, caractéristiques. Ne les retrouve-t-on pas essentiellement dans les Évangiles chez Jésus-Christ et ses partisans ? Ils y sont, et avec des essais d'atténuation successifs qui prouvent qu'ils gênent, car ils identifient les deux sectes en une.

Qu'on ouvre le *Selon-Matthieu*. Au chapitre xxiii, 7, on retrouve textuellement, en propres termes, les enseignements de Juda le Gaulonite ; et, ce qui est plus extraordinaire, en les répétant, Jésus-Christ les oppose aux doctrines des Pharisiens, comme s'il venait de lire Flavius-Josèphe. Il faut transcrire intégralement ce passage évangélique :

« Les scribes et les Pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse... Ils aiment... à être appelés par les hommes : Maître ! Mais vous, ne vous faites point appeler : Maître ; car vous n'avez qu'un seul Maître ¹, et vous êtes tous frères. N'appellez personne sur la terre votre père ; car vous n'avez qu'un seul père, celui qui est dans les cieux. »

1. Certains manuscrits... commentés évangéliquement ajoutent après Maître, le Christ, pour donner le change. Mais c'est Dieu (Iahveh) qui est dans la pensée du Christ qui parle. La deuxième phrase qui traduit la même idée, le prouve. Le Christ est le *bar* et non l'*Abba*.

Voilà la doctrine de Juda le Gaulonite prise sur le vif dans les Évangiles.

L'impression est si forte, et la vérité, — identité entre les chrétiens et la secte de Juda le Gaulonite si absolue que déjà, dans Tertullien (*Apolog.*, 32), pour effacer l'histoire, les scribes protestent que « loin d'être ennemis de l'empereur (en n'appelant personne Seigneur, Maître ou Roi), ils consentent même à appeler les Césars *Seigneurs*, pourvu que ce ne soit pas dans le sens qu'ils donnent à ce mot, en s'adressant à Dieu. » *Plana imperatorem dominum, sed more communi, sed quando cogor ut dominum Dei vice dicam.* On ergote.

C'est une fraude qui procède du même esprit, — couper le christianisme de Juda le Gaulonite, — que celle où les descendants de Jude, dans Eusèbe, sont donnés comme « espérant un royaume qui n'est pas de ce monde », devant Domitien, — ce qui, d'ailleurs, est en contradiction avec l'institution de la Papauté.

Dans les Évangiles eux-mêmes, les scribes ont essayé d'atténuer les paroles du Christ de *Matthieu*, XXIII, 7. Et c'est le *Selon-Matthieu* (XIX, 16-17), qui commence la sophistication, première étape de la fraude, dans un vrai galimatias :

« Quelqu'un s'approcha de lui (le Christ), et lui dit : Maître (la plupart des manuscrits ont le seul mot : Maître ; quelques-uns ont Bon Maître), que dois-je faire *de bon* pour avoir la vie éternelle ? Il lui dit : Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est bon. Il n'y a qu'un seul bon (quelques manuscrits ajoutent : c'est Dieu). » Qui ne voit que l'intention est ici évidente de jouer sur le mot *Maître*, et de lui substituer peu à peu le mot *Bon* ? Le *Selon-Luc* (XVIII, 18-19) et le *Selon-Marc* (X, 17-18) donnent l'étape définitive de la fraude : « Un homme accourut (un des *principaux*, dit Luc) et lui demanda : — Mon bon Maître, que dois-je faire (*de bon* a disparu) pour hériter la vie éternelle ? — Jésus lui dit : — Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a qu'un seul bon, c'est Dieu. » Maître ? Dieu ? Plus de rapport.

Le procédé des mystifications évangéliques est là dans toute

sa splendeur. *Ab uno disce omnes*. Nous en avons souligné et nous en soulignerons d'autres.

La soif du Martyre. — Ces tourments qu'ils préféraient pour eux et pour leurs proches les plus chers, plutôt que de donner à quelque homme que ce soit le nom de Seigneur et de Maître, comme le dit encore Flavius-Josèphe des sectateurs de Juda le Gaulonite, est-ce qu'on ne retrouve pas l'écho édulcoré de la doctrine dans ces paroles de Jésus-Christ ? « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu apporter non la paix, mais le glaive. Je suis venu mettre la division entre le fils et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère ; et l'homme aura pour ennemi ceux de sa propre maison. *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui ne prends pas sa croix (l'épée) et ne me suit pas n'est pas digne de moi. Celui qui aura conservé sa vie la perdra ; et celui qui aura perdu sa vie, à cause de moi, la retrouvera (Matth., X, 34-39).* » Et ceci, à quelqu'un qui, avant de le suivre, voulait d'abord ensevelir son père : « *Laisse les morts ensevelir leurs morts ; toi, suis-moi (Luc, VI, 60 et Matth., VIII, 22), va annoncer le royaume de Dieu.* » Car Juda, fils de Zippori, et Matthias, fils de Margaloth, ne s'exprimaient pas autrement, style et idées. Et l'on sait ce qu'ils entendaient par « annoncer le royaume de Dieu ».

Si les « chrétiens » sont représentés comme une espèce de fanatiques affamés de la mort et si entêtés de leur manie que plutôt d'y renoncer ils souffrent volontiers les plus cruels supplices et y courent comme à une fête, c'est qu'ils sont les chrétiens, que nul n'a persécutés, mais dont les Romains et les Hérodes ont réprimé les séditions et les actes de rébellion contre l'Empire.

« Ces malheureux, dit Lucien des « chrétiens », se figurent qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. » (*De morte Peregrini*, 13). On dirait qu'il vient de lire Flavius-Josèphe, et la profession de foi de Juda ben Zippori et Matthias ben Margaloth.

Lucien ajoute : « En conséquence, ils (les « chrétiens ») méprisent les supplices et se livrent volontairement à la mort. » On dirait encore qu'il vient de lire dans Flavius-Josèphe (*Guerres*, IV, VII), cet épisode du siège de Gamala où l'on voit les Juifs combattants qui ne veulent pas se rendre, gagner le haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, comme disent les Évangiles, et, perdant toute espérance de salut, précipiter, comme ils voulurent le faire de « Jésus » à Nazareth dans le *Selon-Luc*, leurs femmes et leurs enfants du haut en bas des rochers et se jeter eux-mêmes ensuite, pour ne pas leur survivre ¹.

Les kanaïtes, disciples du Christ. — Quant au zèle tout spécial que les messianistes de Juda affichaient pour la Loi juive, pour la Thora, et qui les poussait, jusqu'à assassiner, c'est encore lui que l'on découvre comme soubassement aux doctrines évangéliques, malgré tout ce qu'on a fait pour en atténuer le caractère de violence farouche.

Nous trouvons encore dans les Évangiles actuels un disciple dont on avoue qu'il fut un de ces zélotes, un de ces kanaïtes, un de ces sicaires : c'est Simon, le Cananéen (*Matth.*, X, 4 ; *Marc*, III, 18 ; *Luc*, VI, 15). L'épithète Cananéen de certains manuscrits est l'adoucissement tardif de kanaïte de certains autres et des *Actes* (I, 13), qui traduisent le Zélote, s'agissant d'un Simon qui n'est autre, bien qu'on le fasse distinct, que Simon dit Képhas ou la Pierre, dont le caractère

1. Il y a aussi dans Flavius-Josèphe (*Guerres*, VI, XXI) l'épouvantable histoire d'une mère, fort riche, venue de Bethzôr (bourg de l'Hysope), d'au delà du Jourdain avec d'autres Juifs, pour se réfugier à Jérusalem ; elle fait rôtir son enfant et en mange la moitié. Le moins qu'on puisse dire de cette histoire, c'est qu'elle est fort suspecte et la « dame » aussi, qui s'appelle Marie, fille d'Eléazar : elle a tout l'air d'une petite-fille de Juda le Gaulonite, qui a suivi son mari à la guerre. Elle vient de la région de Gamala. Jérusalem, assiégée, où les habitants endurent depuis des mois les pires souffrances et courent les plus grands risques, ne paraît guère propre à servir de refuge à des femmes qui n'ont pas à prendre part à la guerre. D'autant plus que Titus avait précédemment offert aux Juifs une amnistie générale pour le passé, et que cette femme avait donc préféré le parti de la révolte à celui de la soumission. Oui, quelque kanaïte, bien sûr, quelque nièce du Christ, cette Marie, fille d'Eléazar.

violent atteste encore l'avatar par dédoublement d'origine ecclésiastique ¹.

L'*Apocalypse* (X, 3-4) nous montre un ange, — c'est Juda de Gamala, — qui prend possession du monde en posant un pied sur la mer et l'autre sur la terre, en jetant un cri comme le rugissement du lion. « Juda est un lion », a dit Jacob, nous le savons. A ce rugissement, appel de victoire, répondent sept tonnerres, sept anges, dont le septième, — c'est le Christ, — doit sonner de la trompette quand « s'accomplira le mystère de Dieu », c'est-à-dire le triomphe d'Israël, le règne d'Iahveh. Ces sept tonnerres sont les sept fils de Juda-Joseph et de Marie, les disciples, qui ne furent jamais Douze qu'en esprit. Ils sont les sept « daimones » que Jésus, en esprit, fera sortir de Marie, leur mère « selon la chair », muée pour la circonstance, et en esprit, en Marie-Madeleine, pécheresse possédée. Les scribes ne reculent devant aucune invention pour tuer la vérité. Nous verrons qu'il n'y a rien de scandaleux, comme les Évangiles le font croire, ni rien d'immoral, dans le cas de cette Madeleine, double pneumatique, en esprit, de Marie, épouse et mère irréprochable.

Ces sept tonnerres, fils du Lion Juda, les Évangiles n'ont pas pu les oublier totalement. Parmi les disciples, deux, Jacques, fils de Zébédée-Joseph et Jean, frère de Jacques, sont Boanergès, c'est-à-dire Fils du tonnerre (Marc, III, 17). C'est l'Évangile lui-même qui traduit. Le terme hébraïque, qui a été défiguré, serait Béné-Régues. Peu importe l'erreur ! L'épithète est là, traduite, qui nous renvoie aux tonnerres de l'*Apocalypse*. Elle est incompréhensible, appliquée aux disciples du « sage et doux Jésus évangélique, Prince de la Paix ». Mais aux fils de Juda de Gamala, elle convient admirablement ; elle est une preuve de plus que l'histoire réside dans le fils de Juda, et non dans le fils de l'inconsistant Joseph.

1. L'histoire de la mort d'Ananias et de Saphira dans les *Actes* (I, 5) n'est que la transposition évangélique de deux meurtres auxquels a présidé Simon-Pierre, « pour s'enrichir », dit Flavius-Josèphe. Le nom de Kanaïte, employé toujours en bonne part, n'était appliqué aux parisiens de la révolte que par eux-mêmes. (Flavius-Josèphe, *Guerres des Juifs*, IV, III, 9.)

Le zélotisme des sectaires de Juda le Gaulonite fait sans cesse irruption et éruption dans les Évangiles.

Comment expliquer cette haine féroce de Jésus-Christ, non seulement contre les Pharisiens, ceux du moins qui ne versaient pas dans le messianisme, doctrine de guerre et de révolte contre Rome, mais aussi, mais surtout, plus gravement, contre les Hérodes et les hérوديens. On y perçoit l'écho à peine affaibli des luttes politiques, que Flavius-Josèphe marque en traits de feu, engagées entre Hérode et ses successeurs et le clan messianiste, tenant pour la dynastie davidique, à laquelle appartenait Jésus-Christ, qui ne fut pas autre chose, on le sent, on en est sûr, que le chef de la secte sous Tibère. Son zèle pour l'accomplissement de la Thora ou Loi, achèvera de le prouver¹.

Galiléens ! — Kanaites ou Cananéens, dans Flavius Josèphe et les Évangiles, ou Zélotes, et Sicaires, les partisans de Juda le Gaulonite sont tout spécialement qualifiés de *Galiléens*. Comment, dans les *Actes* (V, 37), le scribe, par la bouche de Gamaliel, qualifie-t-il spécifiquement Juda le Gaulonite ? Il le qualifie de « Galiléen ». Lors du reniement de Simon-Pierre (*Matth.*, XXVI, 69), que dit à ce disciple la servante ? « Toi aussi, tu étais avec Jésus le *Galiléen*. » Épithète qui marque toute la secte de Juda de Gamala. Et Simon-Pierre lui-même (*Marc*, XIV, 70), tous ceux qui sont présents ne lui disent-ils pas ? « En vérité, tu es de ces gens-là (les révoltés chrétiens prisonniers), car tu es *Galiléen*. » On a fait sauter de certains manuscrits : « et ton langage, tes propos sont semblables aux leurs. » Pas seulement semblable dans la forme, âpre et rustaude, comme les montagnes du pays de Gamala, mais dans le fond : tes entretiens, tes discours vociférant l'espérance messianiste contre les Hérodes et contre Rome. Il faut savoir lire l'Évangile. Le texte grec précise même : « Ta façon de parler (ta causerie) te nomme, c'est-à-dire te qualifie, te désigne. » Et *Luc* (XXII, 59), sur Pierre : « Car il est *Galiléen*. »

1. Voir le chapitre suivant : *Jésus Bar-Abbas, Messie juif*.

Si l'on en croit les *Actes* (XI, 26), ce fut à Antioche que, pour la première fois, on donna aux « disciples » le nom de « chrétiens », traduction de Messianistes ou *christiens*, selon la forme grecque. Est-ce bien sûr ? N'est-ce point là une invention tardive, à qui l'on donne effet rétroactif ? Les *Actes*, de la fin du 11^e siècle, — début du troisième, — n'ont-ils pas été retouchés sur ce point ? Je le croirais volontiers, sans risque d'erreur, alors que, jusqu'à Julien, c'est tantôt l'appellation *Nazaréens*, tantôt l'appellation *Galiléens* dont se servent aussi souvent que du terme chrétiens, les auteurs non-chrétiens et parfois les chrétiens eux-mêmes pour désigner les disciples du Christ. L'historien grec et homme d'État Flavius Arrien, qui, né à Nicomédie en Bithynie, gouverna la Cappadoce, aux temps où Hadrien détruisit et dispersa la nation juive, qui n'a rien ignoré du christianisme primitif, — Apocalypse et Commentaires de Pappias, — qui a connu le baptême du Iôannès, puisqu'il en parle, et on peut être sûr que lui aussi a subi la revision ou censure de l'Église, ne cite jamais les « chrétiens », terme que l'on trouve dans Tacite, Suétone, Pline le Jeune, — y a-t-on substitué l'expression ? — qui l'on précédé pourtant d'une trentaine d'années. Arrien, citant Epictète (*Dissertation*, liv. II, IX, 20) écrit : ... « Celui-là est appelé *Juif* et l'est vraiment qui a « l'affection » (*to pathos* : passion malade) du baptisé... » Et plus loin, (liv., IV, 7) : « On peut faire face à la tyrannie menaçante soit..., soit par résignation habituelle, comme les *Galiléens*. » Ainsi vers 130, les « chrétiens » sont toujours des Juifs ou des Galiléens, chez un auteur qui, né en Bithynie, gouverneur de la Cappadoce, devait être au courant de l'histoire locale.

Au surplus, il est étonnant qu'Arrien ait si peu parlé du christianisme, à moins qu'il n'en parlât dans ses livres d'histoire qui ont été détruits, naturellement. C'étaient des ouvrages spécialement consacrés à la Syrie et l'Asie-Mineure, patrie du christianisme originaire.

■ La révolte du recensement. — Et maintenant, qu'a été, qu'a pu bien être le mouvement de rébellion dont Juda et

Sadok ont été l'âme et les instigateurs au recensement de Quirinius ?

Nous ne le saurons jamais qu'en gros par les quinze à vingt lignes qu'il a plu à l'Eglise d'en laisser dans Flavius-Josèphe, lignes précieuses évidemment, car elles nous révèlent bien la manière de Juda, de Sadok et de leurs sectateurs, les zélotes, leurs parents et coreligionnaires, les Simon, les Juda, les Eléazar, les Jaïrus, les Jacob ou Jacques, les Ménahem. Ce sont des brigands qui tiennent la campagne, descendus des régions montagneuses et forestières de la Galilée Transjordanienne ou jordanienne, colorant leurs pillages, leurs assassinats, leurs vols à main armée de prétextes généreux : défense de la liberté, zèle pour la vieille loi juive.

Pour les détails des opérations, Flavius-Josèphe n'est plus aujourd'hui qu'un procès-verbal de carence. On l'a vidé de toutes les aventures, de tous les menus faits, de toutes les circonstances qui auraient permis d'individualiser les événements matériels ¹. Lui qui est si prodigue d'ordinaire de documents enregistrés, dont la manière historique et narrative est si loin de la philosophie de l'histoire, expédie et résume ici en quelques phrases d'ensemble le caractère du mouvement zélote de Juda et Sadok.

Les voici :

« Il est incroyable quel fut le trouble que ces deux hommes excitèrent de tous côtés. Ce n'était que meurtres et que brigandages ; on pillait indifféremment amis et ennemis, sous prétexte de défendre la liberté publique. On tuait, *par le désir de s'enrichir*, les personnes de la plus grande condition ². La rage de ces séditieux passa jusqu'à cet excès de fureur qu'une grande *famine* qui survint ne put les empêcher de forcer les villes ni de répandre le sang de leur propre nation. Et l'on vit même le feu de cette cruelle guerre civile porter ses *flammes* jusque dans le Temple de Dieu (d'Iahveh) ³.

1. Il en est toujours ainsi pour tout ce qui touche à Juda le Gaulonite et à ses fils, Ménahem excepté.

On l'a vu pour la mort de Simon-Pierre et des Jacob-Jacques, en particulier, pour le faux sur Jésus, etc., etc.

2. C'est cet exemple que suivit Simon-Pierre avec Ananias et Saphira.

3. Le Jésus du Selon-Matthieu (IX, 15) s'est souvenu des **accusations**

« La vanité qu'eurent Juda et Sadok de fonder une quatrième secte et d'attirer après eux tous ceux qui avaient de l'amour pour la nouveauté, fut la cause d'un si grand mal ; il ne troubla pas seulement la Judée ¹, mais il jeta les semences de tant de maux dont elle fut encore affligée depuis. » Ges-sius Florus n'y est pour rien, comme on voit ; les messia-nistes ne l'avaient pas attendu.

Tel quel, ce témoignage, — dont nous sommes bien obli-gés de nous contenter, — doit nous suffire.

Deux faits matériels en ressortent, dans la trame de la révolte générale :

1^o Une grande famine ;

2^o Une émeute dans le Temple, avec tentative d'incendie.

Est-ce qu'il n'est pas possible d'en retrouver la trace dans les Écritures, et tout particulièrement dans l'*Apocalypse*, en dépit de tous les adoucissements de texte qu'y ont apporté les scribes ecclésiastiques, et en faisant la part aussi du sym-bolisme apocalyptique et évangélique ?

Qu'on lise le chapitre XI. C'est, traitée en manière de Révé-lation, comme pour la naissance du Messie nous jetant en pleine révolte messianique, — le Dragon roux alla faire la guerre au reste de ses enfants ² — toute l'histoire de Juda et Sadok et de l'insurrection de 760 = 7, à l'occasion du Recen-sement.

Juda-Sadok dans l'Apocalypse et la famine. — Au début du chapitre XI de l'*Apocalypse*, Jôannès mesure, avec un roseau, le temple de Dieu (Iahveh) et l'autel, et ceux qui y adorent.

de Flavius-Josèphe. « Bienheureux serez-vous, dit-il à ses partisans et disciples, au III^e siècle, quand on vous maudira, quand on vous persé-cutera, et qu'on dira *en mentant*, — Flavius-Josèphe a menti, évidemment ; du moins Jésus ainsi avoue-t-il qu'il s'agit bien de ses disciples et par-tisans, — toute sorte de mal contre vous à cause de moi. » Le scribe n'a pas osé ajouter : « et à cause de Juda le Gaulonite, mon père. » Toute la mystification jésu-chrétienne en aurait croûlé du coup.

1. Tiens ! tiens ! Rome même probablement. Voir dans Flavius-Josèphe l'histoire immonde du chevalier Mundus, dont nous serons bien obligés de parler un jour.

2. Voir chap. II, § : *Haine et guerres entre les Hérodes et le Messie*, p. 211 et dans l'*Apocalypse*, chap. XII, 17.

Ainsi est situé le lieu du dernier combat où périt Juda le Gaulonite, et Sadok avec lui vraisemblablement, entourés de leurs partisans (ceux qui adorent). Le Jôannès les dénombre, pour « leur dispenser une vie et une réputation immortelles », comme disaient déjà Juda, fils de Zippori, et Matthias, fils de Margaloth, au temps de l'Aigle d'or, — « la vie éternelle », diront les scribes chrétiens et chrétiens, et, autrement dit, la « résurrection ». « Je suis la résurrection et la vie », fera-t-on dire au Jésus évangélique, quelque deux ou trois cents ans plus tard. Car le Jôannès, à l'époque de l'*Apocalypse*, au quinzième de Tibère, sait que « ceux qui adorent » entre le Temple et l'Autel y ont péri. Le parvis extérieur, inutile de le mesurer ; il est abandonné aux *goïm*, aux nations, aux gentils ou païens, aux autres races que la juive ¹, « qui fouleront aux pieds la cité sainte pendant quarante-deux mois ». Pour les initiés, cela veut dire que la Judée devait rester au pouvoir des Romains pendant quarante-deux ans, depuis la naissance du Messie, jusqu'au jour où il commencerait sa « prédication », en l'an quinzième du règne de Tibère sous Ponce-Pilate, jusqu'à la date de la délivrance du peuple d'Iahveh, du règne d'Israël, et de la victoire du Messie (782-789 = 29-36) ².

Antérieurement, pour préparer la mission du « Christ », Juda et Sadok ont travaillé. C'est ce qu'exprime le verset 3, en ces termes : « Je donnerai à mes deux témoins (la phrase

1. Goïm = Gentils. Nous avons élucidé ce point.

2. Les 42 mois sont, en effet, ici, comme nous dirions, vingt printemps, dix hivers, cinq Noël, des mois de Pâque, ou de Nisan, ou d'Agneau, à raison de un par an. Le renseignement, confronté avec d'autres faits, permet en plus de dater à la fois la naissance du fils de Joseph, et la date où il a commencé de prêcher son *Apocalypse*. Nous préciserons ces points en temps et lieu voulus, au moyen de tous autres arguments propres à convaincre.

C'est le même temps, quarante-deux mois, qui est donné (chap. XIII, 5), à la Bête à dix cornes et sept têtes pour agir, avec sa bouche profératrice de paroles d'orgueil et de blasphèmes ; et c'est encore 42 mois, $42 \times 30 = 1.260$ jours, que la Vierge et son fils restent au désert (chap. XII, 6). Voir la *Crèche de Bethléhem*. N'oublions pas que le style de l'*Apocalypse* est un style de Révélation.

En un mot, le Christ a commencé son « ministère », il s'est « manifesté » en 781-782, l'an 15 de Tibère, à 42 ans, pour mourir, après sept ans de luttes diverses, en 789, sept ans plus tard, âgé de 50 ans, sur la Croix.

de l'*Apocalypse* ne dit plus quoi; elle a été coupée et tournée court); et ils prophétiseront pendant *douze cent soixante jours*, revêtus de sacs (quarante-deux mois encore). Ces deux témoins, continue le texte, sont *les deux oliviers et les deux chandeliers debout devant le Seigneur de la terre* ¹. Si quelqu'un veut leur faire du mal, il sort de leur bouche un feu qui dévore leurs ennemis : ainsi doit périr celui qui veut leur faire du mal. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe pas de pluie pendant les jours de leur prophétie. Ils ont aussi le pouvoir de changer l'eau en sang et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils le voudront. Quand ils auront achevé de rendre leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre; elle les vaincra et les tuera. Leurs cadavres resteront sur la place de la Grande cité qui est appelée allégoriquement (le texte dit : *en esprit*, du grec πνευματικῶς, pneumatiquement) Sodome et Égypte ².

1. Les deux images sont reproduites, ainsi que « le Seigneur de la terre », du livre de Zacharie, le prophète (IV, 3 et 11-14), qui dit cependant : « le Seigneur de toute la terre ». Zacharie vise Iahveh. L'*Apocalypse*, je pense, fait allusion à César, devant qui Juda et Sadôk se tiennent debout; ils lui résistent. Zacharie ajoute même : « Ce sont les deux Oints (Messie, Christ) », et plus textuellement : « les deux fils de l'huile ». D'où l'image des oliviers, producteurs d'huile, pour l'onction, pour le « chrisme »; il n'y a pas de mot tiré de Messie pour signifier chrisme. On pourrait dire : le Messiasme. La cérémonie de l'onction ou du chrisme qui fait roi, — roi-prêtre en Israël, est celle du couronnement pour les rois et empereurs ordinaires.

En empruntant ses images à Zacharie, l'*Apocalypse* nous fait comprendre toutes les allusions que comporte l'intervention de Zacharie, dans les Évangiles, soit qu'il s'agisse du père du Joannès (Jean-Baptiste), qui n'est pas autre que Joseph, sous un autre aspect, ni que Juda le Gaulonite, soit qu'il s'agisse de Zacharie, tué entre le Temple et l'Autel, dans une imprécation de Jésus, dont nous parlons plus loin, et qui, rappelant la mort de son père, est un des nombreux traits d'union qui permettent d'assimiler Joseph à Zacharie, à Juda de Gamala, et, par suite, Jésus-Christ à Jean-Baptiste et autres Joannès.

2. Le Saint-Esprit, c'est ἅγιον πνεῦμα (Hagion pneuma) : le souffle sacré. Tout ce qui vient du Saint-Esprit est de l'allégorie, du symbole, d'après le sens même des mots. Le « change », le tour de passe-passe, c'est de vouloir donner comme des réalités arrivées les inventions purement cérébrales et littéraires, les spéculations imaginatives et fantaisistes des scribes. Il ne faut jamais oublier ces « changes », pour retrouver la vérité historique, c'est-à-dire pour ne pas prendre des « faits et actes en esprit, allégoriques, symboliques », pour des réalités vécues ou vivantes, *ayant eu chair*, si l'on peut dire. Le Saint-Esprit, c'est de l'abstraction.

Arrêtons ici la citation ¹.

Elle est la transcription apocalyptique de l'événement que fut la famine dont parle Flavius-Josèphe, arrivée en 760 = 7, l'année du recensement, année sabbatique pendant laquelle la terre elle-même, d'après la loi juive, avait droit au repos. De là, ce pouvoir des deux témoins, — martyrs, en grec, — Juda et Sadok, de fermer le ciel, de frapper la terre. Plus de pluie, partant, plus de récoltes. Juda et ses partisans profitèrent de cette famine pour forcer les villes (ce qui implique une guerre importante, dont les péripéties ont disparu de l'historien juif) et piller les campagnes (vaste terrain de manœuvre et d'opérations aussi). Ils ravagèrent les moissons. Ils firent ce que, plus tard, feront Jésus-Christ et ses disciples, et que rapportent les Évangiles (*Matt.*, XII, 1-8 ; *Marc*, II, 23-28 ; *Luc*, VI, 1-15), et, naturellement, avec les atténuations nécessaires pour changer ces griveleurs en petits saints : « Ils se mirent à cueillir les épis et à les manger ». C'était un jour de sabbat. Ils ne devaient pas, d'après la loi juive ².

1. Elle se termine par une addition certaine : « où leur Seigneur a été crucifié ». Elle date du temps où l'on a consenti à faire entrer l'*Apocalypse* dans le canon des Écritures, pour la camoufler en livre chrétien, je ne dis plus chrétien ou messianiste. Mais l'addition est maladroite au plus haut point, car elle prouve, par l'emploi du possessif « leur », qu'il y a un lien évident entre les Zélotes et Juda le Galiléen, d'une part, et leur Seigneur, le Rabbi, plutôt, d'autre part. L'évidence est si certaine que, dans certains manuscrits, pour la pallier, la cacher même, toujours par le même système de fraudes faciles, on a remplacé le possessif leur par le possessif notre, qui n'a aucun sens dans le récit de l'*Apocalypse*.

2. Les scribes en profitent pour montrer que « le Fils de l'homme » est maître du sabbat. Comme zélote de la Thora, il ne devrait pas la violer. Et, de vrai, dans les Évangiles, il ne la viole pas. Ce sont ses seuls disciples qui cueillent les épis et les mangent. Mais Jésus-Christ prend l'opération à son propre compte, il couvre ses disciples, et les justifie avec des exemples empruntés à la vie de David (I *Samuel*, XXI, 1-6) et aux sacrificateurs (*Lévitique*, XXIV, 9).

Il y a cependant, dans le *Selon-Matthieu*, une phrase bien dure de Jésus, à propos de cette scène, plus champêtre que guerrière. Et c'est pourquoi le *Selon-Marc* et le *Selon-Luc* ne l'ont pas reproduite. Elle prouve que l'incident des « épis arrachés » fut, en histoire, plus farouche qu'il n'y paraît. Les Pharisiens, qui s'étonnent de ce que font les disciples, ne sont pas bien méchants. Ils disent à Jésus : « Voici tes disciples qui font ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat. » Jésus

Sur la date de l'Apocalypse. — L'*Apocalypse* avait déjà visé cette famine (VI, 6), quand il y est annoncé que le blé et l'orge vont enchérir, tandis qu'il y aura abondance de vin et d'huile. Le texte ne laisse pas de doute que Juda et les zélotes ont voulu et causé cet enchérissement dont l'*Apocalypse* est toute réjouie ¹.

répond : « Si vous saviez... vous n'auriez pas condamné les innocents ». Ne semble-t-il pas qu'il y a dans cette parole comme une colère qui gronde, au ressouvenir du châtement des révoltés de 760 = 7 ? Elle paraît très exagérée ; elle est très déplacée ; elle est très violente, auprès de l'observation des Pharisiens, assez bénigne. J'entends bien que le scribe l'applique au fait évangélique et veut faire comprendre que les Pharisiens accusent et condamnent les disciples, innocents, de violer le sabbat. Mais la réponse de Jésus fait allusion à un événement autrement tragique, c'est certain.

1. Voici ce texte : « J'entendis comme une voix qui disait : Un chœnix de froment, un denier ! trois chœnix d'orge, un denier ! Quant à l'huile et au vin, ne leur fais pas tort ! » Donc l'huile et le vin, puisqu'on ne leur fait pas tort, pourront s'acheter ; le prix n'en sera pas augmenté. On ne détruira pas les oliviers et les vignes. Mais le froment et l'orge subiront une hausse. Le chœnix (un peu plus d'un litre) vaudra un denier pour le blé et un tiers de denier pour l'orge. Le denier, monnaie romaine, valait 0,88 centimes. C'est un prix exorbitant, un prix de famine, pour un litre de froment, surtout à l'époque.

M. Salomon Reinach, un érudit spécialiste des études historiques de ces temps, — ceux du Messie et les nôtres, — tire argument de ce texte (la *Date de l'Apocalypse*, *Revue archéol.*, 1901, II, p. 350, réimpression dans *Cultes, Mythes et Religions*, II, p. 356 et ss.), pour dater l'*Apocalypse* d'environ l'an 92, sous Domitien. Il est hypnotisé par un texte d'Irénée (V. xxx, 3), reproduit dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (III, xviii, 3), où il est dit que celui « qui a vu la Révélation (τὴν ἀποκάλυψιν ὁραχότος) l'a contemplée il n'y a pas longtemps... vers la fin du règne de Domitien (... ἐωράθη... πρὸς τὴν τέλει τῆς Δομετιανοῦ ἀρχῆς) ». Et il fait plier l'histoire et la raison, au prix d'entorses douloureuses, devant le texte, d'ailleurs très nébuleux, d'Irénée. Que l'*Apocalypse* ait été vue sous Domitien, c'est certain. Mais cela ne prouve pas qu'elle n'existait pas auparavant. Tacite ne l'a sûrement pas ignorée. Sur le travail de M. S. Reinach, dont il adopte, semble-t-il, les conclusions, voir aussi Charles Guignebert : *Manuel d'Histoire ancienne du Christianisme*, p. 384. Voici le raisonnement, — « argument curieux et solide en faveur de cette opinion (la date 92-93) », dit M. Charles Guignebert : « Domitien a rendu en 92 un édit pour protéger la culture du blé et restreindre la production du vin qu'il juge nuisible à celle des céréales ; il ordonna donc de ne plus planter de nouvelles vignes en Italie et de détruire au moins la moitié de celles qui existent dans les provinces. Voir Suétone (*Domitien*, 7). En rapprochant ce fait du passage de l'*Apocalypse* qui annonce que le blé et l'orge vont enchérir, tandis que l'huile et le vin seront en abondance, « ne seront pas lésés », on obtient la date de la prédiction et de la rédaction de l'ouvrage. »

Argumentation fallacieuse et arbitraire. L'édit de Domitien a pour

Que l'huile de l'onction, denrée sacrée, que l'huile du chrisme, que le vin de la grande Pâque, nécessaires à la célébration du triomphe messianiste, — on changerait l'eau en vin, comme à Cana, plutôt que d'en manquer, — restent à leur juste prix, qu'on ne les lèse pas, c'est ce que signifie le passage apocalyptique. Pour les autres denrées, le prix peut en augmenter ; il le doit ; il est excellent qu'une grande famine amène la hausse du coût de la vie. C'est une circonstance favorable aux zélotes, comme à tous les révolutionnaires politiques, dont les chances augmentent d'autant, dont le succès est fait de la moitié des misères publiques, auxquelles ils poussent. Aucun Juif, contemporain du Crucifié de Ponce-Pilate, n'a pu se méprendre sur le sens et la portée du texte de l'*Apocalypse*, sur le blé, l'orge, l'huile et le vin. Seuls, les érudits l'interprètent à contre sens.

Aussi pour que le blé et l'orge ne soient pas lésés, il faut...

L'émeute dans le Temple. — La guerre que « la Bête qui monte de l'abîme » a faite aux « deux martyrs », Juda et Sadok, s'est terminée par une bataille dans le Temple, que

but de faire diminuer le prix du blé (rien sur l'orge), et tend à faire augmenter le prix du vin (pas un mot sur l'huile). C'est le contraire que l'*Apocalypse* donne comme un résultat envisagé : hausse sur le pain. Le vin ne subira aucun dommage. On n'arrachera donc pas de vignes, comme le veut l'édit. Non plus que les oliviers, pères de l'huile. L'huile pour l'onction du Messie, pour son « chrisme », ne saurait enchérir. C'est ce que sous-entend l'*Apocalypse*... Et quant aux vignes, si on les arrachait, où trouver le meilleur cep pour que le Messie y attache son anan ? Le Joannès connaît ses auteurs et la Qabale juive dont nos exégètes n'ont aucune idée. Concluons, contre MM. S. Reinach et Ch. Guignebert, qu'il n'y a aucun rapport entre l'*Apocalypse* et l'édit de Domitien. Ce n'est pas encore la science érudite de cette argumentation curieuse, il est vrai, mais peu solide, qui nous donnera la date de l'*Apocalypse*.

Si l'*Apocalypse*, qui connaît le Christ, date de la fin du 1^{er} siècle, pourquoi, même dans les Chapitres de l'Envoi, n'est-il fait aucune allusion quelconque, soit à des Évangiles, même embryonnaires (*Proto-Marc*), soit à l'apôtre Paul et à ses Epîtres et Missions ? Inexplicable. B. Aubé, l'un des critiques pour qui je professe la plus grande estime, parce que, bien qu'asservi au préjugé religieux, il fait preuve de la plus grande perspicacité quand il raisonne, sauf quand il est influencé par Renan, dit de l'*Apocalypse* que « c'est, de tous les écrits du Nouveau Testament, celui dont nous savons le mieux la date exacte. Il est de la fin de l'année 68 ou du commencement de l'année 69. » Il adopte l'opinion de Renan. Le renverrai-je à Th. Reinach et à Ch. Guignebert ? Qu'ils se mettent d'accord. Moi, je les départage.

L'*Apocalypse* ne connaît que par sous-entendu, que Flavius-Josèphe ne signale plus que par une phrase, et à laquelle les Évangiles *Selon-Matthieu* (XIII, 23-36) et *Selon-Luc* (XI, 37-52) ne font plus qu'une allusion voilée, la mort de Zacharie, double pneumatique de Joseph et de Juda le Gaulonite.

L'allusion évangélique se trouve dans les malédictions furieuses de Jésus-Christ contre les scribes et les Pharisiens, série d'invectives forcenées, où la rage écume, et qui détonnent effroyablement dans la bouche du « doux » Jésus, homme sage, prince de la paix, suivant la critique conventionnelle et le préjugé religiosâtre.

Le texte du *Selon-Matthieu*, sur ces malédictions, est remarquable, moins encore peut-être par l'allusion qu'il fait à la mort de Zacharie, que par les perspectives qu'il découvre sur l'histoire des révoltes juives, toutes de caractère messianiste, depuis celle du Recensement, jusqu'à celle de Bar-Kocheba.

Le Jésus-Christ qui *maudit* les scribes et pharisiens, et même les docteurs de la Loi, ne paraît pas contenir dans sa *chair* le Dieu-Verbe. Il ne parle que sur le ton propre au Christ farouche, que fut le Crucifié de Ponce-Pilate sous Tibère. Mais, à part l'allusion qu'il fait à la mort de Zacharie, son père camouflé, rien de ce qu'il dit ne lui était connu de son vivant charnel. Les événements qu'il vise dans ses malédictions sont postérieurs à sa crucifixion. En résumé, le Jésus-Christ des malédictions, mis dans la peau du Christ-Messie de Tibère, mort en 789 = 36, parle dans les Évangiles comme un scribe du III^e siècle, qui lui fait résumer en quelques phrases toute l'histoire des malheurs arrivés tant à lui-même qu'à ses frères : les Simon-Pierre, Jacob-Jacques, Ménahem, ainsi qu'à Bar-Kocheba, sans compter les Jairus, les Eléazar et Theudas.

Voici le morceau, et d'après le *Selon-Matthieu* ¹, au chapitre XXIII. — Alors Jésus parla au peuple et à ses disci-

1. Le *Selon-Luc*, suivant son habitude, présente des variantes, sauf sur la mort de Zacharie, dont l'intention est manifestement de dire n'importe quoi pourvu que les précisions du *Selon-Matthieu* soient obscurcies par son grimoire à Théophile.

ples, et il leur dit : « Les scribes et les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse. Faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent ; mais ne faites pas comme eux parce qu'ils disent et ne font pas... Ils aiment... à être appelés par les hommes : Maître ! Mais vous, ne vous faites point appeler : Maître, car vous n'avez qu'un seul Maître, et vous êtes tous frères ¹... Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et, quand vous l'avez, vous en faites un enfant de la géhenne deux fois plus que vous ² !... Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et vous négligez les choses les plus importantes de la Thora, justice, miséricorde, fidélité ³... Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous bâtissez les tombeaux des prophètes et que vous ornez

① Passage connu, transcription de l'article fondamental de la doctrine de Juda le Gaulonite.

2. Condamnation par « Jésus-Christ » des apôtres chrétiens propageant les doctrines de l'Apocalypse du Iôannès-Christ ; apostasie du règne de mille ans, au III^e siècle, quand on a fabriqué l'incarnation et le « royaume de Dieu ». Au lieu de convertir les goïm en chrétiens-chrétiens, les Juifs du Temple cherchent à les convertir au judaïsme pur.

3. Allusion directe à l'opération du Recensement de Quirinius.

Dans *Luc*, XI, 37, c'est à la propre table d'un pharisien dont il est l'hôte, que Jésus-Christ lance ses imprécations et invectives. *Matthieu* n'a pas mis au compte de son Dieu cette inconvenance. La scène se passe en plein air, devant le peuple, en allongeant en revanche démesurément les couplets. Mais *Luc* et *Matthieu*, synoptisés, pour que l'on ne puisse pas voir, dans ce reproche de payer l'impôt, le même esprit en Jésus et en Juda de Gamala et l'allusion à l'opération fiscale du recensement, ont ajouté un émollient : « Malheur à vous qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin (dit *Matthieu*), de la menthe, de la rue et de toutes sortes d'herbes (dit *Luc*) et qui négligez les choses les plus importantes de la Loi, la justice, la miséricorde et la fidélité (dit *Matthieu*), la justice et l'amour de Dieu (dit *Luc*). Il fallait faire ces choses, sans toutefois omettre ou négliger les autres. » On ne sait plus aux quelles choses Jésus donne le pas, si c'est à la Loi sur l'impôt ou à l'impôt sur la Loi. Le scribe hésite : il n'en sait rien lui-même. Au fond, peu lui importe. Tout ce qu'il veut, c'est donner le change aux goïm.

Nous sommes loin, ici, du temps de Juda le Gaulonite, du Crucifié de Ponce-Pilate, de Ménahem et de Bar-Kocheba. Nous avons fait du chemin, depuis. Renan, qui croit à un Jésus historique du temps de Tibère pareil au Jésus des Évangiles, a bien raison en ce sens. Ce Jésus vous a une toute autre façon que son père de comprendre la « révolution » juive. Quel renégat ! Comme il apostasie ! La *Pistis-Sophia*, la Foi assagie est dépassée. Et *Pistis-Sophia* est du milieu du II^e siècle.

les sépulcres des justes ; et vous dites : Si nous avons vécu du temps de nos pères, nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Ainsi vous témoignez que vous êtes bien les fils des meurtriers des prophètes. Comblez donc la mesure de vos pères ! Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous au châtiment de la géhenne ? »

Interrompons ici la citation. Ce dernier morceau montre que les Juifs du Temple, au III^e siècle, sans verser dans la mystification jésu-chrétienne, ont gardé un cœur respectueux et sympathique envers tous les chefs kanaïtes, désignés ici comme prophètes, qui ont combattu pour l'indépendance juive ; ils leur bâtissent des tombeaux et les ornent. Figures, je pense. Ce qui ne fait pas l'affaire justement des judéo-chrétiens dont le but est d'effacer l'histoire vraie de ces prophètes-kanaïtes-chrétiens sous les fables évangéliques.

Toutefois, sous l'intention, le scribe du III^e siècle ne peut s'empêcher de faire apparaître le Christ de Ponce-Pilate, gardant rancune aux Juifs, fils de ceux, sous Auguste, Tibère, Claude, Domitien, Hadrien, qui, loyaux sujets, se sont joints aux Romains « pour répandre le sang des prophètes ». Et Jésus-Christ, ici, est si bien incarné dans son double terrestre, qu'il se sert du vocabulaire propre au Iôannès : « Serpents ! Race de vipères ! » Il est ce Iôannès en personne.

Reprenons la citation. Jésus-Dieu, le Verbe prend la parole :

« Voici, je vous envoie des prophètes, des sages et des scribes ; vous tuerez et crucifierez les uns ; vous battrez de verges les autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville. Ainsi retombe sur vous tout le sang des Justes qui a été répandu sur la terre (sur le sol), depuis le sang d'Abel le Juste jusqu'au sang de Zacharie que vous avez assassiné entre le Temple et l'Autel⁽¹⁾. »

Ce passage est un aperçu d'ensemble sur l'histoire juive

1. Certains manuscrits portent : Zacharie, fils de Barachie. L'addition manque dans les manuscrits les plus anciens, le *sinaiticus* notamment. L'intention de cette addition est visible : elle a pour but de faire croire que le Zacharie, prophète de l'Ancien Testament, dont on ne sait comment il est mort, et qui était fils de Barachie, est celui que cite Jésus,

kanaïte et noue le messianisme de Juda le Gaulonite et de ses descendants au christianisme qui en est le camouflage ¹. Il cadre à merveille avec la constatation mélancolique de l'*Apocalypse* sur les deux témoins, — premiers prophètes, — à qui la bête a fait la guerre et qu'elle a tués et vaincus, et sur leurs successeurs chrétiens, avec tout ce que dit, en gros, Flavius-Josèphe sur les répressions romaines, en Judée, avec le consentement des Juifs du Temple, jusqu'aux temps d'Hadrien. Pour anticiper à ce point, il faut que le Christ de Ponce-Pilate, du 1^{er} siècle, soit devenu le Jésus-Christ du III^e, qui parle par le calame du scribe fabriquant le christianisme. En remontant à Abel, le faussaire tente de faire croire que les prophètes, les sages et les scribes que Jésus envoïe, dit-il, sont les nabis de l'Ancien Testament. Imposture évidente. En quoi les Juifs sont-ils responsables du meurtre d'Abel par Caïn ? ². Quels prophètes de l'Ancien Testament, — à part Esaïe, scié en deux, dit-on, entre deux planches, par Manassé, ce dont les Juifs ne sont point les coupables, — ont-ils subi les molestations, peines, supplices, fouet, lapidation, crucifixion, que ce passage évoque ? Aucun. !

Non. Les prophètes, les sages, les scribes que le faussaire

alors qu'il s'agit de Zacharie, père de Iôannès, donc de Joseph = Juda le Gaulonite, père du Christ. Voir ci-dessous le § : *Zacharie, fils de Barachie*.

1. C'est dans le même esprit que sont lancées les malédictions sur les villes « impénitentes », — comprenez : les villes qui ne l'ont pas soutenu dans sa croisade de Messie, — Corazin, Bethsaïda, Capernaüm (*Matthieu*, XI, 20-24 ; *Luc*, X, 12-15).

2. A la vérité, le scribe, — et les initiés ne s'y peuvent tromper, — vise, en Abel, non pas la victime de Caïn, — vieille histoire, — mais le plus jeune des fils de Juda le Gaulonite, Ménahem, en Évangile Nathanaël, « Israélite en qui il n'y a point de fraude » comme lui dit Jésus (*Jean*, I, 47), quand Nathanaël demande à Philippe : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Les trois frères ironisent sur l'invention de Nazareth et sur Abel-Ménahem-Nathanaël, le Juste, le « sans fraude », même sur Nazareth.

Le *Selon-Luc*, le plus travaillé des synoptisés, a des procédés de corser les fraudes qui ne sont qu'à lui ; de même pour créer des changes. Le *Selon-Matthieu* parle de sang répandu « sur la terre », à même le sol. Le sol a été rougi par les flots de sang. Le *Selon-Luc* transpose l'idée de lieu : sur la terre, en une idée de temps : « depuis la création du monde », interprète-t-il. On saisit, j'espère, l'intention de tromper : le sang répandu sur la terre (pas à même le sol), depuis que la terre existe, depuis la création du monde. Ainsi, le sang répandu n'est-il plus seulement celui des temps messianistes. Abel ! Abel !

ne peut s'empêcher de faire évoquer, si tragiquement, par le revenant, au III^e siècle, du Christ de chair, c'est, depuis le père Zacharie-Joseph-Juda-Zébédée, tous les fils qui étaient frères, sans les nommer, jusqu'à Ménahem-Abel, le plus jeune. Le scribe inverse l'ordre des morts en disant : « depuis Abel jusqu'à Zacharie », par le même procédé que les *Actes* font mettre, par Gamaliel, la révolte de Theudas avant celle de Juda le Galiléen (*Actes*, V, 36-37).

C'est encore le change sur cette certitude que veut donner le scribe, en essayant de rejeter dans un lointain passé le temps où a été répandu le sang des prophètes, quand il fait prêter par Jésus aux Juifs cet argument pour leur défense : « Si nous avions vécu du temps de nos pères » ; ce que Jésus profère anachroniquement, ne peut s'appliquer qu'aux Juifs des temps écoulés depuis Auguste jusqu'à Hadrien, qui sont restés les loyaux et fidèles sujets de Rome, qui ne se sont pas associés aux entreprises messianistes, et qui les ont même réprouvées ou combattues ¹.

Et comme conclusion à ce rappel de tous les désastres subis par la secte de Juda le Gaulonite et de ses successeurs, le cri de désespoir, d'ailleurs magnifique, constat de tous les échecs synthétisés en Jésus-Christ (*Matt.*, XXIII, 37), mais qui ne peut être venu à la pensée des scribes et sous leur plume, qu'après la destruction de la nation juive, et qui n'a pu être mis dans la bouche de Jésus qu'après son incarnation dans le Christ de Ponce-Pilate :

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, — moi-même et mon frère Jacob-Stéphanos, entre autres, — combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! ² »

1. Ben Zakai, le rabbi (au temps de Ménahem) — exhortant les kannaïtes à remettre la ville sainte aux Romains, leur disait : « Pourquoi voulez-vous la destruction de Jérusalem et l'incendie du Temple ? » (Voir Derenbourg, *Essai*, etc., pp. 202 et ss.).

2. Et la fin : « Voici, votre demeure va devenir déserte ! » Prédiction, *post actum*, qui date bien l'Évangile après 135, d'abord, l'incarnation le poussant jusqu'au III^e siècle au plus tôt. Pour parer le coup, le scribe ajoute, par un coq-à-l'âne : « Car, je vous le dis, vous ne me verrez plus,

Zacharie, fils de Barachie. — Flavius-Josèphe ne dit même plus que Juda le Gaulonite périt dans la révolte du recensement. Nous n'en saurions rien sans les *Actes* (V, 37).

Le Zacharie, père du Iôannès, dans l'Évangile *Selon-Luc*, comment a-t-il péri ? Par le glaive. Origène le déclare formellement et Grégoire de Nysse le répète ¹. C'est le Zacharie, tué entre le Temple et l'Autel des imprécations de Jésus. Il est impossible d'en comprendre la violence forcenée, si contraire à la douceur évangélique conventionnelle, si l'on n'y découvre pas le ressentiment vengeur du fils, qui ne pardonne pas, contre les meurtriers de son père. Et sous cet aspect, le fils de Joseph ne manque pas de grandeur ni de beauté. Ses invectives à propos de Zacharie évoquent d'autant plus Juda le Gaulonite, qu'elles encadrent en deux phrases tout le destin tragique du grand Gamaléen : la révolte du recensement par le rappel des droits fiscaux sur la menthe, l'aneth, le cumin, et la mort entre le Temple et l'Autel.

Les ouvrages de Flavius-Josèphe ne donnent plus, avons-nous dit, de développements sur la révolte de Juda et Sadok à l'occasion du recensement de Quirinius.

On peut se demander si, au lieu d'avoir été purement et simplement supprimés, ceux qui se rapportent à l'insurrection dans Jérusalem, où périt Juda-Zacharie-Joseph entre le Temple et l'Autel, n'ont pas été déplacés, avec les adultera-

— explication incohérente de : Votre demeure va devenir déserte, — jusqu'à que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Alors, le scribe envoie Jésus et ses disciples autour de Jérusalem (*Matthieu*, XXIV). Le *Selon-Luc* qui reproduit le cri de désespoir sur Jérusalem (XIII, 34), remplace inévitablement, suivant sa méthode ténébreuse, la phrase si claire de Matthieu — votre demeure va devenir déserte, — qui prédit après coup la destruction de Jérusalem, par la phrase suivante, qui ne veut rien dire : « Voici, votre maison vous est laissée ! » La traduction de M. Edmond Stapfer, docteur en théologie, a trouvé une explication qui n'est pas sotte, à la condition de la placer au III^e siècle : « Votre maison vous est laissée », c'est-à-dire : Elle est désormais remise à votre garde. *C'est à vous seuls à la défendre*, puisque vous n'avez pas voulu de moi : vous êtes abandonnés à vous-mêmes. » C'est à vous seuls à la défendre ! Puisque vous n'avez pas voulu de moi. Comme défenseur évidemment. Et M. Stapfer croit au Christ paisible et doux des Évangiles, même sous ces expressions de chef de guerre.

1. Origène : *In Matthæum*, XXVI, 23 ; Grégoire de Nysse : *De Christi nativitate*.

tions nécessaires pour les situer chronologiquement et donner quelques changements propres à cacher la transposition.

Sur les sept livres, embrassant près de deux siècles et demi (180 avant-69 après l'ère vulgaire), que comprend l'ouvrage *Guerres des Juifs*, les cinq derniers sont consacrés à la seule guerre qui commence par la révolte de Ménahem, et abstraction faite des opérations menées par ce dernier, qui prennent place dans le livre second, où il meurt.

A partir du troisième, où Vespasien et Titus entrent en scène, tout l'ouvrage ne s'étend plus, dans l'ensemble, que sur un espace de deux ans. Au milieu du récit des opérations de guerre que dirige Vespasien et qui ont pour théâtre la Judée toute entière, dix chapitres (xi à xx), sur les quarante-deux du livre quatrième, forment comme un flot à part. Ils relatent les événements entre Juifs seulement, guerre civile entre ceux du Temple ayant à leur tête un Hananias, d'un côté, et les Zélotes-Kanaïtes, appuyés par des Iduméens, de l'autre. De Romains, point ¹.

Que la plupart des événements narrés dans Flavius-Josè-

1. Le procurateur de Judée, Gessius Florus et le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, qui étaient venus à la Pâque de l'an 819 = 66 à Jérusalem et qui avaient trouvé la capitale en pleine fermentation de révolte, avaient eu l'imprudence de la quitter en n'y laissant qu'une cohorte. Hérode Agrippa II, il est vrai, y envoya trois mille cavaliers Auranites, Bathanéens et Traconites, pour renforcer la garnison romaine. Mais les Sicaïres, commandés par Ménahem et Eléazar Ben Hananias, Préteur du Sanctuaire, forcèrent leurs adversaires à capituler. Ils accordèrent la vie sauve aux troupes d'Agrippa et aux Juifs, mais rejetèrent les Romains de toute capitulation. Les légionnaires gagnèrent les tours Hippicos, Phasaël et Mariamne et s'y défendirent tant qu'ils le purent, sous les ordres de leur chef Métilius. C'est à ce moment que Ménahem, enflé de ses succès, se posa en roi, en Messie-Christ, vêtu à la royale, c'est-à-dire du manteau de pourpre, accompagné d'une garde d'honneur, affectant la plus grande pompe. Eléazar-ben-Hananias souleva contre Ménahem, « si orgueilleux et si insolent, tyran insupportable, être si inférieur qu'il était le dernier à choisir comme chef », des Juifs assez nombreux qui se jetèrent sur lui et sa suite et massacrèrent ceux qu'ils prirent. L'un des compagnons de Ménahem échappa : Eléazar-ben-Jairus (le fils de ce Jairus dont Jésus ressuscita la fille), parent de Ménahem, son neveu (Jair avait épousé Martha-Thamar, l'une des deux sœurs des « sept » daïmones, fils de Marie-Salomé et de Juda-Joseph). Eléazar-ben-Jair se jeta dans Massada qu'il fortifia, et dont les Romains, commandés par Lucilius Bassus ne s'emparèrent qu'en 826 = 73, à la Pâque (15 nisan). Mille cadavres enlacés gisaient derrière les murs en cendre. Seuls

phe, aux chapitres xi à xx du quatrième livre des *Guerres*, comme s'étant passés à Jérusalem, et sans que les Romains s'y intéressent, se rattachent à l'époque de Vespasien et Titus, c'est certain. Mais que l'on n'y ait pas mêlé quelques faits relatifs à la révolte du recensement, c'est plus douteux. Ces événements sont un composé de faits et d'anecdotes assez peu liés entre eux.

L'intervention des Iduméens en faveur des sicaires-kannaites paraît très suspecte. Le récit laisse entendre qu'il a suffi de leur envoyer deux Hananias, très éloquents, comme ambassadeurs, pour les décider à entrer en guerre. Les sicaires « étaient assurés que les Iduméens se mettraient aussitôt en campagne, parce que ce peuple est si brutal et si amoureux de la nouveauté que rien n'est plus facile que de le porter à la guerre, et qu'il va avec la même joie au combat que les autres à une grande fête. »

Où, rien n'est plus facile sur le papier. Mais, en réalité, ces Iduméens sont le peuple dont les Hérodes sont originaires. Les Hérodes, et Agrippa II, roi alors, en est un, ont eu tous leurs règnes empoisonnés par les révoltes de la secte messianiste, ayant toujours à sa tête, depuis Judá le Gaulonite, des fils, petits-fils et neveux du grand Gamaléen. Si l'on veut nous persuader que les Iduméens sont partis en guerre, et contre le parti d'un roi qui est de leur race, il faudrait nous donner d'autres raisons que sa brutalité, son amour de la nouveauté et les discours des Juifs sicaires, ennemis des Hérodes. J'ai quelque soupçon que ces Iduméens, dont on a renversé le rôle, proviennent de la révolte du recensement, qu'ils ont aidé les Hérodes d'alors et les Romains à réprimer (la révolte)

Ce qui fortifie le soupçon c'est, durant le séjour de ces Iduméens à Jérusalem, l'histoire du meurtre d'un Zacharie, fils de Baruch (chap. xx), que l'on fait précéder d'un jugement d'acquiescement, — inventé vraisemblablement; et

une vieille femme, cinq jeunes enfants et une cousine d'Eléazar, cachés dans les aqueducs, avaient survécu...

Quant à la garnison romaine de Jérusalem, sous les ordres de Métillius, elle n'obtint de capituler qu'à la condition de rendre ses armes. Comme les légionnaires désarmés se retiraient sans défiance, les Juifs se jetèrent sur eux et les égorgèrent. Jérusalem n'avait plus de garnison romaine.

ce Zacharie, fils de Baruch, tué par les Kanaites, ici, comme il convient, pour le change, mais *au milieu du Temple*, comme le Zacharie des Évangiles, — tous les Zacharie décidément sont tués dans le Temple, — rappelle de bien près le Zacharie-Juda de la révolte du recensement. Qui sait si l'addition *fils de Barachie*, au Zacharie du *Selon-Matthieu*, dans certains manuscrits grecs, n'a pas été inspirée par le récit de Flavius-Josèphe, alors placé à l'époque du recensement, sous un de ses deux ouvrages, et où déjà Zacharie, fils de Barachie, avait remplacé Juda le Gaulonite ? Ou, plus simplement, le récit de la mort de Juda le Gaulonite, dans Flavius-Josèphe, n'a-t-il pas été reporté, parmi les événements de l'époque de Vespasien, en changeant le nom du personnage, et en apportant aux détails les renversements nécessaires pour qu'on ne retrouve plus en lui le Juda Kanaité du recensement ? L'œuvre de Flavius-Josèphe a été tellement adultérée que l'on peut tout supposer et soupçonner. Et les indices que je relève permettent l'hypothèse que je suggère, qui doit être la vérité.

C'est après le meurtre de Zacharie que les Iduméens « lâchent » les Kanaites, « ne pouvant approuver de si horribles excès », lit-on dans Flavius-Josèphe. On peut comprendre que Zacharie mort, s'il est bien Juda le Gaulonite, comme je le pense, la révolte finit, le chef tué. Hérode, celui de 760 = 7, renvoie ses fidèles compatriotes, accourus à sa défense ¹.

« **Rendez à César...** ». — Les scribes évangéliques se sont donné du mal inouï pour camoufler tout le côté farouche du caractère du Messie juif, prétendant royal, qui le faisait le digne fils de son père, et que l'on retrouve, pour l'honneur de la vérité, dès que l'on gratte un peu.

Avec l'anecdote du « **denier de César** », ils ont espéré asséner

1. La raison et l'esprit critique se refusent à croire que Flavius-Josèphe s'est tu sur la révolte du recensement, n'en a pas donné les incidents, non plus que le récit de la mort du grand Juda de Gamala.

Je tiens de plus en plus pour certain, quand j'y réfléchis, que la mort de Zacharie et les Iduméens, au temps de Vespasien, — convenablement sophistiqués bien entendu pour cacher la fraude, — proviennent des pages sur la révolte du recensement.

à l'histoire un coup mortel. Vous vous rappelez (*Matt.*, XXII, 15-22 ; *Marc*, XII, 13-17 ; *Luc*, XX, 20-30). Les Pharisiens, ce sont de vrais compères, bien qu'on les présente comme voulant prendre au piège Jésus dans ses paroles ou le surprendre, « afin de le livrer aux autorités et au pouvoir du gouverneur », ajoute *Luc*, — les Pharisiens donc envoient à Jésus leurs disciples avec des Hérodiens. Ainsi, à chaque pas, nous nous heurtons à cette rivalité entre les messianistes et les Juifs loyaux envers Rome, qui nous ramène sans cesse à la vérité historique du prétendant au trône de David, et non à l'on ne sait quelle fable tardive de rédempteur de monde. Le *Selon-Luc* change les disciples des Pharisiens en espions ténébreux, qui feignaient d'être des gens de bien. On demande à Jésus : « Rabbi, nous savons que tu es véridique, que tu enseignes avec droiture la voie de Dieu sans t'inquiéter de personne, sans regarder à l'apparence des hommes. Est-il permis de payer l'impôt à César ou non ? Payerons-nous ? ou est-ce que nous ne payerons pas ? » Alors Jésus, déjouant leur hypocrisie et leur ruse, — qui n'existe que pour qu'il la déjoue, — se fait montrer la monnaie de l'impôt : un denier. « De qui porte-t-il l'image et l'inscription ? » demande-t-il. On répond ! « De César. » Alors il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Et les interlocuteurs n'en reviennent pas, tant ils sont étonnés.

C'est qu'en effet, depuis les temps de Ponce-Pilate, on leur a changé leur « Christ ». Ils ne le reconnaissent plus, et ils s'étonnent d'une façon posthume. C'est pourquoi ils ne peuvent pas faire plus que de s'étonner.

Mais ce que les Évangiles, ni les scribes ecclésiastiques, ne disent pas, c'est la source où ils ont pris leur récit, la sophistiquant au point d'en modifier le sens du tout au tout. Il faut, pour restituer à la scène du denier de César sa vraie signification farouche, messianiste, la lire à sa place, dans l'ouvrage *Pistis-Sophia* (Foi-Sagesse) du Juif qui se cache sous le nom occidental de Valentin, d'où les scribes évangéliques l'ont tirée ¹.

1. La *Pistis-Sophia*, ouvrage gnostique dont j'ai déjà parlé, qui a

Marie, sa mère, parle à Jésus, comme un élève qui répète à son maître les leçons reçues, pour se rendre compte si elles ont été comprises. Voici son explication sur le denier de César :

« Au sujet de cette parole que tu nous as dite *autrefois*, lorsqu'on t'apporta ce denier, *tu vis qu'il était d'argent et d'airain...* Lorsque tu vis que la pièce était mélangée d'argent et d'airain, tu dis : — Donnez au Roi ce qui appartient au Roi, et à Iahveh ce qui est à Iahveh ! »

Vous avez compris. Le denier est d'argent et d'airain. Les Évangiles n'ont oublié que ce détail. Et alors ?

Alors ? Donnez à Iahveh *l'argent*, le nerf de la guerre pour les messianistes, — et au Roi, à Hérode ou à César, dont l'image est frappée sur la pièce, *l'airain*, dont on fabrique les glaives et les siques. C'est cela, la Justice suivant la Loi, ou Thora, la Justice Thora-sique ou des sicaire de Juda de Gamala, des Zélotes, des Kanaïtes et des Fils du tonnerre, *Boanergès* ¹.

Par l'anecdote truquée du Denier de César, les Évangiles font opérer au Christ une rétractation posthume de ce qui fut la raison même de sa vie, « ce pourquoi il est venu au monde », comme il dit à Pilate, et le motif de sa mort. Rétractation, apostasie générales. Dans un récit, imaginé par le

servi à la confection des Évangiles, date du milieu du II^e siècle. Perdue par suite de destructions voulues, jusqu'au XIX^e siècle, on en a retrouvé un manuscrit en langue copte. M. Amelineau, après Schwartz en 1851, en a donné une traduction aussi claire que possible. L'œuvre, de traductions en traductions, — hébreu ou araméen, grec, copte, — a subi des outrages. Mais telle qu'elle, elle aide à la découverte de la vérité historique, malgré ses intentions symboliques et dogmatiques, — peut-être à cause d'elles. Nulle prétention à une biographie du Messie-Christ.

1. Valentin est aujourd'hui un hérétique. Son ouvrage est antérieur de cinquante à cent ans aux premiers brouillons des Évangiles. L'évolution, dans la fabrication de la fable évangélique, va de l'*Apocalypse* aux Évangiles en passant par les gnostiques, Valentin, Cérinthe, et autres auteurs, comme le prosélytisme va de Judée et de tout ce qui est judaïque à l'Occident et à tout ce qui est aryen, en passant par la Grèce, l'Égypte et le nord de l'Afrique. L'*Apocalypse*, les gnostiques ont été des étapes originaires du Christianisme, se transformant peu à peu. C'est lui qui a changé. Le processus de la doctrine et des dogmes passe par Valentin avant d'aboutir aux Évangiles. Traiter Valentin et les autres d'hérétiques, pour le christianisme, c'est le fait d'un parvenu qui renierait ses parents et ancêtres d'où il a pris vie.

seul *Selon-Matthieu*, les scribes vont jusqu'à la soumission pour lui-même. Mais cette soumission jure tellement avec l'histoire, que le fond même du récit se colore de vérité historique, par le regret qui se lamente, par l'amertume dans la résignation, qui montent aux lèvres et au cœur de Jésus, que le scribe force à payer l'impôt.

Voici ce morceau (*Matt.*, XVII, 24-27) :

« Quand ils furent arrivés à Capernaüm, ceux qui percevaient les didrachmes s'approchèrent de Pierre, et lui dirent : « Votre maître ne paie-t-il pas les didrachmes ? » Il répondit : « Oui ». Et quand il fut entré dans la maison, Jésus le prévint et lui dit : « Que t'en semble, Simon ? Les rois de la terre, de qui tirent-ils des impôts ou des tributs ? *Est-ce de leur fils, ou des étrangers ?* » Pierre répondit : « Des étrangers. » Jésus lui dit : « Les fils en sont donc exempts ? Mais, ajoute-t-il, afin que nous ne les scandalisons pas, va-t'en à la mer, jette l'hameçon, et tire le premier poisson qui se prendra. En lui ouvrant la bouche, tu trouveras un statère ; prends-le, et donne-le pour toi et moi. » — Quelle mélancolie, et quel désenchantement ! Le scribe lui-même souffre de perpétrer son faux. Les Pharisiens n'étaient qu'étonnés par le Denier de César ; le scribe qui fait payer l'impôt au « Fils de David », au premier-né de Juda le Gaulonite, « pour qu'il ne scandalise pas », — le verbe grec signifie : « pour que nous ne (leur) soyons pas une occasion de chute dans un piège », — quelle douleur ! ¹.

1. L'Évangile ne dit pas d'ailleurs que Jésus paye. Le récit s'interrompt sans préciser, il reste en l'air, Pierre a-t-il obéi ? a-t-il pêché le poisson ? On n'en sait rien. Les Commentaires ecclésiastiques sur ce texte portent simplement : « Le statère valait quatre drachmes. » Le statère d'argent valait de deux à quatre drachmes. Mais, comme étalon-or, le statère valait de 20 à 28 drachmes. Le statère était une monnaie grecque, et on ne voit pas bien qu'il ait pu servir, en l'occurrence. Ou alors, Pierre aurait dû aller à Jérusalem, chez les changeurs du Temple, ces « marchands » que son Maître fouette dans les Évangiles. Le tribut se payait, en *deniers* à César ou en *sicles* au Temple. Les commentateurs feraient bien mieux de nous éclairer sur ce poisson du lac de Tibériade qui a des monnaies grecques dans sa bouche, et de nous expliquer ce que signifie cette histoire qui n'est pas inventée seulement pour donner le change sur les sentiments originaux du fils de Juda le Galiléen.

L'intervention miraculeuse du Poisson, symbole et signe de la Grâce,

IX 605



Résurrection de Juda et de Sadok. — L'*Apocalypse* n'a pas voulu que Juda et Sadok soient mis au tombeau. Elle les a ressuscités, en esprit, déjà. Après trois jours et demi, — un demi-jour de plus dans la mort que Jésus-Christ, — leurs cadavres, exposés sur la place de la Grande Cité, se relevèrent sur leurs pieds, — à titre d'avertissement, sans doute, pour les Romains, car la Bête aux sept têtes ne saurait avoir le dernier mot, en esprit, tout au moins, — un « esprit de vie », naturellement, venant de Dieu, les avait pénétrés. Et une voix qui venait du ciel, entendue de ceux qui regardaient et qui furent saisis d'une grande crainte, dit : « Montez ici ! » Ils montèrent dans la nuée et leurs ennemis les virent. A cette même heure, il se fit un grand tremblement de terre ; la dixième partie de la ville tomba, etc. (*Apoc.*, XI, 11-13).

Après cela, si Rome, si le grand Dragon roux Hérode se risque à faire la guerre au reste des enfants de Juda et de la Judée, c'est qu'il n'a peur de rien.

Aucun livre d'histoire, bien entendu, n'a enregistré ces assomptions après résurrections, dues à l'intervention de l'Esprit qui souffle où il veut.

L'Assomption de Moïse. — Dans un ouvrage d'inspiration messianiste, *L'Assomption de Moïse*, que l'Église déclare apocryphe, parce qu'il la gêne ¹, et dans une œuvre qui est encore au Canon du Nouveau Testament, l'*Épître de Jude*, avec un rapprochement nécessaire dans la *Seconde Épître*

qui suit sur le Zodiaque le signe du Verseau ou *Zachu* en chaldéen, radical de Zacharie, l'un des pseudonymes de Juda-Joseph, père du Christ, cache, conformément au souffle de l'Esprit, une allégorie « pneumatique », une similitude ou parabole, difficile à préciser, sans doute, mais dont l'idée générale est claire : le Poisson, signe de la Grâce, est donné aussi comme signe de richesse. La Jérusalem d'or de l'*Apocalypse*, attendue pendant des siècles, les collectes de l'apostolat évangélique, les messianistes, tuant pour le désir de s'enrichir, procèdent du même esprit. Ceux qui ont été à la tête du gouvernement chrétien n'ont jamais méprisé cette force : l'argent.

1. Il n'y a d'« authentiques » pour l'Église que les ouvrages qu'elle a fabriqués ou refaits ou touchés, au cours des siècles, pour les rendre conformes au dernier état de sa doctrine. Historiquement, ce sont les moins véridiques et les moins sincères, « titrés à elle-même fabriqués par elle-même ».

de Pierre, canonique aussi, il est fait une allusion intéressante à la Résurrection de Juda le Gaulonite.

Dans l'*Assomption de Moïse*, du moins dans ce qui en reste, il n'est pas question de Sadok, mais du seul Juda, sous le pseudonyme transparent de Moïse. L'assomption du couple eût trop manifestement révélé les deux témoins ressuscités de l'*Apocalypse*. Et d'autre part, qu'il ne puisse s'agir de Moïse, le grand Législateur d'Israël, cela est évident. Il est au ciel, en effet, depuis des millénaires, d'où, accompagné d'Élie, il redescendra plus tard, une fois, pour s'entretenir avec Jésus, lors de la Transfiguration, sur une haute montagne, et où il remontera sans incident notable. Il s'agit ici d'un Moïse nouveau, de celui qui a été dévoré par son zèle pour la Loi juive, issue du vieux Moïse. Et ce zèle de Juda pour la Thora justifie le présent pseudonyme symbolique. Juda est une des Gloires de la secte des Zélotes, la plus grande Gloire, pour employer une expression que nous allons retrouver dans Juda et Pierre ¹.

L'*Assomption de Moïse* présente naturellement toutes les marques des sophistications qu'on a coutume de rencontrer dans tous les ouvrages qui ont trait au christianisme primitif. On y distingue assez nettement encore, cependant, malgré les retouches aux textes et les coq-à-l'âne provenant des infidélités de traductions successives de l'araméen en grec, du grec en latin, et du latin en français, que Jésus, le Dieu ou le Verbe-Jésus sous les espèces de Josué, — les deux mots Jésus et Josué sont en hébreu le même vocable, — s'entretient avec le nouveau Moïse des événements tout récents de l'histoire juive : Guerre des Macchabées ², persécutions hérodiennes contre les Zélotes, etc., en pur chrétien-messianiste.

La preuve la plus certaine que l'ouvrage a été sophistiqué, c'est que justement l'événement qui est la raison du titre, l'*Assomption* elle-même, manque. Elle a été coupée. Et nous

1. Ce zèle pour la Thora, pour la Loi a valu à Joseph-Juda le surnom de Panthora, Toute-la-Loi, — dans le *Talmud*. — Voir le chapitre suivant: *Jésus Bar-Abbas*.

2. Je renvoie, au sujet des Macchabées, à ce que j'ai déjà dit au chapitre sur *Nazareth*, pp. 165, 166 et les notes.

ne saurions pas comment ce Moïse nouveau a été enlevé au ciel, sans l'*Épître de Jude*, qui s'exprime ainsi ¹ :

« Les incrédules méprisent les Puissances et parlent injurieusement des Gloires. Toutefois, Michaël, l'archange, lorsque, vidant le différend avec le diable, il discutait au sujet du corps de Moïse, n'osa pas prononcer (contre Moïse) une sentence de malédiction, mais il dit : « Que le Seigneur t'honore, — ou prononce à ton égard ². »

On peut entrevoir, d'après ce passage de l'*Épître de Jude*, que la réputation de Juda-Moïse, dans les générations qui ont suivi les événements auxquels il a été mêlé, a été très discutée. Les Juifs non messianistes, même s'ils étaient sympathiques aux mouvements contre Rome, par amour de l'indépendance, n'oubliaient pas les moyens employés par les messianistes, traitant aussi mal « amis et ennemis », comme dit Flavius-Josèphe. A l'*Apocalypse* et à l'*Assomption*, qui le ressuscitaient et l'envoyaient chez Dieu, ils ne manquaient pas de répliquer que ses crimes et brigandages le rendaient plus digne de descendre dans la géhenne. Le Diable réclamait son corps, et il plaidait en faveur de l'enfer devant Michaël, mandataire d'Iahveh. La phrase de Jude : « lorsque vidant le différend avec le diable, il discutait au sujet du corps », le laisse entendre clairement. L'*Apocalypse* (XII, 10), quand elle précipite le grand serpent du ciel sur la terre, projette sa lumière sur ce point. Le Grand-Serpent est dit : « l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant Dieu ».

Mais Michaël, mettant en balance que si Juda-Moïse avait commis des excès criminels, c'était tout de même pour cause de zèle envers la Thora, la Loi d'Iahveh, et pour réaliser le règne d'Israël, restaurer le Trône de David, toute l'espérance messianiste, « n'osa prononcer une sentence de malédiction », et, tout compte fait, il remit à Iahveh le soin de prendre une décision.

1. Le passage montre aussi que le pseudonyme Moïse recouvre Juda-Joseph. L'*Assomption de Moïse* était un livre très lu par les Juifs messianistes, comme touchant à l'auteur de la secte.

2. Le verbe grec du texte : ἐπιτιμάω a, en effet, le sens d'honorer, en parlant des morts, et de juger, critiquer avec une idée de blâme.

La *Seconde Epître de Pierre* (II, 10-12) ne conclut pas autrement. Parlant de ceux qui discutent les Gloires, elle dit : « Audacieux, arrogants, ils ne craignent pas de parler injurieusement des Gloires, tandis que des Anges, leurs supérieurs en force et en puissance, — allusion à Michaël, — *ne prononcent point contre elles*, devant le Seigneur, de jugement injurieux ¹ ».

Il a fallu que les controverses et les querelles, au sein même de la secte messianiste de Juda de Gamala, aient été particulièrement violentes, pour qu'aient été écrites des œuvres comme l'*Epître de Pierre* et celle de Jude. Ce n'est pas à cette époque encore, qu'il était possible de faire accepter un fils de Juda comme fils de Dieu. L'*Epître de Pierre* a beau s'ingénier à témoigner de la divinité du Crucifié de Ponce-Pilate, Messie-Christ, — et d'ailleurs au moyen d'arguments dont la pauvreté désarme, — on n'y trouve que la Transfiguration, qu'elle invente, en donnant son pseudo-auteur comme le témoin, et qui a servi au récit des Évangiles, — le ton et les expressions qu'elle emploie ne témoignent que du mauvais aloi de sa cause ².

Contre ceux qui nient la puissance et l'avènement du Christ, les deux épîtres fulminent. Faux prophètes, faux docteurs, audacieux, arrogants, qui parlent mal des Gloires. Et dans *Jude* et dans II, *Pierre*, l'un copiant l'autre, on lit textuellement : « Ce sont des fontaines sans eau, des nuées sans eau emportées ça et là par les vents et les tourbillons. Ils ont quitté le droit chemin ; ils ont suivi la voie de Caïn ; ils se sont jetés dans la voie de Balaam (le prophète qui avait prédit que les peuples de Kittim, de l'Italie, s'empareraient de la Judée). Ils se sont perdus par la révolte de Coré. Etre tarés, êtres souillés, astres errants auxquels l'obscurité des ténèbres est réservée pour l'éternité. » Et dans II, *Pierre*, on ajoute (lisez qu'ils n'ont pas voulu, après avoir été des

1. C'est sur Michaël et les Anges, *qui ne se prononcent point*, qu'a été calqué le Ponce-Pilate évangélique *qui se lave les mains* du cas de Jésus-Christ.

2. Il faut à l'Église un bien grand mépris des hommes pour oser donner, sous le nom de Pierre, apôtre, des *Epîtres* aussi vides, aussi creuses, sur le christianisme. A part les injures.

partisans de Juda le Gaulonite, se faire les complices de la mystification évangélique, qui fait du Juif dont Juda fut le père, le Fils de Dieu, le Verbe Sauveur) : « Si après avoir échappé aux souillures du monde par la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, ils se laissent vaincre en s'y engageant de nouveau (dans les souillures), leur condition devient pire que la première. Il eût mieux valu n'avoir pas connu la voie de la justice que de se détourner, après l'avoir connue, du saint commandement qui leur avait été transmis. Il leur est arrivé ce que dit avec raison le proverbe : Le chien est retourné à ce qu'il avait vomi, et la truie, après avoir été lavée, s'est vautrée dans le borbier. »

Les temps évangéliques ne sont pas encore venus. Ils ne se montrent même pas à l'horizon, surtout par le style.

Pour achever d'identifier Juda, Moïse et Joseph, en ne sortant pas du cadre de l'*Apocalypse*, des *Épîtres de Pierre et de Jude*, et de l'*Assomption de Moïse*, il n'y qu'à rapprocher de tous ces textes celui-ci, sur l'*Histoire de Joseph, le Charpentier* ? « Quand il se sent mourir, à cent onze ans, il est saisi d'épouvante ; il éprouve le besoin de confesser les fautes de sa vie et s'accuse avec une rigueur impitoyable. A ce moment, la Mort s'avance avec son cortège de démons dont les vêtements, les bouches, les visages jettent du feu ; ils s'appêtent à saisir l'âme du mourant et à l'emporter ; mais Jésus veille, il appelle à son aide les puissances du ciel. Le prince des Anges Michaël, et Gabriel, le héraut de lumière, écartant la mort et ses satellites, enveloppent l'âme dans un linceul éclatant ; ils la défendent sur la route contre l'attaque des démons, et après une lutte violente l'apportent au lieu qu'habitent les justes. » (*la Fin du paganisme*, p. 12, Gaston Boissier.)

Ce n'est qu'une variante, adoucie, — Joseph confesse ses fautes au lieu d'être accusé, — de l'*Assomption de Moïse*, avec rappel aux allusions des *Épîtres de Pierre et de Jude*.

CHAPITRE IV

Jésus Bar-Abbas Messie Juif, le Crucifié de Ponce-Pilate.

SOMMAIRE.

- I. — UNE HISTOIRE DE BRIGANDS.
FILS DU PÈRE ; — LE BRIGAND BAR-ABBAS.
- II. — LA THORA ET L'ESPÉRANCE MESSIANISTE.
LE PACTE D'ALLIANCE ; — L'HEURE DU MESSIE ; — LA
RÉBELLION CHRISTIENNE SOUS TIBÈRE ; — LA MORALE
CHRÉTIENNE ; — LA MORALE « CHRISTIENNE » ÉVANGÉ-
LIQUE ; — LA THORA ; — LE MESSIE ; — LE CHRIST
BAR-ABBAS, ROI DES JUIFS ; — LE MARQUIS DE KAR-
ABBAS.

I. — UNE HISTOIRE DE BRIGANDS

Fils du Père. — Dans la langue araméenne, écrite et parlée en Judée, au temps où les Évangiles, — postérieurs de trois siècles, — font naître, vivre, mourir, et ressusciter Jésus-Christ, BAR-ABBAS signifie mot à mot : Fils du Père ¹.

BAR 1. D'excellents esprits, mais chatouilleux sur la précision, m'ont fait observer que le mot *(Bar)* fils, n'est pas hébreu, qu'il est chaldéen. Je n'en sais rien. Je sais que l'araméen est le syro-chaldaïque. Et je sais aussi que dans toutes les Écritures juives, et chrétiennes, des quantités de personnages, désignés comme *filz de*, sont dits : *Bar...* de leur père ou d'autre chose.

Exemples : Bar-Jona, Bar-Nabi, Bar-Sabas, Bar-Thélemy (Bar-Toamin) et j'en oublie probablement, dans les Évangiles, — Bar-Gioras, Bar-Kocheba, dans les auteurs. Ça me suffit.

Maintenant, que *filz* se dise *ben* en hébreu et en arabe, ou *ibn* et *ould* en arabe, qu'est-ce que cela prouve contre mon affirmation que *Bar* est employé dans le sens de fils, en araméen, dans les Évangiles grecs eux-mêmes ?

Le Père, l'ABBA, c'est *Iahveh*, *Jéhovah*, *Æl*, *Æloï*, *Ælohim*, *Adonai*, dieu particulier aux Juifs, sous tous ces noms divers, comme Baal est le dieu phénicien, comme Zeus celui des Grecs, Jupiter celui des Romains, dans l'antiquité. Il faut se garder de confondre tous ces dieux nationaux, même quand chacun d'eux apparaît unique et propre à ses seuls dévots, avec le Dieu universel de la philosophie dont Platon, Aristote, les stoïciens, Cicéron, Sénèque, et d'autres, eurent l'idée bien avant le christianisme et en dehors de lui : *o theos*, en grec ; *deus*, en latin.

Monothéistes, si l'on y tient, en ce sens qu'ils ont un dieu, et un seul, *Iahveh*, — la forme *Ælohim* (Lui-les-Dieux) est cependant un pluriel, qui régit, il est vrai, le Verbe au singulier, — les anciens Israélites n'ont pas conçu l'idée du Dieu unique, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes. Ils admettent d'autres dieux que le leur, avec lesquels *Iahveh* est en guerre, comme ils sont en guerre avec les peuples qui ont ces dieux. Ils espèrent que *Iahveh* sera le plus fort, vaincra ces dieux étrangers, comme ils espèrent qu'eux-mêmes domineront le monde. Mais ce n'est qu'alors, après cette victoire, qu'ayant imposé leur dieu *Iahveh* aux nations vaincues, il deviendra le Dieu universel et unique ¹.

Donc, pour les Juifs, *Iahveh* est le Père. Tous les Juifs sont ses BAR, ses fils, ses enfants ; tous les Juifs sont BAR-ABBAS, fils du Père, fils d'*Iahveh*.

« N'appellez personne votre ABBA (votre Père), dit Jésus-Christ, car vous n'avez qu'un seul ABBA qui est dans les cieux ². »

Mais s'il est un Juif qui se soit dit et que les Évangiles disent *Bar-Abbas*, Fils du Père, Fils d'*Iahveh*, c'est incon-

1. Ce fut l'espérance des anciens Israélites. Nous le montrerons tout à l'heure. En attendant, Baal, Dagon, Moloch même, à qui ils sacrifièrent longtemps des enfants, règnent à côté d'*Iahveh*. Il est difficile, après cela, de prendre au sérieux les affirmations d'auteurs, laïques ou non, — tel Renan, — écrivant que les Juifs ont été les dépositaires de cette grande idée : l'unité de Dieu, et qu'ils ont révélé aux hommes la conception monothéiste.

2. *Matthieu*, XXIII, 9. Le titre ecclésiastique ABBÉ est tiré du latin ABBATUS, dérivé de l'araméen ABBA. Jésus-Christ n'a pas été obéi.

testablement Jésus-Christ. Si les Évangiles originaux, au lieu d'être écrits en langue grecque, étaient écrits en araméen, comme il se devrait d'œuvres qu'on prétend du 1^{er} siècle, composées ou inspirées par des apôtres, toutes les fois que nous y rencontrons les mots grec *Uios* et *PATÈR*, qui se traduisent Fils et Père, en français, ce sont les mots *BAR* et *ABBA* que nous lirions ¹.

Que Jésus-Christ est bien le Fils du Père, *BAR-ABBA*, toutes les pages des Évangiles le proclament hautement, sans se lasser.

Il n'est pas encore né que l'ange Gabriel, en annonçant à Marie sa prochaine maternité, la réjouit en l'informant que l'enfant qui naîtra d'elle sera appelé Fils du Très-Haut, de l'Abba, évidemment.

Dès son baptême au Jourdain, une voix, qui est celle de l'Abba *Iahveh*, se fait entendre du haut des cieux : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, mon *Bar* (*Matthieu*) ; c'est lui qui est le Fils, le *Bar* de Dieu (*Jean*) ; tu es mon Fils, mon *Bar* (*Marc* et *Luc*). » Rien de plus formel ².

Le *Selon-Luc* n'a même pas attendu le baptême au Jourdain pour nous renseigner. Jésus-Christ, à l'âge de douze ans, lors d'une fête de Pâque à Jérusalem, répond lui-même à ses parents, qui l'avaient égaré, et qui lui reprochent, quand ils le retrouvent dans le Temple, discourant avec les Doc-

1. On dit que les traductions sont des trahisons. Jamais affirmation n'a été plus vraie des « transpositions » successives en langues grecque, puis latine, puis modernes, de tout ce qui est judaïque, au temps d'Auguste, Tibère, Ponce-Pilate, et jusqu'au v^e siècle de notre ère pour le moins. Faits, idées, noms de personnages ou de géographie, notions métaphysiques, symboles, allégories, etc., leur traduction dans les vocabulaires et les cerveaux occidentaux est un change perpétuel qui fausse l'histoire, travestit la vérité, fait prendre des masques pour des visages, des phantasmes pour des hommes, et finit par camoufler un prétendant davidique au trône de Judée contre les Hérodes et à la domination universelle contre Rome, en un Prédicateur de la paix et de la vertu, Verbe et Fils de Dieu, en qui Dieu se serait incarné.

2. Quant à la Colombe, symbole de l'Esprit de Dieu, elle est de droit. La colombe, c'est, en hébreu, *IEMONA* ; gardez les seules voyelles, vous avez *IEOA*, le mot du *Plerôme*, soit *Iéhovah*. Les Évangiles de l'Enfance montrent Jésus fabricant des colombes avec de la terre. Il y avait une manière de prononcer *IEOA* par laquelle on faisait tomber un homme mort. Dans le *Contra Celsum*, il est dit que le mot d'Israël, en hébreu, opère la conjuration. En grec, aucun effet. Donc Israël c'est *IEOA*.

teurs, de s'être fait chercher et de leur avoir causé une inquiétude mortelle, car la voix du sang parle en eux :

« Ignorez-vous donc qu'il me faut être occupé des affaires de mon *Abba*, de mon Père ? » (*Luc*, II, 41-49).

A douze ans ! Soit ! Dès l'âge de douze ans, Jésus-Christ, par la plume du *Selon-Luc*, sait déjà qu'il est, et il se dit Fils du Père, Bar-Abbas.

Satan, dans la Tentation au désert, — les trois Évangiles synoptisés sont unanimes, — n'ignore point non plus que Jésus, dès avant de commencer sa carrière, se prétend Fils de Dieu, Fils du Père, c'est-à-dire Bar-Abbas.

Quand, tout au long de sa vie, Jésus parle de Dieu, c'est Père, *Abba*, qu'il l'appelle ¹.

C'est surtout dans l'Évangile *Selon-Jean*, le plus ancien, quoique l'exégèse prétende le contraire, que Jésus est Bar-Abbas ². Dès le prologue sur le Verbe ou *Logos* fait chair, sur la grâce et la vérité venues par Jésus ³, le Fils du Père, Bar-

1. Il faudrait citer toutes les pages des Évangiles. Je me borne à renvoyer à Mathieu, V, 45, 48 ; VI, 1, 4, 0-15 (Oraison dominicale) 18 ; X, 20, 32, 33 ; — *Luc*, X, 21, 22 ; XI, 2 ; XII, 32 ; — *Jean* III, 35 ; VI, 17-23, 26, 36, 37, 43, 45 ; VI, 27 ; X, 25, 29, 30, 31, 32, 38 ; et les chapitres XV, XVI, XVII, à tous les versets ou presque : « Mon père qui est dans les cieux ; mon père et votre père... », etc.

Une fois même, une seule, il est vrai, dans les Évangiles, dans *Marc* (XIV, 30), devant le mot grec *Patér* qui le traduit, Jésus invoque le Père sous le nom araméen d'*ABBA*, vrai cri du cœur dans la circonstance, la nuit de Gethsémani, comme ceux qui vont mourir appellent leur mère : « *Abba* ! Père ! toutes choses te sont possibles ! Écarte de moi cette coupe ! » *Matthieu* (XXVI, 39) et *Luc* (XXII, 42) ont supprimé *Abba*. — Voir aussi *Épître aux Galates* IV, : « Parce que vous êtes fils, dit Paul, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, lequel crie : « *Abba* ! Père ! » Et aux *Romains*, VIII, 15 : « L'Esprit d'adoption par lequel nous crions : *Abba* ! Père. »

2. Parce qu'il vise l'élément spirituel, venu de la mythologie gnostique, le Dieu Jésus, *Fils unique* du Père, que l'on a « incarné », depuis le III^e siècle, dans le Christ de Ponce-Pilate.

3. Par Jésus incorporé dans *Joannès*, qui se confondent finalement. Cette confusion est déjà dans les spéculations métaphysiques de Valentin dans la *Pistis-Sophia* (Foi assagée). Les fictions sur le Verbe lumière, sur le Verbe créateur, sur la Vie qui illumine tout homme venant dans ce monde, par quoi Jésus-Christ est farci de solarité et apparaît comme un mythe solaire, sont une copie des livres d'Hermès Trismégiste, reprenant lui-même d'anciennes inscriptions égyptiennes. Seule, la conception du Verbe fait chair appartient en propre au *Selon-Jean*, où on l'a introduite, quand on a falsifié l'écrit de Cérinthe pour en faire le quatrième Évangile canonique.

Abbas, le Bar qui est dans le sein de l'Abba, brille en toute clarté, comme le soleil dans l'univers. Qu'on lise aussi le chapitre v de cet Évangile (versets 9-13) ; on ne peut rêver union plus intime entre le Bar et l'Abba. Et les chapitres xiv à xvii¹ achèvent, en une ferveur mystique, aux élans d'adoration et d'extase, de faire de Jésus-Christ Bar-Abbas.

Le brigand Bar-Abbas. — Or, cette épithète Bar-Abbas, que les Évangiles n'appliquent jamais sous sa forme araméenne à Jésus-Christ pour le désigner, en sorte que le lecteur ne peut pas, sous le grec des Écritures ou leur traduction en langues modernes, deviner que Jésus-Christ est bien appelé ou surnommé Bar-Abbas, c'est le nom propre, le propre nom d'un individu, distinct de Jésus-Christ, semble-t-il, et qui n'apparaît dans les Évangiles qu'à l'occasion de la Passion.

Qu'est-ce que ce deuxième Bar-Abbas, qui est appelé *Jésus Bar-Abbas*, — Jésus lui aussi, tout comme le Christ, — dans certains manuscrits des Évangiles ? ² Personnage mystérieux, à qui les exégètes, comme Renan, ne font que l'honneur de deux ou trois lignes banales ³, et dont les récits évangéliques éprouvent quelque gêne à préciser les exploits. Voici le *Selon-Jean*, tout d'abord (XVIII, 39-40) : Ponce-Pilate, le procureur romain, ne trouvant aucun crime en lui, voudrait *leur* relâcher Jésus.

— C'est la coutume parmi vous, dit-il, que je vous relâche (ou délivre) un criminel à la Pâque. Voulez-vous que je vous délivre (ou relâche) le Roi des Juifs ? ⁴

1. Qui ne sont encore que des reproductions et des imitations, rendues plus simples et plus accessibles à des cerveaux occidentaux, des homélies compliquées et alambiquées de la *Pistis-Sophia*.

2. Du *Selon-Matthieu*, notamment.

3. Et encore, pour embrouiller les idées, l'appellent-ils Bar-Rabban. Ils ajoutent un R et prennent la forme Abban, qui est la forme de l'accusatif (complément direct), employée dans les Évangiles qui observent les règles de l'accord. Il y a bien quelque esprit de tromperie chez les exégètes. D'autant plus que la forme Bar-Abbas, au nominatif, cas sujet, se trouve aussi dans les Évangiles. Il n'y a pas de Bar-Rabban dans les Évangiles.

4. Le Roi des Juifs ! C'est bien, en vérité, ce qu'il se prétendait et voulut être.

— Non, pas lui, mais Bar-Abbas ! répondent *de nouveau* les Juifs ¹.

Et dans le *Selon-Jean* il n'est ajouté que ceci : « Or, Bar-Abbas était un... » Le texte grec dit : *Léstès*, c'est-à-dire *brigand de grand chemin*. Rien de politique dans son cas, d'après le *Selon-Jean* corrigé, à qui l'on sent que l'aveu coûte, et qui tourne court, et ne nous dit pas, — que celui qui a des oreilles entende ! — que Pilate ait relâché Bar-Abbas, le brigand. Il sait bien que non, car il refait Cérinthe et il n'y touche qu'avec précaution.

Dans le *Selon-Matthieu* on lit : « Il y avait un prisonnier de marque (fameux, insigne, tout comme le Christ), nommé Bar-Abbas. » Mais sur ce qui l'avait rendu illustre, pas un mot. On y reconnaîtrait le Christ lui-même. Du moins, Matthieu n'oublie pas, comme le *Selon-Jean*, qu'une des conditions pour que l'on ne confonde pas les deux Jésus Bar-Abbas, c'est de faire relâcher l'un des deux, du moins en apparence ². A la demande des Juifs, il *leur* relâche (ou délivre) Bar-Abbas. Je vais revenir sur cette expression.

1. Le faussaire qui a refait l'Évangile gnostique de Cérinthe pour le « transposer dans le sens catholique » et le rendre « canonique », en puisant ça et là, de bric et de broc dans le bric-à-brac des synoptisés, est pris ici en flagrant délit de fraude. En effet, pour « arranger » le *Selon-Jean* de Cérinthe, il a sous les yeux les synoptisés, — Matthieu, notamment. Dans la scène entre Pilate, Bar-Abbas, les Juifs et Jésus, *Matthieu* montre Pilate offrant aux Juifs le choix entre Jésus et Bar-Abbas, qu'il nomme expressément, pour *leur* en relâcher un.

Dans le *Selon-Jean*, Pilate offre aux Juifs de leur délivrer *quelqu'un*, pas de nom, un prisonnier quelconque, et il offre le « Roi des Juifs ». Le scribe, qui copie sans grande attention, alors que les Juifs n'ont demandé la relâche de personne, à l'offre unique, faite une seule fois par Pilate de leur délivrer *quelqu'un*, — le Roi des Juifs, se mettent à crier, disant *de nouveau* (παλιν λεγοντες : palin legontes), — de nouveau, comme s'ils l'avaient déjà répondu une première fois : « Pas celui-ci (le Roi des Juifs), mais Bar-Abbas. »

Est-ce qu'un auteur qui suit sa pensée propre, dans un récit de dix lignes, peut donner un détail de cette importance, — c'est l'idée maîtresse du récit, — comme arrivé de nouveau, pour la deuxième fois au moins, alors qu'il n'y en a pas eu de première ?

2. A noter que *Matthieu*, le seul des quatre Évangiles, a pris soin d'ôter toute responsabilité au procureur romain, qui se lave les mains, pour la reporter toute sur les Juifs. Le peuple, en effet, s'écrie : « Que son sang (de Jésus) soit sur nous et sur nos enfants ! » Nous sommes au moins au IV^e siècle, après le *Contra Celsum*, factum fabriqué à cette époque et mis

Par le *Selon-Marc* nous apprenons enfin que le « nommé Bar-Abbas était en prison avec des factieux, des partisans, pour un meurtre qu'ils (Bar-Abbas et les factieux, ou les factieux seulement ? La phrase est amphibologique ; elle permet et veut peut-être qu'on s'y trompe) — pour un meurtre donc, qu'ils avaient commis dans une sédition.

Ces factieux qui se sont soulevés pour suivre Bar-Abbas, rappellent à s'y méprendre, — ce sont les mêmes, — ceux du *Contra Celsum* qui se sont soulevés contre l'État, pour suivre Jésus, comme Christ.

Les voilà pris. Pilate demande aux Juifs : « Voulez-vous que je vous délivre (ou que je vous relâche, car le verbe a les deux sens) le roi des Juifs ? » La foule demande qu'il leur délivre plutôt Bar-Abbas. Pilate finit donc par leur délivrer Bar-Abbas et remet Jésus, après l'avoir fait battre de verges. Autrement dit, il remet aux Juifs aussi bien Bar-Abbas que Jésus. Il leur remet Jésus Bar-Abbas, en deux temps, depuis que les scribes ont coupé le Christ Bar-Abbas en deux, et fait deux phrases de la proposition unique donnée par la vérité historique ¹.

Le *Selon-Luc* n'est qu'une variante : « Cet homme avait été mis en prison pour une sédition qui avait eu lieu dans la ville, et pour un meurtre. » Et Pilate leur relâche (aux Juifs) ou leur délivre le prisonnier mis en prison pour sédition et pour meurtre. Il le fait sur la demande expresse des Juifs :

alors sous le nom d'Origène pour l'antidater. Un Juif revendique en effet pour sa race la responsabilité de la mort du Christ. Je ne crois pas que les Juifs qui ont fait le christianisme auraient osé prendre cette responsabilité pour leur race toute entière, y compris les Juifs qui le sont restés, avant d'avoir perdu tout espoir que tout le judaïsme se ferait chrétien.

1. Le texte de Marc permet de comprendre qu'il délivre ou relâche Bar-Abbas, car le verbe, ai-je dit, a bien les deux sens. Mais il est accompagné du complément indirect *à vous, à eux*. Il me paraît bien difficile d'admettre qu'il faille traduire par : « relâcher *à vous, à eux* ; je vous relâche ; il leur relâche. » On ne relâche pas *à quelqu'un*, tandis qu'on délivre bien *à quelqu'un*. J'ai souvent dit que le grec des scribes était plein d'intentions. En voici une preuve nouvelle. Pour les profanes, on a l'air de relâcher l'un (Bar-Abbas) et de livrer l'autre (Jésus), soit deux personnages. Mais grâce au texte convenablement arrangé, on fait comprendre aux initiés qu'il n'en est qu'un, Jésus-Bar-Abbas qui est livré aux Juifs, ou leur est délivré.

« Relâche-nous Bar-Abbas. » Il n'avait pas pensé à le leur offrir ¹.

Or, pourquoi donc le héros des Évangiles, Jésus Fils du Père, Jésus Bar-Abbas, a-t-il été poursuivi, arrêté, emprisonné, jugé, condamné à mort et crucifié ? De quel crime a-t-il été inculpé ?

L'a-t-on mis en croix pour avoir prêché le bien, la vertu, l'amour des hommes, la paix ?

Ou n'est-ce pas plutôt, malgré les trompeuses apparences des récits évangéliques, s'empêtrant dans des explications entortillées et des incohérences, n'est-ce pas pour les mêmes motifs et sous la même inculpation que le « brigand » Bar-Abbas, factieux et meurtrier ?

Voilà la question. Y répondre, c'est résoudre presque tout le problème des origines du christianisme, c'est lever plus qu'un coin du voile sur la vérité historique en ce qui concerne le héros des Évangiles, crucifié par Ponce-Pilate. Essayons.

II. — LA THORA ET L'ESPÉRANCE MESSIANISTE

Le pacte d'alliance. — D'après tout ce que l'on sait de l'histoire juive, l'ancien peuple juif a toujours cru que le monde n'avait été créé que pour lui. Sa cosmogonie ou théorie de la création, reprise d'ailleurs aux mythes de l'Inde, de Chaldée, de la Perse, le laisse suffisamment entendre, ainsi que la destruction des hommes par le déluge, fors Noé. Le *Talmud* le proclame expressément : « L'univers n'a été fait que pour les Juifs ². » Israël est le peuple de choix, le peuple « élu ».

1. Certains manuscrits du Selon-Luc, chap. XXIII, ont un verset 17 : « Or, il était obligé de leur relâcher (ou délivrer) un prisonnier à la fête », qui se *synoptise* avec *Matthieu*, XXVII, 15 et *Marc* XV, 6. Ce verset manque dans tous les manuscrits de Luc, que l'on déclare « les plus autorisés ». J'en conclus que cette coutume de relâcher un prisonnier est une invention nécessitée par l'invention de Bar-Abbas distinct du Christ et destinée à expliquer et justifier, à rendre vraisemblable toutes les scènes où l'on veut faire croire qu'on a relâché Bar-Abbas, pour qu'on ne le confonde pas avec Jésus qui n'est pas relâché.

2. *Isaïe*, traduction de M. Cahen, p. 69, note. Prétention exorbitante

supérieur en gloire, en renom et en magnificence, seul sage et intelligent, nation si grande que toutes les autres en sont étonnées ¹. » Les Épîtres, mises dans le Nouveau Testament sous le nom de Paul, restent tout imprégnées, malgré les concessions nécessaires à la réussite de la propagande messianiste ou « chrétienne » en Occident, de ce particularisme étroit, sectaire, fanatique, d'après lequel « le Salut vient des Juifs. D'abord les Juifs ! Le Juif premièrement ! ² » Et dans le Selon-Jean (IV, 22), Jésus à la Samaritaine : « Le salut vient des Juifs. »

Puisque le monde n'a été fait que pour les Juifs, rien de plus naturel que leur espérance d'en devenir un jour les maîtres souverains. Le Pacte d'alliance passé entre eux et leur Dieu, — contrat synallagmatique s'il en fut : donnant ! — n'a pas d'autre objet que la réalisation de cette espérance. Israël sera le serviteur fidèle d'Iahveh, dieu jaloux, n'adorera que lui, observera et gardera ses commandements, « marchera devant sa face », moyennant quoi, — le contrat est commutatif aussi, — Iahveh lui promet l'empire du monde.

Ce Pacte d'alliance, qu'on soupçonne dès Adam, qui est proclamé par Iahveh avec Noé après le déluge, expressément renouvelé avec Abraham, Isaac et Jacob, alors que les Beni-Israël ne sont encore que des tribus nomades allant et venant entre la Palestine et l'Égypte, fut définitivement scellé, par l'intermédiaire de Moïse, au Sinaï, au moment où, sortis d'Égypte, « de la maison de servitude », les douze tribus, encore dans le désert, allaient conquérir la Terre promise.

L'épopée merveilleuse de Moïse sur le Sinaï, toutes ces scènes multiples où la magie côtoie le grandiose et où le sortilège même voudrait prendre un air sublime ³, ne sont que littérature pour donner le caractère de mystère et de gran-

à une époque où, comme il est dit dans le *Contra Celsum* (V, 41), « les Juifs n'ont pas connu le grand Dieu. »

1. *Deutéronome*, IV, 5-8 et XXVI, 18-19. Ainsi s'expriment sur eux-mêmes les Bandar-Log, le peuple singe, dans le *Livre de la Jungle*.

2. *Épître aux Romains*, I, 16 ; IX, 4-5.

3. Voir *Exode*, chap. XXI à XXXVI.

deur qu'il faut à un traité passé entre des hommes et leur dieu.

Moïse monte trois fois sur le Sinaï à la rencontre d'Iahveh.

Quand il en descend une première fois et rejoint la horde des Sémites, maintenue à distance par des bornes, Iahveh, de sa propre bouche, et s'aidant peut-être d'un porte-voix ¹, clame vers Israël ses *Ordonnances* : trois chapitres de *Commandements*, parmi lesquels ce qu'on appelle le *Décalogue*.

Deuxième ascension de Moïse sur le mont embrasé. Iahveh lui promet des *Tables de pierre* ainsi que la *Loi* et les *Commandements*, deux choses bien distinctes, soulignons-le. Mais il ne lui remet, après quarante jours de tête-à-tête, que les *Tables de pierre*, au nombre de deux, et gravées par lui des deux côtés, autrement dit, lisibles en dedans et en dehors, et portant les *Paroles de l'Alliance*, les DIX PAROLES.

Les *Paroles de l'Alliance*, les DIX PAROLES, ne peuvent être le *Décalogue*, malgré l'équivalence amphibologique des deux expressions : *Dix Paroles* et *Décalogue*.

Le *Décalogue* ne contient aucune parole d'alliance. Il n'est pas inscrit sur les deux *Tables de pierre*, tandis que sur celles-ci sont portées au contraire les *Paroles d'Alliance*, qui constituent un pacte, un traité portant engagement d'Iahveh vis-à-vis d'Israël, et réciproquement. Contrat bilatéral ou synallagmatique, s'il en fut jamais. Il n'y a rien de pareil dans le *Décalogue*. Les *Tables de pierre*, au contraire, sont le témoignage d'un traité ; elles sont l'acte authentique, écrit, quasiment notarié, du Pacte d'Alliance, engageant mutuellement les deux parties. Ce n'est qu'ainsi que le contrat est parfait : il est la *Loi* des deux parties, la THORA.

S'il en était autrement, on ne comprendrait pas l'incident créé par Moïse qui, descendu de la montagne et trouvant Israël en adoration devant le Veau d'or, c'est-à-dire violant avant la lettre ses obligations, brise les Tables, les met en miettes. Le pacte est rompu. Moïse fait jouer « la clause résolutoire », sous-entendue dans tout contrat synallagmatique.

1. Le détail est dans l'*Exode* qui dit un cornet.

Israël ne tient pas ses engagements, ceux d'Iahveh deviennent caducs. Les Tables n'ont plus de « cause », ni d'utilité ; Moïse les anéantit. Il est honnête. Il n'y a plus de convention qui tienne lieu de loi, plus de THORA entre les parties.

Pour ressusciter le Pacte, la Convention, il faut que Moïse monte derechef sur le Sinaï à la rencontre d'Iahveh qu'il réussit à apaiser, car le dieu est courroucé, on le comprend. Mais Iahveh ne clame plus alors ses ordonnances, obligations d'Israël. On distingue très nettement, à cette place du récit, qu'il les fait prendre par écrit, — il se méfie, — alors qu'elles avaient d'abord été remises toutes prêtes. Moïse les écrit donc. Il écrit les Paroles, — la Loi et les Commandements, — qu'Iahveh a prononcées. Ensuite Iahveh grave lui-même, une seconde fois, « de son doigt, le doigt d'Iahveh », son propre engagement, les Paroles de l'alliance, sur deux nouvelles Tables de pierre ¹.

La LOI, la THORA, c'est donc le pacte d'alliance, en bloc ; et c'est la Promesse d'Iahveh que Moïse, lorsqu'il descend du Sinaï, rapporte définitivement sur les Tables de pierre, dites les *Tables du Témoignage*.

La THORA, la LOI, en résumé, ce n'est pas autre chose que l'expression de ce Pacte d'alliance, et les Tables du Témoignage sont l'« acte », l'*instrumentum*, dit-on en Droit, contenant les obligations bilatérales des deux parties. « Les conventions légalement formées tiennent lieu de loi — j'allais dire : de Thora, — à ceux qui les ont faites », dit notre article 1134 du Code Civil, s'inspirant de la raison éternelle.

C'est ne voir qu'un seul côté du contrat, comme on le fait à tort, que de prendre pour la Thora, pour la Loi, le *Décalogue* ou les Dix commandements, en y ajoutant les ordonnances sur la liberté et la vie, sur la propriété et les mœurs, sur les cérémonies du culte, — tout ce que Iahveh clame, Moïse auprès de lui, du haut du Sinaï, de sa propre bouche, en s'aidant d'un cornet, vers Israël maintenu à distance par des bornes. Les seules obligations d'Israël ne sont que la moitié de la THORA. Quel marché de dupe, Israël se liant à

1. *Exode*, xxxiv, 27-29.

Iahveh sans contre-partie ! Comment y croire ? En échange des obligations que Iahveh impose à Israël, il promet sa protection, il prédestine Israël à la domination universelle, « car vous êtes mon peuple, vous m'appartiendrez, et toute la terre est à moi, » dit-il. Voilà ce qu'il faut comprendre.

Et il faut comprendre aussi qu'accomplir la THORA pour Israël, ce sera réaliser ce contrat synallagmatique et commutatif : il servira Iahveh, son dieu, qui, lui, fera dominer sur toute la terre qui est à lui le peuple qui lui appartient.

Mais pour quel temps, cette domination ? Pour quelle heure ? Comment et par qui ?

L'heure du Messie. — Cette réalisation, les anciens Israélites ont pu l'entrevoir avec le roi David. Pour peu de temps. Elle a sombré tôt dans les malheurs qui n'ont pas tardé à fondre sur eux. Après la destruction du royaume, — du royaume de Dieu déjà, de leur Dieu Iahveh, — pendant la captivité de Babylone, leur invincible espérance a pris corps, par la voix des Prophètes, grands et petits, sous la figure du Messie, Oint d'Iahveh, Christ en français, d'après la traduction grecque, — de la descendance de David.

Mais avant de conquérir le monde, ce Messie, ce Christ, devait d'abord, avec l'aide d'Iahveh, délivrer Israël, le « sauver » ; et la foi juive se raccrochait à toutes les possibilités¹.

De plus en plus lancinante, au fur et à mesure que le peuple juif a subi les défaites, servitudes et jougs de l'étranger, l'espérance messianiste, *christienne*, est devenue une foi ardente, malade, *visionnaire*. Elle est à son comble, à l'époque d'Auguste, quand le « trône de David » est tombé au pouvoir des Hérodes, usurpateurs iduméens, qui ne se maintenaient que grâce au protectorat de Rome.

1. Au point que Iahveh, par la voix du grand prophète Esaïe, n'avait pas hésité à décerner le titre de Messie au roi des Perses, à Cyrus, un *Goi*, un incirconcis, un idolâtre, parce que, libéralement, il avait mis fin à la captivité de Babylone et permis aux Israélites de retourner dans leur patrie et de relever Jérusalem et le Temple.

— Je dis à Cyrus : il est mon berger (Esaïe, XLIV, 28).

— Ainsi parle l'Éternel à son Christ (Oint, Messie), à Cyrus, qu'il tient par la main ((Esaïe, XLV, 1).

Tous les Juifs, ou presque, alors, interrogent le ciel pour y voir apparaître le « Signe » de ce libérateur ¹, de ce Sauveur, de ce Jésus, Messie-Christ que Iahveh devait susciter parmi son peuple, et qui, issu de la souche davidique, délivrerait la Judée des Hérodes et de Rome, la bête à sept têtes, sur ses sept collines, poussant dix cornes en Palestine, dans la Décapole. Délivrance qui ne sera qu'un prélude à la victoire complète sur le monde asservi à son tour au joug d'Iahveh, à la domination des Juifs, constituant « le royaume de Dieu », et vengés enfin des injures des nations. Revanche terrible qu'il faut lire dans l'*Apocalypse* pour en goûter la saveur « christienne » ².

Quand le Iôannès Christ, corps de chair en qui le Dieu Jésus montre le bout de sa langue, vocifère : « Le royaume de Dieu est proche ! » il annonce sa propre venue, le règne de mille ans ; l'expression : « le royaume de Dieu » est un change qui va de pair avec l'invention de Jésus-Christ, et qui, au fond, d'ailleurs, est synonyme de la formule : « le règne de mille ans ».

1. Signe du Zodiaque, bien entendu. L'*Apocalypse*, cette réalisation sur le papier du « royaume d'Iahveh », de l'espérance messianiste, ne dit pas autre chose, au chapitre XII (déplacé naturellement, car il devrait être au début) : « Parut dans le ciel un *Signe* de première grandeur, une femme, (la *Vierge*), lune sous ses pieds, enceinte du soleil, etc. » Nous connaissons tout cela. Mais il est bon de le rappeler. Voir p. 207.

Suétone (*Vespasien*, 18) et Tacite (*Hist.* V, 13), qu'une main d'Eglise paraît avoir « synoptisés » sur ce point, rappellent ainsi l'Espérance d'Israël. « C'était une vieille tradition reçue dans tout l'Orient, que les maîtres du monde sortiraient de Judée », dit Suétone. « La plupart des Juifs croyaient à une prédiction contenue, selon eux, dans les anciens livres de leurs prêtres, que l'Orient prévaudrait et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde », dit Tacite. Et tous deux appliquent la prophétie à Vespasien et Titus, ajoutant que les Juifs se l'appliquèrent.

Jé crois utile de renvoyer, en plus, sur ce point au § V. *L'heure du Messie et le règne de mille ans*, p. 85, et particulièrement à la page 89, donnant le témoignage d'Eusèbe.

2. Toute l'exécration de l'antiquité romaine contre les Juifs davidistes, vient de là. Tacite parlant d'eux : « Race hâsseuse du genre humain. » Quintilien, en 92 (*Inst. orat.* liv. III, *quod constat laude et vituperatione*) : « Il n'est pas jusqu'aux villes dont les fondateurs encourent une espèce d'infamie, parce qu'elles sont le centre d'une nation qui veut la perte de toutes les autres : tel est le premier auteur de la superstition judaïque. » Quintilien vise David, et, au-delà, celui qui a voulu réaliser cette superstition, la perte de toutes les autres nations, telle que la rêvait l'*Apocalypse*.

Pour l'accomplissement de cette espérance, — toute la Thora, la Loi et les Prophètes, y compris l'Apocalypse, — la Judée, pendant près de deux siècles, d'Auguste à Hadrien, va être à feu et à sang.

Fanatiques du Pacte, toute une série de Messies-Christes vont se lever, fomentant l'émeute, menant la révolte contre les Hérodes et contre Rome, « soulevés contre l'État (*Contra Celsum*) », insurgés au nom de la Thora, de la Loi, qu'ils veulent accomplir. Les Évangiles disent : « Comme il est écrit dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes. » Ils ne nomment pas l'Apocalypse. Mais nous savons par le Selon-Matthieu qu'elle est comprise dans les Prophètes.

Les Juifs du Temple et les Juifs chrétiens. — Le peuple juif est coupé en deux, forme deux clans.

D'un côté, avec les Hérodes, rois ou ethnarques, et protégés de Rome, le parti du Temple qui accepte, de bon gré ou par prudence politique, la royauté hérodiennne et le protectorat romain. Juifs loyalistes, c'est en eux que Rome pendant ces guerres, aussi intestines que xénophobes, trouvera son plus sûr appui, ainsi qu'auprès du Temple, dans les grands sacrificateurs comme Caïphe et les Docteurs comme Gamaliel¹.

Dressés contre les Juifs loyalistes qu'ils haïssent autant que les Hérodes, suppôts de la Bête, voici les Juifs qui veulent chasser de Palestine les Romains et du trône la dynastie iduméenne, rétablir le royaume de David et sa race dans la gloire promise par Iahveh. C'est le parti davidiste, ce sont les messianistes, les « chrétiens », prototypes de ceux qui seront

1. Inutile de dire que ces Juifs, qu'ils soient en Palestine, ou, qu'ayant émigré, ils se contentent de pratiquer leur culte dans les synagogues des communautés alentour des rivages méditerranéens, Rome ne les a jamais persécutés. Dans le monde grec et romain, pas de fanatisme : toutes les religions, toutes les philosophies sont également bonnes. La superstition judéo-égyptienne de Tacite et de Suétone, la superstition judaïque de Quintilien, c'est le messianisme, c'est l'Apocalypse. Juvénal, Martial, prouvent que les Juifs ordinaires ont toujours vécu tranquillement à Rome. Et si ces chrétiens et le Christ avaient été tels, alors, que les Évangiles veulent les faire paraître, jamais Rome, n'y eût touché et n'eût permis qu'on y touchât.

plus tard, — mais combien changés et camouflés, jusqu'à l'équivoque dans leur nom ! — les chrétiens ¹. Ce sont les réalisateurs de la Thora, interprétée dans son sens le plus farouche. Ils s'intitulent eux-mêmes, s'appliquant l'épithète en bonne part, les Kanaïtes, les Zélotes. L'un des disciples, Simon, dans les Évangiles, est donné, tout seul ! comme Kanaïte ². L'historien juif Flavius-Josèphe, leur contemporain, retient encore des exploits de ces Fanatiques, malgré les plus graves adultérations à son texte. Guérillas, séditions, massacres, pillages, sièges de villes, où les armes romaines eurent à souffrir et subirent quelques échecs, toute l'espérance d'Israël, toute la Thora s'essaie en tentatives d'accomplissement.

Ces Davidistes, ces Kanaïtes, ces messianistes, Flavius-Josèphe les dénonce, les fouaille, les charge et les convainc des pires crimes ; il les accuse, les traitant de « Sicaires », d'avoir pillé indifféremment amis et ennemis, d'avoir tué, pour s'enrichir, — voir le meurtre apostolique d'Ananias et de Saphira, miracle de Simon-Pierre, — les personnes de la plus haute condition, et, sous prétexte de défendre la liberté publique, — le rétablissement du trône de David, — d'avoir porté la torche jusque dans le temple d'Iahveh.

Sous Auguste, deux révoltes. En 750, deux Docteurs de la Thora, Juda, fils de Zippori, et Matthias, fils de Margaloth, soulèvent le peuple, parce qu'Hérode-le-Grand avait fait

1. L'équivoque sur le nom résulte à l'évidence d'un passage de l'Apolo-
logie de Justin (I, IV, 1, 5). Je renvoie au paragraphe *Christianoi* =
Chrétioi, p. 65. « Un nom n'est ni bon, ni mauvais ; ce sont les actions qui
s'y rattachent qu'il faut juger. A ne considérer que ce nom qui nous
accuse (chrétiens), nous sommes les plus vertueux (chrétiens) des
hommes. » En grec l'éta de *chrêt* se prononçait *i*, le jeu de mots avec
christ est très simple, il se retrouve dans Théophile, *Ad Autolyum*, I, 1.
Justin insiste : « Nous sommes accusés d'être chrétiens, est-il juste de
haïr le meilleur (*chrêston*, qui se prononce *christon*, et à l'oreille peut se
traduire par Christ). » Est-il juste de haïr le Christ ? Le calembour
a été une des forces de la prose et de l'éloquence « chrétienne ». Rappe-
lez-vous le calembour sur Pierre Képhas-Simon. « Tu es Pierre, et sur
cette pierre... » Et celui sur Eloï, au Calvaire : « Il appelle Elle ! » si
déplacé, si indécant dans la circonstance, et comme si les Juifs qui enten-
dent ignoraient le nom de leur Dieu : *Eloï* !

2. D'autres, il est vrai, sont dits : *Boanergès*, Fils du tonnerre. Rien de
commun avec « ceux qui procurent la paix », comme on voit.

placer un aigle d'or sur la principale porte du Temple, le mettant ainsi sous la protection des Césars. Dix ans plus tard, 760, nouvelle rébellion, à l'occasion du recensement de Quirinius, gouverneur de Judée, Juda le Galiléen ou le Gaulonite, de Gamala, dont le père Ezéchias avait déjà péri, victime d'Hérode, prêche l'insurrection, avec Sadok, son frère, peut-être, comme second. Ils tiennent la campagne, forcent Jérusalem, entrent dans le Temple. On se bat dans le Saint des Saints. Juda est tué, « entre le Temple et l'autel », comme le dit, de Zacharie, Jésus dans les Évangiles, en une apostrophe forcenée où gronde tout le légitime ressentiment du fils contre les complices du meurtre de son père.

Et nous arrivons aux temps « évangéliques ».

La rébellion « chrétienne » sous Tibère. — « Sous Tibère, dit Flavius-Josèphe, un grand trouble eut lieu dans la Judée. » Et c'est tout ; aucun renseignement, aucune explication sur ce « grand trouble ». Pourquoi ? Sinon parce que l'Église a fait le vide dans les manuscrits de l'historien juif. Rien de plus radical, pour dérouter l'histoire, que des coups de ciseaux dans les œuvres des écrivains. Ou bien, on insère des interpolations, de telle sorte que les auteurs se contredisent. On lit aujourd'hui dans Tacite : « Sous Tibère, la Judée fut tranquille. » Que vous disais-je ? C'est le temps du Crucifié de Ponce-Pilate, du Christ, « Prince de la Paix ». Cette tranquillité ne va pas tout de même sans ressembler à un « grand trouble », qu'on a fait sauter du texte de Tacite. A Jérusalem émeutes, rébellions, séditions, que Ponce-Pilate passe sa procurature à réprimer : affaire des enseignes romaines, affaire du corban et des aqueducs ; d'autres affaires encore, — aussi anonymes que Jésus-Christ qui n'a plus de nom de circoncision, — et où l'on sent des grouillements de foules tumultueuses. Où est le chef, l'animateur ? Inconnu. La faction n'a plus de chef. Pas d'instigateur aux révoltes judaïques, au « grand trouble ». L'Église ne l'a pas voulu. Il y a un nom, plusieurs même, sous toutes les séditions juives, d'Auguste à Hadrien. Ezéchias, Juda bar-Zippori, Matthias bar-Margaloth, Juda le Gaulonite, sous le règne d'Auguste ;

Theudas-Thaddée, Claude étant empereur ; — et c'est en ce temps que périssent, crucifiés sur l'ordre de Tibère Alexandre, un Simon et un Jacob, « fils de Juda le Gaulonite », dit Flavius-Josèphe, et chefs des Kanaïtes, des messianistes, des « chrétiens », le Simon-Pierre et l'un des Jacob-Jacques, deux apôtres aujourd'hui ; Ménahem, fils de Juda le Gaulonite encore, sous Néron, et dont la révolte amena la prise de Jérusalem par Vespasien et Titus ; Bar-Kocheba, le fils de l'Étoile, sous Hadrien, et dont le nom de circoncision a disparu aussi, mais que l'on sait descendant de Juda le Gaulonite par un certain Eléazar-Lazare, mêlé aux insurrections juives sous Tibère, Claude et Néron, mort de mort violente, ainsi que Jaïrus, son parent, dont Jésus-Christ, au III^e siècle, par la plume des scribes, ressuscite la fille, comme il ressuscite Lazare.

Tous ces révoltés contre les Hérodes et Rome, afin d'accomplir la Thora, l'espérance d'Israël qui, mise à mal par Vespasien et Titus, va sombrer définitivement en 135 de notre ère, avec la ruine de la Judée, la destruction de Jérusalem, la dispersion des Juifs rayés à jamais comme nation de la carte du monde, sous Hadrien, tous ces chefs des insurrections « chrétiennes » en Palestine, sous chaque empereur, ont mis leur nom, leur marque sur les révoltes qu'ils ont fomentées et conduites. Et, seule de toutes les rébellions juives, celle qui fut « le grand trouble en Judée » sous Tibère, presque effacée par la censure ecclésiastique, n'a plus de nom, plus d'instigateur, plus de chef. Flavius-Josèphe qui la signale, est muet ; muet Tacite, qui sait que Ponce-Pilate fit crucifier le Messie-Christ, muet Suétone, qui dit que, sous Claude, les Juifs de Rome s'agitent à cause du Christ, muets tous les historiens, où l'on retrouve les traces des sophistications les plus manifestes !

Pourquoi ? Qu'a-t-on voulu cacher ? Sinon justement la vérité historique sur Jésus-Christ, qui, sous un autre nom, et Fils de Juda de Gamala, — Gamala, sur les bords du lac de Tibériade, devenue Nazareth en Évangile, — fut, avant d'être crucifié par Ponce-Pilate, et vengeur du sang de son père, *goël-haddam*, le premier Messie-Christ, chef en son

temps, celui de Tibère, du parti juif davidiste, revendiquant pour son compte personnel la royauté d'Israël, le trône de David. Lui mort, ayant échoué, crucifié au nom de la loi Julia ¹, ses frères, ses parents, ont relevé le drapeau messianiste, tous christes, successivement, et membres de la même famille, celle de Juda le Gaulonite, issue de David : Shehimon (Simon-Pierre), l'un des deux Jacob-Jacques, (l'autre, avant le Jacob crucifié par Tibère Alexandre, fut lapidé, du vivant du Christ, sous le nom d'Étienne ou *Stephanos*, la couronne), Lazare, Jaïrus, Theudas, Ménahem, Bar-Kocheba ².

Est-ce que, caché sous un masque pseudo-divin, le chef d'émeute et d'insurrection que fut le Christ a disparu des Évangiles ³ ?

La morale chrétienne. — On a l'habitude, quand il est question de Jésus-Christ, de ne voir que son enseignement moral,

1. Jugé et condamné par le Sanhédrin, — les Évangiles ne permettent pas de s'y tromper, malgré leur incohérence voulue, — et quarante jours au moins avant la Pâque, d'après le Talmud de Babylone, le Christ fut exécuté par les Romains. La loi Julia, — voir Ulpien, — définit le *crimen majestatis* « tout attentat contre le peuple romain ou l'ordre public », et comme coupable « quiconque, à l'aide d'hommes armés, conspire contre la République, ou par lequel des séditions prennent naissance ».

2. Se reporter aux §§ *L'Age apostolique* et *Destruction de la nation juive*, chap. 1^{er} pour les détails.

3. J'ai précédemment signalé cette haine, d'odeur spéciale, haine de famille, la pire de toutes les haines, la plus farouche, haine « corse », qui transpire, dans les Évangiles, entre le Christ et les Hérodes, et qui ne s'explique pas si le Christ n'a été que le rénovateur de la morale juive, l'inspirateur d'une révolution purement spirituelle. Je ne puis ici que la rappeler. Une addition cependant. Elle est importante. Je prouverai, dans la suite, que Marie, femme de Joseph et mère du Christ, a eu pour mère une Cléopas, que, veuve d'un premier mari (le père de la Vierge évangélique), Hérode-le-Grand épousa, désireux de s'allier aux familles juives influentes. La grand'mère du Christ entrant dans le sérail et le lit d'Hérode ! On comprend ainsi la déclaration de Jésus des Évangiles : « Je suis venu apporter la division... entre la fille et la mère », et que Marie soit Madgaléenne, la farouche et fanatique davidiste. C'est une histoire de famille. Les *Actes des Apôtres* donnent Ménahem (oncle et parrain du plus jeune fils de Juda le Gaulonite) comme *frère de lait*, lisez : frère utérin, frère de mère, du tétrarque Philippe, lequel serait donc le fils d'Hérode-le-Grand et de la grand'mère du Christ, le demi-frère de Marie, et le demi-oncle des sept démones ou fils et de Marthe-Thamar et Marie, filles de Marie-Salomé, la Vierge Marie en Évangile.

dont le préjugé mystique a d'ailleurs exagéré au-delà de toute expression l'originalité. Par un « bourrage de crânes » qui vient de loin, — qu'on m'excuse de l'expression : j'ai fait 57 mois de grande guerre, — on s' imagine que le christianisme, coupant en deux l'histoire du monde, a inventé la morale, et qu'avant lui, les hommes étaient plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de ce qu'on appelle le mal, d'où le Christ les aurait tirés. Rien de plus faux que ce point de vue ; rien qui résiste moins à la discussion.

La morale évangélique, — ou plutôt ce qu'on appelle ainsi, — ressemble étonnamment à la morale des philosophes ¹.

Mais la morale « évangélique », copie corrigée, si l'on y tient, de la morale antique, est-elle bien, — qu'on sente la nuance, — « la morale des Évangiles » ? Précisons : la morale « évangélique » ne sert-elle pas à cacher la morale des Évangiles ? Otez la morale « évangélique », copie de la morale humaine, quelle est la morale des Évangiles, celle qui est au fond ?

Nous allons la trouver ensemble.

La morale « chrétienne » évangélique. — Qu'on se rappelle l'histoire, que rapportent les trois synoptisés, du jeune homme riche demandant à Jésus :

— Maître, que dois-je faire *pour avoir la vie éternelle* ?

La question est directe. La réponse doit contenir toute la doctrine de Jésus sur le bien, sur la vertu, toute la morale, puisque le salut en dépend, — *la vie éternelle !*

1. Il n'est pas dans mon plan de comparer la morale dite chrétienne avec la morale dite païenne. Je renvoie, pour les esprits curieux d'en apprendre long sur ce point, aux livres de Louis Hayet sur *les Origines du Christianisme*. Ils y verront que pas un précepte évangélique n'est original, et que tous sont la copie de préceptes que l'on trouve dans les auteurs grecs et latins, ou écrits juifs.

La morale chrétienne n'a d'originalité que dans la surenchère. En politique, c'est de la démagogie. En morale, c'est l'encouragement de la canaille, — ce qui revient à de la démagogie : « Si l'on te prend ton manteau, donne ta veste. Si l'on te soufflette, tends le bas des reins. » Bêle la paix ! L'oraison dominicale ou *Pater noster* n'est qu'un plat démarquage de la prière à Zeus du stoïcien Cléanthe, dans l'*Anthologie* de Stobée : « C'est toi qui es notre Père, ô Zeus... » Tout y est, sauf le *pain quotidien*. Mais le pain quotidien provient du mythe solaire : Béthléhem.

Or, que répond Jésus ? Fait-il un cours sur la morale théorique ou pratique, celle des philosophes antiques, — laquelle valait bien quelque chose, — en y apportant du mieux, ce mieux prétendu qui la perfectionne et qui vient de lui ? Dit-il qu'il faut croire en lui comme en un Dieu venu du ciel, « afin que, croyant en lui, on ne périsse point, mais l'on ait la vie éternelle », comme on le lit dans le *Selon-Jean* ? Annonce-t-il que le rachat de l'humanité pécheresse est au prix de sa mort sur la croix ? Rien de tout cela. Il répond :

— Si tu veux entrer dans la vie ¹, garde les commandements.

Le jeune homme aurait pu comprendre que ces commandements, ce sont précisément « la morale évangélique, les enseignements moraux qui résultent du sermon sur la montagne, les paroles prononcées par Jésus sur le bien, la vertu, la perfection ». Mais les auteurs des Évangiles ne permettent pas d'équivoque ni d'incertitude. Ils font poser par le jeune homme à Jésus une question nouvelle pour qu'il précise sa pensée. « Garder les commandements ? »

— Lesquels ? interroge le jeune homme.

1. Expression qui appellerait bien des commentaires par son équivoque. Je me borne à indiquer qu'il s'agit de la vie *œonique*, la vie dans l'Éon, dans le cycle de mille ans : le point de vue de l'*Apocalypse*, toujours.

Jésus ajoute, il est vrai : « Vends tous tes biens et donne-les aux pauvres ». Adoucissement ecclésiastique. Pour le Messie-Christ, les « pauvres » ce sont ses partisans à qui le nerf de la guerre est nécessaire. Le change consiste à transformer en recommandation de charité la menace que l'on trouve ailleurs : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, etc. » qui a pour but d'exciter le zèle des chrétiens à donner de l'argent aux séditeux qui « pillaient pour s'enrichir ». Les collectes de saint Paul, « en faveur des saints de Jérusalem », cachent l'immense appel qui fut fait à la bourse des Juifs de la Dispersion par les « chrétiens », partisans des révoltés Juifs, pour commanditer les séditions de « l'âge apostolique ».

Aux III^e et IV^e siècle, le « christianisme » évangélique, article d'exportation, n'est plus que lucratif. La soif du gain ! a dit Flavius-Josèphe. Et par les fausses *Lettres de Paul*, après le II^e siècle, la Judée, tant le christianisme est œuvre juive, rançonnera la Macédoine, l'Achaïe, Rome même, « car si les Gentils ont eu part aux biens spirituels des Juifs, ils doivent à leur tour les assister de leurs biens temporels ». (*Aux Romains*, XV, 26-28).

L'*Épître aux Romains* est une œuvre bien curieuse, car elle ne s'adresse qu'aux Grecs, soit pour les distinguer des Juifs, soit pour les faire participer au salut comme les Juifs. On y vise bien les Gentils, dans l'ensemble, mais pas un mot qui vise Rome, l'Italie ou les Romains.

Et Jésus répond :

— Ceux-ci : « Tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère ; ne fais de tort à personne ; tu ne déroberas point ; tu ne feras point de faux témoignages ; tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

En somme, rien de surnaturel, ni de surhumain. Ce sont les commandements du *Décatalogue*, une petite partie des obligations imposées à Israël par Iahveh, en échange de sa protection. La scène s'achève sur une pirouette. Le jeune homme s'en va, fort triste, « car il était fort riche ». Le récit a une coupure. Les commandements, c'est la Thora, le Pacte d'Alliance. On n'en fait donner par Jésus que la moitié. Mais les initiés ont compris. S'il en était autrement, si le scribe ne sous-entendait pas « l'espérance d'Israël à réaliser », que signifierait cette scène ? Donc, Iahveh ou Dieu n'aurait envoyé son fils, l'*Abba* son *Bar*, que pour répéter aux Juifs un morceau du *Décatalogue* ? Messie juif dans sa campagne de Prétendant, ou Dieu rédempteur du monde, par quelque côté qu'on envisage son rôle et sa mission, Jésus-Christ n'évoquerait que ces préceptes de la morale de l'honnête homme, pour « la vie éternelle » ? Quelle dérision ! « Vends tous tes biens », pour la cause d'Iahveh, nous fait comprendre ce que l'Évangile ne dit plus.

La Thora. — Que reproche Jésus-Christ, entre autres aménités, aux Pharisiens et aux Sadducéens, responsables du sang des Prophètes jusqu'à Zacharie, tué au Recensement ? De négliger les commandements de la Thora : justice, pitié, foi, en un mot, de trahir le Pacte d'alliance ¹.

— Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi (la Thora, qui lie Iahveh à son peuple) ou les Prophètes (qui ont annoncé le Messie libérateur), proclame-t-il. Je suis venu non pour l'abolir, mais pour l'ACCOMPLIR. Amen ! je vous le dis : avant

1. La justice, c'est que le trône de David revienne à ses descendants. La pitié, c'est la souffrance qu'on doit éprouver de voir la Judée aux mains des Hérodes. Jeanne d'Arc disait : « La grande pitié du royaume de France », quand la France était aux mains des Anglais. La foi, c'est l'espérance dans le prochain rétablissement de la royauté davidique.

que la terre et le ciel aient passé (allusions directes aux destructions de l'*Apocalypse*), il ne passera de la loi ni un *iod* (un *i*), ni un trait de lettre (c'est mettre les points sur les *i*), jusqu'à ce que tout soit accompli (de la Thora).

Que tout soit accompli de la Thora ? Qu'est-ce à dire ? Les dix commandements seulement ? Mais ce serait ridicule, n'aurait aucun sens. Quelle signification, *qui ne soit pas un change*, donner à cette phrase, si elle ne veut pas dire que le Christ est venu pour réaliser, au sens juif, l'espérance messianiste : chute des Hérodes, ruine de Rome, triomphe d'Israël et domination du Messie sur toute la terre ? ¹.

La Thora ? Même mort, et ressuscité, — Jésus-Christ n'enseigne qu'elle, ne pense qu'à elle. Il l'explique aux disciples d'Emmaüs, qui comprennent si bien de quoi il retourne, qu'en l'écoutant, avouent-ils, « leur cœur brûlait au-dedans d'eux » : Simon, Jacob, Thaddée, Ménahem, et qu'ils essaie-

1. Ainsi parle le *Selon-Matthieu* (V, 17-19). Et le *Selon-Luc* (XVI, 17) répète, en ajoutant : « Il est plus aisé que le ciel et la terre passent, — comme dans l'*Apocalypse*, — qu'il ne l'est que vienne à tomber un seul trait de lettre de la Thora. » On a atténué le coup dans le *Selon-Matthieu* par ceci, qui ne change rien au fond : « Celui donc qui violera l'un de ces plus petits commandements et qui enseignera ainsi les hommes sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux. — (Non : celui-là n'entrera même pas dans le royaume des cieux, *dans la vie* : il est réservé à la géhenne). — Mais celui qui les observera et les enseignera sera appelé grand dans le royaume des cieux. » *Matthieu* (XI, 12-13), — morceau déplacé, puisque le *Selon-Luc*, qui a le passage parallèle, l'insère dans les vaticinations de Jésus sur la Thora, — dit aussi : « Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, le royaume des cieux est *forcé* et les *violents* le ravissent. » Le scribe, qui sait que Ioannès fut le Christ, fait à Jésus, son double, rappeler toute l'histoire chrétienne, kariaïte, violente, insurrectionnelle. « Jusqu'à maintenant » veut faire croire que Ioannès n'est pas le Christ. Comme s'il s'était écoulé le moindre espace de temps entre les deux. Le *Selon-Luc*, suivant son habitude, essaie de donner le change : « La Loi et les Prophètes ont duré jusqu'à Jean ; depuis lors, le royaume de Dieu est annoncé (en bonne nouvelle) et tout chacun le force. » *Purgalimatias*. Si Jésus est venu accomplir, *après* Jean, la Loi et les prophètes, ils ne durent donc pas jusqu'à Jean seulement. « Le royaume de Dieu est annoncé, depuis lors », a la prétention de justifier la « nouvelle alliance », par l'Évangile. Mais la suite détruit l'effet voulu : « chacun le force ». Le *Selon-Luc* fait un méli-mélo incohérent du fait *christien* historique et de l'invention du royaume de Dieu, vague idéologie chrétienne. Il ne faut retenir, comme logiques, de ces passages évangéliques, que les affirmations sur la violence pour l'accomplissement de la Thora par le kanaisme sicair.

ront de venger sa mort et son échec. Devant les Onze, pour justifier, au III^e siècle, sa vie et sa crucifixion, c'est toujours la Thora, le Pacte d'alliance qu'il invoque, « afin que tout fût accompli ».

Accomplir la Thora ? c'est réaliser le Pacte d'alliance, c'est mener la révolte contre Rome, contre les Hérodes, contre tous ceux, — Juifs compris, — qui ne font pas la guerre avec et pour la race de David, afin de restaurer à son profit le royaume d'Israël. « Qui n'est pas avec moi est contre moi ! » a dit Jésus.

Lorsque Juda et Matthias, — affaire de l'aigle d'or enlevé du Temple, — comparaissent devant Hérode-le-Grand, que répondent-ils au roi leur demandant : « *Qui vous a commandé une pareille action ?* » Ils répondent :

— Notre Sainte THORA ! Trouves-tu étrange qu'ayant reçu cette Thora sainte de Moïse, à qui Adonai lui-même l'a donnée (les Tables du Témoignage), nous la préférons à tes ordonnances ? Et crois-tu que nous appréhendions de souffrir ce qui, au lieu d'être le châtimement d'un crime, sera la récompense de notre piété ?¹

La « piété » envers la Thora ? Juda et Matthias sont des justes, de « ceux qui ont faim et soif de justice », c'est-à-dire qui défendent la Thora, qui écoutent et suivent le Juste par excellence, le Messie, le Christ, car la justice, c'est l'accomplissement de la Thora, l'établissement du règne de Iahveh, par les Juifs, son peuple, sur la terre entière. Le royaume de Dieu, le royaume des cieux, c'est cela et rien d'autre ; le « salut du monde » par les Juifs, « sauver le monde », pour le Messie-Christ, c'est cela et rien d'autre. C'est par un change dans les termes qu'on l'a fait entendre différemment. C'est pour fausser cette morale des Évangiles qu'on a mis, dans les Évangiles, la morale évangélique, soit la morale universelle².

« Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » demande

1. C'est déjà le langage des « martyrs », beaucoup plus dans la vérité que tout ce que font répondre les Évangiles au Christ devant Caïphe et Pilate. Juda et Matthias sont des martyrs « messianistes », c'est-à-dire, Messie étant traduit par Christ, des martyrs « chrétiens », bien avant le christianisme.

2. M. Charles Guignebert (*Hist. anc. christ.*, p. 212) écrit : « Incon-

le jeune homme riche. « Accomplir la Thora, ce qui dispense une vie immortelle », ont répondu déjà Juda et Matthias. Et Jésus, par une variante évangélique qui veut dire la même chose : « Garde les commandements ! »

Par suite de quelle aberration du bon sens le plus élémentaire peut-on admettre que les Romains auraient haï, pourchassé, persécuté « le sage Jésus qui eut une façon de concevoir la révolution juive si différente de celle de Juda le Gaulonite », comme dit Renan (qui a retardé de cent ans la vérité historique sur les origines du christianisme), s'il avait voulu « sauver le monde », au sens où on l'entend aujourd'hui, et comme si le monde d'alors, pour avoir besoin d'être « sauvé », avait une moralité inférieure à celle du nôtre, après douze ou treize siècles d'action chrétienne, cependant ? Ce serait un fait unique, un miracle que, dans la Judée du temps de Tibère et jusqu'à Hadrien, il ait pu se lever simultanément des Messies-Christes dont les exploits guerriers se lisent encore dans les auteurs profanes, et un Messie-Christ, tel que celui des Évangiles conventionnels. Mais, s'il était vrai, ce fait unique, le Christ conventionnel ferait avec les autres un saisissant contraste qu'il serait entré dans l'Histoire par effraction, et non par la porte basse des écrits ecclésiastiques tous frauduleux, — et tous, titres que l'Eglise s'est créés à elle-même. Et surtout, comment peut-on croire que les Hérodes et Ponce-Pilate auraient mis en croix ce « Prophète de la Paix », ce Jésus-Christ prédicateur de morale, ne rêvant que le règne du bien, de la vertu et de la résignation dans les âmes ; qui n'aurait pu que servir leur cause, en apaisant les passions déchaînées, qui eût été un agent d'ordre, leur agent, en un temps où ils ne sont occupés qu'à réprimer des séditions et des révoltes, qu'à « éteindre le volcan qui sans cesse se rallume sous leurs pieds » ? Renan *dixit*. Loin de le crucifier, ils l'auraient inventé, si possible, et, le trouvant de bonne volonté, ils l'auraient commandité et subventionné en sous-main. S'il eût couru quelque péril, ils l'eussent protégé et

testament Jésus a prêché le *royaume* ou le *règne* de Dieu : ... mais il est difficile de savoir ce qu'il entend par ces mots traditionnels. » Non, pas difficile du tout, quand on ne confond pas le *III^e* siècle avec le premier.

sauvegardé contre ses ennemis. Car c'étaient de fins politiques. Répondez, Messieurs les savants.

Le Messie. — C'est donc que Jésus-Christ, c'est donc que le Juif crucifié par Ponce-Pilate, que les Écritures ont transfiguré, a été autre chose. C'est qu'il a tenté d'être, c'est qu'il s'est dit le Messie, c'est qu'il a agi pour accomplir la Thora, le Pacte d'alliance, pour être roi d'Israël¹. Il a été le Messie, le Christ.

Le Messie ? Mais il l'est avant que de naître. L'ange Gabriel le dit formellement à Marie : « Tu enfanteras un fils... *Le Seigneur (Iahveh) lui donnera le trône de David*, son père. *Il régnera éternellement* sur la maison de Jacob. » Le trône de David, la maison de Jacob ? Où trouver, dans cette prédiction, un trait de morale « évangélique » ?

*Le cantique de Zacharie à la naissance*², que proclame-t-il ?

— Béni soit le Dieu d'Israël (Iahveh, je pense, et nul autre), de ce qu'il a visité son peuple et *nous a suscité un puissant sauveur* (textuellement : *une corne de salut*) *dans la maison de David*. Comme il en a parlé dans les anciens temps par la bouche des saint Prophètes — il l'a même gravé de son doigt sur les Tables de pierre, — *il nous délivre de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent... et se souvient de*

1. Dans les Talmuds, Jésus et son Père sont dit Bandera, Pandera, Panthera, — corruptions certaines de Pan-thora, Toute-la-loi ; ce surnom vaut à lui seul tout un commentaire, celui qu'en donne Jésus lui-même : « Je suis venu accomplir la Thora, toute la Thora, jusqu'au *iod*, jusqu'au plus petit trait de lettre. »

C'est pour atténuer l'effet de ce surnom typique, *Panthora*, que les Juifs du Talmud l'ont déformé, et que le scribe qui, au IV^e siècle, a mis le *Contra Celsum* sous la signature d'Origène, pour faire croire que l'ouvrage est des II^e-III^e siècles, y a inséré la calomnie infamante de l'adultère de Marie avec un soldat romain nommé Panthèr, de qui elle aurait conçu Jésus-Christ. Panthèr, c'est Panthora, c'est d'abord Juda le Gaulonite, — l'inconsistant Joseph des Évangiles, — puis c'est son fils, qui a hérité de ses enseignements et du surnom, comme d'une raison sociale.

2. La naissance du Joannès. Mais le Joannès, mué en Jean-Baptiste, décapité sur le papier par la plume des scribes, afin d'arrêter vivement sa carrière qui se serait confondue avec elle de Jésus-Christ sans cela, n'est pas, historiquement, un autre individu que le Christ, sous son nom d'Apocalypse, de révélation, de Qabbale, autrement dit. Si le Joannès n'est pas le Christ, le cantique de Zacharie est une imposture. Mais il y a d'autres preuves de leur identité. On commence à s'en apercevoir.

sa *Sainte Alliance*, selon le serment qu'il a fait à Abraham, notre Père ¹, de nous accorder, *qu'après nous avoir délivrés de nos ennemis* (toujours), *nous le servirions sans crainte*.

C'est, en deux phrases, tout le « synallagmatisme » du pacte d'alliance.

Le chant d'actions de grâces de Marie enceinte et attendant sa délivrance, tout adouci et mélangé qu'il soit, n'en contient pas moins la même espérance dans le Messie, la même certitude dans la réalisation de la Thora :

« Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses... Il a déployé avec force la puissance de son bras... *Il a renversé le trône des puissants* (elle en parle comme d'un fait accompli, tant elle a foi dans le Pacte d'alliance), *il a pris en main la cause d'Israël son serviteur*, et il s'est souvenu de sa pitié (pour les Juifs sous le joug d'Hérode et des Romains), ainsi qu'il en avait parlé à nos pères, envers Abraham et sa postérité pour toujours. »

Sont-ce là des hymnes sur le rachat et le salut de l'humanité pécheresse ? Ou bien l'explosion de joie des Juifs messianistes, en l'honneur du libérateur espéré qui doit réaliser le Pacte d'alliance, la délivrance d'Israël ?

Que dit Siméon, — ce vieillard qui attendait à Jérusalem la « consolation » d'Israël (consolation de quoi ? sinon de la servitude qui va finir) ? Ceci : « Je puis mourir, mon Dieu, car mes yeux ont vu ton libérateur (ton ? c'est-à-dire de toi, qui vient de toi). » Il a vu le petit enfant de Marie, le futur Messie d'Iahveh, « préparé pour être, à la face de tous les peuples, la lumière *révélatrice* des nations, — ou des goïm-gentils ². »

1. « La promesse d'avoir le monde pour héritage fut faite à Abraham ou à sa postérité », dit l'*Épître aux Romains* (IV, 13), qui ajoute, « en vertu de la justice de la foi ». Autrement dit : la foi dans la promesse d'avoir le monde pour héritage faite à Abraham ou à sa postérité, c'est la Justice.

2. J'ai traduit à peu près comme le font les traducteurs ordinaires. Mais le sens est : « préparé pour être, (projetée dans l'*Apocalypse*), la lumière des nations. » Car il y a ici un jeu de mot qabbalistique, de qabbale, presque intraduisible sur l'*Apocalypse*. Ce Simeôn s'appelle, en grec, Sumeôn. La traduction Simeôn est fautive ; on devrait écrire Symeôn, l'u grec équivalant à y. Mais, au fond, les traducteurs, sans s'en douter, ont raison. Sumeôn est une déformation du mot grec *σημειον* (sêmeion), le *Signe*, où l'*é* est un *éta* qui se prononce *i*. Nous le savons.

Simeôn, donc, le *Signe*, — *rien* de Simon, — parle le langage des Sibylles, — en vers, bien entendu, dans la prose ordinaire de l'Évangile.

Un prédicateur de la paix et de la morale « évangélique », cet enfant, avec cet horoscope et l'enthousiasme messianiste que sa naissance déchaîne ? Si dangereux qu'à peine est-il né, son père l'emmène en Égypte pour fuir la colère d'Hérode ? qui est salué comme Roi des Juifs par des Mages que l'on fait accourir tout exprès de Chaldée, au signe de l'Étoile, et qui, plus tard réchauffera le zèle de ses partisans en s'écriant :

— Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu apporter non la paix, mais l'épée !¹

Aveu direct encore à la Samaritaine : « Je suis le Messie, moi qui te parle, le Messie, — et le *Selon-Jean* interprète : c'est-à-dire le Christ, — qui doit venir. » Pour sauver le monde ? Oul, mais de quoi ? sinon de la domination romaine, au profit d'Israël. Le Christ négocie avec la Samaritaine pour la « cause »².

Messie juif, fils de David, Prétendant royal, Christ qui devait « élever Israël par-dessus les aigles (les aigles romaines) et le loger dans les Étoiles », comme il est dit dans l'*Assomption de Moïse*, il n'est que cela dans les Évangiles, malgré sa morale « plaquée », révolté toujours en fuite sous la poursuite d'Hérode « qui le recherche pour le faire mourir », à qui il n'échappe longtemps qu'à cause des partisans qui le protègent, — les foules des Évangiles, — qui lui offrent asile, le dérobent sans cesse, « car son heure n'est pas venue », traduisent les scribes. « Les renards ont des tanières », c'est-à-dire les Hérodes ont des palais, car Hérode, c'est le renard : « Allez dire à ce renard... » — « et le Fils de l'Homme (le Messie) n'a pas un oreiller pour reposer sa tête. » C'est le cri de l'insurgé toujours traqué contre celui qui le traque³.

1. Et ce ne sont pas ses seuls cris de guerre : « Que celui qui n'a pas de bourse vende son manteau pour acheter une épée ! » (*Luc*, XXII, 36). Et le sens de cette parabole qui se termine ainsi : Amenez ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi ; et tuez-les en ma présence. » (*Luc*, XIX, 27).

2. Le marivaudage avec la Samaritaine cache ces importantes négociations du Christ avec la Samarie, capitale d'Israël, après le grand Schisme d'avec Juda. « Une nation divisée ne peut subsister », a dit Jésus-Christ. Il faut donc qu'Israël et Juda fassent cause commune en sa faveur. La parabole du « Bon Samaritain » n'est pas autre chose qu'un gage pour amadouer la Samarie.

3. Le renard, dans les Évangiles, c'est *alopez*, qui signifie bien renard. M. Henri Monnier (*Mss. hist. de Jésus*, p. 26, en note), pour prouver que

La montée à Jérusalem pour la grande Pâque sabbatique et jubilaire, 788-789, — convertie en une sorte de manifestation de fête avec réjouissances publiques, n'est pas autre chose que la tentative suprême du prétendant qui joue son va-tout. Dès Jéricho, un aveugle le salue du titre de *Fils de David*, messianique au premier chef. Sous les transports de la foule, que l'exégèse traditionnelle donne comme idyllique, on touche, marqué en traits de feu, le caractère insurrectionnel de cette montée à Jérusalem, vrai coup de force. L'enthousiasme des foules » « ne laisse aucune doute ¹.

« *Béni soit le Roi qui vient au nom d'Iahveh ! Hosannah au Fils de David ! Béni soit le règne qui vient, le règne de David, notre Père ! Hosannah ! Béni soit celui qui vient au nom d'Iahveh, le roi d'Israël !* »

Les quatre Évangiles sont unanimes. C'est bien le Messie qu'on acclame. Les scribes ont essayé d'atténuer ce caractère historique du Christ, son rôle de factieux, en lui faisant renier, en paroles, ses actes, ici et là. Quand on lui demande s'il est le Christ, il ne répond ni oui, ni non. Il recommande de ne « le » dire à personne. Puérilités de scribes, qui ne résistent pas à l'examen, qui sont contredites par les faits. C'est Simon la Pierre qui est dans le vrai quand il répond à Jésus demandant à ses disciples *qui il est* : « Tu es le Christ ! » Il ajoute : « le Fils du Dieu vivant ». Mais entre le cri : « Tu es le Christ » et la formule : « le Fils du Dieu vivant », cent cinquante ans avec le gnosticisme ont passé.

Jésus-Christ a, à ce moment critique, l'occasion de prouver qu'il n'est qu'un prédicateur de morale. Le scribe lui « tend la perche », comme on dit.

Jésus ne craignait pas Hérode, traduit *alopez* par *chacal*. Suit toute une dissertation sur ce qu'est le chacal en Palestine et dans la Bible. C'est de l'exégèse bien curieuse.

1. Je ne dirai ici qu'un mot sur l'âne. Il est symbolique, comme dans toutes les représentations des Christs à tête d'âne. Symbolique, comme les *Poissons*. Il est le signe de la victoire. Il figure déjà dans la fameuse prophétie de Jacob sur le Sciloh (Messie), qui « attachera son âne à la vigne ». L'âne, disent les exégètes, est très honoré en Orient. Ainsi expliquent-ils cette ridicule montée de Jésus sur un âne à Jérusalem. L'âne est honoré comme symbole, oui. Mais comme bête, c'est une autre affaire. Il n'est pas d'animal plus maltraité par les Arabes et les Sémites du peuple.

— Fais-les donc taire, ces gens qui te sacrent Messie ! lui disent en effet les Pharisiens.

— Amen ! répond Jésus, si ceux-ci se taisent, les *pierres crieront !*

Oui, comme on dira plus tard : la poudre parle ¹.

Et, justement, voici que nous allons voir apparaître l'épée dans leurs mains guerrières.

Le Christ Bar-Abbas, Roi des Juifs. — L'arrestation a lieu, puis le jugement, puis la crucifixion.

En ce qui concerne l'arrestation, je ne relèverai ici qu'un détail, qui me paraît projeter la lumière sur la vérité historique, par ailleurs si camouflée ou détruite : que « Jésus-Christ » et ses disciples furent bien les révoltés que j'ai dits.

Au moment où la « cohorte », dans le *Selon-Jean*, va se saisir de « Jésus », — ici je cite textuellement, — « Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira, frappa le « serviteur » du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. Mais Jésus dit à Pierre : Remets ton épée dans le fourreau. Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire ? »

De ce morceau, on peut conclure que les partisans du Christ étaient armés. Il est difficile de croire que seul Simon-Pierre, et comme par hasard, « avait une épée ». Il est encore plus difficile d'admettre le propos pacifiste de Jésus : « Remets ton épée au fourreau », faisant de cette scène où le sang coule, un scénario d'opérette. Simon-Pierre a coupé avec son glaive l'oreille droite de Malchus, et tous ceux qui sont avec Malchus, serviteur du Grand prêtre, porteurs de lanternes, de torches et d'armes, laissent, sans l'inquiéter, Simon-Pierre remettre l'épée au fourreau, sur le propos académique de Jésus ? Invraisemblances fantastiques, qui n'existent que parce qu'on a

1. M. Henry Monnier (*la Mission historique de Jésus*, p. 60) qui, pour les besoins de la foi et de l'exégèse orthodoxe, côté protestant, efface à dessein tout ce qu'il y a de *messianique* dans les Évangiles, reconnaît que Jésus, à ce moment, « se laissa décerner *sans protester* le titre de Messie, et parut même le provoquer ». Parut ! il avoue ailleurs que l'entrée à Jérusalem fut marquée par des *possibilités de victoire*. Mais alors ? Qu'est-ce à dire ? S'agissant d'un rénovateur moral, on ne comprend pas.

voulu cacher qu'il y eût lutte, bataille, sur laquelle je n'insiste pas actuellement, dans laquelle le Christ fut pris, ayant porté des coups : c'est le chef ; et si Pierre n'a pas été appréhendé, c'est que, dans le désordre de la mêlée, il a pu s'échapper et fuir. Voilà l'évidence.

Quant au « serviteur », Malchus, du Souverain Sacrificateur, son nom n'est que la transcription du nom sémite Malek, Amalek, qui appartient au prince Amalécite, hérodien, Saül, dont le Saint-Esprit fera l'apôtre Saint Paul, vers la fin du 11^e siècle.

Le 4^e Évangile, le plus ancien, est celui, ai-je dit souvent, qui contient le plus de vérité historique, tout édulcoré qu'il apparaisse ici. Avec les trois Synoptisés, on va essayer de détruire un peu plus la vérité, mais par des ruses si grossières, que l'imposture en ressort d'autant.

D'abord, on commence par biffer le nom de Simon-Pierre, alors que dans le 4^e Évangile, on y insiste : dans la nuit des trois reniements de Pierre, en effet, « un des serviteurs du souverain sacrificateur, *parent* de celui (Malchus, qu'on ne nomme plus) à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? — Pierre le nia encore une fois, etc. » Rappel bien formel, donc (4^e Évangile).

Dans les trois Synoptisés, Simon-Pierre est devenu « un de ceux qui étaient là avec Jésus. » Le *Selon-Marc* ne donne pas le propos de Jésus : « Remets ton épée au fourreau. » Il fait prendre à Jésus la parole pour reprocher à ceux qui viennent l'arrêter d'être venus avec des épées et des bâtons, « comme si j'étais un brigand », précise Jésus, alors qu'il était tous les jours dans le Temple, au milieu d'eux (comme un petit saint, sous-entendu), et qu'il était si facile de le saisir. Alors « tous l'abandonnèrent et s'enfuirent ». Pourquoi, s'il n'y a pas bataille et mêlée ? On n'en veut qu'à Jésus. On n'a même pas appréhendé celui qui a coupé l'oreille au serviteur, — que les trois Synoptisés laissent anonyme, — du souverain sacrificateur. Ces « alguazils » oublient de sauter dessus pour écouter pérorer Jésus. Est-ce possible ?

Le *Selon-Matthieu* reprend le propos de Jésus : « Remets ton épée à sa place (variante) », et il explique : « car tous ceux qui

prendront l'épée, périront par l'épée », — ce qui est une phrase. Simon-Pierre, qui a mis la main à l'épée, est mort par la crucifixion. Et Jésus ajoute : « Crois-tu que je ne pourrais pas invoquer mon Père, qui me donnerait aussitôt plus de douze légions d'anges ? » Je dirai plus tard ce que sont ces douze légions d'anges. Les autres détails sont conformes à ceux du *Selon-Marc*, y compris l'abandon et la fuite de tous, — « tous les disciples », précise le *Selon-Matthieu*.

Avec le *Selon-Luc*, la scène prend une autre allure et même une autre signification.

Avant de frapper de l'épée, pour s'opposer à l'arrestation de Jésus, qu'ils prévoient, « ceux qui sont avec lui » lui demandent la permission. « Et si nous frappions du coutelas ! ». Mais l'un d'eux, plus impétueux, — il n'y en a pas qu'un seul qui ait des armes, — et sans attendre la réponse, on reconnaît bien le bouillant Simon, digne frère des Boanerguès — essorille le serviteur de l'archi-ïéreur. « Mais Jésus prenant la parole dit : Permettez jusqu'à ceci. Et ayant touché l'oreille de cet homme, il le guérit. »

Suit, pour finir, le propos aux gens qui l'arrêtent : « Vous êtes sortis avec des épées, etc., comme après un brigand. » Le *Selon-Marc* : « comme si j'étais un brigand », avait été d'une insigne imprudence : ressouvenir de la vérité historique !

Le *Selon-Luc* y met bon ordre. Jésus n'est plus un soi-disant brigand. Il a l'art des nuances, le scribe Luc.

Mais de plus, comme il écrit, « après s'être informé de tout », n'est-il pas vrai, mon cher Théophile ? comme il n'ignore rien de la fabrication de l'apôtre Paul et des *Actes*, au point que les exégètes prétendent que, médecin, il fut le compagnon de voyage de l'apôtre Paul, et qu'il est même l'auteur des *Actes des Apôtres*, voire de l'Évangile qui porte son nom, il a trouvé un trait, lui seul à l'exclusion des trois autres Évangiles, qui permet d'ouvrir des horizons bien suggestifs sur la farce évangélique ! Il fait, par Jésus, raccommode à Malek-Saül, son oreille, que Simon-Pierre, lui a coupée. C'est pour cette raison, sans doute, que la « tradition » l'a sacré médecin. Et l'expression par laquelle il annonce, prêtant la parole à Jésus, l'opération de raccommodage, est bien sugges-

tive aussi : Permettez jusqu'à ceci ! « Oui, sous-entend-il, il est historique que Simon-Pierre a coupé l'oreille à Malek-Saül, dans la bataille, mêlée, échauffourée qui se termina par l'arrestation du Christ, dans la fuite, l'abandon, le reniement de ses sous-chefs. Mais attention ! Ce Malchus, cet Amalek-Saül, prince hérodien, qui n'a cessé de nous donner la chasse, tant qu'il a vécu, à nous, chrétiens, au 1^{er} siècle, nous l'avons transformé en apôtre, aux deuxième et troisième. Déjà, ces noms de Simon-Pierre et de Malchus, qui crient la vérité dans le *Selon-Jean*, cet Évangile que nous avons volé à Cérinthe, sans pouvoir, — trop tard ! — y apporter toutes les modifications utiles au mensonge total, ces noms, nous les avons biffés des Synoptiques. Moi, Luc, médecin, ami de saint Paul, composant un Évangile, après m'être informé de tout, c'est bien le moins, alors que je connais toute l'histoire, et que je l'ai remplacée par la supercherie des *Actes*, qui convertit Saül-Amalek, le fait trahir la cause hérodiennne, c'est bien le moins que, par compensation, pour prix de la trahison que je lui fais commettre, le réconciliant tout à fait avec Jésus, et presque avec Simon-Pierre, à qui dans les *Actes*, j'ai dit qu'il « n'osait plus que résister en face », du bec seulement, c'est bien le moins que, dans mon Évangile, je lui rende son oreille, en esprit. Je n'abuserai pas davantage. Permettez jusqu'à ceci seulement. Excusez le tour. N'objectez rien. J'agis *ad maiorem dei Jesus-Christi gloriam*. Comprenez-vous ? »

Et les compères, médusés et de mêche, n'arrêtent Jésus qu'après qu'il a recollé à Malek son oreille, — ce pourquoi, restant étrangement indifférents au miracle, ils pardonnent à Simon-Pierre qu'ils laissent bien tranquille, et qui va prendre incontinent la fuite, avec les autres disciples, et ils arrêtent enfin Jésus. La vérité historique l'ordonne. Les compères ont admirablement compris le *Selon-Luc*. Nous aussi ¹.

1. J'ai la douleur une fois de plus de n'en pouvoir dire autant des exégètes et de les prendre, comme toujours, en flagrant délit d'incompréhension. Cette phrase grecque si claire, qui n'a que trois mots. *ἵνα ὁ κύριος, ἵνα ἡδὲς τούτου*, qui ne peut pas se traduire autrement que : « Permettez jusqu'à ceci » (Souffrez que je fasse jusqu'à ceci, tout contraire à la vérité qu'il vous paraisse), leurs traductions vont chercher

Voilà donc Amalek-Saül guéri. Son oreille est recollée, par le simple toucher. Seulement, il reste la cicatrice, — la fameuse « écharde dans sa chair », comme un soufflet de Satan, que le scribe des *Actes* lui a laissée, comme un stigmate historique, impossible à faire disparaître.

Nous en venons à la scène du jugement.

Je m'en voudrais d'analyser ici à fond les incohérences, les contradictions, les invraisemblances des récits évangéliques. Elles résultent nécessairement du pénible travail littéraire auquel se sont livrés les scribes, pendant deux ou trois siècles, et les conciles à la rescousse, pour essayer, bien maladroitement, de travestir la vérité.

Le *Selon-Jean* nous présente Jésus devant Caïphe, se défendant comme prédicateur du royaume des cieux, ce qui d'ailleurs, entendu au sens juif est vrai : Réalisation du royaume d'Iahveh, accomplissement de la Thora. Jésus dit aussi : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Ce qui est exact encore, au sens juif, le règne d'Israël ne devant advenir qu'après la destruction du monde : voir l'*Apocalypse*. Mais on comprend que ces phrases sont voulues à double sens. Ponce-Pilate a l'air d'un fantoche tenant une cour de justice à allures académiques, sous le Portique à Athènes, et non sur le Lithostratos, en hébreu : *gabbattha*. Les scribes le ménagent. Ils écrivent, aux III^e et IV^e siècles, au moment où l'on conquiert le monde romain. Pour un peu, Ponce-Pilate relâcherait Jésus. Il ne trouve aucun crime en lui, « non plus qu'Hérode, ajoute-

on ne sait quoi. On se rend bien compte que la phrase les surprend, les étonne, qu'ils sont arrêtés par le sens mystérieux qu'elle offre. Mais comme ils ne soupçonnent pas les intentions du scribe, qu'ils se trompent absolument sur elles, et les interprètent à contresens, ils traduisent comme ils peuvent, essayant de justifier, d'expliquer par à peu près leur traduction, attribuant à la phrase de Jésus une portée banale, alors qu'elle a une signification profonde, spéciale. Jésus ne parle, ne prononce jamais de phrase en vain. Voici donc des traductions d'exégètes. Jésus veut dire : « Arrêtez un moment ! » dit l'un, c'est-à-dire, je pense : « avant de m'arrêter, arrêtez vous-mêmes un moment de m'arrêter, pour que j'aie le temps de rafistoler l'oreille de l'homme. » Un autre traduit : « Restez-en là », ou « laissez ces hommes me saisir », sans causer d'autres malheurs, sans doute. Un troisième : « Arrête-toi ! » comme si Jésus priait celui qui a frappé de ne pas continuer.

Le lecteur comparera mon interprétation aux leurs.

t-il dans le *Selon-Luc*, car il me l'a renvoyé. » Fausse explication d'une affirmation fausse, par conséquent, car si Hérode a renvoyé le Christ à Pilate, c'est parce que « le Christ était sujet de César », de l'empereur romain. Julien nous l'a dit.

Pilate ne trouvant même en Christ aucune « cause » de jugement, les Juifs doivent lui faire la leçon : « Si tu le relâches, puisqu'il s'est fait Roi, tu n'es pas ami de César. » Qu'en dites-vous ? Avouez, hein ! que vous ne vous attendiez pas à celle-là ? Et Pilate, plus Juif que nature, chrétien presque, essaie encore de sauver Jésus. « Crucifierai-je votre Roi ? — Nous n'avons d'autre Roi que César », répondent les Juifs, plus romains aussi que nature.

On est en train de préparer ce faux éminent : *les Actes de Pilate*. Est-ce que ce procurateur aussi n'a pas envoyé un rapport à Tibère, un procès-verbal des guérisons miraculeuses qu'on attribue à Jésus, comme s'en portant le garant (Tertullien : *Apolog.*, ch. xxvi ; Eusèbe, *H. C.*, II, 11, où l'on voit Tibère en référer au Sénat. Résultat du faux : suppression dans Tacite de toute la partie relative à la conspiration de Séjan, quatre livres entiers, les VII, VIII, IX et X des *Annales*, qui révélaient le faux). Même la femme de Pilate, travaillée par des cauchemars, qui passe au Christianisme, comme le centenier qui a commandé le piquet d'escorte et de garde au Golgotha. Aucune invraisemblance, même la plus grossière, n'arrête les faussaires.

Le *Selon-Matthieu* escamote l'acte d'accusation. Les sacrificateurs *accusent* Jésus. Mais de quoi ? On ne sait pas. Pilate dit : « N'entends-tu pas les témoignages portés contre toi ? » Jésus ne répond sur aucun point, naturellement, puisque aucune accusation n'est précisée. Le *Selon-Matthieu* avec le *Selon-Marc*, ajoute : « Pilate comprenait que c'est par envie qu'ils l'avaient livré ! » Par envie ! Et Ponce-Pilate, haut fonctionnaire de ce peuple romain à qui la civilisation doit le meilleur de sa science juridique, de ce peuple qui a créé le droit, aurait laissé crucifier ce Juste, en qui, — on a l'effronterie de le lui faire proclamer, avouant sa forfaiture, — il ne trouve « aucune cause », rien qui permette même de l'inculper ? Et cela, pour obéir à des Juifs braillards, dont, dans d'autres

circonstances, il se débarrassait à coups de triques : affaire des aqueducs. Ce qui ne l'empêche pas de proposer aux Juifs de « faire châtier » cet innocent. C'est une gageure. Ainsi Gamaliel, d'après les *Actes des Apôtres*, reconnaissant que Pierre et Jean ne sont coupables de rien, les fait fouetter.

Je soupçonne d'ailleurs le scribe qui a « travaillé » le *Selon-Matthieu* d'avoir mis dans le grec : *dia phthonon* par envie, au lieu de : *dia phonon* qu'il a rencontré dans la vérité historique. Il a glissé un *thêta*, une toute petite lettre après le *ph* de *phonon*. *Dia phonon*, signifie : à cause d'un meurtre. Bar-Abbas est en prison, — voyez le texte grec, — *dia phonon*, à cause d'un meurtre qu'il avait commis, vous vous en souvenez. Tout se tient dans la fraude, — et tout s'explique. Et puis quoi ? un calembour de plus ou de moins pour se moquer des goïm-gentils ! Bah !¹

Dans le *Selon-Matthieu*, Pilate demande : « Que ferai-je de Jésus, qu'on appelle le Christ ? » Dans le *Selon-Marc* : « Que ferai-je de celui que vous appelez le Roi des Juifs ? » Et nous verrons d'après l'écriteau de la croix ce qu'il faut penser de ces « variantes ».

En bref, les scribes d'Église ont tout fait pour travestir, détruire la vérité.

Mais la vérité y est encore, tant elle a été la vérité ; elle a résisté, à toutes les retouches, à toutes les impostures, et elle rayonne, sous son travestissement, et à cause de lui, du jour le plus crû.

Dans le *Selon-Jean*, les Juifs livrent Jésus en tant que « malfaiteur », comme Bar-Abbas, et pour s'être dit « Fils de Dieu », soit encore Bar-Abbas. Pilate lui demande : « Donc, Roi, tu l'es, toi ? » Et, dans la pensée de Pilate, même ironisant, le Roi des Juifs qui est-ce, sinon l'adversaire de César, et de la domination romaine, le libérateur, le « Jésus » politique ? Il le connaît bien. Et Jésus répond : « Tu dis que je suis roi. C'est pour cela que moi je suis né et pour cela que je suis venu

1. J'ajoute que, dans toutes leurs mystifications, les faussaires, le plus souvent, ne se sont pas mis grandement en peine. Ils vont chercher au plus près : *phthonon*, *phonon* ; Sumeon, Sémelon ; Saül, Saul, Paul ; Nazir, Nazareth, etc., etc.

dans le monde¹. » Sur l'écriteau : « Jésus Nazaréen, roi des Juifs »². Dans le *Selon-Matthieu*, mêmes certitudes. On a ajouté, pour plus de précision, que l'écriteau « porte le motif de la condamnation ». Le *Selon-Marc* diffère peu du *Selon-Matthieu*. Le *Selon-Luc* est plus « travaillé », s'il est possible. Mais la vérité lui doit beaucoup. Il ne supprime pas l'acte d'accusation, malgré son incohérence. Avant la comparution devant Pilate, les sacrificateurs interrogent Jésus. « Si tu es le Christ, dis-le nous... Tu es donc le Fils de Dieu (Bar-Abbas) ? » Jésus répond : « Vous dites vous-mêmes que je le suis. » Ils sautent sur l'aveu, assez jésuitique, c'est le cas de le dire. « Qu'avons-nous encore besoin de témoignage ? Nous l'avons nous-mêmes entendu de sa bouche ! » Ils le mènent devant Pilate. Et alors, font-ils état de l'aveu qu'ils viennent de recevoir ? L'accusent-ils d'avoir avoué être Bar-Abbas ? Nullement. Tout Juif l'était. Ils l'accusent d'être le Christ, le séditionnaire. Ils le dénoncent comme tel à Pilate, comme si le procurateur qui a arrêté le Christ à Lydda avait besoin qu'on le lui apprenne : « Nous avons trouvé celui-ci soulevant notre nation, défendant de payer le tribut à César, — comme Juda le Gaulonite en 760, — et se disant le Christ, le Roi³. » Ils insistent : « Il soulève le peuple enseignant —

1. L'exégèse chrétienne ergote : « Tu dis que je suis roi ! c'est toi qui l'as dit, non pas moi. Ce n'est ni oui ni non. C'est une fin de non-recevoir. » (Henry Monnier, *Miss. hist. Jésus*, p. 63.) Suit le marivaudage entre Pilate et le Christ. « Je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité ; tout ce qui est de la vérité entend ma voix. » Le scribe se souvient de la *Pistis-Sophia* de Valentin dont il copie les idées et emprunte le système. Pilate lui dit : « Quoi est la vérité ? » Qu'est-ce qui est la vérité ? Et non point : Qu'est-ce que la vérité ? comme certains traduisent. Et Jésus ne répond pas. (*Jean*, XVIII, 37).

2. Les scribes ont essayé de parer le coup dans le *Selon-Jean* (XIX, 21-22), par une addition que le récit offre comme évidente. Pilate a fait placer l'écriteau : « Jésus Nazaréen, roi des Juifs », au-dessus de la croix, en hébreu, en latin, en grec. Beaucoup de Juifs ont lu cet écriteau placé. C'est le passé. Alors, le scribe revient en arrière pour dire : « Les principaux sacrificateurs dirent à Pilate : « N'écris pas le Roi des Juifs, mais qu'il a dit : Je suis le Roi des Juifs. » Il ne l'est plus ; il prétend l'être. On sent la nuance. Et le scribe qui est fatigué achève sur une pirouette. Pilate répond : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » La farce a assez duré, même pour le scribe.

3. On n'avait pas encore sophistiqué le mot fameux : « Rendez à César ce qui est à César et à Iahveh, ce qui est à Iahveh », auquel les Évangiles

comprenez : prêchant l'*Apocalypse* et le règne de l'Æon, du cycle de mille ans, la guerre contre Rome, — par toute la Judée. Après avoir commencé par la Galilée, il est venu jusqu'ici. » Le voilà bien, le chef, l'instigateur, l'animateur du « grand trouble » dans la Judée sous Tibère.

Pilate envoie Jésus à Hérode et Hérode le renvoie à Pilate, d'après le *Selon-Luc*, qui explique qu'Hérode « était aussi à Jérusalem ces jours-là », — en curieux, opine l'Église, — et que Pilate lui envoie le prisonnier « en tant que Galiléen », donc justiciable d'Hérode. Nous avons montré dans *Nazareth* la raison de cette allégation fausse, qui a pour but de desserrer le nœud géographique qui rattache le Christ à Gamala. Si le *Selon-Luc* disait vrai, on ne comprendrait pas qu'Hérode renvoie le prisonnier à Pilate, par qui il le fait juger. Le *Selon-Luc* dit aussi que « lorsque Hérode vit Jésus, il éprouva une grande joie, parce que depuis longtemps il désirait le voir, — on peut le croire sans peine ; mais, ajoute-t-il, — à cause de ce qu'il avait entendu dire de lui et espérant lui voir faire un miracle. » En curieux ! Il est difficile de se moquer plus cyniquement des *goïm*. Ce « renard » d'Hérode, qui, tout au long des Évangiles, — ils le répètent à satiété, — ne fait que poursuivre Jésus pour le faire mourir, voici que *Luc* nous le présente comme éclatant de joie à la pensée qu'il va enfin assister à un miracle de Jésus ! On se révolte ou on sourit, suivant son tempérament, à la pensée que des millions d'individus, y compris des savants et érudits, « coupent » dans de pareilles balivernes.

Si Hérode est à Jérusalem, c'est qu'il a suivi la chasse au Prétendant ; et si Pilate lui envoie le prisonnier avant de le juger, c'est pour lui faire partager la « grande joie » de la capture, et pour qu'il le défère au sanhédrin aux fins de jugement, suivant les formes de la procédure juive. Je ne sais si Hérode et Pilate étaient ennemis auparavant et devinrent

donnent un air de loyalisme qui n'a pu tromper que les exégètes et érudits. Pour en comprendre la vraie signification, farouche, messianiste, il faut replacer la phrase dans la *Pistis-Sophia* du Juif qui se cache sous le nom occidental de Valentin, et d'où les scribes l'ont tiré, sans son contexte. Nous avons vu ce texte p. 277. Ici, les Juifs rétablissent la vérité historique.

amis, ce jour même, comme dit *Luc*. On comprend qu'ils ont dû se féliciter et se congratuler mutuellement. La prise était bonne, — et leur avait donné assez de mal, quoi qu'il y paraisse à peine dans les Évangiles. Ainsi, le procureur Steeg et le Sultan du Maroc ont jubilé à la capture d'Abd-el-Krim. —

Faut-il une preuve de plus, et évangélique, que Jésus-Christ a bien été le Messie et condamné comme tel ? Lisez jusqu'au bout le *Selon-Luc*. Après la crucifixion et la mise au tombeau, que dit à Jésus-Christ lui-même, ressuscité, et qu'il ne reconnaît pas, — la transfiguration a passé par là, durant deux siècles, — l'un de ses fidèles partisans, tout marri de l'échec de l'insurrection, son oncle Cléopas, pour l'appeler par son nom ?

— Pour nous, nous espérions *que ce serait lui qui délivrerait Israël ?*

Eh ! oui. Il devait être le Messie ! Cléopas avoue.

Ainsi, au point où nous en sommes arrivés, rien qu'en nous appuyant sur les anciennes Écritures hébraïques et les Évangiles, qui ne sont pas autre chose que de nouveaux écrits, judaïques aussi, — chrétiens, — il y aurait eu dans la même année 788 = 35, le même jour, deux Juifs prisonniers, et tous les deux prisonniers de marque, portant les mêmes noms ou surnoms Jésus Bar-Abbas et tous les deux arrêtés pour la même cause : sédition, émeute, révolte, meurtre, tentative de révolution politique ?

Ces deux prisonniers n'en font qu'un, sous deux noms différents, mais qui sont la marque du même personnage : Messie-Christ, Prétendant au trône de David, qui, comme tel, revendiquant le royaume de ses pères, eut un certain air de grandeur, mais qui, pour Rome, puissante alors et maîtresse du monde, n'apparut que comme un émeutier dont les exploits tenaient plus du brigand de grand chemin que du chef de peuple. Les Évangiles l'avouent : on l'arrête *comme un brigand*. Oui ! Quelque Abd-el-Krim ! Et c'est pourquoi l'accusation qui pèse sur Bar-Abbas, brigand, malfaiteur, voleur, dans les Évangiles, on la retrouve dans tous les auteurs profanes appliquée à Jésus-Christ. L'Église a effacé de l'histoire, autant qu'elle l'a pu, tout ce qui touche au rôle historique du Messie-Juif, prétendant au trône de David. Elle a laissé passer, dans

les auteurs, même dans ceux qu'elle a « annexés » comme apologistes du christianisme, cette accusation infâmante, avec l'espoir évident de la rendre incroyable, confrontée avec le rôle de prédicateur moral qu'elle a attribué par camouflé au Crucifié de Ponce-Pilate. Jusques à quand, mon Dieu ?

Dans le *Contra Celsum*, l'auteur, pseudo-Origène, fait dire à un rabbin juif qui revendique courageusement pour sa race, — c'est de là que vient le : « Son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » dans les Évangiles, — la responsabilité de la crucifixion : « Ce n'est pas d'hier que nous avons puni l'imposteur — à rapprocher de l'imposteur du mont Garizim, dans Flavius-Josèphe, — qui vous abusait. » Et parlant des disciples : « Quels autres que des brigands peut bien appeler à lui un brigand ? » (*Lestès*, comme, dans le *Selon-Jean*, Bar-Abbas).

Apulée dira : « un scélérat », *scelestus*. Les manuscrits portent *sceletus*, pour faire squelette, oubliant que ce mot n'est pas latin dans ce sens. On ne le trouve, — un faux —, que dans ce passage de l'*Apologie* d'Apulée.

Minucius Félix, dans l'*Octavius* : « Un homme exécuté pour ses crimes sur le bois funeste de la croix... adorer un scélérat et sa croix, non ! un homme passer pour un dieu ! surtout un pareil coupable ! »

Et dans Hiéroclès : « Un bandit ».

Il n'est pas inutile de rappeler enfin que c'est de pareilles épithètes que Flavius-Josèphe se sert pour qualifier les Zélotes et Sicaires de la secte de Juda le Gaulonite¹.

Cette vérité éminente, fondamentale, de l'identité du

1. Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de leur expliquer le puéril travail littéraire, assez grossier au demeurant, qui a abouti à dédoubler Bar-Abbas, et à faire relâcher par Ponce-Pilate, — par un comble d'imbécillité ! lorsqu'il tient à sa discrétion deux prisonniers, l'un, prince de la paix qui n'aurait pu que servir sa politique, l'autre, insurgé, fomenteur de séditions, — à faire relâcher, dis-je, justement le séditieux, alors que la Procurature de ce Ponce-Pilate, dix ans durant, a été toute empoisonnée par les révoltes « chrétiennes » de Bar-Abbas. Et, relâché, Bar-Abbas disparaît de l'histoire, comme Simon-Pierre, dans les *Actes*, délivré par l'ange, et s'en allant « dans un autre endroit ». (Voir le § *Simon-Pierre et les Actes*). Bar-Abbas, relâché, il n'y a plus que Jésus-Christ sur la croix. Mais le *Selon-Jean* nous a montré qu'il n'y avait même que le *Iôannès-Christ*, et non pas Jésus : *Crucifixion* et non *crucifixion*.

*Sur Jean, voir la page 317 et 318
= beaucoup d'indices pour la démonstration*

Christ et de Bar-Abbas, que l'Église a pourchassée inlassablement, elle est avouée sous une forme édulcorée qui la fait passer presque inaperçue, dans le *Contra Celsum* du pseudo-Origène, mais qui corrobore tout ce que j'ai dit sur le Messie-Christ, prétendant au trône de Judée, contre les Hérodes et les Romains.

« Les Juifs révoltés, lit-on dans le *Contra Celsum*, firent schisme autrefois et se séparèrent des Egyptiens avec lesquels ils faisaient corps, par mépris pour la religion nationale. Ils ont subi, à leur tour, la pareille, de la part de ceux qui se sont attachés à Jésus et ont cru à lui comme au Christ (Messie). Des deux côtés, le fait d'être en désaccord pour la nouveauté — l'esprit de parti ou de faction — a été la cause du schisme. Il a fait que des Egyptiens se sont séparés de la mère-patrie, pour devenir Juifs et qu'au temps de Jésus d'autres Juifs se sont soulevés contre l'État et se sont détachés de la communauté juive pour se mettre à la suite de Jésus. » Le nom de Christ ne peut sortir de sa plume.

Méditez la dernière phrase de ce morceau. Quelles perspectives elle ouvre à la raison et à l'Histoire ! Le scribe a beau vouloir mettre Jésus hors de cause comme révolté, n'accuser que des Juifs de s'être soulevés contre l'État. S'ils l'ont fait « pour se mettre à la suite de Jésus », c'est donc que Jésus a été lui-même ce rebelle soulevé contre l'État, cet émeutier fomenteur et animateur de la rébellion contre l'État, sur le plan politique. Des révoltés ne se mettent pas à la suite d'un prédicateur de la paix. Le chef de ces Juifs « soulevés contre l'État » est lui-même un factieux.

Il y a dans le livre du prophète Esaïe, au chapitre III, un verset 20, où il est question de *diadèmes* et de *chaines*.

crucifixion, en ce qui concerne le Verbe; mais crucifixion, et non crucifixion, pour le Christ Bar-Abbas.

J'ai déjà dit, et prouvé, je pense, que Jésus, comme Zeus, Apollon, Minerve, n'est qu'une création métaphysique, qui date de Cérinthe, de Valentin, des gnostiques, — hérésiarques, envers qui l'Église est ingrate, car c'est à eux qu'elle doit tout, — lesquels ont inventé le dieu Jésus, Verbe ou Logos, émanation de Dieu. On le fait descendre dans le corps du Crucifié de Ponce-Pilate. Et c'est pourquoi le Jésus-Christ des Évangiles est aussi incohérent. Il ne peut s'expliquer que si l'on comprend le jeu littéraire des scribes judaïques.

JÉSUS
= ZEUS

Saint Jérôme a fait un commentaire bien curieux de ce verset (*op.* 18, 82). Rapprochant les deux mots, par association d'idées, il y voit ce symbole, dans les diadèmes, du Christ, et, dans les chaînes, de Bar-Abbas ; et il identifie alors le Christ à Bar-Abbas, qui ne sont plus qu'une seule et même personne dans son esprit, puisqu'il ajoute : « Que le bon Sauveur soit appelé (ainsi : Bar-Abbas), lui-même dans l'Évangile le déclare. » *Quod autem bonus Salvator sit appellatus, ipse in Evangelio loquitur.* » Eh ! oui. Jérôme sait ce qu'il dit ; il dit même ce qu'il sait, ce que tout le monde a su. Et s'il ne peut pas s'empêcher de le dire, alors que les Évangiles, auxquels il a travaillé, font tout ce qu'ils peuvent pour couper en deux Jésus-Bar-Abbas, c'est que, comme les criminels qui retournent au lieu de leur forfait et s'y font prendre, lui aussi, hanté par le coup dont il se souvient, en transformant Bar-Abbas, le Christ, fils du Père, en brigand dans les Évangiles, par son commentaire sur Esaïe, il lui restitue son vrai visage. Que faut-il de plus pour vous convaincre ? Un dernier faux de l'Église ? Le voici, puisqu'il faut aller jusqu'au bout.

Le marquis de Kar-Abbas. — Quelque deux ans après les événements de Judée, après « le grand trouble » qui amena la crucifixion du Messie-Christ, Tibère étant mort, son successeur Caius Caligula établit comme ethnarque de Bathanée, avec le titre de roi, sous la domination duquel devait peu à peu se reconstituer pour un temps le royaume de David, un prince hérodien, son favori, (Hérode Agrippa.)

200000 ! Venant de Rome et se rendant en Palestine pour prendre possession de ses États, Agrippa fit escale à Alexandrie où vivaient deux cent mille Juifs. C'était le séjour du philosophe Philon, néo-platonicien, frère de l'alabarque Alexandre, dont le fils Tibère Alexandre, procureur de Judée sous Claude, fera crucifier Simon-Pierre et Jacob-Jacques, disciples et « frères du Seigneur », chefs alors des Kanaïtes, et inculpés d'insurrection, comme Bar-Abbas.

Les Juifs d'Alexandrie firent fête au nouveau roi Agrippa.

Parmi les cérémonies données en son honneur, il y eut une représentation de gala au Gymnase.

Quelle pièce, quelle représentation pensez-vous qu'on pouvait jouer devant Hérode Agrippa, afin de lui faire honneur et plaisir ? Écoutez Philon qui la raconte (*In Flaccum*, 6) : — « Il y avait dans la ville un fou nommé... — je dirai son nom tout à l'heure, — atteint d'une douce folie. Il passait les jours et les nuits à peine vêtu, par les routes (il n'avait, comme le Christ, nul lieu pour reposer sa tête), jouet des enfants et des adolescents en vacances. Ayant poussé ce malheureux jusqu'au Gymnase et l'ayant placé bien en vue (surélevé ; le texte grec dit *meteōron*), de sorte qu'il regardât de haut, — le texte authentique ne disait-il pas : sur la Croix ? — on mit sur sa tête en guise de diadème une large feuille de papyrus, on enveloppa le reste de son corps d'étoffe en guise de chlamyde ; on lui mit en main comme sceptre un roseau ramassé en chemin. Ensuite, comme dans les mimes de théâtre, après qu'on l'eût orné des insignes de la royauté et transformé en roi de comédie, des jeunes gens portant des bâtons sur leurs épaules, imitant des soldats avec leurs lances, se placèrent de chaque côté, tels des gardes du corps. D'autres s'approchèrent comme pour le saluer, ceux-ci pour lui demander justice, ceux-là pour être conseillés sur les affaires publiques. Alors, de la multitude placée en cercle, un cri retentit, *inconvenant*, appelant : « *Maran* ! » (Ainsi dit-on, chez les Syriens, nomme-t-on le Seigneur). »

Qu'on relise ce morceau. Il le mérite. Il vaut d'être analysé de près, et comparé surtout avec les textes évangéliques, car il est, sous forme de tragi-comédie, toute la Passion du Christ, avant la Crucifixion¹.

1. Le morceau, dans Philon, a été retouché par une main ecclésiastique. Les marques d'effraction sont manifestes. L'épithète *inconvenant* (*atopos*, en grec), pour qualifier le cri des assistants, appelant par moquerie : *Seigneur*, le fou couronné comme roi, prouve même que l'Eglise ne s'est pas trompée sur la portée et la valeur de cette histoire, sur son sens historique. On a aussi transformé le mot araméen *Maran*, en *Marin*, comme si Philon, juif, ignorait sa langue maternelle. « *Maran* » rappelle l'Apocalypse originale, en araméen où le mot se trouvait répété (Apoc., XXII, 20), vœu de l'espérance messianiste. « Viens, Seigneur ! » L'épître I Corinthiens, XVI, 22, est plus indiscrete ; elle porte encore : « *Maran*

MARAN

Voici d'ailleurs l'histoire dans les Évangiles : « Les soldats du gouverneur emmenèrent Jésus-Christ dans le prétoire ; ils rassemblèrent autour de lui toute la cohorte. Ils lui ôtèrent ses vêtements et le revêtirent d'un manteau écarlate. Puis, ayant tressé une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête, et un roseau dans la main droite ; et, fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient en disant : « Salut, roi des Juifs ! »¹ Ils crachaient sur lui, et, prenant le roseau, ils lui donnaient des coups sur la tête, etc. ».

Admirons l'esprit d'à-propos, le sens de l'actualité, chez les Juifs d'Alexandrie, dont beaucoup certainement étaient montés à Jérusalem pour la Grande Pâque sabbatique et jubilaire de 788-789, et avaient été les témoins du procès et de la crucifixion du Messie-Christ². Quel autre sujet de pièce plus approprié aux circonstances pouvaient-ils mieux choisir pour une représentation théâtrale en l'honneur du nouveau roi, petit-fils d'Hérode-le-Grand, et de cette dynastie qu'avait voulu évincer du trône de Judée le Prétendant davidique, le Messie crucifié par Ponce-Pilate ? Et quelle scène plus que flatteuse celle où le Messie est bafoué dans un rôle tenu par un fou ?

Ποσειδάωνος, ἡ δὲ πόλις

atha ! » en araméen dans le texte grec (le Seigneur vient). Le nom du fou, aussi, a été « truqué », pour égarer la vérité.

Le récit de Philon, bien qu'il se tienne dans l'ensemble, contient encore des phrases assez mal enchaînées, dont la syntaxe est bizarre. On les traduit, mais le mot à mot est impossible.

Tel quel, il serait plus semblable encore aux scènes des Évangiles, si les Évangiles eux-mêmes n'avaient pas aussi été « arrangés ». Dans la *Première Apologie* (XXXV, 6), du IV^e siècle certainement, — mise sous le nom de Justin, qui vivait au II^e, et dont on fait un saint, à cause de cela, — on lit que « comme le Prophète l'avait annoncé, les Juifs tirèrent Jésus de côté et d'autre (le texte grec dit même : le disloquèrent) et le firent asseoir sur un trône (bien en vue, *meleore*, dit Philon), en lui disant : « Juge-nous ! » Dans Philon : « Pour lui demander justice ». Or, ces précisions de « saint » Justin ne sont plus dans les Évangiles. Concluez.

1. « Salut, roi des Juifs ! » Ils imitent Pilate, et non point leur chef, comme Pandore, ce centenaire préposé au supplice pour le service d'ordre, à qui les scribes font dire : « En vérité, cet homme était un juste » !

2. A l'occasion de la Pâque, les pèlerins affluaient à Jérusalem de toutes les campagnes et montagnes, d'Égypte et d'ailleurs. Ainsi les factieux pouvaient opérer plus à l'aise, échapper au besoin aux poursuites. Et, pour les troubles, les Hiérosolymites pouvaient en rejeter sur les Juifs de l'extérieur toute la responsabilité auprès des Romains.

ἡ πόλις + ἡ πόλις

ἡ πόλις + ἡ πόλις
ἡ πόλις + ἡ πόλις

Or, ce fou, ce malheureux a qui l'on fait jouer la Passion de Jésus-Christ, en parodie ridicule, comment s'appelle-t-il donc dans l'ouvrage de Philon ?

BAR-ABBAS.

J'ai prévenu que le nom avait été « truqué ». A peine, en vérité ! Les manuscrits, sous le calame des scribes, ont transformé BAR-ABBAS en KAR-ABBAS. Mais la scène indique suffisamment qu'il s'agit bien du Roi des Juifs, BAR-ABBAS. La fraude est évidente. Elle constitue un aveu. Fraude « pieuse », sans doute, encore et toujours ¹.

— Qu'est-ce qui est la vérité ? demande, au III^e siècle au moins, dans le *Selon-Jean*, le revenant presque christianisé du Procurateur Ponce-Pilate, au Prétendant davidique Jésus Bar-Abbas, impassible et à demi-désenjuivé sous le masque qu'on lui a mis de Rédempteur du monde.

La vérité ? Vous savez maintenant ce que répond l'Histoire : JÉSUS-BAR-ABBAS !

1. Ajouterai-je que devant Pilate, lorsqu'ils essaient de cacher la vérité en faisant dire au scribe : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » — ils ont peut-être lu dans Eusèbe les histoires sur les descendants de Juda le Gaulonite amenés devant Domitien, et leur réponse à ce prince, — les Évangiles ne peuvent s'empêcher de piquer une allusion à « ses gens qui combattraient pour le délivrer, si son royaume était de ce monde. »

A quoi bon ? On retrouve ici, comme partout dans les écrits ecclésiastiques, ce dosage savant, fait par les scribes, de la vérité historique du I^{er} siècle sur le Christ crucifié par Ponce-Pilate, Messie sous Tibère, et le dieu-Jésus de Cérinthe et des gnostiques du II^e siècle, pour une incarnation pénible aboutissant, au III^e siècle, à Jésus-Christ.

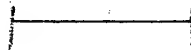




TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. — <i>En juge d'instruction</i>	7
Exégètes et exégèse ; la Foi et la Raison ; le Dossier du procès ; le cadre historique ; l'esprit de ce livre.	
CHAPITRE PREMIER. — L'Histoire véritable...	23
I. — CE QU'EST JÉSUS-CHRIST	24
L'homme-dieu ; — L'incarnation-transfiguration ; — L'apôtre Paul et les Actes ; — Les deux « hypostases » ; — Fils unique ou Fils premier-né ; — Femme ! femme, vois le fils de toi ; — Cérinthe et le Selon-Jean ; — Les Évangiles ; — Destruction de l'Empire romain ; — Christianoï-Chrestoï ; — L'ère chrétienne ; — La conversion du monde ; — L'effet rétroactif.	
II. — LE CHRIST HISTORIQUE	77
Le lieu de naissance ; — La date de naissance ; — Messie-Juif sous Tibère ; — Le Joannès-Christ et l'Apocalypse ; — L'heure du Messie et le règne de mille ans ; — Le père ; — Le nom ; — La mère ; — Les frères et les sœurs ; — La carrière ; — Le Calvaire ou Golgotha ; — La pierre du tombeau ou le cadavre dérobé ; — La sépulture en Samarie ; — Survie et résurrection ; — L'âge apostolique ; — Simon-Pierre et les Actes ; — Les Jacob-Jacques ; — Destruction de la nation juive ; — Les Juifs et le Christianisme.	

CHAPITRE II. — <i>Où est né le Christ ?</i>	139
I. — PROBLÈME MAL POSÉ JUSQU'ICI, DONC MAL RÉSOLU	140
Bethléhem ; — Nazareth ; — Linguistique et géo- graphie ; — Le piège des deux villes ; — Gamala.	
II. — NAZARETH.....	146
La ville inconnue ; — Le témoignage de Mat- thieu ; — Nazir ou Nazaréen ; — Nazaréen et non Nazaréthain ; — L'Apocalypse et Nazareth ; L'emplacement ; — Documents tardifs ; — Vers les confins de la Galilée ; — La Gê-naza- reth ; — Les prédications du lac ; — Nazareth sur les bords du lac ; — Sur la montagne ; — La montagne de Gamala ; — Le Nazaréen sujet de César ; — Capharnaüm urbi subja- cens ; — Nazareth-Gamala ; — Juda de Ga- mala, père du Christ ; — Confirmation par Eusèbe.	
III. — LA CRÈCHE DE BÉTHLÉHEM.....	187
Les invraisemblances ; — Le recensement de Quiri- nius ; — Les prophéties à accomplir ; — Le Christ, descendant de David ; — Tous les Christs sont de Bethléhem ; — Le Droit mosaïque ; — L'allé- gorie solaire ; — De l'Immaculée-Conception, mystère, vers le Miracle par le Zodiaque ; — La Nativité dans l'« Apocalypse » ; — La nais- sance du soleil et du Christ ; — Haine et guerres entre le Messie et les Hérodes ; — Les Mages apportent la soumission de l'Orient au Messie d'Israël ; — L'Étoile et le mariage de Marie- Joseph ; — La crèche, le bœuf et les ânes ; — Ange, paille, blé ; le pain de vie ; — Jésus- Christ, soleil-dieu ; — La Noël et l'an nouvel ; — La Grotte ; — La crèche en bois.	
CHAPITRE III. — <i>Le Père du Christ ; Juda le Gau- lonite</i>	228
I. — LE TÉMOIGNAGE DE FLAVIUS-JOSÈPHE.....	230
L'historien juif et ses ouvrages ; — Le faux sur Jésus ; — Le frère Jacob-Jacques.	

II. — JUDA DE GAULONITE OU DE GAMALA.....	245.
Les « Guerres des Juifs » et les « Antiquités » ; — Juda fonde la secte chrétienne ; — « N'appellez personne votre Maître » ; — La soif du martyr ; — Les kanaïtes, disciples du Christ ; — Gali- léens ; — La révolte du recensement ; — Juda Sadok dans l'Apocalypse et la famine ; — Sur la date de l'Apocalypse ; — L'émeute dans le Temple ; — Zacharie, fils de Barachie ; — « Ren- dez à César... » ; — Résurrection de Juda et de Sadok ; — L'Assomption de Moïse.	
CHAPITRE IV. — <i>Jésus Bar-Abbas Messie juif, le Cru-</i> <i>cifié de Ponce-Pilate</i>	284
I. — UNE HISTOIRE DE BRIGANDS.....	284
Fils du Père ; — Le brigand Bar-Abbas.	
II. — LA THORA ET L'ESPÉRANCE MESSIANISTE....	291
Le pacte d'alliance ; — L'heure du Messie ; — La rébellion chrétienne sous Tibère ; — La morale chrétienne ; — La morale « chrétienne » évan- gélisme ; — La Thora ; — Le Messie ; — Le Christ Bar-Abbas, Roi des Juifs ; — Le mar- quis de Kar-Abbas.	
NOTE. — L'ouvrage qui fait suite à L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST, a paru sous le titre : JEAN- BAPTISTE ET JEAN, LE DISCIPLE AIMÉ ET L'APÔTRE.	

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 JUIN 1930
POUR
LES ÉDITIONS DU SPHINX
PAR
F. PAILLART A ABBEVILLE
(SOMME)

ÉDITIONS DU SPHINX

OUVRAGES PUBLIÉS :

DANIEL MASSÉ

L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST

JEAN-BAPTISTE ET JEAN
LE DISCIPLE AIMÉ ET L'APÔTRE

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT et SUCCESSIVEMENT :

L'APOCALYPSE

L'HISTOIRE VÉRITABLE DU CHRIST

LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

LES ÉVANGILES

OVIDE, POÈTE LATIN

JUIF-CHRISTEN

PARIS, ÉDITIONS DU SPHINX, 55, RUE DES BATIGNOLLES, 55